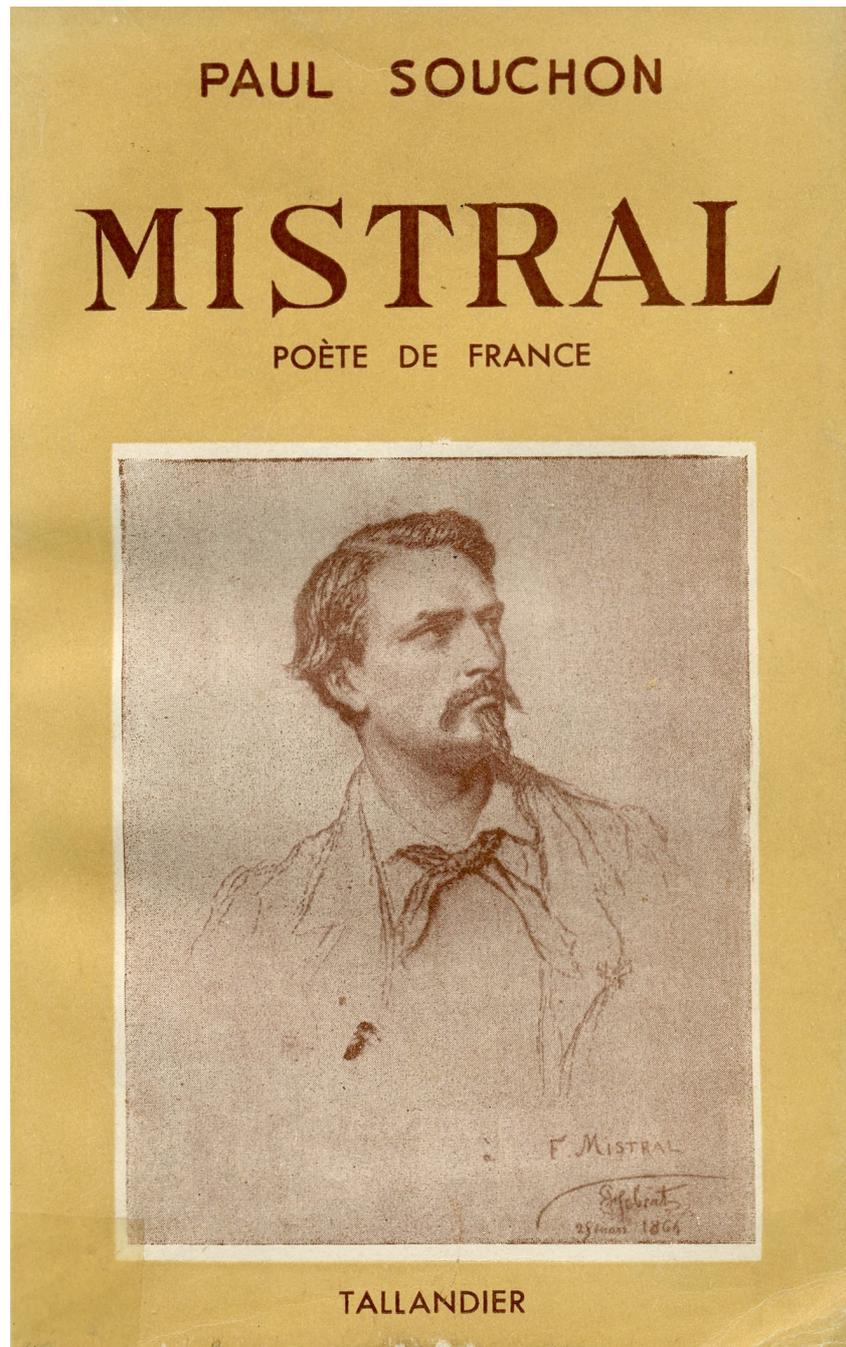


PAUL SOUCHON

MISTRAL

POÈTE DE FRANCE



TALLANDIER
1945

MISTRAL

PRÉFACE

Encore un livre sur Mistral? Et pourquoi pas? Le propre des grands hommes c'est que chacun s'efforce de les approcher, quitte, naturellement, à les amoindrir selon soi-même, mais preuve nouvelle de leur caractère universel. Or, il y a tant de choses dans Mistral et on peut étudier sous tant d'aspects son influence et son actualité, qu'il n'est pas étonnant que sa vie et ses œuvres aient engendré tant de livres, selon les idées, les sentiments et même les chimères de leurs auteurs.

Le culte de Mistral a ses fervents, je ne l'apprendrai à personne. Je dois déclarer tout de suite que je fais partie de ces fervents, mais en conservant, autant que possible, à ma religion mistralienne, la mesure.

Je dois dire également que je ne suis pas félibre, m'étant tourné depuis toujours, malgré ma naissance dans la Provence Rhodanienne et ma jeunesse aixoise, vers la littérature d'expression française. Je le regrette parfois, car il m'en a coûté d'abandonner ma langue maternelle, parlée par mes parents toute leur vie, et j'estime que rien n'est plus touchant que cette *Mistralâtrie* des félibres pour celui qui les a fait naître et gouvernés.

Je dois avouer enfin que je ne suis pas de ceux qui ont voulu faire de Mistral un chef politique et qui, à la faveur de ses doctrines fédéralistes ou régionalistes, ont créé un certain Mistralisme, devenu, pour quelques-uns, le suppléant du Royalisme.

Mistral, à mon humble avis, est, tout simplement, un grand poète de France, qui a mérité, par son œuvre comme par sa vie, d'être mis au premier rang de nos Maîtres.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas d'enlever Mistral à la Provence, mais d'en faire honneur aussi à la France et de glorifier ainsi, d'autant plus, l'une et l'autre. Notre littérature ne doit pas ignorer plus longtemps que le XIX^e siècle a compté un beau génie français qu'on nous envie et qu'on peut égaler aux plus hauts. Notre histoire littéraire doit faire, en conséquence, une large place à cette Renaissance provençale dont Mistral et Aubanel sont les sommets.

Tout en mettant en valeur les particularités de Mistral, sa rédemption d'une langue, sa sagesse rustique, sa *folie* de la Provence, j'ai tenté d'exposer ici comment tout cela se rattachait à la France et pourquoi nous devons nous incliner devant le Maillanais qui nous en a fait don.

On m'accusera peut-être de simplifier à l'extrême le rôle de Mistral, dans mon dessein de le soustraire aux divers dogmatismes qui voudraient l'accaparer. Je ne cache pas que je souhaite voir ce poète encore plus populaire et même scolaire, afin qu'il devienne accessible au grand public français. Je crois sincèrement qu'il ne faudrait tout de même pas arriver à obscurcir l'idée qu'on doit avoir de ce clair génie en le chargeant, comme on le fait, de tant de pensées, d'intentions, de leçons et de secrets. Il vaut mieux, me semble-t-il, revenir à son œuvre et à sa vie, issues d'ailleurs l'une par l'autre, montrer le miracle quotidien de cette vie et le charme de cette œuvre. Il faut, également, savoir se limiter et l'un des plus véridiques enseignements du Maître

n'est-il pas la sobriété? J'admire fort qu'on ait pu voir en lui un conducteur de peuple, un moraliste, un civilisateur, un annonciateur, un législateur, un prophète, un demi-dieu, que sais-je encore? Mais ne risque-t-on pas d'oublier qu'il fut un fils de paysan, un terrien vivant sur son bien, et, ainsi, d'étouffer le poète, le chanteur passionné de la beauté qui l'entourait, comme de celle qui était en lui?

J'ai tenu grand compte des nombreux ouvrages qui ont précédé le mien et qui m'ont permis, par leur variété d'aperçus et de documents, de mieux pénétrer l'œuvre mistralienne. Pourtant ma principale source d'information et d'émotion a été cette œuvre elle-même. Le plus souvent que je l'ai pu, j'ai donné la parole à Mistral, aussi bien dans l'histoire de sa vie que dans l'analyse de ses écrits. De nombreuses citations font presque de mon livre une Anthologie. Naturellement, ces citations sont en français. Cependant le provençal accompagne souvent les plus courtes. Ainsi se rendra-t-on compte de l'harmonie propre au provençal et de la facilité avec laquelle on peut passer d'une langue à l'autre.

Mon vœu serait donc de voir la littérature française s'agrandir de la littérature provençale. Quand se fera-t-on à l'idée que nous avons eu en France, au XIXe siècle, en plus de Lamartine et de Victor Hugo, un grand poète épique et lyrique? Quand reconnaîtra-t-on que *Mireille*, *Calendal*, le *Poème du Rhône*, les *Iles d'Or*, doivent figurer, désormais, dans une histoire complète de la littérature française, au même titre que *Jocelyn*, la *Légende des Siècles* et les *Contemplations*?

La vie de Mistral est remplie, d'une part, par la poésie; de l'autre, par le Félibrige. Pour soutenir ces deux activités, il y a eu le terrien. Poète, félibre et paysan, Mistral le fut tour à tour ou tout à la fois. Or, et c'est là l'objet principal de mon livre, il le fut non pas seulement dans le cadre de la Provence, mais dans le cadre de la France. Sa grandeur et sa gloire sont là. Poète de France, Mistral le sera plus encore dans l'avenir, quand on l'étudiera dans nos écoles, comme on le fait dans tant d'autres pays, et au même titre que les classiques universels. Félibre de France, il a apporté à toutes nos provinces le sentiment et la fierté de leur histoire et de leurs traditions. Paysan de France, enfin, il en est le premier, par son enracinement au sol, sa sagesse, sa patience et sa glorification des travaux, des paysages et des âmes.

On trouvera ici, surtout, le poète, car, pour une connaissance complète du félibre et du paysan maillanais, il faudra attendre la publication de la volumineuse Correspondance qui ne verra le jour qu'en 1964. Je me suis servi, toutefois, on le verra, d'un assez grand nombre de lettres pour la communication desquelles je dois des remerciements à MM. Bruno Durand, félibre majoral et conservateur de la Bibliothèque Méjanès, à Aix-en-Provence; Roux, conservateur de l'*Arbaudenco*, dans cette même ville, et Joseph Loubet, félibre majoral, à Sceaux. A ce dernier, j'offre encore ma meilleure gratitude pour les documents de sa précieuse Collection *Loubetenco* mise avec tant d'amitié à ma disposition.

P. S.

I

ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Frédéric Mistral est né, le 8 septembre 1830, à Maillane, village de Provence, entre Rhône et Durance, Arles et Avignon, qu'il n'a jamais quitté, sauf pour de rares voyages, et où il est mort le 25 mars 1914. C'est à Maillane qu'on peut le mieux honorer le poète, le retrouver et se pénétrer de sa poésie et de son exemple.

Comme Goethe, dans *Poésie et Vérité*, comme Lamartine, dans ses *Confidences*, Mistral n'a voulu laisser à personne le soin de parler de ses années d'enfance et de jeunesse et il a écrit: *Moun Espelido, Memòri e Raconte* (Mes Origines, Mémoires et Récits). Il nous est ainsi permis de suivre pas à pas, et sous une forme délicieuse et pleine de bonhomie, les développements de son génie jusqu'au triomphe de *Mireille*.

Ce livre, qui va nous servir de guide, s'ouvre par le tableau du vaste paysage natal qui pénétra l'âme de l'enfant et nourrit toute sa vie l'inspiration du poète:

— D'aussi loin qu'il me souviennne, je vois devant mes yeux, au Midi, là-bas, une barre de montagnes dont les mamelons, les rampes, les falaises et les vallons bleuissaient du matin au vèpres, plus ou moins clairs ou foncés, en hautes ondes. C'est la chaîne des Alpilles, ceinturée d'oliviers comme un massif de roches grecques, un véritable belvédère de gloire et de légendes.

Puis vient la description de la plaine de Maillane, et, pour mieux nous faire apprécier le charme de son village et la tendresse qu'il lui garde, le poète transcrit les couplets de la simple chanson qu'il fit un jour pour la chorale du village, chanson que chantent les conscrits et qui débute ainsi:

— Maillane est beau, Maillane plaît — et se fait beau de plus en plus; — Maillane ne s'oublie jamais; — il est l'honneur de la contrée — et tient son nom du mois de Mai...

C'est à deux kilomètres du village, sur la route de Saint-Rémy, parmi des haies de roseaux et des rideaux de hauts cyprès à la verdure sombre qui défendent les cultures contre le vent, que Mistral naquit, au Mas du Juge.

Cette vieille bastide, très allongée et assez basse, appartient aujourd'hui au petit-neveu et filleul du poète, M. Frédéric Mistral, qu'on appelle familièrement *Lou Nebout* (Le Neveu) et qui, écrivain provençal et français lui-même, est aujourd'hui *Capoulié*, c'est-à-dire chef, ou président, du Félibrige. On peut être assuré que le Mas du Juge, malgré les transformations agricoles inévitables, gardera sa physionomie première, à l'extérieur, comme à l'intérieur.

Il y a toujours là, au premier étage, la chambre dans laquelle le poète est né et où mourra son père, le 4 septembre 1855, chambre paysanne dont les meubles sont restés les mêmes: lit de noyer, chaises et fauteuils aux sièges de paille tressée, commode à dessus de marbre, glace ancienne sur la cheminée, et, aux murs, quelques images pieuses.

De cette alcôve profonde, sous cette courtine entr'ouverte, dans l'après-midi du 8 septembre 1830, ainsi qu'il est raconté dans les *Mémoires*, la gaillarde accouchée envoya quérir mon père, qui était, en ce moment, selon son habitude, au milieu de ses

champs.

Le dialogue suivant s'échangea entre le messager et Maître François Mistral:

— Maître, venez! car la maîtresse vient d'accoucher maintenant même!

— Combien en a-t-elle fait?

— Un beau, ma foi.

— Un fils! Que le bon Dieu le fasse grand et sage! Et sans plus, ajoute Mistral, comme si de rien n'était, ayant achevé son labour, le brave homme, lentement, s'en revint à la ferme. Non pas qu'il fût moins tendre pour cela; mais élevé, endoctriné, comme les Provençaux anciens, avec la tradition romaine, il avait, dans ses manières, l'apparente rudesse du vieux *pater familias*.

Quelques lignes auparavant Mistral a conté également la rencontre biblique de Maître François Mistral avec sa mère, dans un des champs du Mas du Juge, au temps des moissons. Voici cette scène, souvent citée, et qui le mérite:

— Une année, à la Saint-Jean, Maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattait à la faucille. Un essaim de glaneuses suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme les autres. Il s'avança près d'elle et lui dit:

— Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom?

La jeune fille répondit:

— Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.

— Comment! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner?

— Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille: six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond:

— Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en. Et voilà pourquoi je suis venue glaner.

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le vaillant ménager demanda Délaïde à maître Poulinet, et je suis né de ce mariage. ”

On baptisa l'enfant Frédéric, en mémoire, paraît-il, d'un pauvre petit gars qui, au temps où mon père et ma mère *se parlaient* avait fait gentiment leurs commissions d'amour, et qui, peu de temps après, était mort d'une insolation.

Peut-être cette mort de l'autre Frédéric a-t-elle influencé l'auteur de *Mireille* qui fera également mourir d'une insolation son héroïne. Mais il s'en fallut de peu que le poète ne portât le prénom de Nostradamus:

— Comme elle m'avait eu à Notre-Dame de Septembre, ma mère m'a toujours dit qu'elle m'avait voulu donner le prénom de Nostradamus, d'abord pour remercier la Mère de Dieu, ensuite par souvenance de l'auteur des *Centuries*, le fameux astrologue natif de Saint-Rémy. Seulement, ce nom mystique et mirifique, n'est-ce pas? que l'instinct maternel avait si bien trouvé, on ne voulut l'accepter ni à la mairie, ni au presbytère. ”

Le poète rapporte encore les félicitations que les amies et parentes, selon l'usage,

vinrent faire à la *jacudo*, à l'accouchée, en offrant à l'enfant un couple d'œufs, un quignon de pain, un grain de sel et une allumette, avec ces mots sacramentels: “ Mignon, sois plein comme un œuf, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel, sois droit comme une allumette. ”

Le petit Frédéric réalisa vite, et, du reste, sa vie durant, tous ces vœux ingénus. En attendant, le Mas du Juge vit faire à l'enfant ses premiers pas et connut ses premiers rêves.

Il y avait, derrière la bâtisse, un fossé qui menait de l'eau au puits à roue et ce fut là le premier livre où Frédéric apprit, en s'amusant, l'histoire naturelle. Il y connut des poissons, des libellules, des grenouilles, des salamandres d'eau et tout un fouillis de plantes aquatiques: typhas, nénuphars, narcisses et une variété de glaïeuls, les *glais*, dont les fleurs jaunes qui se dressaient comme des hallebardes d'or, tentèrent un jour si bien l'enfant de cinq ans qu'il essaya de les cueillir et, par trois fois, tomba à l'eau. Le récit charmant de ces trois chutes, des trois robes abîmées et des émois maternels se termine de cette poétique façon:

“ Puis, une fois dans le Mas, m'ayant quitté mon vêtement, la sainte femme m'essuya, nu, de son tablier; et, de peur d'un effroi, m'ayant fait boire ensuite une cuillerée de vermifuge, elle me coucha dans ma berce, où, lassé de pleurer, au bout d'un peu je m'endormis.

Et savez-vous ce que je songeai: pardi! mes fleurs de glais. Dans un beau courant d'eau qui serpentait autour du Mas, limpide, transparent, azuré comme les eaux de la Fontaine de Vaucluse, je voyais de belles touffes de grands et verts glaïeuls, qui étalaient dans l'air une féerie de fleurs d'or.

Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi je nageais nu dans l'eau riante; et je cueillais à pleines mains, à jointées, à brassées, les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il en surgissait.

Tout à coup, j'entends une voix qui me crie: — Frederi!

Je m'éveille et que vois-je? Une grosse poignée de fleurs de glais couleur d'or qui blondissaient sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche, le Maître, mon seigneur père, était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie; et la Maîtresse, ma Mère belle, les avait mises sur mon lit.

Les rêves de l'enfant vont continuer. C'est la course, sur le chemin d'Arles, de la marmaille du village, le jour de la Fête des Rois, à la rencontre des Rois Mages, dont le cortège merveilleux se fond avec les splendeurs du soleil couchant et disparaît bientôt derrière la montagne. C'est le vagabondage par les champs de l'écolier de huit ans qui déclare en avoir plus appris dans les sauts et gambades de mon enfance populaire que dans le rabâchage de tous les rudiments. C'est le fameux *plantié*, ou la fugue au soir tombant, la nuit passée dans une hutte, la rencontre de trois voleurs, puis d'un loup et le retour au Mas où le cauchemar prend fin.

Vraie ou rêvée, cette dernière aventure décida les parents à enlever l'enfant à sa perpétuelle école buissonnière et à l'enfermer dans une pension. Ils la choisirent, d'ailleurs, fort singulière. A deux heures de Maillane, entre Graveson, Tarascon et Barbentane, s'élevait l'ancien Monastère de Saint-Michel de Frigolet où un M.

Donnat, de Cavaillon, avait créé une institution de garçons dont les parents s'acquittaient, les uns, en argent, mais, les trois quarts, en nature, en provisions ou en denrées. L'enseignement était à l'avenant. Les élèves étaient lâchés, tels des perdreaux, à travers les vallons, et sur les mamelons de la Montagnette et, dit Mistral, nous étions déguenillés, comme une troupe de bohémiens. Cela n'empêcha pas Frédéric de commencer là ses études de latin, qu'il ne poursuivit sérieusement que deux ans après quand, le pensionnat de la Montagnette ayant renvoyé tous ses élèves et fermé ses portes, il fallut chercher une autre école.

On la trouva en Avignon, chez M. Millet, rue Pétramale, puis chez M. Dupuy, au quartier du Pont-Troué, d'où, deux fois par jour, pendant cinq ans, de 1843 à 1847, le jeune Mistral fut conduit au Collège Royal pour y suivre comme externe les cours universitaires. Il fit là d'excellentes études et remportait, chaque année, les premiers prix. Mais comme il le dit, je ne pouvais me sevrer des souvenirs de ma langue et tout m'y ramenait.

C'est ainsi qu'ayant lu dans un journal des vers du poète gascon Jasmin, il fit aussitôt pour le célèbre perruquier une piécette admirative, à laquelle il ne reçut jamais de réponse.

Je sais bien, dit à ce sujet Mistral, que mes vers, pauvres vers d'apprenti, n'en méritaient guère; cependant, pourquoi le nier? ce dédain me fut sensible; et plus tard, à mon tour, quand j'ai reçu des lettres de tout pauvre venant, me rappelant ma déconvenue, je me suis fait un devoir de les bien accueillir toujours.

Son séjour au pensionnat de M. Dupuy devait être marqué pour le provençaliste en herbe par une rencontre providentielle, sur laquelle les *Mémoires* s'étendent longuement:

“ Voici que, quelque temps après, il nous arriva de Nyons un jeune professeur à fine barbe noire, qui était de Saint-Rémy. On l'appelait Joseph Roumanille. Comme nous étions pays — Maillane et Saint-Rémy sont du même canton — et que nos parents, tous cultivateurs, se connaissaient de longue date, nous fûmes bientôt liés. Néanmoins, j'ignorais que le Saint-Remyen s'occupât, lui aussi, de poésie provençale. Et, le dimanche, on nous menait, pour la messe et les vêpres, à l'église des Carmes. Là, on nous faisait mettre derrière le maître-autel, dans les stalles du chœur, et, de nos voix jeunettes, nous y accompagnions les chœurs du lutrin...

Or, un dimanche, pendant que l'on chantait vêpres, il me vint dans l'idée de traduire en vers provençaux les Psaumes de *la Pénitente*, et, alors, en tapinois, dans mon livre entr'ouvert, j'écrivais à mesure, avec un bout de crayon, les quatrains de ma version:

*Que l'isop bagne ma caro,
Sarai pur: lavas-me lèu
E vendrai pu blanc encaro
Que la tafo de la nèu (1).*

(1) C'est-à-dire: Que l'hysope baigne ma face, — je serai pur: lavez-moi vite — et je viendrai plus blanc encore — que l'éclat de la neige.

Mais M. Roumanille, qui était le surveillant, vient par derrière, saisit le papier où j'écrivais, le lit, puis le fait lire au prudent M. Dupuy, — qui fut, paraît-il, d'avis de ne pas me contrarier; et, après vêpres, quand, autour des remparts d'Avignon, nous allions à la promenade, il m'interpella en ces termes:

— De cette façon, mon petit Mistral, tu t'amuses à faire des vers provençaux?

— Oui, quelquefois, lui répondis-je.

— Veux-tu que je t'en dise, moi? Écoute.

Et Roumanille récite à l'écolier ravi quelques-uns de ses poèmes, printaniers et rustiques, après lesquels Mistral s'écriera:

— Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière!

Quand son fils, au mois d'août 1847, eut terminé ses études avignonaises et qu'il arriva au Mas du Juge où il passait, du reste, ses vacances et se retrempait avec délices dans son milieu rustique, Maître François Mistral l'accueillit ainsi:

— Eh bien, cette fois, as-tu achevé?

— J'ai achevé; seulement il faudra que j'aille à Nîmes pour passer bachelier, un pas assez difficile qui ne me laisse pas sans quelque appréhension.

— Marche, marche: nous autres, quand nous étions soldats, au siège de Figuières, nous en avons passé, mon fils, de plus mauvais.

Il faut lire, dans les *Mémoires*, le pittoresque récit de l'arrivée à Nîmes du jeune Frédéric, un petit paquet sous le bras et un bâton de vigne à la main, de son entrée à l'Auberge du *Petit Saint-Jean* fréquentée par les jardiniers de Saint-Rémy, de Château-Renard et de Barbentane, et de la fête populaire qui célébra le succès du nouveau bachelier. On a retrouvé, depuis, la lettre délirante par laquelle Mistral apprit ce succès à son professeur Roumanille (1):

18 août 1847.

Chantons alleluia, Monsieur Roumanille, avec les volées des cloches nîmoises! Je suis reçu bachelier. Adieu, algèbre, mathématiques, moyen âge! Adieu, pour la dernière fois. Oh! si vous voyiez comme je suis content!!!! J'ai fait tout le tour de Nîmes, de la joie; c'est, ma foi, une belle ville que Nîmes; Avignon n'est rien en comparaison. C'est égal, on n'a pas tort de dire que le Bon Dieu est un brave homme! Oh! Oh! Oh! je suis reçu! Que je suis content! Je vais travailler la terre! Voyez-vous, je suis trop content, je ne puis pas vous écrire davantage; pardon, je pars demain, ou après-midi.

Bonsoir, votre naïf,
Frédéric MISTRAL.

Que va devenir, à Maillane, notre bachelier? A vrai dire il y subira une épreuve plus redoutable pour lui que celles de Nîmes. Nous sommes en février 1848 et les idées révolutionnaires feront leur apparition au village. Elles eurent vite possédé Frédéric qui, aux premières proclamations signées du nom de Lamartine, répondit par une

chanson enflammée, un chant incandescent que les petits journaux d'Arles et d'Avignon donnèrent, et qui était, du reste, écrit en français (2).

(1) Lettre publiée par Mme Jeanne de Flandreysy dans les *Annales*, en 1914.

(2) Ce qui ne veut pas dire, comme certains l'ont prétendu, que Mistral eût écrit tous ses premiers vers en français et se fût rejeté ensuite sur le provençal pour se singulariser. Pierre Devoluy, qui a eu entre les mains les cahiers de jeunesse de Mistral, a prouvé sans peine que dès 1845, c'est-à-dire quand il a quinze ans, Mistral écrit en provençal. Ceci étant acquis, voici la fin du chant incandescent (*afouga*) du jeune républicain, intitulé *le Chant du Peuple*:

... Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids,
La liberté va rajeunir le monde,
Guerre éternelle entre nous et les rois!
(*Le Coq*, hebdomadaire d'Avignon, 9 avril 1848)

Bien mieux, on vit Frédéric porter la ceinture et la cravate rouges; se fleurir, avec ses compagnons, de bouquets de thym, emblème de la Montagne; planter des arbres de la Liberté que les royalistes, la nuit, sciaient par le pied; danser la Carmagnole au son du tambour en criant: — Vive Marianne!

On devine les remontrances de Maître François Mistral. Elles firent sur le jeune homme un tel effet qu'elles arrêtaient sinon son républicanisme qui ne l'abandonnera jamais tout à fait, du moins ses velléités de célébrer, en français, ses idées humanitaires et ses élans généreux.

Il écrira, cette année 1848, un poème provençal en quatre chants et en vers décasyllabiques: *Lei Meissoun* (Les Moissons), dans lequel il exaltera la Révolution qui vient d'avoir lieu, mais, surtout, la vie rustique.

Ce poème, dont Mistral dira avec raison ce n'était pas là encore la justesse de ton que nous cherchions, n'a jamais été publié de son vivant. Paru en 1927, dans la *Revue de France*, par les soins et avec une traduction de Pierre Devoluy, il est seulement remarquable à cause de la jeunesse de son auteur, de la connaissance déjà approfondie de la langue qu'il démontre et de l'exemple qu'il apporte d'une méthode de travail que nous trouvons ainsi exposée dans une lettre à Roumanille datée d'Aix-en-Provence (novembre 1848):

“ En entreprenant cette œuvre de patience, mon dessein a été de traiter le sujet au sérieux, de copier les mœurs de nos Provençaux telles qu'elles sont, de peindre les querelles, les jalousies, les amours, les farces, enfin toutes les scènes que j'ai pu saisir au milieu des moissonneurs; en un mot de prendre la nature sur le fait. Aussi ne me suis-je épargné ni fatigues, ni démarches: en dînant avec eux, j'ai étudié leurs repas; en liant leurs gerbes, j'ai ouï chanter les glaneuses; en les suivant partout, pendant un mois, à l'ardeur du soleil, au travail, à l'ombre des saules, à la sieste, au *tibanèu* (tente), j'ai pu recueillir les quelques expressions heureuses qui ravivent un peu la pâle teinte de mes vers.

Nous découvrons, dès sa première œuvre de longue haleine, la façon réaliste dont

Mistral conçoit la poésie. A vrai dire, ses dix-sept ans ne lui permettent pas de fondre harmonieusement les impressions et les documents humains qu'il recueille. Sa Muse, quand il l'invoque, n'est qu'une *Museto*. Ses vers, dont le sujet rappelle les *Géorgiques*, renferment bien des prosaïsmes, des longueurs et des gaucheries. Mais ils traduisent, au lieu des vers du poète latin, des observations personnelles et directes que nous retrouverons, mises au point, dans *Mireille*, dans la *Fin du Moissonneur des Iles d'Or* et, plus tard, dans tant de passages des *Mémoires* consacrés aux travaux des champs.

Cet essai juvénile contenait, cependant, au chant troisième, un véritable chef-d'œuvre: la romance de *La Bello d'Avoust* (La Belle d'août) que Mistral fait chanter par une des glaneuses et qu'il a publiée, en 1852, dans l'Anthologie des *Provençales*, puis recueillie dans les *Iles d'Or*. Cette romance, ainsi heureusement sauvée de ses *Moissons*, est la preuve que Mistral fut presque tout de suite en possession de ses admirables dons lyriques et rythmiques. Il y a là un sens étonnant de la poésie populaire et du diabolique. La Légende de Margai de Valmairane à la recherche de son amant et qui est emportée par celui-ci dans lequel elle n'a pas reconnu le Démon, est comparable aux plus fantastiques ballades d'Outre-Rhin.

Le quatrième et dernier chant des *Moissons*, qui a pour épigraphe: *Paure renaras, paure pagaras* (Pauvre, tu grogneras, pauvre, tu paieras), porte bien la marque de l'époque à laquelle il a été écrit. Nous y reconnaissons, ingénument et courageusement exprimées, les opinions du jeune républicain de 1848.

C'est sans doute pour lui changer les idées que ses parents, après les vendanges, l'enlevèrent à Maillane où il bayait à la chouette ou à la lune, et l'envoyèrent à Aix-en-Provence étudier le Droit.

Mistral, dans ses *Mémoires*, est plutôt sobre sur son séjour à Aix. Il y passa pourtant trois ans et une plaque de marbre l'atteste sur le numéro 4 de la rue de la Monnaie qui porte à présent le nom de rue Frédéric-Mistral. Il y fit d'assez sérieuses études de Droit, si nous en croyons les registres de la Faculté où ses examens sont notés et les cinq thèses qu'il présenta en 1851 pour sa licence, dont une, chose curieuse: *De l'autorité administrative en général*, contient un éloge de la centralisation.

Ses études ne l'empêchèrent pas de goûter le charme aixois. Il y était aidé par un de ses condisciples d'Avignon, le *songe-fêtes* Anselme Mathieu, de Châteauneuf-du-Pape, qui, sous prétexte de faire également son Droit, s'occupait surtout d'amourettes. Ils assistèrent aux Jeux de la Fête-Dieu que Mistral décrira au chant dixième de *Calendal*. Ils collaborèrent à l'Anthologie *les Provençales* que Roumanille publiait à Avignon et qui marque le point de départ du mouvement poétique provençal.

Mistral et ses amis avaient, dès lors, pris conscience du rôle qu'ils devaient jouer dans une renaissance littéraire provençale et, pour mieux le jouer, pour sa part, le prochain créateur de *Mireille*, allait revenir au Mas du Juge.

II

LA NATIVITÉ D'UN POÈME

Nul n'a mieux parlé de la “ Nativité ” de *Mireille*, que Mistral lui-même et il y a tout plaisir et tout intérêt à feuilleter à sa suite ses délicieux souvenirs.

Le jeune licencié en droit de la Faculté d'Aix-en-Provence vient de rentrer au Mas paternel. Il est arrivé à l'heure où on allait souper sur la table de pierre, au frais, sous la tonnelle, aux derniers rayons du jour:

— Bonsoir toute la compagnie!

— Dieu te le donne, Frédéric!

— Père, Mère, tout va bien... A ce coup, c'est bien fini!

— Et belle délivrance! ajouta Madeleine, la jeune Piémontaise qui était servante au Mas.

Et lorsque, encore debout, devant tous les laboureurs, j'eus rendu compte de ma dernière suée, mon vénérable père, sans autre observation, me dit seulement ceci:

— Maintenant, mon beau gars, moi j'ai fait mon devoir. Tu en sais beaucoup plus que ce qu'on m'en a appris. C'est à toi de choisir la voie qui te convient. Je te laisse libre.

— Grand merci! répondis-je.

Et là-même — à cette heure j'avais mes vingt et un ans — le pied sur le seuil du Mas paternel, les yeux sur les Alpilles, en moi et de moi-même, je pris la résolution: premièrement, de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles; secondement, de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font une guerre à mort; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie.

Tout cela, vaguement, bourdonnait en mon âme; mais je le sentais comme je vous dis. Et plein de ce remous, de ce bouillonnement de rêve provençal qui me gonflait le cœur, libre d'inclinaison envers toute maîtrise ou influence littéraire, fort de l'indépendance qui me donnait des ailes, assuré que plus rien ne viendrait me déranger, un soir, par les semailles, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, j'entamais, Gloire à Dieu! le premier chant de *Mireille*.

Et le poète continue:

Ce poème, enfant d'amour, fit son éclosion paisible, peu à peu, à loisir, au souffle du vent large, à la chaleur du soleil ou aux rafales du Mistral, en même temps que je prenais la surveillance de la ferme, sous la direction de mon père qui, à quatre-vingts ans, était devenu aveugle.

Nous apprenons ensuite les intentions premières du poète, qui étaient de plaire à lui, d'abord, puis à quelques amis, et comment il n'avait guère fait de plan et avait trouvé ce nom de *Mireille* dans sa propre maison quand la vieille Nanon, son aïeule maternelle, disait, voulant *gracieuser* quelqu'une de ses filles: — C'est Mireille, c'est la belle Mireille, c'est Mireille, mes amours.

En réalité ce nom, comme Jules Véraan l'a signalé, existait déjà dans la langue provençale avec la signification de *Merveille*. Peut-être était-il aussi un équivalent

provençalisé de *Myrrhiem*, ou *Miriam*, le nom hébreu de la Vierge Marie. Mistral lui-même le fera d'ailleurs remarquer plus tard au bon curé qui hésitait à baptiser le premier enfant qu'on lui présentait avec le prénom de Mireille, enfant dont le poète était le parrain.

Quoi qu'il en soit, Mistral a dû, à plusieurs reprises, répondre à des admirateurs qui lui demandaient si Mireille avait existé. A l'un d'entre eux, Armand Rio, il s'en expliqua ainsi:

— Mireille n'a jamais existé. Voilà bien des gens, n'est-ce pas, qui vont être désappointés? Et pourtant c'est heureux, fort heureux, qu'elle n'ait pas existé. Pourquoi? Parce que j'aurais vécu moi-même mon poème, je ne l'aurais pas écrit. Si j'avais connu Mireille et qu'on me l'eût refusée, j'aurais été Vincent, je n'aurais pas été Mistral.

A vingt et un ans donc, Mistral, tout en menant les travaux du Mas sous la direction de son père, avait commencé *Mireille*. Il mettra sept ans pour la conduire à sa fin.

Nous avons de cette époque, au *Museon Arlaten*, un document qui montre le poète dans sa rayonnante jeunesse. C'est le portrait que fit de lui en juillet 1852 le peintre carpentrassien J.-P. Laurens. Mistral est à mi-corps, de profil, avec une abondante chevelure blonde dont les mèches se dressent comme des flammes sur un front déjà olympien, un regard profond, un nez droit à la narine frémissante. Une moustache et une impériale naissantes soulignent la bouche volontaire. Cravaté de haut, le poète n'a pas encore adopté la chemise au col rabattu et la lavallière flottante qu'il aura dans son célèbre portrait par Hébert que l'on voit sur la couverture et qui date, du reste, de 1864. Ici son œil, grave et lumineux, a l'air de fixer au loin son destin vers lequel tout le visage est tendu. Au-dessous, de sa fine écriture, on peut lire: “ *Quand aviéu 22 ans, que commençavian Mirèio* ” (Quand j'avais vingt-deux ans et que nous commençons *Mireille*).

De nombreuses lettres de la même époque, adressées à Roumanille, qui était son grand et affectueux confident, nous renseignent abondamment sur la marche du travail du poète. Toute cette correspondance, que nous trouvons citée par Jules Vèran dans sa *Jeunesse de Mistral*, est empreinte de la plus charmante naïveté et elle contient de précieuses indications, enveloppées de confidences.

Le 15 juin 1852, Mistral écrit:

Mon poème absorbe mes rêveries et la Muse ne me permet pas la moindre diversion au récit des amours de *Mirèio*. Deux chants viennent enfin d'éclore. Le premier s'appellera: *Lou Mas di-Pruno* (1), le second: *la Culido*. Mon héroïne et mon héros s'y déclarent leur amour à chaudes larmes et tâchent de leur mieux d'intéresser le lecteur par la simplicité de leur belle nature. Au troisième chant vont arriver *li Demandaire* et si le blond Phœbus me continue son indulgente inspiration, peut-être obtiendrai-je quelques nouveaux applaudissements de l'aréopage provençal. ”

(1) Mistral a été bien inspiré en changeant *Lou Mas di-Pruno* en *Lou Mas di Falabrego* (le Mas des Prunes en le Mas des Micocoules, fruit du Micocoulier ou *Falabreguié*, grand arbre commun en Provence).

Le 3 juin 1855, Mistral écrit à Roumanille qu'il pare, ciselle et dorlote *Mireille* avec un amour toujours croissant.

Il se défend contre toute citation anticipée de son poème et il ajoute:

“ Je commence à croire en mon œuvre, j'y travaille maintenant par goût et non (sans fausse modestie) en songeant à la gloire qui pourra m'en revenir. C'est mon passe-temps, c'est ma maîtresse, c'est l'intime volupté de ma jeunesse, c'est ma statue de Pygmalion que, comme ce bienheureux sculpteur, je voudrais voir dotée de la vie et palpitante devant mes yeux comme elle palpite devant mon imagination. Je veux polir et parfaire mon œuvre jusqu'à ce que mon idéal soit réalisé, dussé-je y mettre toute ma vie... ”

Ainsi travaillait Mistral, lentement, mais passionnément, corrigeant et polissant sans cesse son poème.

Tandis qu'il embellissait ce poème et faisait peu à peu entrer *Mireille* dans le chœur idéal des figures féminines immortalisées, un heureux concours de circonstances amena, en février 1856, dans la maison de sa mère, la Maison du Léopard, qu'il occupait, au village même, depuis la mort de son père survenue l'année d'avant, un visiteur qui allait jouer un rôle providentiel dans l'éclosion de *Mireille*.

C'était le poète Adolphe Dumas, de Cabanes, sur la Durance, qui faisait de la littérature à Paris, où il avait de hautes relations et d'où il arrivait, chargé par un Ministre de rechercher des chansons populaires en Provence.

Mais, ici encore, il vaut mieux laisser la parole à Mistral qui a, dans ses *Mémoires*, écrit un savoureux récit de cette visite:

“ L'année suivante (1856), lors de la Sainte-Agathe, fête votive de Maillane, je reçus la visite d'un poète de Paris que le hasard (ou, plutôt, la bonne étoile (les félibres) amena, à son heure, dans la maison de ma mère.

C'était Adolphe Dumas: une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une pâleur ascétique, cheveux longs et blanchissants; moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme et, pour accompagner une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille élevée, mais boiteux et traînant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprès de Provence agité par le vent.

— C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux? me dit-il tout d'abord et d'un ton goguenard, en me tendant la main.

— Oui, c'est moi, répondis-je, à vous servir, Monsieur!

— Certainement, j'espère que vous pourrez me servir. Le Ministre, celui de l'Instruction Publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donné la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme le *Mousse de Marseille*, la *Belle Margoton*, les *Noces du Papillon*, et, si vous en saviez quelqu'un, je suis ici pour les recueillir.

Et, en causant, à ce propos, je lui chantai, ma foi, l'aubade de *Magali*, toute fraîche

arrangée pour le poème de *Mireille*.

Mon Adolphe Dumas, enlevé, épaté, s'écria:

— Mais où donc avez-vous pêché cette perle?

— Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou, plutôt, d'un poème provençal en douze chants) que je suis en train d'affiner.

— Oh! ces bons Provençaux! Vous voilà bien toujours les mêmes, obstinés à garder votre langue en haillons, comme les ânes qui s'entêtent à longer le bord des routes pour y brouter quelque chardon... C'est en français, mon cher ami, c'est dans la langue de Paris que nous devons aujourd'hui, si nous voulons être entendus, chanter notre Provence... Mais, allons, dites-moi, puisque poème il y a, dites-moi quelque chose de votre poème provençal.

Et je lui lus alors un morceau de *Mireille*. Je ne me souviens plus lequel.

— Ah! si vous parlez comme cela, me dit Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait. Cela m'apprend, à moi, qui, depuis trente ans, ai quitté la Provence et qui croyais sa langue morte, cela m'apprend, cela me prouve qu'en dessous de ce patois usité chez les farauds, les demi-bourgeois et les demi-dames, existe une seconde langue, celle de Dante et de Pétrarque... ”

Il est fort possible qu'Adolphe Dumas, qui devait mourir en 1861, ait tenu à Mistral ces propos et d'autres que celui-ci rapporte. On n'en saurait douter pour le fond. Mais il est fort possible aussi que le poète ait mis dans la bouche de son visiteur ses propres idées et cela cinquante ans après. L'important, c'est que son interlocuteur, qui était entré assez goguenard et fier de ses fréquentations parisiennes chez le poète villageois de Maillane, en sortit enthousiasmé et devint, à partir de ce moment, son ami et son disciple convaincu.

Il va le prouver, dès lors, en écrivant des poésies provençales et en se faisant le héraut infatigable de la gloire mistralienne.

Adolphe Dumas — auquel M. Frédéric Mistral neveu a consacré en 1927 un livre très complet sous le titre: “ Un poète bilingue, Adolphe Dumas, 1806-1861, ses relations avec les romantiques et avec les félibres ”, — a laissé une vingtaine de poésies provençales pleines de couleur parues dans *Lou Liame de rasin* (Les Grappes de raisins). Mistral, qui appréciait beaucoup la valeur des vers provençaux d'Adolphe Dumas, en a mis quatre, superbes et nostalgiques, en épigraphe à *Calendal*:

*Li vagoun, dins de canestello,
Carrejon tout, e lèu, lèu, lèu,
Mai carrejon pas lou soulèu,
Mai carrejon pas lis estello!*

C'est-à-dire: Les wagons, dans des corbeilles, — charrient tout, et vite, vite, vite, — Mais ils ne charrient pas le soleil, — mais ils ne charrient pas les étoiles!

Dans *Mireille* même, Mistral fera figurer Adolphe Dumas parmi les amis auxquels, au chant VI, il demandera, à mesure qu'il gravit sa hauteur, d'aérer son chemin de leur

sainte haleine. Ainsi Adolphe Dumas prendra place à coté de Roumanille, d'Aubanel, de Crousillat, d'Anselme Mathieu, et il lui sera décerné cette belle strophe:

Et toi aussi, qui sous les débordements de la Durance — trempes encore tes pensées, — toi qui chauffes le français à nos soleils, — mon Adolphe Dumas: grandie, — lorsque ensuite Mireille s'est lancée — loin de son mas, neuve et étonnée, — toi qui l'as, dans Paris, menée par la main!

Nous verrons qu'Adolphe Dumas, par son action parisienne, méritait bien la reconnaissance du poète. Mais il nous faut souligner auparavant que, contrairement à l'opinion commune, Mistral n'attendit pas la consécration de la capitale pour être prophète dans son propre pays.



III

PROPHÈTE EN SON PAYS

Mistral s'efforçait bien de ne pas laisser s'envoler avant l'heure des fragments de son œuvre, mais il ne pouvait se défendre longtemps contre la curiosité affectueuse et légitimement éveillée de ses amis. Cette atmosphère d'attente et d'admiration qu'il respirait autour de lui contribuait d'ailleurs à maintenir très haut son inspiration. Après la visite d'Adolphe Dumas, il se laissa fléchir et des épisodes de *Mireille* furent lus par lui aux réunions intimes qui se tenaient tantôt en Avignon, chez Roumanille ou chez Aubanel, tantôt à Châteauneuf-du-Pape, chez Anselme Mathieu, tantôt à Font-Ségugne chez les Giéra, et tantôt à Maillane même.

C'est à Maillane qu'en fin juillet 1858, devant le peintre Grivolos, Théodore Aubanel et Ludovic Legré, jeune Marseillais ami de ce dernier, Mistral donna lecture de sa *Mireille* achevée. Cette révélation du chef-d'œuvre fut marquée par un accueil enthousiaste et, aussi, par deux événements bien différents. Le premier concernait Aubanel: tandis qu'il applaudissait *Mireille* à Maillane, l'infortunée Zani, qu'il a chantée dans la *Miòugrano Entreduberto* (La Grenade entr'ouverte), et qui venait d'entrer en religion, s'était arrêtée en Avignon cette journée-là avant d'embarquer à Marseille et il ne devait plus la revoir. Le second événement concernait Mistral: cédant à l'insistance de ses trois auditeurs le poète, ce même jour, prit la résolution d'aller à Paris avec son manuscrit. Aubanel fut même d'avis qu'il fallait faire éditer le poème à Paris.

Le jeune Ludovic Legré, qui terminait ses études et habitait avec sa mère dans la capitale, s'offrit à servir de guide à Mistral.

Si bien que celui-ci, le 10 août 1858, lui écrivit:

“ Entraîné par les ardentes et touchantes sollicitations de vous et de mes bons amis d'Avignon, je me prépare, comme vous savez, à partir pour Paris dans peu de jours. Fais-je bien? Fais-je mal? Dieu seul le sait! A la garde de Dieu. ”

Voici donc Mistral à Paris, où il restera une quinzaine.

Nous retrouvons ici le bon Adolphe Dumas, les *Mémoires* et leurs allègres récits:

“ Quand nous eûmes quelques jours couru et admiré, de Notre-Dame au Louvre, de la place Vendôme au Grand Arc de Triomphe, nous vînmes, comme de juste, saluer le bon Dumas:

— Eh bien! cette *Mireille*, me fit-il, est-elle achevée?

— Elle est achevée, lui dis-je, et la voici... en manuscrit.

— Voyons donc, puisque nous y sommes, vous allez m'en lire un chant.

Et, quand j'eus lu le premier chant:

— Continuez, me dit Dumas.

Et je lus le second, puis le troisième, puis le quatrième.

— C'est assez pour aujourd'hui, me dit l'excellent homme. Venez demain à la même heure, nous continuerons la lecture; mais je puis, dès maintenant, vous assurer que, si votre œuvre s'en va toujours avec ce souffle, vous pourriez gagner une valeur plus belle que vous ne pensez.

Je retournai, le lendemain, en lire encore quatre chants, et le surlendemain, nous achevâmes la poésie. ”

On peut se rendre compte de l'impression éblouissante produite par cette lecture sur Adolphe Dumas par la lettre qu'il adressa, le 26 août 1858, au directeur de la *Gazette de France*. Cette lettre, publiée le dimanche 29 août, fait le plus grand honneur à celui qui l'écrivit, lequel se place ainsi, pour son bel enthousiasme, sa rare divination et son courage littéraire, à la hauteur de Lamartine, devancé par lui de plusieurs mois.

La voici:

La *Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie française viendra dans dix ans, selon son habitude, consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles; mais je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion.

On a souvent demandé, pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue maternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux, et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste.

En vous priant de vouloir bien annoncer le premier une œuvre catholique, comme

sainte Marthe et sainte Madeleine de Provence, je n'entends pas juger dans une lettre un poème qui est la glorification des mœurs rurales avec tous les charmes agrestes des *Géorgiques*, comme le Roland est la tradition nationale d'un peuple: je prends date...

Cette lettre, que Mistral qualifie d'ébouriffante, et qui l'est, en effet, mais, en même temps, prophétique, et qui a déjà certains accents du *Quarantième Entretien* de Lamartine, fut accueillie par des lazzis, constate le poète:

“ Allons, disaient certains journaux, le Mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème. Nous verrons si ce sera autre chose que du vent.”

Adolphe Dumas ne se contenta pas d'annoncer de cette enthousiaste façon la venue au monde d'un grand poème, il conduisit, le dimanche 29 août, le jour même de la publication dans la *Gazette de France*, le jeune auteur chez Lamartine. Il se rendait bien compte que son amicale proclamation ne suffirait pas à donner la gloire méritée à un poète inconnu. Il avait voulu simplement prendre date, comme il disait. Pour la suite, il pressentait que ce serait le rôle de Lamartine, le premier écrivain du moment, Victor Hugo étant en exil. Et il ne se trompait pas.

Lamartine racontera, en avril de l'année suivante, au début du *Quarantième Entretien* de son *Cours familier de Littérature*, la visite du jeune poète provençal. Il la racontera à sa manière, c'est-à-dire lyriquement et en y ajoutant certains détails imaginaires qui ont été relevés par des mistraliens intransigeants et qui sont, au fond, sans importance.

Veut-on, d'ailleurs, savoir comment les choses se passèrent dans la réalité? Une lettre de Mistral à Roumanille va nous l'apprendre et nous permettre de faire, sans qu'il soit besoin de les souligner, les légères rectifications que le génie “ arrangeur ” de Lamartine a rendues peut-être nécessaires:

Paris, 2 septembre 1858.

Mon cher ami,

Dimanche, vers les sept heures et demie du soir, nous sommes allés chez Lamartine. Je dois te dire que Dumas lui avait, quelques jours auparavant, demandé la permission de m'introduire. Dumas lui avait exposé le plan, le sujet, les péripéties et la forme de mon poème. Dans un salon assez joli, tout tapissé de tableaux, ouvrages de Mme de Lamartine, nous attendîmes quelques instants l'arrivée du grand homme... Il soupait. Tout à coup la porte s'ouvre et un grand vieillard, à tête magnifique, à noble démarche, vient nous souhaiter la bienvenue. C'était lui, tel que je me l'étais figuré en lisant ses écrits. Il me mit tout de suite à l'aise, s'assit à côté de moi et me dit qu'il était d'autant plus charmé de me connaître que Dumas et Reboul, à l'insu l'un de l'autre, lui avaient fait de moi le plus grand éloge. Reboul, dit-il, m'a cité trois noms: Roumanille, Aubanel et vous, un dramatique, un lyrique et un épique. Et, ce disant, il prit sur la cheminée un cigare et l'alluma. Après avoir parlé quelques instants de la Provence, du provençal, d'Arles, de la Crau et de la Camargue, il me pria de lui dire

quelques strophes de *Mirèio*, non, dit-il, pour comprendre le sens, mais pour juger de l'harmonie. Je lui récitai les quatre ou cinq premières strophes du premier chant. Il en fut ravi et trouva cela bien plus doux que l'italien. Alors entrèrent sa nièce, sa sœur, Dargaud, l'historien de Marie Stuart, et un autre monsieur. Lamartine leur dit le plaisir que lui avaient causé mes vers, et on me fit répéter mes strophes. Un effet inouï: la nièce de Lamartine, une jeune femme de vingt-deux ou vingt-cinq ans, était (sans forfanterie) suspendue à mes lèvres: — Que c'est joli, que c'est doux, à tel point que la comtesse de Peyronnet, bru de l'ancien ministre, belle jeune femme d'une trentaine d'années, étant entrée avec ses deux filles, on voulut que je redise les mêmes strophes à la nouvelle venue.

La comtesse de Peyronnet est Anglaise — *quau tron vous a pas di qu'à mesuro qu'acabave moun couplet, la bello escoutarello se viravo devers lis àutri damo e ié venié*: (Figurez-vous qu'à mesure que j'achevais mon couplet, la belle écouteuse se tournait vers les autres dames et leur disait):

— Je crois que cela signifie: *Je chante une jeune fille, etc. — humble écolier du Grand Homère... — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres, etc.* et ainsi de suite, avec une facilité, une grâce qui nous émerveillèrent. Le reste de la soirée se passa à me questionner sur mon village, mon genre de vie, etc...

Je compte bien, me dit Lamartine, que vous m'enverrez votre ouvrage, et je vous écrirai. Imprimez sur beau papier; ici on y tient beaucoup.

Et voilà, ça s'est bien passé, Dumas en était ravi...

Le jeudi 9 septembre, Mistral, après une brève visite d'adieu à Lamartine, était de retour en Provence où l'appelait, d'ailleurs, la surveillance de ses vendanges.

Nous avons, sur son passage en Avignon, une belle lettre d'Aubanel à Ludovic Legré, resté à Paris. On y lit, à chaque ligne, l'ardente admiration du poète de la *Miòugrano* pour celui de *Mireille* et on y voit que ce dernier, à côté d'amitiés vraies, comptait aussi des ennemis dans son pays, et, surtout, des jaloux:

“ Mistral, écrit Aubanel, est arrivé jeudi, émerveillé de son beau voyage, plein d'espérance pour le succès de son poème. Il a dîné à la maison et n'est reparti pour Maillane que le soir.

J'ai regretté pour Mistral qu'il soit revenu si tôt. Qu'avait-on besoin de lui pour les vendanges!

Je regrette aussi qu'il n'ait pas fait imprimer le volume à Paris... Le croiriez-vous, mon cher Legré? Parce que Mistral a un talent immense, parce que c'est un homme de génie, un homme de la trempe de Virgile et du Tasse, enfin un homme comme il en paraît un rarement dans le Monde, eh bien! précisément à cause de ça, il a des jaloux, et cela est horrible. Il en est déjà, dans notre Midi, qui parlent des taches du poème de Mistral, des taches noires; et qu'en savent-ils, les scélérats? Et qu'y entendent-ils, les crétiens?... ”

On prend ici, sur le vif, toute la véhémence d'Aubanel qui, en sa qualité d'imprimeur du Pape, n'avait pu songer à éditer lui-même *Mireille* à laquelle certains journaux bien-pensants d'Avignon reprochaient d'avoir peint l'amour sous des couleurs trop vives. Il ne connaissait que trop bien ces *scélérats* et ces *crétiens* qui se dressaient contre ses propres poèmes et qui devaient se déchaîner furieusement l'an d'après,

contre son recueil: *La Mióugrano entreduberto*.

Mais, fort heureusement pour Mistral, il avait, dans d'autres villes qu'Avignon où, seuls, pour le moment, Aubanel et Roumanille l'entouraient d'une chaude, sincère et agissante amitié, des admirateurs déjà nombreux. On l'appela ainsi, le 29 octobre, à Marseille où, pour la première fois, des fragments de *Mireille* furent lus par lui en public. Cette séance, qui se tint aux Conférences Saint-François-Xavier, fut un triomphe pour le poète qui put juger qu'il avait un public dans son pays et que les Félibres étaient dans la bonne voie en se produisant devant le peuple.

Un journal local nota ainsi l'effet produit:

“ Rien ne nous a plus réjoui que d'entendre dans la foule un frémissement après certains vers dont il semblait que la délicatesse n'aurait été appréciée que par des esprits habitués aux choses littéraires. ”

Mistral, qui sentait ainsi la faveur populaire monter à lui, s'était décidé, entre temps, à donner son poème à l'imprimeur François Seguin qui travaillait pour le compte de Roumanille, lequel venait de s'établir libraire-éditeur rue Saint-Agricol à Avignon. Le livre, achevé d'imprimer vers le 20 janvier, fut daté par Mistral du 2 février le beau jour de la Chandeleur et deux exemplaires en partirent pour Paris à l'adresse de Lamartine et d'Adolphe Dumas.

Mais, auparavant, d'autres exemplaires étaient allés aux amis de Provence et, dès le 26 janvier, le bon Nîmois, Jean Reboul, le poète boulanger qui jouissait alors d'une grande réputation dans le Midi comme à Paris, écrivait à Mistral toute son admiration pour une œuvre qui ne mourra point et pour une poésie à réveiller les morts.

En même temps Jean Reboul faisait part de ses impressions à Lamartine, auquel il devait beaucoup, et celui-ci, qui venait de recevoir son exemplaire et l'avait lu aussitôt, lui répondit par ce billet prophétique:

“ J'ai lu *Mirèio*. Depuis vous, rien n'avait encore paru de cette sève naturelle, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai été tellement frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un *Entretien* sur ce poème. Dites-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié comme vous: c'est Homère! ”

Quant à Adolphe Dumas, il multiplie les démarches et déborde d'enthousiasme. En mars 1859, il écrit à Mistral:

Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami. J'ai été, hier au soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et m'en a dit autant que ma lettre à la *Gazette de France*. Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire, et il va faire un *Entretien* tout entier sur vous et *Mirèio*. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane. Je les lui envoie ce matin. Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au

dernier. Si son *Entretien* parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le Monde entier. Il dit que vous êtes un Grec des Cyclades. Il a écrit à Reboul: — C'est un Homère!

Il me charge de vous écrire *tout ce que je veux* et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi.

Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère, dont j'ai gardé un si bon souvenir.

Comme on le pense, Mistral écrit, de son côté, des lettres dans lesquelles il exprime à Dumas son écrasement devant ce qui lui arrive:

“ Mon cher ami, dit-il, le 12 mars 1859, si je n'étais chrétien et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien. Le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond, c'est un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes, les hommes dont il se sert pour élever mon nom. Plus je réfléchis à ce que vous me dites de M. de Lamartine, plus mon étonnement redouble. Je suis accablé, écrasé de tant d'indulgence. La bonté du grand homme est aussi merveilleuse que son génie...”

Mais, avant la publication de l'*Entretien* qui consacra Mistral grand poète aux yeux du public français, avant le nouveau voyage que Mistral a décidé d'accomplir à Paris, se placent diverses manifestations qui prouvent que le Midi n'attendit pas la consécration lamartinienne.

Le 12 mars 1859, en effet, la ville de Nîmes qui, ce jour-là, mérita bien de la renaissance provençale, voulut célébrer cette renaissance en la personne de ses trois principaux écrivains: Roumanille, qui était l'aîné, Aubanel, qui avait un an de plus que Mistral, et ce dernier, dont la *Mireille* venait d'éclorre.

Les trois amis furent reçus solennellement à l'Hôtel de Ville où une séance littéraire fut donnée en leur honneur. Ils récitèrent des vers. Puis, le vieux Jean Reboul les couronna de trois couronnes de laurier, dont chacune portait en lettres d'or sur un ruban le nom de l'un des trois poètes. Il salua en vers français les nouveaux Pétrarques et le triomphe naïf s'acheva par la remise d'un bouquet de pâquerettes à Roumanille, auteur des *Margarideto*, d'une branche de grenadier en fleurs à Aubanel, qui était le Félibre de la *Miòugrano*, ou grenade, et d'un épi de blé à Mistral, le Félibre du Mas.

Le lendemain, dans un grand banquet auquel assistèrent les autorités religieuses, militaires et civiles et la fleur de la population.

Jean Reboul se leva encore et porta à Mistral, cette fois en provençal, un *brinde*, ou toast que nous traduisons:

— Je bois à *Mireille*, le plus beau miroir où la Provence se soit mirée jamais! Mistral, tu vas à Paris. Souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre! n'oublie pas ta mère! N'oublie pas que c'est dans un Mas de Maillane que tu as fait *Mireille* et que c'est cela qui te fait grand! N'oublie pas que c'est un bon catholique de la paroisse de Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête!

Mistral oubliera d'autant moins les touchantes manifestations nîmoises qu'il allait à

Paris afin, comme il l'écrira un peu plus tard, le 27 octobre 1859, de “ conquérir l'attention des artistes et le succès de Paris pour arriver plus vite à la vulgarisation de mon poème dans le peuple de Provence (1).

La diffusion ambitionnée il comptait l'obtenir grâce à sa traduction française qui, malgré l'avis de Roumanille, accompagnait son texte. Il se sentait déjà poète de France et avait l'intime conviction qu'il venait ainsi de travailler au rapprochement des deux littératures.

(1) Lettre à Saint-René Taillandier.



IV

LE “ QUARANTIÈME ENTRETIEN ” DE LAMARTINE

Le 16 mars 1859 Mistral repartit donc pour Paris. Avant de prendre le train à Avignon il avait pu goûter encore une fois l'amitié chaleureuse et sans l'ombre de jalousie de son cher Aubanel. La correspondance de celui-ci avec son ami Ludovic Legré, retourné à Marseille, va nous donner sur le voyage de Mistral de précieux détails.

Le 17 mars, Aubanel écrit à Legré:

“ Mistral était ici hier, il déjeuna à la maison et partit pour Paris par le convoi de midi. *Mirèio* va avoir le plus magnifique succès. Déjà Henri d'Audigier, dans la *Patrie*, Jourdan dans le *Siècle*, en ont parlé. Mistral a reçu un déluge de lettres les plus flatteuses: entre autres, George Sand l'appelle un des plus grands poètes de la France. Mais le plus enthousiaste et le plus sympathique, c'est Lamartine. — Lamartine écrit un *Entretien* sur *Mirèio*; il l'a lue trois fois; le poème est toujours sur sa table et ne le quitte pas; sa nièce n'a pas pu le lui dérober un instant pour le lire à son tour. Il parle de *Mirèio* à tous ceux qui le visitent. Il a demandé à Dumas des détails biographiques et intimes sur Mistral et sa mère. Enfin, ça va être un dithyrambe du plus haut lyrisme sur la Provence et son poète; est-ce beau! ”

Le 28 mars, Aubanel communique à Legré les nouvelles qu'il a reçues du séjour de Mistral à Paris:

“ Mistral est à Paris dans la joie et dans la gloire; il trouve partout des admirateurs et des amis. En arrivant il est allé chez Lamartine: il y avait, ce soir-là, chez le poète, nombreuse réunion, entre autres visiteurs un ambassadeur et Andriane, le compagnon

de Silvio au Spielberg. Lamartine a présenté Mistral à tous, avec les éloges les plus enthousiastes: on n'a parlé que de *Mirèio*. Il a dit à Mistral qu'il avait déjà écrit cent quinze pages sur son poème, qu'il y consacrait tout un *Entretien* et qu'il y aurait de quoi écrire pour deux. Puis se tournant vers Dumas, et désignant notre ami: — Maintenant qu'il est jeune et beau, avant qu'il parte, faites-lui faire sa photographie, à laquelle nous souscrivons tous.

Enfin Mistral croyait rêver. Certes! voilà de quoi tourner des têtes moins solides que celle de Mistral; mais je me fais garant de son bon sens et de son bon cœur, et vous verrez qu'après tous ses triomphes il nous reviendra de là-haut aussi simple, aussi naïf, aussi rustique qu'auparavant. ”

Aubanel avait bien raison. Il n'y avait pas à s'inquiéter du tourbillon glorieux dans lequel le jeune Maillanais était entraîné.

Ce tourbillon avait pour conducteur, si l'on peut dire, l'infatigable Adolphe Dumas, celui que M. Frédéric Mistral neveu appellera justement le premier adorateur de *Mireille*. Le poète de Cabannes courait les journaux, soit seul, soit avec Mistral, et ne perdait pas une occasion de chanter les louanges du Maillanais et de son livre.

Un de ses amis, Albéric Second, rédacteur à l'*Univers Illustré*, le rencontre un jour sur le boulevard: — Eh bien, lui dit-il, avec un sourire ironique, et votre poète? — Il est arrivé — Et son poème? — Il est imprimé. — Et votre admiration? — Elle augmente chaque jour. — Décidément, c'est donc gentil ce qu'il compose, votre Mistral? — Gentil! gentil! Superposez Homère, Longus et Virgile, vous n'atteindrez pas à la hauteur de *Mireille*. Quoique vous soyez peu digne de cette faveur, ajoute-t-il en tirant un volume de sa poche, prenez et lisez... et vous m'en direz des nouvelles.

Albéric Second prit le poème provençal et promit de le lire. Quelques jours après il faisait amende honorable et écrivait un article enthousiaste qu'il terminait par ces mots: — Mon cher Dumas, ceci est un acte de contrition, je viens de lire *Mirèio*.

Frédéric Mistral est un admirable poète; son livre est un chef-d'œuvre. Cette lecture m'a fait pleurer mes dernières larmes et vous êtes, vous, le Christophe Colomb de la poésie moderne.

D'autres articles paraissaient un peu partout que signaient notamment, en dehors d'Henri d'Audigier et de Louis Jourdan, cités par Aubanel Paul d'Ivoi, qui, dans le *Messenger de Paris*, déclarait que le nom de Mistral lui paraissait être un pseudonyme; Taxile Delord, dans le *Siècle*; Louis Ratisbonne, dans le *Journal des Débats*; Ulric Guttinger, dans la *Gazette de France*, où il prophétisait: — Grâce à la traduction française, ce qui n'était qu'un succès local deviendra une gloire, un triomphe universel et *Mirèio* sera traduite dans toutes les langues, nous osons le prédire; Pierre Véron, dans le *Charivari*; Amédée Pichot, dans la *Revue Britannique*; Saint-René Tallandier, dans la *Revue des Deux Mondes*; Armand de Pontmartin, Avignonnais, qui, après avoir dit: — Quel dommage que Mistral écrive dans la langue de nos domestiques, fit amende honorable en écrivant dans son feuilleton de l'*Union*: — C'est une merveille; Barbey d'Aurevilly, dans le *Pays*, etc..., etc...

Rien de tout cela ne tournait la tête à Mistral. L'article de Barbey d'Aurevilly, qui contenait d'éclatants éloges, le fit même bien rire par endroits, car il portait les traces de la brève conversation échangée entre eux dans leur rencontre chez Lamartine:

— Comment! Vous êtes Mistral, vous?

— Moi-même.

— Mais alors, vous n'êtes pas un pâtre?

— Hélas! non.

— Vous avez reçu de l'éducation?

— Hélas! oui.

Barbey d'Aurevilly, dans son article, n'avait pas pu s'empêcher de dire qu'il avait été déçu de ne pas voir dans ce poète au nom beau comme un surnom, un garçon de ferme en sabots assis sur du varech et chanteur solitaire sur la lande sauvage.

L'article de Lamartine, un des derniers sur *Mireille*, allait, cependant, paraître.

La Chronique félibréenne de l'*Armana Prouvençau* “ pour le bel an de Dieu 1860 ”, chronique signée Anselme Mathieu, mais que Marius André nous révèle avoir été écrite par Mistral lui-même, relate comment celui-ci eut connaissance du *Quarantième Entretien*, le 8 mai, dans la soirée.

En voici une traduction:

“ Un jour, nous étions quatre à nous promener sur le boulevard des Italiens, quatre Félibres, Dumas, Garcin, Mistral et moi, Mathieu; et tous quatre nous parlions de la splendeur qui venait d'illuminer la langue provençale. Mistral, rassasié de gloire, nous dit:

— Maintenant, en voilà assez, et le reste! Si vous voulez venir, demain, je pars pour Maillane, il me tarde d'embrasser ma mère. — Eh bien! lui répondit le grand poète de Cabannes, ce soir il faut venir toucher la main de Lamartine, et puis tu partiras.

Donc, dans la soirée, Mistral et Dumas se dirigèrent tout doucement vers la maison du grand homme. En les voyant, celui-ci, avec sa bienveillance qui fait joie et sa belle simplicité: — Ah! leur dit-il, c'est vous? Asseyez-vous, poètes; je dirai à Mistral ce que je pense de son livre.

Et, devant la haute société qui emplissait le salon, devant Mme de Lamartine, reine sympathique, et devant sa charmante nièce, Mme de Cessia, Lamartine, de sa grande et harmonieuse voix, lut le *Quarantième Entretien* de son *Cours de Littérature*.

Adolphe Dumas dit que, jamais de sa vie, il n'avait vu une si belle scène. Quand il arriva, vers la fin, à ce passage magnifique où l'éloquent poète compare Mistral à l'aloès des Iles d'Hyères, celui-ci, le cœur gonflé de pleurs, se leva pour embrasser et remercier son bienfaiteur; mais un débordement de larmes lui coupa la parole et, le pauvre, il retomba sur sa chaise en sanglotant.

Le lendemain Mistral, qui avait passé la nuit, ainsi qu'il va le dire, à lire l'*Entretien*, avec ses trois amis Dumas, Garcin et Mathieu, épanche son immense gratitude dans la lettre suivante, qui est vraiment digne de son cœur et de ses qualités de grand écrivain français:

Paris, le 9 mai 1859.

“ Oh! Monsieur de Lamartine! un seul nom me vient sur les lèvres en voulant vous écrire: mon père!

Il n'est pas de parole au monde qui puisse mieux rendre ce que j'éprouve pour vous! Vous m'avez vu hier soir étouffer mes sanglots à l'audition de l'entretien sublime et pathétique que vous me consacrez. Je suis rentré dans ma chambre, avec M. Adolphe Dumas, avec deux autres poètes provençaux, mes amis. Nous avons passé la nuit à vous lire, nous avons sangloté toute la nuit.

Hier, je n'étais rien, un pauvre poète de village, heureux d'une humble gloire qui allait d'Arles à Avignon, et aujourd'hui que vous m'avez tant donné, je n'ose presque revenir et me montrer dans mon village avec tant de richesses. Il me semble que ma gloire ne m'appartient pas; plus que jamais je sens le besoin de me cacher, de me recueillir, et de parler avec ma mère de l'immensité de vos dons. Vous avez détaché de vos épaules le manteau radieux de l'immortalité et vous m'en avez couvert. Comment ferai-je pour m'en rendre digne? Et comment ferai-je aussi pour vous payer en reconnaissance la millième partie du bien que vous me faites? Je me sens écrasé... Ah! poète magnanime, si la France entière dont vous avez grandi le nom parmi les noms des peuples, si la France que vous avez sauvée est si petite en face des obligations sacrées qu'elle vous a, comment ferai-je, moi pauvre, pour élever ma reconnaissance à la hauteur de vos largesses! Ah! n'importe, je vous le jure devant Dieu, vous n'aurez pas tendu la main à un ingrat. Si humble et si petit que soit le grain de blé, lorsqu'il monte en épis vers la rosée du ciel, il peut encore faire honneur à la main qui l'a semé.

Votre parole magnifique vient de créer ma gloire et peut-être mon génie. L'une et l'autre font déjà partie de la traînée de lumière que vous laissez derrière vous. Que ne puis-je aussi faire remonter à sa source la moitié du bonheur que vous me donnez!

Je vous salue, ô le plus noble de tous les hommes, et de nouveau je vais pleurant sur vos pages divines. Laissez-moi donc me dire, avec le plus grand respect, votre enfant dévoué. ”

Quand on lit, encore aujourd'hui, ce *Quarantième Entretien* on comprend l'émotion et la reconnaissance de Mistral ainsi que l'immense effet produit sur le public par ces pages flamboyantes et si légitimement célèbres.

Assurément Lamartine a semé sa prose magnifique de quelques inexactitudes et de plusieurs fantaisies qu'on n'a pas manqué de relever. Il a voulu faire de Mistral un berger, auquel il conseilla de laver ses moutons dans la Durance et il a romancé sa vie et son livre. Les Commentaires de Lamartine aux *Méditations*, son *Voyage en Orient*, ses *Confidences*, son *Raphaël*, sa *Graziella* contiennent, de cette faculté de transfiguration, des exemples autrement nombreux.

Ce qui est vrai, c'est que Lamartine, quand il a parlé de Mistral, a peut-être voulu l'opposer à Jasmin, dont Sainte-Beuve, qu'il n'aimait pas, avait fait l'éloge. Mais, à coup sûr, il a songé à lui-même. Nous avons, sur ce point, une lettre fort curieuse émanant de son entourage même et qui montre qu'une partie de cet entourage, dont l'étroitesse de goût est ici manifeste, ne partageait pas l'enthousiasme du grand

homme pour Mistral.

C'est une Mme Didier, qui fréquentait alors beaucoup rue de la Ville-l'Évêque, et qui écrit ceci au peintre Chenavard:

“ M. de Lamartine est l'Esau de la poésie. Il vendrait en ce moment *Le Lac* et *Jocelyn* pour quelques ceps de vigne. J'ai une intuition de cette autre folie et je devine ce qu'il a éprouvé en lisant M. Mistral, puisque Mistral il y a. Il n'y a vu que Monceau, Saint-Point, Milly, tous ses regrets, toutes ses habitudes, un monde de souvenirs et de jouissances mystiques qui sont aujourd'hui le Paradis perdu de son idée fixe. Il a oublié Elvire et si M. Mistral lui a fait éprouver quelque chose c'est le sentiment d'envie du paysan ruiné en face du paysan Marquis de Carabas. C'est la passion malheureuse de M. de Lamartine pour la terre. De là cette incartade et l'hécatombe de tous les poètes anciens et modernes en l'honneur du propriétaire de la Crau... ”

On peut rapprocher les sentiments exprimés par cette lettre de l'exclamation hargneuse par laquelle Sainte-Beuve avait accueilli Mistral qu'on lui présentait: — C'est donc vous, Monsieur, qu'on a osé comparer à Homère? Ces malveillances n'enlèvent rien, est-il besoin de le dire, à ce *Quarantième Entretien*, dans lequel Lamartine a salué Mistral en termes si généreux qu'on ne peut, encore aujourd'hui, en lire certaines phrases sans un profond frémissement:

“ Écoutez! s'écrie Lamartine, comme s'il écrivait une nouvelle *Harmonie Poétique*, écoutez! Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours; il y a une vertu dans le soleil; un vrai poète homérique en ces temps-ci; un poète né, comme les humains de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poète primitif dans notre âge de décadence: un poète grec à Avignon; un poète qui crée une langue d'un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien; un poète qui, d'un patois vulgaire, fait un langage classique d'images et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille; un poète qui joue sur la guimbarde de son village une symphonie de Mozart et de Beethoven; un poète de vingt-cinq ans, qui, du premier jet, fait couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'*Odysée* d'Homère, et les scènes innocemment passionnées de *Daphnis et Chloé* de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du Christianisme populaire sont chantées avec les grâces de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio. Est-ce là un miracle? Eh bien, le miracle est accompli. Il est dans ma main. Que dis-je! Il est déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence...

Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient. On dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos, s'est détachée d'un groupe d'îles grecques ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésgènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens, ni qui tu es: — *Tu Marcellus eris!*...

O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence. Tu as grandi de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans; ton âme poétique parfume Avignon, Arles,

Marseille, Toulon, Hyères, et bientôt la France, mais, plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporerait pas en mille ans... ”

Mistral reste, jusqu'au 20 mai à Paris, où il reçoit les compliments de l'historien Mignet, d'Ernest Legouvé, de Victor de Laprade, d'Alfred de Vigny, de Villemain, lequel lui déclare: — Notre France est assez grande pour avoir deux littératures; et où il fait la connaissance d'Alphonse Daudet, qui avait dix-huit ans, et allait devenir un de ses meilleurs amis et le compagnon de tant de joyeuses parties.

Rentré à Maillane, le poète raconte à Lamartine ce que fut son retour et sa belle lettre du 15 juin 1859, qui ne figure pas dans les *Mémoires* (pas plus que celle du 9 mai), a le charme et l'émotion d'un chapitre retrouvé de ce livre. La voici, en entier:

“ Cher et illustre maître, j'ai élevé un autel dans mon cœur et je vous y offre tous les jours en sacrifice ma plus douce pensée. Depuis mon arrivée dans mon village, parler de vous, penser à vous est la meilleure de mes joies...

Me permettez-vous de vous raconter comment m'ont accueilli mes compatriotes? Je parle seulement des gens de mon village. Ils ont été profondément émus de mon succès. Ils ne se rendent pas tout à fait compte du mot *gloire*, car au delà de l'horizon de nos campagnes, et en dehors de leurs idées rustiques, tout leur apparaît vague, nébuleux, indéterminé. Et, pourtant, ils avaient senti d'instinct que quelque chose de nouveau et de glorieux pour nos contrées s'agitait dans le lointain. Aucun d'eux n'allait à la ville porter ses grains, ses primeurs et ses garances sans qu'il s'enquît de ce qu'on disait de moi dans Paris la grand ville. Et le porteur de la bonne nouvelle émerveillait tous les voisins de la veillée, et les faucheurs, les laboureurs ou les *magnanarelles* disaient entre eux au milieu de leurs travaux:

Qui aurait dit que Frédéric, cet enfant que nous connaissons tous et que nous tutoyons journellement, eût fait de si belles choses sans sortir de chez nous, et surtout en parlant de nous!

Quand j'arrivai, ma bonne mère vint à ma rencontre au milieu de la petite place de Maillane, et, m'ayant embrassé publiquement, elle me dit, toute attendrie (et ce furent ses premières paroles):

— Va, j'ai bien prié, tous les soirs et tous les matins, pour M. de Lamartine, et si le bon Dieu m'écoute, il deviendra heureux! ”

A peine entré dans ma maison, les paysans du voisinage vinrent, les uns après les autres, me saluer et me toucher la main. Ne trouvant pas de mots pour exprimer leur impression au sujet d'un événement si extraordinaire pour le pays, tous me disaient avec une émotion profonde: — Il paraît que ça a bien marché! Allez, nous sommes bien contents, aussi contents que vous.

Ensuite venait l'admiration pour Lamartine, *le plus savant et le plus grand de tout Paris*. Et des questions, et des questions: — Quel âge a-t-il? Comment est-il? Comment vit-il?

Et quand j'avais satisfait à toutes leurs demandes, ils s'en allaient en répétant: — Allez, nous sommes bien heureux, aussi heureux que vous.

Voilà, Maître bien aimé, tout mon triomphe villageois; il est simple et humble

comme toutes les choses de la vie populaire, mais au moins il est franc, sans amertume et sans envie. Quant aux cités, il n'y est bruit que de votre *Quarantième Entretien*; ç'a été une fièvre, un étonnement colossal. On se l'est passé de main en main. On ne savait qu'admirer le plus de votre splendide éloquence ou de votre magnanimité. J'ai reçu, ces jours derniers, votre *Quarante et unième Entretien*. Il se termine, comme au reste tous les autres, par une gerbe de pensées radieuses, puissantes et prophétiques.

Vivez, cher maître! et qu'ainsi longtemps encore vos paroles divines soient la voix inspirée et l'enseignement de l'Univers!

Je vous salue, ô mon bienfaiteur, avec amour et admiration et je vous prie de présenter mes salutations les plus affectueuses et les plus respectueuses à Mme de Lamartine et à Madame votre nièce.

Votre dévoué poète,
Frédéric MISTRAL.



V

MIREILLE OU LA FLEUR DE MES ANS

Pour mieux témoigner encore sa reconnaissance Mistral adressa à Lamartine, le 8 septembre 1859, le beau *Salut* qui figurera dans les *Iles d'Or* et dont il détachera la quatrième strophe pour l'inscrire en tête de la seconde édition de *Mireille*:

*Te counsacre Mirèio: es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an;
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.*

C'est-à-dire: Je te consacre *Mireille*: c'est mon cœur et mon âme. — C'est la fleur de mes ans; — C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles — t'offre un paysan.

Voici *Mireille* placée sous la protection perpétuelle du grand poète. Avant d'ouvrir le livre et de montrer de quelles nouveautés la littérature française s'est enrichie avec lui, il n'est que juste de dire que le bon Rouma avait claironné la naissance du chef-d'œuvre dans un étonnant “ Vient de paraître ” et dans une non moins étonnante note de l'*Armana Prouvençau* pour 1859.

Ce poème fit ainsi son apparition, tant en Provence qu'à Paris, dans des conditions

vraiment exceptionnelles. Il les méritait bien, car, non seulement il apportait avec lui une histoire d'amour qu'un opéra allait bientôt populariser dans le monde entier, mais il était un de ces livres qu'on peut appeler les Bibles poétiques de l'humanité, un de ces livres éternellement jeunes par le chant et dont le nom seul évoque un pays.

Cela vient de ce que *Mireille* a été écrite avec la collaboration de ce pays, de ses paysages et de ses habitants. Mistral s'est expliqué là-dessus, dans ses *Mémoires*, avec un charme et une émotion qui transparaissent encore dans sa traduction française:

Le Mas du Juge, à cette époque, était un vrai foyer de poésie limpide, biblique et idyllique (*un couvadou de pouësio clarinello, biblico e idilenco*). N'était-il pas vivant, chantant autour de moi, ce poème de Provence avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpilles? L'on n'avait qu'à sortir pour s'en trouver tout ébloui. Ne voyais-je pas Mireille passer, non seulement dans mes rêves de jeune homme, mais encore en personne, tantôt dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient, pour les vers à soie, cueillir la feuille des mûriers, tantôt dans l'allégresse de ces sarcleuses, ces faneuses, vendangeuses, oliveuses, qui allaient et venaient, leur poitrine entr'ouverte, leur coiffe cravatée de blanc, dans les blés, dans les foins, dans les oliviers et dans les vignes?

Les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes pâtres, ne circulaient-ils pas de l'aube au crépuscule, devant mon jeune enthousiasme? Vouliez-vous un plus beau vieillard, plus patriarcal, plus digne d'être le prototype (*lou parangoun*) de mon maître Ramon, que le vieux François Mistral, celui que tout le monde et ma mère elle-même n'appelaient que le maître? Pauvre père! Quelquefois, quand le travail était pressant, qu'il fallait donner aide, soit pour rentrer les foins, soit pour dériver l'eau de notre puits à roue, il criait dehors:

— Où est Frédéric?

Bien qu'à ce moment-là je fusse allongé sous un saule, paressant à la recherche d'une rime en fuite, ma pauvre mère répondait:

— Il écrit.

Et, aussitôt, la voix rude (*brounzanto*) du brave homme s'apaisait en disant:

— Ne le dérange pas (*Lou fau pas destourna*).

Pour les parents de Mistral écrire était vraiment un office religieux, sa mère ne savait même pas signer son nom et son père n'avait lu, en sa jeunesse, que l'Écriture Sainte et *Don Quichotte*.

Parmi les autres personnages qui eurent, comme dit Mistral “ sans le savoir, le don d'intéresser ma Muse épique ”, il cite: le cousin Tourrette, du village de Mouriès, qui venait tous les hivers passer une quinzaine au Mas et qui connaissait la terre d'Arles et ses travaux comme personne; le bûcheron Siboul, qui, tout en taillant, chaque automne, les bourrées de saule, faisait à Frédéric toutes sortes d'observations sur le Rhône, les coupeurs d'osier et les vanniers de Valabrègue; le voisin Xavier, qui lui disait les noms en langue provençale et les vertus des simples; le

Galant Jean, berger, qui lui montra, certain soir, les merveilles du ciel étoilé; et Jean Rouvière, l'adroit laboureur (*lou ràfi engaubia*), qui lui chanta un air populaire, à l'heure même où Mistral était à la recherche du rythme de l'air de *Magali*.

Tels furent quelques-uns de ceux que Mistral appelle mes collaborateurs ou, tant vaut dire, mes fauteurs de la poésie de *Mireille* (*mi fautour de pouèsio mireienco*).

Ce qui caractérise le mieux *Mireille* dans l'œuvre de Mistral, ce sont les mots de la dédicace à Lamartine: *Es la flour de mis an!* Ces mots expliquent sa fraîcheur et sa nouveauté, son parfum “ qui ne s'évaporerait pas en mille ans et sa réussite auprès d'un immense public, réussite aidée, il est vrai, par la musique. Ces mots expliquent aussi que *Mireille* défie, en somme, l'analyse.

Le plus simple est, sans doute, de ne pas ensevelir cette fleur sous les considérations et les comparaisons et de la respirer, chant après chant, en subordonnant les commentaires aux extraits, ceux-ci puisés dans la traduction du poète, qui est parfaite, quoi qu'on en ait dit.

Le poème commence, selon la nature de choses, par l'exposition du sujet et l'invocation à la divinité. Avec la plus noble simplicité, le poète fait l'éloge de son héroïne qui n'est qu'une jeune fille de Provence, mais qu'il veut élever en gloire. Il se dit “ l'humble écolier du grand Homère ” et déclare ne chanter que “ pour les pâtres et les gens des Mas ”. Puis, s'adressant, en trois vers, au Seigneur Dieu de sa patrie, qui naquit parmi les bergers, et lui demandant d'enflammer ses paroles et de lui donner du souffle, il prouve aussitôt, par une poétique allégorie, que son Dieu l'a entendu:

... Tu le sais: parmi la verdure, — au soleil et aux rosées, — quand les figes mûrissent, — vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, — toi, toujours tu élèves quelque branche — où l'homme insatiable ne puisse porter la main, — belle pousse hâtive, — et odorante, et virginale, — beau fruit mûr à la Magdeleine, où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois, cette branchette, — et sa fraîcheur provoque mes désirs! — Je vois, au souffle des brises, s'agiter dans le ciel — son feuillage et ses fruits immortels... — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes — de notre langue provençale, — fais que je puisse atteindre la branche des oiseaux!

Alors, commence l'action et le poète nous présente à la fois le paysage et les personnages. C'est maître Ambroise, *lou vièi panieraire* (le vieux vannier), et son fils Vincent qui s'en vont de leur maisonnette de Valabrègue, aux bords du Rhône, de ferme en ferme, et cheminent dans les terres. Par contraste avec leur pauvre maisonnette rongée par l'eau, leur dialogue décrit, de façon vivante, le Mas des Micocoules, où ils se rendent. Défilent ainsi les belles allées d'oliviers, les rubans de vignes et d'amandiers, les ruches, les meules de paille, les grands micocouliers, le bois de pins où prospèrent les brebis, la fontaine qui coule en un vivier et la maison aux tuiles ombragées.

Voici que, sur le seuil, paraît Mireille, la fille du Mas, dont le poète trace cet amoureux portrait, en quelques touches de lumière:

“ Mireille était dans ses quinze ans... — Côte bleue de Fontvieille, — et vous, collines des Baux, et vous, plaines de Crau, — vous n'en avez plus vu d'aussi belle! — Le gai soleil l'avait éclosé; — et frais, ingénu, — son visage, à fleur de joues, avait

deux fossettes.

Et son regard était une rosée — qui dissipait toute douleur... — Des étoiles moins doux est le rayon, et moins pur; — il lui brillait de noires tresses — qui tout le long formaient des boucles; — et sa poitrine arrondie — était une pêche double et pas encore bien mûre.

Et folâtre, et sémillante, — et sauvage quelque peu!... — Ah! dans un verre d'eau, en voyant cette grâce — toute à la fois vous l'eussiez bue! ”

Cependant les deux vanniers, qui s'étaient assis sur un rouleau de labour et s'étaient mis au travail, ont été conviés par Maître Ramon, le chef de la ferme, au repas du soir qui se prend dehors sur la table de pierre. Le repas achevé, quand chacun, selon la coutume, a parlé de son travail, on demande à Maître Ambroise une chanson et le vieux vannier, après avoir vidé son plein verre de vin, lance la romance du *Bailli de Suffren*.

Et c'est, sur un rythme simple, chaque vers de dix syllabes exactement coupé en deux, la chanson étant ainsi portée et balancée comme une barque par des coups de rames réguliers, c'est le récit de la recherche des Anglais au travers des mers orientales, de leur rencontre et de la bataille qui s'engage, d'abord au canon, puis à l'abordage.

A la fin, les garçons de labour, qui avaient écouté les lèvres entr'ouvertes, se sont levés de table. Mais Mireille est restée riieuse, — restée avec Vincent, le fils de Maître Ambroise: — et tous deux parlaient ensemble.

Que se disent-ils? Ah! le charmant oaristys! Mireille interroge Vincent sur ses courses à travers la contrée et, pour mieux l'engager à lui décrire des châteaux antiques, des lieux sauvages, des endroits, des fêtes, des pardons, la curieuse ajoute, mutine: — Nous, nous ne sortons jamais de notre colombier! ”

Il faut l'en croire. Sinon comment expliquer qu'elle ne soit jamais allée aux Saintes-Maries de la Mer, où nous verrons ses parents se rendre en voiture de leur Mas et qui vont jouer un tel rôle dans sa vie? Mistral, qui n'ignore rien de l'art des préparations littéraires, — et qui, du reste, n'est allé lui-même aux Saintes-Maries qu'à l'âge de vingt-cinq ans — fait donc raconter à Vincent ce qu'il a vu aux Saintes-Maries, le miracle auquel il a assisté et prête au jeune homme les paroles suivantes:

— Et vous aussi, Mademoiselle, — Dieu vous maintienne en bonheur et beauté! — Mais si jamais un chien, un lézard, un loup, ou un serpent énorme, — ou toute autre bête errante, vous fait sentir sa dent aiguë; — si le malheur accable vos forces, — courez, courez aux Saintes! vous aurez tôt du soulagement.

Mireille se souviendra, quand le malheur l'accablera, du conseil de Vincent. Pour le moment, celui-ci raconte encore à la jeune fille plus qu'heureuse la course des hommes à Nîmes, dans laquelle il pensa gagner le prix.

Dans la description de cette course à pied, sur l'Esplanade, Mistral se révèle comme notre premier poète sportif. Sa description, pleine de familiarité et de vérité, n'a rien à voir avec celles d'Homère et de Virgile. Ses héros sont de simples gens, de jeunes Provençaux qui ne célèbrent pas des Jeux Funèbres, mais courent pour l'honneur et pour un plat d'étain.

Le chant premier se clôt sur cette peinture pleine de mouvement et d'une couleur si méridionale, mais non sans que le poète, dans les deux dernières strophes, ait montré la nuit elle-même mêlant ses silences à l'émoi naissant de Mireille et celle-ci confiant avec naïveté cet émoi à sa mère:

— Il m'est avis, disait-elle à sa mère, — que, pour l'enfant d'un vannier, — il parle merveilleusement!... O mère, c'est un plaisir — de dormir, l'hiver; mais, à présent, — pour dormir la nuit est trop claire: — écoutons, écoutons-le encore. — Je passerais, à l'entendre, mes veillées et ma vie!

Au deuxième chant nous sommes en plein enchantement d'amour. C'est *La Culido*, la cueillette des feuilles de mûrier pour les vers à soie et on chercherait vainement, dans n'importe quelle littérature, ancienne ou moderne, des scènes aussi ardentes, à la fois, et aussi candides que celles qui vont se dérouler entre Mireille et Vincent, dans les champs, ce beau matin de mai.

Dès le début le poète nous jette nous-mêmes dans cet enchantement d'amour et de poésie par une strophe dont certains vers reviendront, comme un leitmotiv, à mesure que les doux propos se feront plus brûlants: — *Cantas, Cantas, Magnanarello, — que la culido es cantarello!* (Chantez, chantez, magnanarelles, — car la cueillette aime les chants!).

Mireille est à la feuille, perchée sur un mûrier.

Vincent vient à passer. Elle l'aperçoit et l'appelle: — O Vincent, pourquoi passes-tu si vite?

Il est bientôt auprès d'elle et s'offre à l'aider. Le voilà sur l'arbre. Tandis qu'elle cueille les branches basses et qu'il atteint les cimes, Mireille interroge le jeune homme sur sa famille. Il a une sœur, qui s'appelle Vincenette:

— Elle n'est pas laide, non plus, — ma sœur, ni endormie; — mais vous, combien êtes-vous plus belle! — Là, Mireille, à moitié cueillie, — laissant aller sa branche: — Oh! dit-elle, ce Vincent!... (*Oh! dis, d'aquéu Vincen!*).

Mireille est ravie des compliments de ce Vincent. Mais voici qu'en mettant la feuille ensemble dans le même sac leurs doigts se rencontrent et s'emmêlent:— Elle et lui tressaillirent, — leurs joues se colorèrent de la fleur d'amour, — et tous deux à la fois, d'un feu inconnu — sentirent l'échappée ardente. — Mais comme celle-ci, avec effroi, — sortait sa main de la feuillée, — lui, par le trouble encore tout ému:

— Qu'avez-vous? Une guêpe cachée — vous a peut-être piquée? dit-il. — Je ne sais! en baissant le front répondit-elle à voix basse. — Et, sans plus, chacun se met — à cueillir de nouveau quelque brindille. — Avec des yeux malins, en dessous, — ils s'épiaient pourtant à qui rirait le premier.

Leur poitrine battait!... La feuille — tomba puis de nouveau comme pluie; — et puis, venu l'instant où ils la mettaient en sac, — la main blanche et la main brune, — soit à dessein ou par bonheur, — toujours venaient l'une vers l'autre, même ment qu'au travail ils prenaient grande joie...

Un nouvel incident va les rapprocher plus encore. Il y a, sur une branche, au fond d'un trou, un nid de mésanges bleues que Mireille désigne du doigt et vers lequel Vincent grimpe aussitôt:

Mireille éclata de rire. — Écoute! dit-elle, ne l'as-tu jamais ouï dire? — Lorsqu'on trouve, à deux, un nid au faîte d'un mûrier, — ou de tout autre arbre pareil, — l'année ne passe pas qu'ensemble — la Sainte Église ne vous unisse... — Proverbe, dit mon père, est toujours véridique.

— Oui, répliqua Vincent; mais il faut ajouter — que cet espoir peut se fondre, — si, avant d'être en cage, s'échappent les petits. — Jésus, mon Dieu! prends garde! — cria la jeune fille, et sans retard — serre-les avec soin, car cela nous regarde! — Ma foi! répondit ainsi le jeune homme, — Le meilleur endroit pour les serrer — serait peut-être votre corsage... — Tiens! oui! Donne! c'est vrai! Le garçon aussitôt — envoie sa main dans la cavité; et sa main, qui retourne pleine, — en tire quatre du creux...

Tandis que Mireille coule avec des baisers les oiseaux sous son corsage qui renfle, Vincent sort d'autres mésanges qui vont rejoindre les premières. Soudain, la jeune fille pousse des cris et presse ses mains sur sa poitrine:

— Ho! pleurait-elle, ils m'égratignent! — Aïe! m'égratignent et me piquent! — Cours vite, Vincent, vite!...

Le jeune homme vole vers elle et tend en riant son bonnet de marin pour y déposer les oisillons, quand, nouvel et plus grave incident:

Et sous eux voilà que la branche — tout à coup éclate et se rompt! — Au cou du vannier, la jeune fille effrayée, avec un cri perçant, — se précipite et enlace ses bras; — et du grand arbre qui se déchire, — en une rapide virevolte — ils tombent, serrés comme deux jumeaux, sur la souple ivraie.

Et, là, le beau poète intervient, avec sa divine musique, à laquelle le provençal se prête bien mieux que le français, car les choses ont l'air, ici, plus que jamais, sous sa plume, de parler provençal. Il demande au vent, il demande aux ruisseaux de laisser aux amoureux le temps de rêver le bonheur.

Cependant Mireille, au bout d'un moment, se délivre de l'embrassade et alors commence entre les adolescents un dialogue, ou plutôt un chant alterné, qu'il faudrait pouvoir citer en entier, car il est un nouvel exemple de l'art consommé avec lequel Mistral fait parler les cœurs de ces deux enfants tourmentés par l'Amour. Voici, du moins, le commencement, qu'on pourrait appeler les aveux de Mireille:

— Vous êtes-vous point fait de mal, Mireille?... — O honte de l'allée, — arbre du diable, qu'on a planté un vendredi, — que le marasme s'empare de toi! — que l'artisan te dévore — et que ton maître te prenne en horreur!

Mais elle, avec un tremblement qu'elle ne peut arrêter: — Je ne me suis pas, dit-elle, fait de mal, nenni! — Mais, telle qu'un enfant dans ses langes — qui parfois pleure et ne sait pourquoi, — j'ai quelque chose, dit-elle, qui me tourmente; cela m'ôte le voir et l'ouïr; — mon cœur en bout, mon front en rêve, — et le sang de mon corps ne peut rester calme.

— Peut-être, dit le vannier, — est-ce la peur que votre mère — ne vous gronde pour avoir mis trop de temps à la *feuille*? — Comme moi, quand je m'en venais à une heure indue, — déchiré, barbouillé comme un Maure, — pour être allé chercher des mûres... — Oh! non, dit Mireille, autre peine me tient.

— Ou peut-être un coup de soleil, — fit Vincent, vous a enivrée. Je sais, dit-il, une vieille, dans les montagnes des Baux — (on l'appelle Taven): elle vous applique —

bien sur le front un verre plein d'eau, — et promptement, de la cervelle ivre, — les rayons charmés jaillissent dans le cristal.

— Non! Non! répondit la fille de Crau; — les échappées du soleil de mai, — ce n'est pas aux filles de Crau qu'elles peuvent faire peur! Mais à quoi bon t'abuser? — Mon sein ne peut plus le contenir! Vincent, Vincent, veux-tu le savoir? — Je suis amoureuse de toi!...

Ainsi Mireille vient, impétueusement, de laisser s'échapper son secret. Vincent est, d'abord, abasourdi par un tel aveu, auquel il ne peut croire.

Il demande si Mireille ne se moque pas. Puis, il balbutie:

— Du Mas des Micocoules vous êtes, vous, — la reine devant qui tout plie... — Moi, vannier de Valabrègue, — je ne suis qu'un vaurien, Mireille, un batteur de campagne! — Eh! que m'importe que mon bien-aimé — soit un baron ou un vannier, — pourvu qu'il me plaise, à moi! répondit-elle vite, — et toute en feu comme une lieuse de gerbes. — Mais si tu ne veux que la langueur — mine mon sang, dans tes haillons — pourquoi donc, ô Vincent, m'apparais-tu si beau?

Alors, Vincent ne se possède plus et il crie, à son tour, son amour:

— Ne vois-tu pas que ton embrassement — a mis le feu dans mes pensées? — Car, tiens! si tu veux le savoir, au risque que de moi — pauvre porteur de falourdes — tu ne veuilles faire que ta risée, — je t'aime aussi, je t'aime, Mireille! — Je t'aime de tant d'amour que je te dévorerais!

Je t'aime au point que si tes lèvres disaient: — Je veux la Chèvre d'or, la chèvre — que nul mortel ne paît ni ne traite, — qui, sous le roc de Baus-Manière, — lèche la mousse des rochers, — ou je me perdrais dans les carrières, — ou tu me verrais ramener la chèvre au poil roux!

Je t'aime, ô jeune fille enchanteresse, — au point que si tu disais: Je veux une étoile! — il n'est traversée de mer, ni baie, ni torrent fou, — il n'est ni bourreau, ni feu, ni fer — qui m'arrêtât! Au bout des pics — touchant le ciel, j'irais la prendre, — et, dimanche, tu l'aurais, pendue à ton cou...

Vincent continue encore, s'exaltant, et Mireille l'écoute, palpitante d'amour. Ils vont tomber dans les bras l'un de l'autre quand une voix de vieille femme résonne tout à coup dans l'allée des mûriers: — Mireille! les vers à soie, à midi, ne mangeront donc rien? C'est sa mère, Jeanne-Marie, qui l'appelle et la jeune fille part à la hâte, sa feuillée sur la tête, tandis que lui immobile comme un songe-fêtes, la regarde courir, au loin, dans la friche.

Ainsi se termine une de ces scènes d'amour de *Mireille* dont Gaston Paris a pu dire qu'elles ont plus de fraîcheur et de charme que les meilleures idylles grecques.



VI

MAGNANARELLES ET PRÉTENDANTS

Le chant troisième *La Descoucounado* (Le dépouillement des cocons), marque un temps d'arrêt dans le poème, ou plutôt dans l'histoire d'amour qui en est le fond.

Très habilement, le poète a voulu suspendre l'intérêt et paraître oublier les amours de Mireille et de Vincent. Ce n'est qu'une apparence. Nous revoyons Mireille au Mas des Micocoules. Elle va et vient dans une joyeuse réunion de jeunes filles qui détachent des rameaux les cocons des vers à soie. Si Vincent n'est pas là, il sera tout de même question de lui.

Nous voici donc dans la Magnanerie du Mas. Il y a là Jeanne-Marie, mère orgueilleuse de Mireille et celle-ci qui présente aux femmes qui travaillent les brindilles de chêne-nain et les touffes de romarin que les chenilles, emprisonnées dans leurs cocons, ont transformées en des palmes d'or. Nous entendons Taven, la sorcière, qui est venue des Baux pour donner son aide, et Iseult, du Mas de l'Hôte, et Laure, et Clémence, et Norade, et les jumelles Azalaïs et Violane, et Nore. Les dépouilleuses de cocons édifient entre elles des châteaux en Provence, de façon, d'ailleurs, un peu littéraire pour des campagnardes. Laure se voit reine de Pamparigouste, Clémence reine des Baux, tandis que Norade divulgue qu'elle a vu de loin Mireille et Vincent qui se parlaient dans les branches d'un mûrier.

Mais les bavardages cessent, car Nore va chanter cette *Chanson de Magali* qui a fait plus que tout le reste pour la popularité de Mistral. Il a raconté qu'il avait entendu, un jour, un petit paysan, sur la route, appelant Magali une jeune fille qui se prénomrait Marguerite. Quant au sujet n'a-t-on pas dit qu'il l'avait pris dans le folklore oriental? L'important c'est qu'il ait conduit ce thème des transformations de façon originale et à sa perfection. Malheureusement la chanson de Magali (du reste bien connue) est trop longue pour la donner ici. Nore elle-même, malgré toute l'ardeur de ses compagnes qui reprennent en chœur le refrain, doit s'arrêter en chemin, au moment où Magali veut se faire nonne, après avoir été chêne:

Là les femmes tressaillirent; — les cocons roux tombèrent des mains, — et elles criaient à Nore: — Oh! dis, dis ensuite — ce que fit, étant nonnain, — Magali, qui, déjà, pauvrete, — s'était faite chêne et fleur aussi, — lune, soleil, et nuage, herbe, oiseau et poisson.

Nore, docile, reprend et achève:

— Si du couvent tu passes les portes, — tu trouveras toutes les nonnes — autour de moi errantes, — car en suaire tu me verras!

— O Magali, si tu te fais — la pauvre morte, — adoncques je me ferai la terre, — là je t'aurai!

On conçoit qu'Adolphe Dumas, à la recherche de chansons provençales populaires, ait été enlevé, épaté (*enleva, candi dou cop*) quand Mistral lui chanta, en 1856, cette aubade “ toute fraîche arrangée ” qui préfigure, d'ailleurs, la mort de Mireille.

Nous arrivons au quatrième chant: *Li Demandaire* (*Les Prétendants*), où l'inspiration n'est plus seulement gracieuse comme dans le précédent, mais épique et puissante et

particulièrement originale. C'est pourtant dans ce chant que les imitations d'Homère, de Théocrite et de Virgile auraient dû, semble-t-il, se multiplier. Or, il n'y a pas d'emprunts proprement dits, et uniquement quelques rencontres déterminées par le sujet ou les personnages. Et les détails en sont toujours merveilleusement personnels. Pour mieux faire ressortir la beauté de Mireille, le poète nous présentera trois des prétendants à sa main: le berger Alari; Véran, le gardien de chevaux et Ourrias, le toucheur de taureaux, tous les trois beaux garçons.

Le berger Alari vint, le premier, au Mas des Micocoules. Il possédait mille bêtes à laine, qui, tout l'hiver, broutaient l'herbe salée le long du lac d'Entressen et qui, dès le mois de mai, partaient sous sa conduite pour les fraîches hauteurs des grandes Alpes. C'est, précisément, pour marquer à travers champs les passages, la couchée et aussi le chemin à ses mille bêtes qui doivent monter le lendemain à la montagne qu'Alari est venu, mais aussi, en réalité, pour voir Mireille.

Le poète le peint ainsi qu'un roi de la Bible:

“ Il portait, comme un sceptre, un rondin d'érable. — Et, avec ses blancs et grands chiens de parc — qui le suivaient dans les pâturages, les genoux boutonnés dans ses guêtres de peau, — et l'air serein et le front sage, — vous l'eussiez cru le beau roi David, — quand, vers le soir, au puits des aïeux, — il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux. ”

Ces troupeaux, nous les voyons ici et ce tableau de la transhumance est, à bon droit, célèbre, tant Mistral a su le rendre vivant et pittoresque.

Mais voilà Alari devant Mireille, qui va et vient, et à laquelle il demande son chemin. Ce n'est qu'un prétexte, pour l'aborder, faire valoir la richesse de son troupeau et se déclarer:

— Et c'est tout bêtes fines! Et en quelque temps — que je me marie, ma bergère — entendra tout le jour chanter le rossignol... — Et si j'avais l'heur, belle Mireille — que tu acceptasses ma *livrée*. — je t'offrirais, non pas des bijoux d'or, — mais un vase que j'ai fait pour toi, de buis, et battant neuf.

Mais Mireille, après avoir examiné la coupe, la rend à Alari et, semillante, le quitte d'un bond en s'écriant:

— Mon bien-aimé en a une plus belle: son amour, pâte!

Véran, le gardien de chevaux, fut également éconduit. Mais il s'y prit autrement.

Il possédait, là-bas, dans le Sambuc, dans les grandes prairies, cent cavales blanches dont le poète nous dira d'abord la sauvage beauté:

... A cette race sauvage, — son élément, c'est la mer: — du char de Neptune échappée sans doute, — elle est encore teinte d'écume; — et quand la mer souffle et s'assombrit, — Quand des vaisseaux rompent les câbles, — les étalons de Camargue hennissent de bonheur; Et font claquer comme la ficelle d'un fouet — leur longue queue traînante; — et grattent le sol, et sentent dans leur chair — entrer le trident du dieu terrible, — qui, dans un horrible pêle-mêle, — meut la tempête et le déluge, — et bouleverse de fond en comble les abîmes de la mer.

C'est là un des rares rappels mythologiques que Mistral se permettra. Il faut en goûter la force.

Véran a quitté ses pâturages. Il a entendu parler de la beauté de Mireille et il est venu de la Camargue au Mas des Micocoules dans la Crau:

Il y vint fièrement, avec veste — à l'arlésienne, longue et blonde, — jetée sur l'épaule en guise de manteau, — avec ceinture bariolée — comme un dos de lézard, — et chapeau de toile cirée — où se réfléchissait l'éclat du soleil.

Seulement, c'est à Maître Ramon que Véran s'adresse et le père de Mireille serait disposé à accueillir sa demande si la jeune fille, appelée et interdite, ne trouvait cependant à lui faire une réponse à la fois respectueuse et astucieuse:

— Mais votre sainte intelligence, — père, à quoi pense-t-elle, — pour vouloir, si jeune, m'éloigner de vous?

— Vois, il faut que lentement cela se mène, — m'avez-vous eu dit, pour s'épouser!

— Il faut connaître les gens, il faut en être connu... — Et les connaître, qu'est-ce encore?...

La mère de Mireille, qui assistait à l'entretien, approuva ses paroles. Alors, le gardien, avec un sourire:

— Maître Ramon, dit-il, je me retire! — car du cousin, je vous le dis, un gardien camarguais connaît la piqûre.

Dans le courant du même été vint au Mas Ourrias le toucheur de bœufs, sauvage dompteur de taureaux qu'il paissait toute l'année aux pâturages, justement, du Sauvage, vaste contrée déserte, nommée aussi la petite Camargue, et principal séjour des taureaux noirs et méchants.

Là-bas Ourrias avait la rude coutume de renverser les bouvillons par les cornes, dans les ferrades. Il gardait de l'une d'elles, entre les sourcils, une balafre, et c'est l'occasion pour le poète de décrire cette ferrade qui fut sanglante et faillit coûter la vie au farouche toucheur.

Avec la cicatrice qui le défigurait, et sur sa cavale blanche, ayant en main son trident, Ourrias se présente donc à Mireille qui rinçait à la fontaine les éclisses qui servent à égoutter les fromages.

Et le dialogue suivant s'engage, dialogue d'une si noble et poétique allure:

Ourrias dit: — Bonjour, la belle! — Eh bien! vous rincez vos éclisses? — A cette source claire, si vous le permettiez, — j'abreuverais ma bête blanche. — Oh! l'eau ne manque pas, ici, — répondit-elle: dans l'écluse — vous pouvez la faire boire, — autant qu'il vous plaît.

— Belle, dit le sauvage enfant, — si comme épouse ou pèlerine — vous veniez à Sylvaréal, où l'on entend la mer, — belle, vous n'auriez pas tant de peine; — car la vache de race noire — se promène, libre et farouche, — et jamais on ne la trait et les femmes ont du bon temps.

— Jeune homme, au pays des bœufs, — d'ennui les jeunes filles meurent. — Belle, d'ennui, quand on est deux, il n'en est pas! — Jeune homme, qui s'égare dans ces contrées lointaines — boit, dit-on, une eau amère, — et le soleil lui brûle le visage...

— Belle, sous les pins vous vous tiendrez à l'ombre.

— Jeune homme, on dit qu'il monte aux pins — des tortis de serpents verdâtres! — Belle, nous avons les flamants, nous avons les hérons — qui, déployant leur manteau

rose, — leur font la chasse, le long du Rhône. — Jeune homme, écoutez (que je vous interrompe!), — ils sont trop loin, vos pins, de mes micocouliers.

— Belle, prêtres et filles — ne peuvent savoir la patrie — où ils iront, dit le proverbe, manger leur pain un jour. — Pourvu que je le mange avec celui que j'aime, — jeune homme, je ne réclame rien de plus — pour me sevrer de mon nid. — Belle, s'il en est ainsi, donnez-moi votre amour!

— Jeune homme, vous l'aurez, dit Mireille; — Mais ces plantes de nymphœa — porteront auparavant des raisins colombrins! — Auparavant votre trident — jettera des fleurs; ces collines — s'amolliront comme la cire, — et l'on ira par mer à la ville des Baux!

Le bouvier est ainsi, lui aussi, éconduit. Mais son dépit est grand et il est si furieux de l'affront qu'il vient de recevoir qu'au Chant Cinquième: *La Batèsto (Le Combat)*, nous allons le voir, grommelant son courroux:

Aux cailloux dont la Crau est pleine — comme un buisson l'est de prunelles, — pour se battre, il eût cherché noise; — il eût de son trident percé le soleil! ”

Or, Ourrias va, par malheur, dans le même sentier, rencontrer Vincent, deviner en lui le préféré de Mireille, le provoquer, être, d'abord, abattu à coups de poing par lui, puis, par trahison, le laisser pour mort sur le terrain.

Mais, de cette *batèsto*, de cette lutte sans merci entre les deux jeunes hommes, l'art souverain du poète suspend encore le récit. Il nous montre Vincent cheminant dans les galets pieds nus, léger et gai comme un lézard.

Il est rayonnant de bonheur, car il songe à Mireille, aux douces paroles échangées sous le mûrier, à leurs tendres rendez-vous près de la haie d'aubépines, à leurs mains qui s'emmêlent. Il évoque, entre autres, une scène d'amour dont nous chercherions vainement l'équivalent dans Théocrite, dans Longus ou ailleurs, tant Mistral a mis de grâce originale et d'ardeur contenue à la rapporter:

Une fois Vincent ne fut plus maître: — Sur l'herbe rude de la lande — couché, tel qu'un chat sauvage, il vint en rampant jusqu'aux pieds de la jouvencelle... — Mais, parlons bas, mes lèvres, car les buissons ont des oreilles! — Mireille! accorde-moi de te faire un baiser!

Mireille, dit-il, je ne mange ni ne bois, — tellement tu me donnes d'amour! — Mireille! je voudrais enfermer dans mon sang — ton haleine que le vent me dérobe! — A tout le moins, de l'aurore à l'aurore, — seulement sur l'ourlet de ta robe — laisse que je me roule en la couvrant de baisers!

— Vincent! C'est là un péché noir! — et les fauvettes et les pendulines — vont ensuite ébruiter le secret des amants. — N'aie pas peur qu'on en parle, — car moi demain, vois-tu, je dépeuple de fauvettes — la Crau entière jusqu'en Arles! — Mireille, je vois en toi le paradis pur! Mireille, écoute: dans le Rhône, — disait le fils de maître Ambroise, — est une herbe que nous nommons l'*herbe aux boucles*; elle a deux fleurs, bien séparées, sur deux plantes et retirées — au fond des fraîches ondes. — Mais quand vient pour elle la saison de l'amour.

L'une des fleurs, toute seule, — monte sur l'eau rieuse, — et laisse au bon soleil épanouir son bouton: — Mais, la voyant si belle, — l'autre fleur tressaille, — et la voilà, pleine d'amour, — qui nage tant qu'elle peut pour lui faire un baiser.

Et, tant qu'elle peut, elle déroule ses boucles — hors de l'algue qui l'emprisonne, —

jusqu'à tant, pauvrette, qu'elle rompe son pédoncule; — et libre enfin, mais mourante, — de ses lèvres pâlies — elle effleure sa blanche sœur... — Un baiser, puis ma mort, — Mireille!... et nous sommes seuls!

Elle était pâle; lui, avec délices, — l'admirait. Dans son trouble, — tel qu'un chat sauvage il se dresse, alors, et promptement — de sa hanche arrondie — la fillette effarouchée — veut écarter la main hardie — qui déjà lui ceint la taille; il la saisit de nouveau...

Mais parlons bas, ô mes lèvres, — car les buissons ont des oreilles!... — Laisse-moi, gémit-elle, et elle lutte en se tordant. — Mais d'une chaude caresse — déjà le jeune homme l'étreint, — joue contre joue; la fillette — le pince, se courbe, et s'échappe en riant.

Et puis après, vive — et moqueuse, elle lui chantait de loin: *Lingueto! Lingueto!* Ainsi eux deux semaient au crépuscule — leur blé, leur joli blé de lune, — mousse fleurie, houx fortuné — qu'aux manants comme aux rois Dieu envoie en abondance.

C'est fini de rêver. Dans la vaste Crau, Vincent vient de rencontrer Ourrias. Le dompteur de bœufs l'insulte aussitôt. Le freluquet lui répond. Le vacher saute à terre, les vestes volent et, dans la description du combat qui s'engage, le provençal l'emporte nettement sur le français pour le relief des mots et leur harmonie imitative:

*Alor s'arrapon, se poutiron,
S'agroumoulisson e s'estiron,
Espalo contro espalo, em' artèu contro artèu;
Li bras se trosson, se fringouion,
Coume de serp que s'entourtouion...*

C'est-à-dire: Alors ils se saisissent, se houspillent, — s'accroupissent et s'allongent, — épaule contre épaule et orteil contre orteil; — les bras se tordent, se frottent — comme des serpents qui s'entortillent...

Le sauvage Camarguais, frappé à la poitrine d'un terrible coup de poing, chancelle, tête pour étayer son vaste dos, puis tombe tel qu'une tour. Après des strophes pleines de mouvement, celle-ci, divine de sérénité et de grandeur, et qui fait bien sentir la paix de la nature dominant les agitations de l'homme:

*La Crau èro tranquilo e mudo.
Aperalin soun estendudo
Se perdié dins la mar, e la mar dins l'èr blu:
Li ciéune, li fôuco lusènto,
Li becaru, qu'an d'alo ardènto,
Venien de la clarta mourènto
Saluda, long di clar, li bèu darrié belu.*

C'est-à-dire: La Crau était tranquille et muette. — Au lointain son étendue — se perdait dans la mer et la mer dans l'air bleu: — les cygnes, les macreuses lustrées, —

les flamants aux ailes de feu, — venaient, de la clarté mourante, — saluer, le long des étangs, les dernières lueurs.

Ourrias est vaincu. Mais une pensée maudite le traverse, quand, ayant pu se relever, il s'en va. Voici qu'il cherche dans les genêts son trident abandonné et qu'il fond sur Vincent en le brandissant: — Fais ta prière! hurle-t-il. Puis il le transperce de son fer et cinq vers vont suffire au poète pour donner l'impression même de la chute de Vincent et la vision de son corps inanimé:

Avec un fort gémissement, sur l'herbe, — l'infortuné vannier roule de son long.

Et l'herbe ploie, ensanglantée; — et de ses jambes terreuses — les fourmis des champs font déjà leur chemin... ”

Avec quelle admirable sobriété, et quelle étonnante rapidité, Mistral nous montre ainsi l'allongement d'un corps mort et, par un seul et brusque détail, l'éternelle nature reprenant ses droits.

Cependant le toucheur, sans se retourner, fuit au galop de sa cavale blanche vers le Rhône qui brille, au loin, sous la lune.

Ici se place un épisode hallucinant qui n'a guère d'équivalent que dans certaines scènes dantesques ou dans certaines ballades allemandes, mais qui conserve un caractère bien provençal.

En galopant vers le Rhône, Ourrias voit une barque sur le fleuve montée par trois bateliers. Il les appelle, s'assied sur la poupe, tandis que son cheval nage derrière le bateau. Mais les bateliers sont des Trèves, c'est-à-dire des lutins et la nuit qui est venue, c'est la nuit de la Saint-Médard pendant laquelle les noyés ressuscitent et font une procession sur la rive. Bientôt, la barque s'enfonce et se cabre:

— Je ne puis plus maîtriser la barque! crie le pilote. — Tu as tué quelqu'un, misérable!...

Et, tandis que la procession des noyés, tenant une flamme à la main, se développe, la barque se révolte de plus en plus sous le poids de l'assassin et Ourrias, épouvanté, est finalement englouti.

Ces impressions fantastiques vont se renouveler au chant suivant: *La Masco (La Sorcière)*.

Se souvenant que Dante était venu aux Baux et qu'il s'était, dit-on, inspiré des paysages tourmentés du *Val d'Enfer* pour écrire son *Inferno*, Mistral a accumulé dans son *Sixième Chant* les descriptions et les incantations magiques.

Il a d'ailleurs reconnu, dans sa lettre à Saint-René Tallandier, du 27 octobre 1859, que son intention intime d'arriver chez les paysans lui a fait accorder une trop grande place aux superstitions poétiques de nos campagnes et aux croyances vives de nos populations.

Et il ajoutait: — Je voyais parfaitement que ma *Masco* et mes *Saintes-Maries* n'étaient qu'un hors-d'œuvre dans cette histoire d'amour qui, pour moi, n'était qu'un fil, et je m'y serais pris autrement, si je n'avais visé qu'à plaire aux artistes.

Il n'en reste pas moins que cet épisode ultra-romantique qui remplit tout le chant sixième est loin d'être le meilleur de *Mireille* et il court le risque de rebuter plus d'un lecteur.

Nous n'insisterons pas sur les longueurs évidentes que constituent et le transport de Vincent, qui n'a été que blessé, dans l'Antre des Fées et son invraisemblable excursion, en compagnie de Mireille et de la singulière sorcière Taven, dans les excavations de la Montagne, au cours d'une nouvelle nuit de Walpurgis.

Mistral, que les légendes provençales ont toujours attiré, ne nous en épargne aucune. Finalement, Taven charme la blessure de Vincent, et, après une dernière prophétie, les amants remontent au soleil. Nous respirons.

Avec le chant Septième: *Li Vièi* (Les Vieillards), nous allons reprendre le fil de la belle histoire d'amour, revenir à la réalité et toucher au sommet du poème.



VII

LES VIEILLARDS, LA CRAU ET LA CAMARGUE

Dans le Chant Septième, comme dans les deux qui vont suivre: *La Crau* et *l'Assemblado*, se montrent le mieux l'art suprême avec lequel Mistral traite des choses et des gens de la terre, et, en même temps, sa prédilection pour les nobles figures de vieillards. Dans cette prédilection il y a, naturellement, le souvenir plus ou moins conscient de son père, le patriarche François Mistral, le ménager du Mas du Juge, qu'il a toujours connu âgé, qu'il appelait son Seigneur Père, et qui représentait pour lui la sagesse et l'autorité. Bien des traits de cet homme des temps jadis se retrouvent dans Maître Ramon et dans Maître Ambroise qui vont s'affronter dans une scène extrêmement dramatique.

Vincent a pu décider son père à aller demander la main de Mireille. Tandis que le vieillard marche vers le Mas des Micocoules, il rencontre les tâcherons de la montagne qui sont venus pour la moisson, car c'est la veille de la Saint-Jean. Une suite de strophes étincelantes, d'une poésie profonde, va nous montrer Maître Ramon, qui est venu voir ce que le blé disait et auquel le blé parle, en effet. Il accueille les moissonneurs qui le saluent de leurs faucilles brandies au soleil. Puis c'est le repas que Ramon maître à la table comme au labour préside, lui, dont la vie était patiente et sobre et qui dirigeait son *tènement* tel qu'un roi dans son royaume.

On va bien le voir, quand les travailleurs sont partis pour préparer le feu de joie et quand les deux vieillards sont restés à table, tête-à-tête.

Maître Ambroise commence son dur récit. Il le fait, d'abord sous la forme d'un conseil qu'il vient demander. Il dit comment son fils s'est épris de la fille de riches tenanciers, mais il ne la nomme pas. Maître Ramon, dans son omnipotence, répond aussitôt:

— Ami, en votre lieu et place, — je ne ferais pas tant de démarches vaines: — Commence, petit, par garder ton repos, lui dirais-je sans détour, — car à la fin si tes caprices, — vois, font mouvoir la tempête, — *sarnipabeoune!* vois! je t'endoctrine avec un pieu!

Alors Ambroise: Quand l'âne brait, — n'allez donc plus lui jeter de la ramée: — empoignez une trique et assommez-le!

Et Ramon: Un père est un père; — ses volontés doivent être faites! — Troupeau qui mène son gardien, — tôt ou tard, craque dans la gueule du loup.

Qu'à son père un fils regimbât, — de notre temps, oh! Dieu garde! — il l'eût tué, peut-être!... Les familles, aussi — nous les voyions fortes, unies, saines, — et résistantes à l'orage, — comme un branchage de platane! — Elles avaient sans doute, leurs querelles, nous le savons.

Mais quand le soir de Noël, — sous sa tente étoilée, — réunissait l'aïeul et sa génération, — devant la table bénie, — devant la table où il préside, — l'aïeul, de sa main ridée, — noyait tout cela dans sa bénédiction! ”

Mireille et sa mère Jeanne-Marie ne sont pas loin. Elles ont tout entendu. La jeune fille, enfiévrée et blême, s'avance alors et dit à son père:

— Vous me tuerez donc, — mon père! C'est moi que Vincent aime, — et devant Dieu et Notre-Dame, — nul n'aura mon âme que lui!...

Jeanne-Marie rompt la première le silence de mort qui s'est établi. Elle lance à sa fille des imprécations que Maître Ramon accentue de toute sa colère. Sa fille ne verra plus Vincent et, comme il accuse Maître Ambroise d'avoir, avec son grelin de fils, machiné ce rapt infâme, le vieux vannier, indigné, retrouve sa vigueur du temps où il servait, dans la marine, sous le bailli de Suffren et puis, à l'armée, sous Napoléon. Il rappelle ses campagnes. Ramon, qui a été soldat lui aussi, rappelle les siennes. Mais il en est revenu pour fouir, pour bouleverser le sol et, au comble de la colère, il s'écrie qu'il aura:

... Ahané sans relâche aux travaux des champs et mangé mes criblures, — pour qu'à la maison entre l'abondance, — pour l'augmenter sans cesse, — pour me mettre à l'honneur du monde; — puis je donnerai ma fille à un gueux couchant aux meules!

Il jette, enfin:

— Allez au tonnerre de Dieu! — Garde ton chien, je garde mon cygne!

Maître Ambroise ramasse son manteau et son bâton et s'en va dignement, tandis que, dans le jour tombant, sous le mistral qui mugit, une longue langue de flamme, pareille à une corne, s'élève d'un monceau de ramée et que les moissonneurs, fous de joie, font la farandole en l'honneur de saint Jean, leur patron, qui plane dans le bleu crépuscule.

Ainsi finit, sur un tableau rustique haut en couleur, ce septième chant, qui nous a ramenés au temps des patriarches.

Le huitième chant: *La Crau*, est consacré au désespoir de Mireille. Elle se lamente dans son lit et demande, en tenant son front dans ses mains jointes: — Notre-Dame d'Amour, dites-moi ce que je dois faire!

Un conseil de Vincent lui revient tout d'un coup: — Si le malheur vous accable, — courez, courez aux Saintes, vous aurez tôt du soulagement!

Sa résolution est prise. Elle s'habille de ses plus beaux atours d'Arlésienne, ceint trois fois ses cheveux d'un ruban à teinte bleue, croise à petits plis sur son sein son fichu de mousseline, mais son chapeau de Provençale, son petit chapeau à grandes ailes — pour défendre des mortelles chaleurs, — elle oublie, par malheur, de s'en couvrir la tête.

L'ardente fille quitte le *Mas*.

Le temps était serein, et calme, et resplendissant d'étoiles.

Elle va devant elle et longe le parc où se rassemblent les brebis et où les pâtres de son père allaient traire déjà. Les chiens, qui la connaissent, demeurent couchés. Mireille dit: — Avec moi, aux Saintes-Maries — nul ne veut venir, d'entre les bergers?

Puis elle file comme un esprit et ses pieds ne touchent pas le sol. Elle est déjà en pleine Crau, cette Crau immense et pierreuse, dont le poète évoque l'antique légende, et sur laquelle juin verse tous ses feux. Son décor embrasé va nous accompagner.

En vain les grands lézards gris, les mantes religieuses et les papillons disent à Mireille de s'en retourner.

Comme l'éclair, Mireille court, et court, et court!

Elle est, cependant, béante de soif, en ces lieux brûlés, toute seule, sans ruisseau ni ruisselet.

Elle se recommande à saint Gent et le bon Saint, de l'empyrée, l'entendit prier et mit un puits sur sa route.

Il y a, sous l'auge du puits, un petit garçon, qui s'est abrité et qui comptait des limaçons dans un panier. Un dialogue charmant s'engage entre la belle fille de Crau, colorée par la marche, — et qui dans le seau avait plongé ses lèvres et le jeune Andréloun. Celui-ci, qui est fils de pêcheurs, promet à Mireille de lui faire passer le Rhône dans sa barque le lendemain, à l'aube.

Pendant que Mireille s'achemine ainsi vers les Saintes-Maries, à travers la Crau, et passe la nuit dans une cabane de pêcheurs sur le Rhône, le poète va nous ramener au Mas des Micocoules. C'est le neuvième chant: l'*Assemblado* (L'Assemblée), aussi magnifique que le septième. Il y peint la désolation des parents de Mireille et ses premiers vers sont pour associer à cette désolation celle des plantes et des insectes car, toujours, Mistral mêle la nature à l'homme et il connaît, lui aussi, les larmes des choses.

Après les grands micocouliers, les abeilles, les nymphéas et les alcyons bleus, nous voyons le vieux Ramon et son épouse qui, tous deux gonflés de larmes, ensemble, la mort au cœur, assis dans le Mas, — mûrissent leur douleur.

A ce moment, le *chourlo*, c'est-à-dire le jeune échanson rustique qui porte à manger et à boire aux moissonneurs, vient, selon l'usage, avec l'ânesse et les mannes de sparterie et se tient sur le seuil pour annoncer qu'il allait quérir les œufs et le grand boire.

Alors, Ramon:

— Retourne-toi, malédiction!... — D'une seule course, — retourne-toi de ta venue, — échanson! A travers champs pars comme l'éclair! — Que les faucheurs et laboureurs — quittent les faux et les charrues! — Aux moissonneurs dis de jeter — les faucilles;

aux bergers, de laisser le bétail:

Qu'ils viennent me trouver!

Aussitôt, — plus léger que les chèvres, — part le valet fidèle...

Ici commence un des plus beaux épisodes du poème, pour son mouvement, le souffle, épique et lyrique à la fois, qui emporte ses strophes et pour l'émotion qui s'en dégage et va croissant.

L'échanson court, tour à tour, chez les travailleurs que son maître lui a désignés et, chaque fois, si la scène change, le messenger n'arrête son élan que pour répéter les paroles de son maître et repartir aussitôt. Il voit ainsi les faucheurs, ceux qui, dans les luzernes touffues, faisaient craquer la faux et ceux qui chargeaient le foin sur un chariot. Il voit les laboureurs courbés sur la charrue. Il voit les moissonneurs qui dévirginaient de leur or, de leur fleur, et la terre et l'été. Il voit les lieuses de gerbes qui les suivaient et les glaneuses. Il voit enfin les bergers qui faisaient la méridienne sur le marrube.

Tous les travailleurs, à l'appel du *chourlo*, s'arrêtèrent et se rendirent au Mas où se tenaient, mornes et muets, le chef de la ferme et son épouse. Tous disaient, en arrivant: — Vous nous avez mandés, ô Maître, nous voici!

Et l'Assemblée commença. Chacun, à la prière de Ramon, vint dire ce qu'il savait, ce qu'il avait vu. Laurent, vieux capitaine de la faucille s'avança et conta comment, ce matin, au premier coup, il s'était blessé. Jean Bouquet, un autre faucheur, conta qu'il avait trouvé, sous une touffe d'ivraie, un nid de francolins dévorés vivants par des fourmis rouges. Le Marran, un laboureur, conta la frayeur inexplicable qui s'était emparée de ses bêtes et comment elles avaient emporté la flèche et le joug de la charrue. Enfin, le chef Anthelme, pâtre et trayeur de lait, révéla que, dans le clair-obscur du parc, il avait vu passer, comme un spectre, Mireille et entendu sa voix qui disait en s'éloignant: — Avec moi, aux Saintes-Maries, — nul ne veut venir, d'entre les bergers?

A ces mots la malheureuse mère s'écrie: — Aux Saintes, menez-moi vite, gars!

Et maître Ramon, non moins égaré qu'elle, commande aussitôt:

— Charretier, tente la charrette! — oins l'essieu, mouille les cercles des moyeux, — et promptement attelle la Mourette!

Le char *bacelaire* (retentissant) les emporte à la poursuite de la pauvre Mireille que nous avons laissée aux bords du Rhône et que le Chant dixième: *La Camargo* va nous montrer succombant à ses dernières épreuves dans sa marche sous le terrible soleil, roi de ces étendues désertes.

La jeune fille a traversé le Rhône, dans la nacelle d'Andréloun. Elle a sauté sur le rivage camarguais et elle court vers les Saintes-Maries. La chaleur est de plus en plus ardente. La pèlerine d'amour, après un mirage qui l'éblouit, côtoie le Vaccarès et voit enfin l'église des Grandes Saintes dans la mer lointaine et clapoteuse, — croître comme un vaisseau qui cingle vers le rivage...

Mais l'implacable soleil lui lance dans le front des aiguillons; la voilà, — infortunée qui s'affaisse, — et qui, le long de la mer sereine, — tombe, frappée à mort, sur le sable.

Des moustiques, et la rosée amère de la mer la font sortir de son évanouissement. Elle se traîne jusqu'à la chapelle et profère une prière qui s'élève au ciel comme un soupir et comme un cantique.

Les Saintes-Maries vont incliner l'oreille vers la douleur de la pauvre enfant dolente qui haletante, morte à demi est là, à genoux, sur les dalles. Elles apparaissent à ses yeux extasiés et elles viennent la consoler. Elles disent, les Saintes miséricordieuses, la vanité du bonheur de ce monde, la nécessité et le mérite de la souffrance. C'est la pure morale chrétienne dans laquelle Mireille a été élevée et qui fait le fond de la foi du poète. Cette foi, les Saintes la résument ainsi: — Et le grand mot que l'homme oublie, — le voici: la mort, c'est la vie!

Puis, pour mieux raffermir le courage de Mireille, les Saintes lui feront, au Chant Onzième: *Li Santo*, le récit de leurs propres épreuves terrestres. Elles raconteront comment, après la mort du Christ, ayant été livrées à la merci des flots avec plusieurs autres disciples, elles abordèrent en Provence et convertirent les habitants d'Arles, de Marseille, de Tarascon, d'Orange, d'Avignon, d'Aix, des Baux.

Tout ce chant (comme déjà le précédent, en partie, et le dernier), a été écrit pour les âmes pieuses. Nous avons vu que Mistral, dans sa lettre à Saint-René Tallandier, reconnaissait qu'il y avait là un hors-d'œuvre dans cette histoire d'amour. Il n'en reste pas moins que si les catholiques et, tout particulièrement, les catholiques provençaux, sont touchés par l'enseignement religieux qui est ici enclos, l'histoire d'amour émeut plus universellement.

Mireille, vierge et martyre, selon Mistral, est pour lui, dans ce chant onzième, non plus une amoureuse, mais la très chrétienne et très douloureuse écouteuse d'une longue histoire poétique et sacrée de la Provence que lui racontent les Saintes.

Il y a, d'ailleurs, dans les paroles des Saintes, au dixième comme au onzième chants, de nombreuses beautés.

Celles-ci brillent, notamment, dans l'éloge d'Arles et dans cet émouvant final sur l'union de la Provence avec la France:

—... La Provence chantait, et le temps courut; — et de même qu'au Rhône la Durance — perd à la fin son cours, — le gai royaume de Provence — dans le sein de la France à la fin s'endormit.

— France, avec toi conduis ta sœur! — dit son dernier roi, je meurs! — Dirigez-vous ensemble là-bas vers l'Avenir, — à la grande tâche qui vous appelle. — Tu es la forte, elle est la belle: — vous verrez la nuit rebelle fuir — devant la splendeur de vos fronts réunis.

Quand les Saintes sont remontées au Ciel, l'émotion simplement humaine revient avec le chant douzième: *La Mort*, dans laquelle nous assistons à la dernière rencontre de Mireille avec ses parents et avec Vincent.

On a porté la pauvre pèlerine d'amour dans la chapelle haute. Son père et sa mère, éperdus, torturés, sont arrivés auprès d'elle. Le malheureux Vincent arrive aussi, à bout de souffle. En voyant son amie agonisante, il se répand en sauvages imprécations et la foule pour calmer ses lamentations, entonne, du fond de l'église, le *Cantique des Saintins* qui demande aux belles marinières, la paix et se termine ainsi:

— Reines du Paradis, Maîtresses — de la plaine d'amertume, — vous comblez,

quand il vous plaît, de poissons nos filets; — Mais à la foule pécheresse — qui à votre porte se lamente, ô blanches fleurs de nos landes salées, — si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la!

Alors Mireille, à qui les Saintes, du haut du ciel, soufflèrent un peu de vigueur, dit à Vincent les suprêmes joies qu'elle goûte.

Ce ne sont pas seulement les anges que la mourante entrevoit. Au grand bouleversement des assistants, elle décrit les Saintes elles-mêmes qu'elle aperçoit sur la mer, dans une barque sans voile et qui lui font signe d'aller avec elles. A Vincent qui se lamente elle dit encore:

— O mon pauvre Vincent, mais qu'as-tu devant les yeux? — La mort, ce mot qui te trompe, qu'est-ce? un brouillard qui se dissipe — avec les glas de la cloche, — un songe qui éveille à la fin de la nuit! Non, je ne meurs pas! D'un pied léger — je monte déjà sur la nacelle è... — Adieu, adieu! Déjà nous gagnons le large, sur la mer! — La mer, belle plaine agitée, — est l'avenue du Paradis, — car le bleu de l'étendue — touche tout à l'entour au gouffre amer.

— Aïe!... comme l'eau nous dodeline!... — Parmi tant d'astres là-haut suspendus, — j'en trouverai bien un où deux cœurs amis — puissent librement s'aimer!... Saintes — est-ce un orgue, au loin, qui chante? ” — Et l'agonisante soupira, — et renversa le front, comme pour s'endormir.

Alors commencent les plaintes. Vincent, désespéré, tord ses poings, les bras hors des manches, et se jette sur le corps de Mireille que les parents contemplant, atterrés, tandis que les Saintins, dans la vieille église, reprennent leur cantique.

Ainsi s'achève ce poème de lumière par un dénouement qui peut déconcerter les âmes sensibles, mais qui peut aussi satisfaire les mystiques.

“ Si nous relisons ce poème, a écrit, à son sujet, Émile Ripert, à des époques diverses de notre vie, sa beauté, qui reste identique, revêt chaque fois des aspects nouveaux. A dix-huit ans, nous sommes avec Vincent les amoureux de Mireille. Plus tard, c'est la Provence qui se lève au premier plan du poème et devient notre amoureuse. Et plus tard encore *Mirèio* apparaît à des cœurs plus mûrs comme le poème de la terre et de ses travaux éternels. Enfin, un prêtre, un vieillard, savent y entendre les leçons de la tradition chrétienne, les accents de l'amour mystique. ”

Pour toutes ces raisons, la première œuvre de Mistral par la date est celle qui exprime le mieux son cœur et qui sait le plus toucher les nôtres. Elle ne ressemble à aucune autre. Il est inutile de rappeler à son propos *Daphnis et Chloé*, *Paul et Virginie* ou *Hermann et Dorothee*. Le poète de Provence et de France a fait là un chef-d'œuvre original, immortel et classique. On le verra bien quand on l'inscrira au programme des écoles et que les élèves prendront évidemment plus de goût aux commentaires des amours de Mireille et de Vincent qu'à ceux de certaines églogues de Virgile.

On peut dire, en outre, que Mistral, par *Mireille*, a fait, le premier, découvrir les beautés de la Provence, beautés qui sont passées, depuis, non seulement dans notre littérature, mais dans nos âmes.

La terre des oliviers, des cyprès et des pins, la terre du mistral, la terre du soleil rayonnant sur les collines bleues, sur les étangs éblouissants, sur les maisons blanches

endormies au bruissement des cigales, la terre odorante et brûlante, tout ce pays auquel la Méditerranée a passé sa ceinture d'or et d'azur, nous le devons à Frédéric Mistral, qui a chanté ce qu'il voyait, ce qu'il sentait et qui a ainsi donné, une seconde fois, la Provence à la France.



VIII

LES PRIMADIÉ

La nécessité de ne pas interrompre l'analyse du poème de *Mireille* nous a fait laisser dans l'ombre les circonstances qui, vers la même époque, entourèrent un événement très important, pour Mistral et pour sa gloire, nous voulons parler de la naissance du Félibrige.

On ne comprendrait pas Mistral, en effet, on ne mesurerait pas l'influence que le Félibrige eut sur sa vie et sur son œuvre, si l'on ne tenait pas compte, à travers cette vie et cette œuvre, du mouvement littéraire auquel le poète participa, qu'il régenta et qu'il illustra. D'abord simple amitié, le Félibrige devint vite, sous son impulsion, une école, une doctrine et une institution, appelant à la renaissance intellectuelle la Provence, puis tendant à l'action, sous diverses formes, et se risquant, non sans danger, sur le glissant terrain social et même politique.

Nous suivrons le Félibrige, au cours de ce livre, dans quelques-unes de ses manifestations, en notant tout de suite que son histoire complète ne saurait être écrite encore, les principaux documents étant enfermés dans la Correspondance de Mistral non publiée. Nous irons, d'ailleurs, avec précaution, comme sans parti pris et sans jamais perdre de vue les œuvres mistraliennes, — poèmes, mémoires et discours, — auxquelles il nous paraît indispensable de toujours ramener ce mouvement dont les répercussions sont loin d'être achevées.

C'est le 21 mai 1854 que le Félibrige naquit, on le sait, au château de Font-Ségugne, et cette date mérite de rester parmi les dates littéraires célèbres, car elle marque le jour où la littérature française s'accrut de la littérature provençale renaissante, où tout un groupe de jeunes (qu'on a appelés depuis les *Primadié*, les conducteurs), renouvela l'exploit de la Pléiade en communiant dans l'exaltation de la poésie.

Depuis que Mistral était revenu au Mas paternel et qu'il y travaillait à *Mireille*, il n'avait pas cessé de participer aux réunions et aux Congrès des écrivains provençaux qui s'intitulaient alors *trouvères* (*troubaire*), faute d'autre nom.

C'est ainsi que, le 29 août 1852, il était au Congrès d'Arles, avec, notamment, Aubanel, Crousillat de Salon, Gaut d'Aix, Mathieu, Giéra, Roumanille, et Victor

Gelu, de Marseille. Ce dernier qui chanta au banquet, veste tombée, les bras retroussés, quelques-unes de ses rudes chansons populaires et qui souleva l'enthousiasme, ne devait plus reparaître dans ces assemblées, trop bourgeoises à son gré.

On avait convié également Jasmin. Mais l'illustre perruquier d'Agen répondit à Moquin-Tandon qui l'invitait:

— Puisque vous allez à Arles, dites-leur qu'ils auront beau se réunir quarante et cent, jamais ils ne feront le bruit que j'ai fait tout seul.

Ce bruit, Jasmin l'avait fait, surtout, en déclamant lui-même ses poésies devant les foules et Roumanille reconnaissait, avec son bon sens, qu'il fallait l'imiter en cela: — Pour réhabiliter aux yeux de nos bons provinciaux leur littérature, leur poésie, écrivait-il à Gaut avant le Congrès d'Arles, il faudrait que des hommes de talent et d'inspiration prissent le parti qu'a pris depuis longtemps la Muse gasconne. Il faudrait dire au public: — Voici la Muse de Provence, écoutez-la. Et l'on applaudirait, j'en suis sûr.

Mistral était bien de cet avis lui qui, dès ce moment, cherchait toutes les occasions de prendre contact avec le peuple de Provence et se montrait partisan résolu de l'habitude homérique, troubadouresque et ronsardienne de réciter des vers en public, ou, mieux, de les chanter. Au banquet qui suivit le Congrès d'Arles et qui se prolongea toute la nuit, il déclama et chanta si bien que, beaucoup plus tard, en 1889, Roumanille, rappelant cette soirée, disait que dans ses yeux de jeune homme resplendissaient déjà les sept rayons de l'Étoile.

Un an après le Congrès d'Arles, se tint, le 21 août 1853, à Aix-en-Provence, *Lou Roumavagi di Troubaire* (Le Pèlerinage ou Festival des Trouvères), dans la grande salle de la Mairie. L'assemblée était deux fois plus nombreuse que celle d'Arles. Il y avait là, devant tout le beau monde de la ville, de nouveaux poètes et trois trouveresses. Le Maire d'Aix, M. Rigaud, qui était aussi député, présidait. On débuta par un salut en vers français de Brizeux, Roumanille récita un de ses contes, Aubanel un de ses poèmes, Mistral *La Fin du Moissonneur* et deux poètes populaires eurent le plus grand succès: le paysan Tavan et le maçon Lacroix. Parmi les assistants se tenait un jeune homme de quinze ans, Émile Zola, alors écolier au Collège d'Aix, et qui le rappellera quarante ans après quand il prononcera un discours à la félibrée de Sceaux en 1892.

Cette réunion d'Aix mérite qu'on s'y arrête, car, en dehors de son caractère officiel, ce qui, aux yeux de Mistral aura toujours une grande importance, elle a été la première manifestation d'un élargissement du mouvement provençal vers les autres provinces. Elle débute, nous l'avons vu, par un salut du poète Brizeux dans lequel le barde breton, après avoir mélancoliquement évoqué la mort prochaine des langues bretonne et provençale, se reprenait et s'écriait:

*Mais peut-elle mourir la brise fraîche et douce?
L'aiglon l'emporte en son vol,
Et puis elle revient, légère, sur la mousse:
Meurt-il le chant du rossignol?*

*Non, tu ranimeras l'idiome sonore,
Belle Provence, à son déclin;
Sur ma tombe longtemps doit soupirer encore
La voix errante de Merlin.*

Depuis, les rapprochements bretons et provençaux se sont multipliés pour toutes sortes de raisons de sympathie et, comme l'a écrit Albert Thibaudet: — Le temps arrivera où l'équilibre du breton et du provençal, de la Bretagne et de la Provence, deviendra lien commun où feront couple Renan et Mistral, Quellien et Mariéton, le Dîner Celtique et les Félibres de Paris, la duchesse Anne et la reine Jeanne, le biniou et le tambourin.

Pour le moment, il n'est question que de poésie et, surtout, de se réunir entre amis qui s'accordaient en vue de la renaissance de la langue provençale et qui y allaient de tout cœur.

“ Presque tous les dimanches, nous dit Mistral, tantôt dans Avignon, tantôt aux plaines de Maillane ou aux jardins de Saint-Rémy, tantôt sur les hauteurs de Châteauneuf-de-Gadagne ou de Châteauneuf-du-Pape, nous nous réunissions pour nos parties intimes, régal de jeunesse, banquets de Provence, exquis en poésie bien plus qu'en mets, ivres d'enthousiasme et de ferveur, plus que de vin.

Là, Roumanille chantait ses Noëls; là, Aubanel, croyant, mais sans cesse rongé par le frein de ses croyances, récitait ses vers ardents; là, *Mireille* venait, de loin en loin, dévider ses strophes nouvellement surgies. ”

Mais le lieu préféré de ces frairies, l'endroit en quelque sorte prédestiné, c'était Font-Ségugne, bastide de plaisance (1), près du village de Gadagne où la famille Giéra conviait les poètes.

(1) C'est ainsi que Mistral définit cette maison de campagne, villa de cardinal du temps des papes d'Avignon et legs d'un riche client du notaire Giéra.

Tout un chapitre des *Mémoires* est consacré à Font-Ségugne et, en tenant compte des embellissements que le temps apporte aux souvenirs, le mieux est de suivre, ici encore, le poète.

“ Font-Ségugne, nous dit-il, au penchant du plateau de Camp-Cabel, regarde le Ventoux, au loin, et la gorge de Vaucluse qui se voit à quelques lieues. Le domaine prend son nom d'une petite source qui y coule au pied du castel. Un délicieux bouquet de chênes, d'acacias et de platanes le tient abrité du vent et de l'ardeur du soleil...

Voilà où nous venions nous recréer comme perdreaux, Roumanille, Giéra, Mathieu, Brunet, Tavan, Crousillat, moi et autres, Aubanel plus que tous, retenu sous le charme par les yeux de Zani (Jenny Manivet de son vrai nom), Zani l'Avignonnaise, une amie et compagne des demoiselles du castel...

Voulez-vous, pour berceau d'un rêve glorieux, pour l'épanouissement d'une fleur d'idéal, un lieu plus favorable que cette cour d'amour discrète, au belvédère d'un

coteau, au milieu des lointains azurés et sereins, avec une volée de jeunes qui adoraient le Beau sous les trois espèces: Poésie, Amour, Provence, identiques pour eux, et quelques demoiselles gracieuses, rieuses, pour leur faire compagnie!

Il fut écrit au ciel qu'un dimanche fleuri, le 21 mai 1854, en pleine primevère de la vie et de l'an, sept poètes devaient se rencontrer au Castel de Font-Ségugne: Paul Giéra, un esprit railleur qui signait Glaup (par anagramme de Paul G.); Roumanille, un propagandiste qui, sans en avoir l'air, attisait incessamment le feu sacré autour de lui; Aubanel, que Roumanille avait conquis à notre langue et qui, au soleil d'amour, ouvrait en ce moment le frais corail de sa *Grenade*; Mathieu, ennuagé dans les visions de la Provence redevenue, comme jadis, chevaleresque et amoureuse; Brunet, avec sa face de Christ de Galilée, rêvant son utopie de Paradis Terrestre; le paysan Tavan qui, ployé sur la houe, chantonnait au soleil comme le grillon sur la glèbe; et Frédéric, tout prêt à jeter au mistral, comme les pâtres des montagnes, le cri de race pour héler, et tout prêt à planter le gonfalon sur le Ventoux...

Après cette belle présentation du castel et de ses hôtes, c'est le récit de la délibération au cours de laquelle ayant considéré que “ des deux derniers Congrès, celui d'Arles et celui d'Aix, il n'était rien sorti qui fit prévoir un accord pour la réhabilitation de la langue provençale ”, les sept poètes décidèrent de faire bande à part et prenant le but en main, de le jeter où ils voulaient.

C'est alors que Glaup fit observer qu'à corps neuf il fallait un nom nouveau, et que, pour remplacer *trouvère* ou *troubadour*, Mistral proposa le nom de *félibre*. Il l'avait trouvé, dit-il, dans un vieux récitatif qui s'est transmis de bouche en bouche à Maillane et dans lequel la mère du Christ, énumérant les sept douleurs amères qu'elle souffrit, s'exprime ainsi:

—... La quatrième douleur que je souffris pour vous, — ô mon fils précieux, — c'est quand je vous perdis, — que de trois jours, trois nuits, je ne vous trouvai plus, — car vous étiez dans le temple, — où vous vous disputiez, avec les scribes de la loi, — avec les sept *félibres* de la Loi (1).

Aussitôt la tablée de s'écrier:

— Les sept félibres de la Loi, mais c'est nous autres! Va pour *félibre*.

Et Glaup ayant versé dans les verres taillés une bouteille de Châteauneuf qui avait sept ans de cave, dit solennellement:

— A la santé des félibres!

(1) L'étymologie du mot “ félibre ” a été souvent discutée. Le 1er août 1910, dans une de mes Chroniques du Midi du *Mercure de France*, j'apportai la preuve que la création de ce mot provenait d'une curieuse erreur phonétique. Le *Cantique des Sept douleurs*, auquel se référait Mistral, ne portait pas: *Emé lei set felibre de la Lèi* (Avec les sept félibres de la loi), mais: *Emé lou Sepher, libre de la Lèi* (Avec le Sepher, livre de la Loi). Or, les Kabbalistes et les Hagiographes désignent sous le nom de *Sepher* le livre de la *Genèse*. Le copiste, qui ne connaissait pas ce mot hébreu, a donc écrit *set felibre* pour *sepher libre*, donnant ainsi naissance à un joli mot, lequel est entré dans la langue. Curieuse erreur, mais, comme l'a écrit Jean-Marc Bernard, le 10 avril 1914, dans la *Revue Critique des Idées et des Livres*, erreur bienheureuse et

vraie création, puisqu'elle a doté notre langue de plusieurs beaux mots et dont le sens a été ce que les sept de Font Ségugne ont voulu qu'il soit.

— Ainsi naquit ce mot prédestiné, auquel on ajouta, séance tenante, tous les dérivés qu'il comportait: *félibrée, félibrerie, félibréen, félibresse, félibriger, félibrillon...*

— Moi, dit Mistral, je clos par ce mot national: *félibrige, félibrige* qui désignera l'œuvre de l'association.

Et, alors, Glaup reprit:

— Ce n'est pas tout, collègues! Nous sommes les félibres de la Loi... Mais, la Loi, qui la fait?

— Moi, dis-je, et je vous jure que, devrais-je y mettre vingt ans de ma vie, je veux, pour faire voir que notre langue est une langue, rédiger les articles de loi qui la régissent.

Drôle de chose! elle a l'air d'un conte, et, pourtant, c'est de là, de cet engagement pris un jour de fête, un jour de poésie et d'ivresse idéale, que sortit cette énorme et absorbante tâche du *Trésor du Félibrige* ou dictionnaire de la langue provençale, où sont fondus vingt ans d'une carrière de poète.

A cette séance mémorable on décida encore de mettre la nouvelle association sous le patronage de sainte Estelle, dont le 21 mai était la fête, et qui devint ainsi l'étoile à sept rayons, l'Étoile des nouveaux Rois Mages. On décida aussi la publication, sous forme d'almanach, d'un petit recueil annuel qui serait le fanion de notre poésie, l'étendard de notre idée, le trait d'union entre félibres, la communication du Félibrige avec le peuple.

A la vérité l'*Armana Prouvençau*, dont Mistral rattache ainsi la création à la journée légendaire de Font-Ségugne, était une idée que Mistral et Aubanel avaient eue un an ou deux auparavant. Ceci ressort d'une lettre de Mistral à Aubanel (dont j'ai pu prendre connaissance à l'*Arbaudenco* d'Aix-en-Provence) et qui est datée du 3 septembre 1853.

Elle débute ainsi:

“ Mon cher Aubanel,

Votre idée est excellente! Voilà bientôt un an que j'avais communiqué un pareil projet à Roumanille, mais il ne m'a pas répondu. Jugez donc de ma joie en vous voyant mettre la main à l'œuvre, vous, homme ardent et prompt à l'exécution... ”

Pour sa part, Mistral cherche immédiatement un titre et trace un programme. Dès cette lettre tout est prévu par lui: une large place à la prose, très peu de poésies, très peu de morale, “ car le joyeux peuple provençal ne demande qu'à rire et très peu de gens sont disposés à acheter des sermons ”, en revanche beaucoup de sel, des dictons, quelques petits renseignements agricoles, des fragments sur les curiosités du pays et les principaux événements, enfin ne pas oublier de mettre en grosses lettres tous les Saints célèbres dans la Provence et ceux qui indiquent les Foires ”.

La publication de l'*Armana* décidée, Mistral va s'en occuper à fond et durant toute sa vie. Dès le premier numéro, qui s'établira à l'Imprimerie Aubanel, dans le courant d'octobre 1854, nous le voyons garder pour lui-même, en outre, la correction des épreuves: — Je vous le recommande, écrit-il, le 18 octobre, à Aubanel: ayez l'œil sur le travail de l'ouvrier. Dites-lui de vous consulter à la moindre annotation douteuse. Ne changez pas un mot à ce que j'ai fait. Respectez les accents et n'employez jamais l'un pour l'autre...

En même temps que le grammairien apparaissent le doctrinaire et le chef d'école dans cette même lettre qui nous prouve que Mistral n'a pas été long à appliquer les résolutions de Font-Ségugne. Il a pris en main la direction du Félibrige. Il l'a voulu, avant tout, joyeux, selon le chant qui illustre le premier numéro de l'*Armana* et dont le refrain dit:

“ Tous des amis, joyeux et libres — de la Provence tous épris, — c'est nous qui sommes les félibres, — les gais félibres provençaux! ”

Quant aux couplets de ce *Chant des Félibres*, ils évoquaient gaillardement le réveil de la sève provençale et de la joie populaire.

L'Armana Prouvençau pèr lou bel an de Diéu 1855 parut donc. Son succès fut immédiat et triomphal, il courut de clocher en clocher comme un feu follet et s'accrut d'année en année (1). Ce petit livre bienvenu des paysans, goûté par les patriotes, estimé par les lettrés, recherché par les artistes ”, fit plus, pour l'expansion des idées félibréennes, que l'œuvre dans laquelle Mistral allait bientôt les enfermer et les personnifier par un héros: *Calendal*.

(1) *L'Armana Prouvençau* n'a pas cessé de paraître. De 1855 à 1944, il n'y a pas de numéro manquant. Les derniers, chez l'éditeur Aubanel, ont leur direction rédactionnelle assurée par Marius Jouveau, ancien *Capoulié* e poète de talent.



IX

CALENDAL, LE FÉLIBRE

Après Font-Ségugne, après l'*Armana*, Mistral, tout en composant et en publiant sa *Mireille*, c'est-à-dire en dotant la France d'un chef-d'œuvre que Paris et le Monde consacreront, n'oubliera pas l'action, mais l'action poétique, en se gardant de la changer en action politique.

Dès 1855, son prestige est considérable. Il est reconnu par les deux hommes qui, auprès de lui, pourraient le mieux prétendre, par leur talent, à ne pas être éclipsés.

Roumanille, pourtant plus âgé, on le sait, d'une douzaine d'années, écrira à son sujet à Jean Brunet, un des Primadié de Font-Ségugne: — Mistral est venu nous faire une petite visite. Quel admirable félibre! Il a une auréole au front et quel saint enthousiasme! Comme nous nous trouvons nains à côté de ce géant!

Aubanel dira, de son côté: — Ah! si j'avais la poitrine (*lou pitre*) de Mistral!

Quand on publiera la correspondance de Mistral on verra qu'il avait toutes les qualités du conducteur d'hommes: l'autorité, la sagesse, la diplomatie, et que le Félibrige fut pour lui non seulement un Empire ou une République du Soleil, comme on l'a dit, mais une création de chaque jour, une construction volontaire qu'il éleva de ses mains, pierre à pierre, envers et contre tous.

A peine de retour de Paris, dans sa Maison du Léopard, qu'il habitait avec sa mère, depuis la mort de son père, Mistral écrivait, le 6 juillet 1859, à son “ cher et bon maître ”, Jean Reboul:

“ Pour ne pas être indigne des hautes sympathies qui sont venues m'encourager, je prépare le plan d'un nouveau poème provençal et je suis fort content de ce que j'ai trouvé. ”

Dès cette fin d'année 1859, Mistral ne commence pas seulement à établir le plan d'un nouveau poème, qui sera *Calendal*, mais à le vivre et à l'incarner.

En mai 1909, le Capoulié Pierre Devoluy, dans un discours enflammé prononcé à Arles devant la statue et pour le Jubilé du poète, parlera de “ *Calendal*, le Félibre ”, définissant ainsi admirablement à la fois le héros et l'auteur.

C'est, en effet, le Félibre idéal que va révéler en 1866 ce poème à la gloire de la langue et de l'âme provençales, félibre dans lequel Mistral a mis sa propre pensée et son propre cœur et dans lequel ses disciples viendront à leur tour se reconnaître.

Tout en écrivant *Calendal*, Mistral prend de plus en plus conscience de son rôle et de ses devoirs d'organisateur et de chef. Les Jeux Floraux d'Apt, en 1862, ont décrété, sur ses conseils, les premiers statuts du Félibrige, encore assez vagues, mais l'ont élu *Capoulié* (1). Il agit aussitôt en grand-maître et Roumanille, en 1864, le constate, dans une lettre à Gaut: — Ce n'est pas pour rien que Mistral est président des félibres et qu'il a le sceptre en mains. N'oublie pas, mon cher ami, qu'il n'est pas un roi à la façon de ceux qui règnent et ne gouvernent pas. Il règne et il gouverne. Quant à moi, je ne suis qu'un vieux général en retraite.

Cela est dit sans jalousie ni dépit, car le bon Rouma écrit encore: — Nous avons tous, tant que nous sommes, des concessions à faire à Mistral, qui a la haute main sur tout cela et que je laisse faire les yeux fermés, car il fait et sait admirablement ce qu'il fait.

(1) L'article II des Statuts d'Apt est ainsi conçu: — Le Félibrige est gai, fraternel, plein de simplicité et de franchise; son vin est la beauté, son pain est la bonté, son chemin est la vérité. Il a le soleil pour flambeau; il tire sa science de l'amour et place en Dieu son espoir. En rédigeant tous ces articles, en particulier le second, Mistral rattachait le Félibrige au *Gay Savoir*, dont les fondateurs, à Toulouse, en 1323, associaient déjà la joie à la poésie et décrétaient, dans leurs *Leys d'Amors*: “ Tristesse et ennui sont ennemis du *Gay Savoir*. ”

La principale tâche de Mistral est la restauration de la langue et chacune de ses innombrables manifestations de cette période, en particulier chacune de ses lettres, apporte la preuve de la flamme avec laquelle il mène le combat. Le 3 février 1855, il écrivait, déjà, au poète Jules Canonge, de Nîmes, toute sa foi dans la durée de la langue provençale et il appelait, à l'appui de cette foi et de ses arguments, — ce qui vaut la peine d'être souligné — l'esprit démocratique lui-même:

“ Comptant avec raison sur la force vitale de notre idiome indispensable au peuple, au lieu, comme on pourrait le croire, de nous appuyer sur les souvenirs du passé, nous confions notre gloire, si gloire il y a, aux vents mystérieux qui nous viennent de l'avenir.

La littérature, jusqu'ici, comme du reste tous les arts, a été la part et le privilège de quelques-uns; mais, grâce à l'esprit démocratique qui tend de plus en plus à répandre l'instruction parmi les masses, quelque jour, comme chez les Athéniens, elle deviendra le privilège de tout le peuple, et alors le vrai peuple, qui saura lire et aimer la poésie, aimera, je n'en doute pas, à lire les œuvres de ceux qui ont écrit dans sa vraie langue. ”

En 1861, Mistral est plus que jamais attelé à son labeur félibréen, à la purification du vocabulaire, à l'unification de l'orthographe et il écrit à Bonaparte-Wyse, un noble Irlandais petit-fils de Lucien Bonaparte et qu'il a converti au Félibrige:

“ Dieu m'a fait naître aux champs et me tient là pour que je ne m'occupe que de la chose qui est mon rôle en cette vie, je veux dire la réhabilitation de notre langue rustique et sa restauration (poésie, dictionnaire, publications diverses). Je m'en donne à cœur joie, je tire ma charrue comme un enragé taureau sauvage. Il faudra que je crève de bonne heure ou que la terre s'entrouvre et que la nationalité de mon pays en sorte, jeune et fière. ”

Il n'y a pas à douter que le poète, de 1859 à 1867, de *Mireille* à *Calendal*, a été possédé par une vive passion fédéraliste qui a atteint son apogée au moment du séjour en France du poète catalan exilé Victor Balaguer et de l'envoi, en août 1867, de la fameuse coupe en argent ciselé, symbole de la fraternisation de la Catalogne avec la Provence.

Dès le mois d'août 1861 Mistral avait adressé *Aux poètes catalans* un sirvente enflammé qui contient, six ans avant la *Comtesse*, toute la doctrine félibréenne, telle que Mistral l'énoncera toujours.

Et, d'abord, l'épigraphe de Mila y Fontanal: — *No pot estimar sa nacié, qui no estima sa provincia.*

Puis l'exaltation d'un passé de gloire commun quand Raimond Bérenger IV, comte de Barcelone, vint épouser Douce, héritière du royaume d'Arles et fonder la dynastie des Bérengers, comtes de Barcelone et de Provence, dynastie qui régna de 1112 à 1246. Alors “ Provence et Catalogne, unies par l'amour — mêlèrent leur langage, leurs coutumes et leurs mœurs. ”

Alors, les Troubadours à la barbe des clercs, à l'oreille des rois — élevant la langue du peuple, — chantaient avec amour, et chantaient librement, — l'avènement d'un monde neuf — et le mépris des vieilles peurs.

Alors, encore, dans les poitrines montait un âpre renouveau: la république d'Arles, au fond de ses marais, — parlait en face à l'empereur; — et celle de Marseille, en plein âge féodal, — montrait ces mots, écrits sur son seuil: — Tous les hommes sont frères. Alors, dit toujours le poète, de plus en plus enflammé, nous avons des consuls et de grands citoyens — qui, lorsqu'ils sentaient le droit dedans, — savaient laisser le roi dehors.

La seconde partie du sirvente est encore plus importante pour la connaissance de la pensée profonde du poète et, de même que les phrases à Bonaparte-Wyse citées plus haut, il ne faut jamais perdre de vue les nobles déclarations contenues dans les strophes suivantes:

Maintenant pourtant il est clair, maintenant pourtant nous savons — que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien: — Les Provençaux, flamme unanime, — nous sommes de la Grande France, franchement et loyalement; — les Catalans, bien volontiers, — vous êtes de la magnanime Espagne.

Car enfin à la mer doit tomber le ruisseau — et la pierre au tas de pierres; des perfides froidures de l'Équinoxe — le blé serré se préserve mieux; et les petits vaisseaux, pour naviguer en sûreté, quand l'onde est noire et l'air obscur, — doivent naviguer de conserve.

Car il est bon d'être nombre, il est beau de s'appeler — les enfants de la France, et lorsqu'on a parlé, — de voir courir, sur les peuples, — de soleil en soleil, l'esprit de renaissance, — et briller la main de Dieu — de Solferino à Sébastopol! ”

Le poète, qui vient ainsi de faire la grande part qui doit être celle de la France et de l'Espagne par rapport à la Provence et à la Catalogne, se reprend à célébrer la langue de l'une et l'autre région et il dit, magnifiquement:

“ Des Alpes aux Pyrénées, et la main dans la main, poètes, relevons donc le vieux parler roman! — C'est là le signe de famille, — c'est là le sacrement qui unit les fils aux aïeux, — l'homme à la terre! C'est là le fil — qui tient le nid dans la ramée.

Intrépides gardiens de notre parler gentil, — gardons-le franc et pur, et clair comme l'argent, — car tout un peuple là s'abreuve; — car, face contre terre, qu'un peuple tombe esclave, — s'il tient sa langue, il tient la clef — qui le délivre des chaînes.

C'est là, c'est dans le sirvente *I troubaire Catalan* qu'il faut chercher l'âme et la doctrine de Mistral avant *Calendal* et non pas uniquement dans l'autre sirvente *La Countesso* qui a fait tant de bruit et qui date du 22 août 1866, précédant ainsi de quatre mois les derniers vers de *Calendal* datés de la Noël.

Cette composition, a dit Mistral dans une note des *Iles d'Or*, à propos de la *Comtesse*, dans laquelle on a voulu voir des intentions séparatistes, n'est qu'une allégorie contre la centralisation. ”

Il faut convenir que l'allégorie, puisque allégorie il y a, correspond bien à la définition que le dictionnaire en donne: Fiction qui présente un objet à l'esprit, de manière à éveiller la pensée d'un autre objet.

La Comtesse dont il est ici question c'est la Provence et il faudrait pouvoir citer toutes ces strophes en vers de sept pieds qui se précipitent, haletantes, coupées par un ardent refrain de deux vers qui ne riment pas entre eux, mais qui n'emportent que mieux tout le poème:

Ah! se me sabien entendre!

Ah! se me voulien segui!

Voici, en français, le début: Moi, je sais une Comtesse — qui est du sang impérial: — en beauté comme en noblesse, — ni au loin, ni en haut, elle ne craint personne; — et pourtant une tristesse — voile de brume l'éclair de ses yeux.

Ah si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!

Elle avait cent villes fortes, — elle avait vingt ports de mer; — l'olivier devant sa porte — jetait son ombre douce et claire; — et tout fruit que porte la terre — était en fleur dans son parc.

Ah! si l'on savait m'entendre! — Ah! si l'on voulait me suivre!

Pour la charrue et pour la houe — elle avait des plaines bénies — et des montagnes couvertes de neige — pour se rafraîchir, l'été; — d'un grand fleuve l'irrigation, — d'un grand vent le souffle vif.

Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!

Elle avait pour sa couronne — blé, olives et raisins; — elle avait des génisses farouches et des chevaux sarrasins; — et elle pouvait, fière baronne, — se passer de ses voisins.

Ah! si l'on savait m'entendre! — Ah! si l'on voulait me suivre!

Tout le jour elle chantait — au balcon, sa belle humeur; — et chacun grillait d'envie — d'en ouïr quelque rumeur, — car sa voix était si douce — qu'elle faisait mourir d'amour...

Et la louange de la Provence se poursuit, toujours hachée par le refrain qui ne cessera pas, de plus en plus haletant et sauvage, jusqu'à la fin du poème. Mais une ombre dérobe maintenant la figure et le tableau.

La Comtesse, en effet, a été enfermée par sa *sourraastro*, sa sœur d'un autre lit, dans un cloître, où les jeunes et les vieilles sont vêtues uniformément et où la même cloche règle tout communément. C'en est fini des chansons, des tambourins qu'on a brisés et de la chevelure d'or qu'on a coupée. La sœur qui l'emprisonne fait passer pour morte la Comtesse et elle ne lui laisse que ses beaux yeux pour pleurer.

Alors, le poète, alors le félibre pousse le cri de guerre et convie à l'assaut du cloître où la Comtesse est enfermée:

“ Ceux-là qui ont la mémoire, — ceux-là qui ont le cœur haut, — ceux-là qui dans leur chaumière — sentent le souffle aigu du mistral, — ceux-là qui aiment la gloire, — les vaillants, les chefs du peuple.

Ah! si l'on savait m'entendre! — Ah! si l'on voulait me suivre!

En criant: — Fais place! place! — impétueux, les vieux, les jeunes, — tous en race

nous partirions — avec la bannière au vent, — nous partirions comme une trombe — pour enfoncer le grand couvent!

Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!

Et nous démolirions le cloître — où pleure nuit et jour, — où nuit et jour l'on claquemure — la nonnain aux beaux yeux. — En dépit de la sœur mauvaise, — nous bouleverserions tout!

Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!

Puis nous pendrions l'abbesse — aux grilles d'alentour, — et nous dirions à la Comtesse: — Reparais, ô splendeur! — Hors d'ici la tristesse, hors! — Vive l'allégresse, vive!

Ah! si l'on savait m'entendre! — Ah! si l'on voulait me suivre!

Il est certain qu'un tel sirventes, qu'une aussi claire et violente allégorie, au demeurant fort inoffensive en France mais qui fut interdite en Espagne, avait de quoi enflammer les jeunes félibres qui se presseront bientôt autour de Mistral. Cette flamme brûlera longtemps dans l'histoire du Félibrige et elle n'est peut-être pas tout à fait éteinte.

Pour le moment, nous allons la retrouver, mais poétique et pure, dans l'épopée de *Calendal*. Les accents, la fermeté, les vues d'avenir, les flamboiements que nous venons de voir dans quelques-unes de ses lettres, de ses poésies lyriques, Mistral va les harmoniser et en faire le fond, la grandeur et la beauté de son nouveau poème, qui est, par excellence, le poème des félibres.



X

LA PRINCESSE ET LA FÉE

L'accueil fait à *Calendal*, à Paris, fut tout différent de l'accueil réservé à *Mireille*.

L'opinion parisienne resta froide et, en règle générale, ne comprit guère qu'il y avait là une Somme poétique et historique de la Provence et, encore moins, que nous nous trouvions en face d'un nouveau poème épique original.

On fut, à la lettre, dérouté. *Mireille* aussi ne ressemblait à rien dans la littérature universelle. Mais il y avait une très simple histoire d'amour que la musique de Gounod contribua à rendre populaire. *Calendal* c'était la glorification d'une Idée, personnifiée par Estérelle et par *Calendal*, deux héros maintenus au-dessus de l'humanité ordinaire. Certains essayèrent de rattacher *Calendal* à la *Chanson de Roland*, à *Tristan et Yseult*, ou à *Lancelot du Lac*. Mais l'épopée provençale n'a rien à voir avec les poèmes et les romans en vers du moyen âge. Il faut l'accepter telle qu'elle est et c'est ce que firent, du moins, en Provence, les félibres qui, tout de suite,

adoptèrent *Calendal* et le saluèrent, pour sa flamme idéale et pour l'éclat de son style et la couleur unique de certains de ses épisodes, comme leur livre de prédilection. Cependant Mistral fut assez soucieux du sort de son second poème. Aubanel l'écrivit à Ludovic Legré, le 16 juin 1866 et il ajoute: — *Calendal* pourtant est un pur chef-d'œuvre et je ne comprends pas la presque déconvenue d'un esprit aussi ferme, d'une aussi admirable intelligence, d'un aussi grand génie poétique.

Plus tard, le poète écrira lui-même, à ce sujet, dans la Préface de la première édition des *Iles d'or*:

“ Malgré la bonne volonté de la presse tout entière, le public, en général, fut moins attiré (*afisca*) par *Calendal* que par *Mireille*: Non pas que le premier contînt moins de poésie, mais c'est que, dans *Mireille*, la nature prédomine et, dans l'autre, à mon avis, c'est l'imagination. Je crois cependant que si un jour ce pays n'est plus émasculé (*desmascla*) par une éducation fautive, il y en aura beaucoup qui prendront goût à lire *Calendal*. ”

Mistral ne se trompait pas. On est revenu, on reviendra plus encore à *Calendal*. Ses deux héros, Estérelle et Calendal, pour être d'une autre nature et d'une autre condition que les deux héros de *Mireille*, n'en sont pas moins poétiquement attachants. Il est vrai que leurs aventures sont sur un plan où il est quelquefois malaisé de les suivre et il est vrai, surtout, que, par un fâcheux artifice et même, n'hésitons pas à le dire, par une erreur de composition, ces aventures ont le tort de nous être, la plupart du temps, racontées par les personnages et non décrites par l'auteur. De là le ton incontestablement oratoire du poème. Si l'on y ajoute le caractère souvent didactique du sujet qui fait appel à l'histoire, à la géographie, à la technique de certains métiers et à la linguistique, on doit convenir que *Calendal* est une œuvre à part et qui demande quelque effort dans sa lecture. Mais elle est portée par un souffle puissant et elle contient des morceaux de premier ordre.

A commencer par cette éblouissante invocation à l'âme de la Provence qui ouvre le poème et qui s'insère, avec une magnifique audace lyrique, au milieu du dernier vers de la première strophe:

“ Moi qui d'une amoureuse jeune fille — ai dit maintenant l'infortune, — je chanterai, si Dieu veut, un enfant de Cassis — un simple pêcheur d'anchois — qui, par la grâce et par la volonté — du pur amour conquiert les *joies*, — l'empire, la splendeur. — Ame de mon pays.

Toi qui rayannes, manifeste, — dans son histoire et dans sa langue; — quand les barons picards, allemands, bourguignons, — pressaient Toulouse et Beaucaire, — toi qui enflames de partout, — contre les noirs chevaucheurs — les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;

Par la grandeur des souvenirs, — toi qui nous sauves l'espérance; — toi qui, dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau, — malgré la mort et le fossoyeur, — fais reverdir le sang des pères; — toi qui, inspirant les doux Troubadours, — telle que le Mistral, fais ensuite gronder la voix de Mirabeau;

Car les houles des siècles, — et leurs tempêtes et leurs horreurs, — en vain mêlent les peuples, effacent les frontières: — la terre maternelle, la Nature, — nourrit toujours

ses fils — du même lait; sa dure mamelle — toujours à l'olivier donnera l'huile fine; Ame éternellement renaissante, — âme joyeuse et fière et vive, — qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent, — âme des bois pleins d'harmonie — et des calanques pleines de soleil, — de la patrie âme pieuse, — je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux!

Nous pouvons, à présent, faire connaissance avec le pays dans lequel Mistral nous transporte, cette Provence de la mer, qu'il avait visitée à plusieurs reprises pour y situer ses personnages. Fidèle à la méthode que nous lui avons vue employer dès son essai de jeunesse: *Les Moissons* et que nous lui verrons encore employer pour son dernier grand poème: *Le Poème du Rhône*, Mistral a vécu *Calendal* pas à pas. Il a habité à Cassis, dans la villa de son ami Ludovic Legré. Il a fréquenté les pêcheurs de la côte, se faisant expliquer leurs travaux et maniant leurs engins. Il a pris part, sur leurs barques, à la pêche des thons. Il a erré sur toutes les falaises, couru le mont Gibal et les rochers de la Gardiole. Il a rêvé dans les calanques de Sormiou et de Port-Miou. Il a poussé ses excursions au loin, dans la montagne, à la recherche du château d'Aiglun et le bon Rouma témoigne, dans une lettre de 1864, d'un de ces voyages de Mistral dans une Provence si différente de la Provence rhodanienne: — Mistral fait depuis huit jours un petit voyage d'études et d'agrément dans la Provence orientale. Son nouveau poème a pour théâtre cette Provence-là et il a voulu, notre cher Homère, voir les lieux qu'il a à décrire.

Nous sommes sur un plateau rocheux du mont Gibal autour duquel grimpe un bois de pins et d'où l'on voit blanchir Cassis et miroiter la mer. Une jeune femme et un jeune homme s'entretiennent dans ce paysage. Voici leurs portraits:

“ Debout, émue, altière, — s'était levée l'amante. — Nulle part, non, jamais, deux torsades si drues de cheveux blonds — n'ont couronné si belle tête: — telles deux branches de genêt — rousses de fleurs. Mais de tempêtes — aurait son seul visage éclairci l'Aquilon.

Fines, brillaient ses dents: c'était — comme des grains de sel de Berre. — Il était droit, hautain, farouche, le regard, de ses yeux verts comme émeraude; — et du soleil de la garrigue — sa chair à duvet de pêche — comme un fruit estival, portait la réverbération.

Aux genoux de l'amie, svelte — fière, divinement moulée — par les plis blancs de sa robe de lin, — à ses genoux, extasié, — comme s'il entendait un ange — parler au sein des nuées bleues, — par terre l'amoureux sur le coude était penché.

Délié, souple et fort comme une antenne, — il montrait vingt ans d'âge — ou guère plus: les yeux troubles d'amour, — mais grands et noirs; sur la bouche — une bourre légère comme aux ceps: — les chausses courtes, avec la boucle — sur les bas d'étain: au reste, bien jambé.

Il se leva: tel se redresse — un blé mûr que sur la glèbe — avait courbé le vent. Sous un chapeau de glui — il paraissait un dieu! A sa mine — ferme, bronzée, courageuse, — on reconnaissait vite qu'il avait passé à l'ombre — beaucoup moins de jours que de nuits.

Par un bandereau rouge, croisant sa veste de prunelle, — il portait une gourde et une

conque pendues — sur la poitrine, à la manière des vachers, — à la main un bâton de vigne — et de ses braies à la ceinture — deux jolis pistolets sculptés nouvellement.

Tels se tenaient, au-dessus de Cassis, parmi les pins du Mont Gibal, Estérelle et Calendal. Ils échangeaient des mots ardents, le jeune homme, exalté, reprochant à la jeune femme de se dérober à son amour, malgré tout ce qu'il avait fait pour le mériter et menaçant de se tuer d'un coup de pistolet. Alors, avec un cri, elle s'élance à son cou et, frémissante, révèle son secret: une fatalité les sépare, car elle n'est pas, comme il le disait, la Fée Estérelle, mais la dernière descendante des princes des Baux et qui s'est réfugiée sur le mont Gibal pour fuir un mari indigne.

Les voici dans la grotte où vit la princesse et où elle va raconter à Calendal, à la fin du Chant I et au cours du Chant II, tout d'abord l'histoire merveilleuse de sa famille, issue du Mage Balthazar, la belle vie seigneuriale d'autrefois à la Cour des Baux, puis sa propre vie et son mariage rompu le jour même où il venait d'être célébré.

Au début du récit d'Estérelle le poète est dans son élément. On sait combien il aime ces évocations d'un passé légendaire. Toute la gloire du Gai-Savoir brille dans ces strophes étincelantes, dont on conçoit que les félibres s'éblouissent. Les belles dames du temps jadis y revivent, entourées de troubadours. Mais la Maison des Baux, vaincue à Trinquetaille, perd ses soixante-dix-neuf places fortes et il ne lui reste plus que le castelet d'Aiglun, dans la Provence alpestre.

C'est là, dans ce coin perdu, que la dernière de la race aventureuse a été élevée, orpheline, seule avec sa nourrice et quelques serviteurs. Elle y mène une vie hardie et libre, parcourant à cheval les monts et les vaux, sans se soucier des amoureux de haut lignage qui viennent papillonner autour du castelet.

Or, un soir d'orage, un cavalier heurte à la porte et demande l'hospitalité pour lui et sa bête. On lui ouvre, on débarre l'écurie, on fait, un grand feu pour sécher le cavalier trempé de pluie, on met la nappe. C'est le comte Séveran. Il avait l'air d'un hobereau de bonne tige et portait parfaitement et l'épée et la soie:

“ Mais, dans son œil, mais dans son sourire, — il y avait un pouvoir indicible: — quelque chose de superbe, de profond et d'amer, — ainsi qu'un gouffre sombre et bleu — au pied d'un cap; à ses paroles, — moi, j'acquiesçais comme une esclave... ”

Enjôleur et galant, le comte Séveran obtient la main de la jeune châtelaine, troublée et comme prise de vertige.

Mais un effroyable esclandre éclate le soir des noces: au cours du repas un vieillard vient révéler qu'il est le père de l'époux et que celui-ci n'est qu'un capitaine de brigands. L'épousée perd connaissance et se réveille dans ses appartements, où elle décide de s'enfuir. A travers les montagnes elle est ainsi venue se réfugier dans une grotte du mont Gibal.

Instruit de tout, maintenant, Calendal va s'élancer pour provoquer le comte Séveran. A sa suite nous traversons la Provence et nous arrivons dans une haute vallée que domine la roche d'Aiglun et au fond de laquelle coule le torrent de l'Estéron.

Calendal embouche alors sa conque, comme Roland, et lance au loin son mugissement. Au bord de l'Estéron, le comte Séveran et ses compagnons et quelques dames enjouées — sont couchés de leur long — dans un pré verdoyant... ” Ils se

reposent de leur chasse. Ils entendent la trompe marine qui retentit de vallée en vallée et, bientôt, Calendal est sur eux. Le dialogue qui s'engage est vivant et pittoresque, autant que la scène:

— Salut! le frais est-il bon, chasseurs? — leur crie Calendal. — Il y en a pour tous.

— Merci!

— Holà! ho! réponds ou tourne bride, — le comte Séveran lui crie: — Qui t'a donné le droit d'entrer dans mon défens? — La terre est au bon Dieu, réplique-t-il, — et les chemins sont publics. — Oui, ta raison est magnifique, — jeune homme! Si pourtant je te faisais essoriller?...

— Et si, en attendant, je vous dévisageais — d'un coup de pierre, moi? — Bravo, ceci est d'un gaillard, dit le comte... Jeune homme, — tiens, viens boire. — Dieu me damne! — Ce n'est pas de refus, car j'étrangle. — Mon pèlerin, sauf erreur — poursuit le Comte, ton allure me va...

Mistral et le provençal vont, ici, rivaliser, avec le *Décameron*. Le tableau qui, du reste, par la date, se situe au XVIII^e siècle, évoque aussi Watteau et ses *Fêtes Galantes*. Il est d'une grâce cavalière. Les chasseurs, en réalité bandits et contrebandiers, après une dernière chasse aux oisillons, sont venus s'étendre à l'ombre, ainsi que leurs compagnes. Le comte lui, assis sur un petit tertre vert, — royalement, entre ses jambes, — tient son fusil luisant et flamboyant; — comme un chien, à ses pieds, se couche — la jeune Fortunette aux airs évaporés.

Calendal, incliné sur le flanc, entame le récit des circonstances qui l'ont conduit à battre le pays pour conquérir l'empire de l'amour.

Les femmes vont l'écouter avec une curiosité passionnée, les hommes l'interrompent de temps à autre par quelques remarques, mais le comte Séveran verra grandir en lui peu à peu l'inquiétude, puis la colère et la haine. A mesure que Calendal révélera sa vie, ses aventures et ses amours, il se sentira piqué et humilié et connaîtra qu'il a devant lui un rival venu pour le braver et qu'il faut abattre.

Malgré tout l'art de conteur déployé ici par Mistral, art souverain, inégalable, on ne peut s'empêcher de noter que si son poème a gagné en éloquence au cours des chants qui vont venir et que le héros remplira à lui tout seul par ses récits, la vraisemblance y a perdu. Admettons, une fois pour toutes, que *Calendal* soit ainsi venu raconter, et fort longuement, ses exploits devant le comte Séveran et que celui-ci puisse les écouter, en somme, avec une très louable patience. Mais regrettons que nous soyons ainsi privés du ton direct, sans être tout à fait privés, toutefois, des images, des descriptions et des observations personnelles du poète, puisque celui-ci se confond avec son héros.

Donc Calendal commence et c'est, en bon pêcheur, par célébrer son port natal de Cassis, sa famille, la mer et les poissons, sans oublier le fameux muscat cassidien. Il décrit la sortie des bateaux, à la rencontre d'un banc d'anchois qui fraient à cœur-joie et peuplent à outrance.

Puis il parle de son père, que les Cassidiens ont fait Prud'homme et qui, le soir, à la veillée, lisait à ses enfants les fastes de la Provence. Calendal le félibre reparaît pour lancer à la langue provençale cette apostrophe:

“ Langue d'amour, s'il est des fâts — et des bâtards, ah! par Saint-Cyr! — tu auras à ton côté les mâles du terroir; — et tant que le Mistral farouche — bramera dans les roches, — ombrageux nous te défendrons à boulets rouges, — car c'est toi la patrie et toi la liberté! ”

Voici que Calendal arrive, au chant quatrième, à sa vision, sur le mont Gibal, d'une femme divinement belle.

— C'est la fée Estérelle, lui disait-on, prends garde!

Mais lui, sans crainte de devenir *enféeé*, et enivré de sa vision céleste, cherche la fée, la retrouve et, comme il la décrit, le comte Séveran l'interrompt: — Petit pêcheur, dans ton vin mets de l'eau! — Tu frappes sur le tranchant! avec force cria — le comte Séveran, pâle comme la Mort. — Ses cheveux, comment étaient-ils? — Longs et blonds. — Ses yeux? —

Comme il n'en est point au monde, pers! — Et sa bouche? — Un luxe de grâce qui fleurit et de volupté qui mord!

Cependant Calendal continue. Il dit les paroles irritées de la Fée qui lui lance, pour faire cesser sa poursuite:

— Va, tu n'es point assez fameux, ni assez fort, ni assez fin!

Ces mots méprisants ne font qu'enfiévrer le jeune homme qui va raconter, maintenant, comment il redescend, résolu, coûte que coûte, à vaincre un tel dédain et pour cela, entreprendre, nouvel Hercule, toute une suite héroïque de travaux.



XI

LES TRAVAUX D'HERCULE

Héroïque et symbolique, Calendal va donc marcher vers le but qu'il s'est fixé: la conquête d'Estérelle. Il accomplira pour cela des travaux qui iront en se purifiant et qui le conduiront à l'amour suprême. Ces travaux constituent autant d'épisodes qui composeront les chants V, la *Madrague*; VI, la *Joute*; VII, les *Mélèzes*; VIII, les *Compagnons*; IX, *Marco-Mau*; X, la *Fête-Dieu*, c'est-à-dire plus de la moitié du poème. Tous ces épisodes sont reliés entre eux par la personnalité du narrateur et, malgré le caractère factice du procédé, ils sont ainsi pourvus d'une âme commune et éclatent d'ailleurs de beautés dont nous ne pourrons relever, à notre regret, que les principales.

La première idée de Calendal est de s'enrichir pour couronner d'or sa bien-aimée. Il décide son père à construire avec lui une vaste madrague dans la calanque de

Pormiou. Une innombrable compagnie de thons azurés est signalée: — Ils venaient, encombrant la mer — en triangle, par ordre agglomérés ainsi que les écailles d'une pomme de pin, fendant l'azur liquide d'un élan simultané, — et le plus fort d'entre eux servant de guide.

Les pêcheurs se précipitent, portant aide à Calendal, et, bientôt, les cinq chambres de la madrague sont envahies par le grand troupeau nageur, qui est venu dans la calanque pour frayer. Avant le massacre qu'on va en faire, le poète trouve ici dans la langue provençale les mots chantants et expressifs d'un hymne grandiosement païen à la fécondité de l'amour et de la mer:

“ L'amour est roi, l'amour est soleil! — Il échauffe, il remplit, il procrée; — il rend au monde dix vivants pour un mort; — il souffle entre les vivants la guerre — ou met la paix: il est le dieu terrestre; — et le dard de sa véhémence — fait bondir sous les mers les monstres en chaleur.

Les thons, mâles et femelles, brûlent. — Pétulants, tantôt ils s'alignent, — en tourbillon tantôt se dispersent: on croirait, — sur la transparente plaine, — voir une armée bleuâtre — qui tourbillonne ou s'agglomère, — et changeant de couleur, ondoie sous le soleil.

Ils vont au bonheur, ils vont à la noce: — quelle presse! quelle flamme! Sur le corps de beaucoup, — dans l'amoureuse humeur, éclot, — splendide, de taches de vermeil — une scintillation: royale écharpe, — livrée d'or, robe nuptiale — qui déteint et s'éteint avec les feux d'amour... ”

Mais la couvée est en cage. Les pêcheurs ont cerné la resplendissante cohue — qui, de se voir emprisonnée — bondit et plonge, furibonde.

Le massacre des thons commence et se poursuit en un prodigieux tableau d'un extraordinaire réalisme.

Les douze cents thons vont permettre à Calendal d'offrir à Cassis trois jours de fête et d'acheter des bijoux qu'il vient apporter à Estérelle. Celle-ci les refuse et Calendal, convaincu de l'impuissance des richesses, va s'efforcer d'attirer sur lui les rayons d'une gloire désintéressée, celle que lui vaudrait une victoire à la joute sur mer. Dans les réjouissances à ses compatriotes figure, en effet, une grande joute dans le port.

La description de cette compétition — description qui, avec celle de la course des hommes, dans *Mireille*, fait de Mistral, avec Homère, Pindare et Virgile, un grand précurseur de la littérature sportive — est pleine de mouvement et de couleur. Calendal a pour adversaire un *targaire* fameux, l'indomptable Alphéran. Mais il en triomphe et c'est lui qui est couronné du laurier sauvage et c'est de lui que l'on chante la louange par la ville;

“ Calendal a vaincu aux joutes! — Et en poupe lorsqu'il se campe, — jeunes gens, si nul ne l'évince, — jeunes gens, en amour qui donc l'évincera? ”

Cependant Alphéran n'a pas digéré sa défaite et il soulève la foule contre son vainqueur, accusé de vouloir affamer les pauvres pêcheurs de Cassis par la construction de sa madrague, qui lui permettra d'accaparer la pêche, de garder les bancs de thons et de laisser la poissonnaïlle.

Écœuré, maudissant et patrie et destin, Calendal rejoint Estérelle dans le silence de la montagne.

Après l'avoir écouté et s'être attendrie au point d'être prête à pleurer, Estérelle, sage autant que belle, va relever le courage de Calendal en lui rappelant, par un grand exemple, que c'est dans les revers que se montre la valeur. Elle conte la bataille des Alyscamps et la légende de la comtesse d'Orange et de Guillaume au Court Nez: la comtesse ne veut pas reconnaître son époux qui a fui les Sarrasins et celui-ci retourne au combat pour y triompher.

Calendal comprend la leçon de la vieille chanson de geste et, le cœur fortifié, en quête d'aventures, il se met dans la tête, pour faire parler de lui et se faire admirer d'Estérelle, d'accomplir un exploit digne d'Hercule: abattre les mélèzes du Ventoux.

Le récit mouvementé de l'ascension du Ventoux, puis celui, qui ne l'est pas moins, de l'abatage de la futaie gigantesque des mélèzes, sont des tableaux de maître qui figureront un jour dans les Anthologies. Il en est de même pour l'autre entreprise de Calendal: dans la vallée de la Nesque, dans une gorge inaccessible, il étouffe, au péril de sa vie, des ruches d'abeilles sauvages qui l'assaillent, afin d'apporter, pour trophée, à Estérelle, un rayon de miel dans un tuyau de canne.

Il est revenu sur les hauteurs de la Provence maritime. Aux sons de sa trompe, la reine du Gibal fait sa sortie d'entre les pins:

— Je t'ai pris, me dit-elle, pour un pâtre... — Et le pâtre, lui dis-je, t'a prise pour le jour.

Fée Estérelle, dans les lieux que tu hantes — nous voici de nouveau, et céans Dieu soit-il! — Pour ton banquet de noces, cette fois-ci, mon bras — te vient offrir toute la végétation d'un bois de mélèzes, troncs et feuilles, — et la dépouille d'un royaume — qui, pour défenseur, avait trois cent mille dards!

Alors Estérelle, redevenant vraiment la Fée protectrice de la Nature contre la folie destructrice de l'homme, fait entendre d'admirables, de dures paroles que le vieux Ronsard, chantre de la forêt de Gastine, eût aimées:

— Génération sacrilège, dit-elle — dans le vaste univers ils croient tout à eux!... — Vous avez la moisson des plaines, vous avez la châtaigne et l'olive — du coteau. Mais des montagnes — les crêtes sourcilleuses appartiennent à Dieu!

Que vous autres, insectes et vers, — pour le bonheur d'infimes intérêts, — hagards, vous vous hachiez sans trêve, on le comprend — c'est pour vous une charge que vivre; — l'amour, l'horreur, tout vous égare; — poitrine d'homme n'est point assez large — pour tenir le grand air et le bonheur serein.

Mais eux, les arbres des sommets, — eux qui, sincères, calmes, rigides, malgré les quatre vents, portent hautes leurs têtes; — eux sur qui pèsent les ans — moins que l'oiseau de passage; — eux qu'à l'inverse de nous autres, — la vieillesse plantureuse rend plus forts et plus beaux;

Eux, solennels pipeaux — que la bise, à plein larynx, — fait chanter comme des orgues; eux, opulents et bons, — qui versent la fraîcheur et l'ombre — depuis des années innombrables; — eux, chevelure sombre — de la terre, et parrains des sources et des fontaines.

Laissez-les vivre! car à profusion — sourd dans leurs troncs la sève, — car ils sont

les fils aimés, les nourrissons inséparables, — la joie, la colossale gloire — de la nourrice universelle! — Laissez-les vivre, et de ses ailes, vous recouvrant aussi, va glousser d'allégresse

La grande couveuse! Ah! la Nature — si vous écoutiez son langage, — si vous la courtiez, au lieu de la combattre méchamment, de ses mamelles — deux flux de lait, souverainement doux — jailliraient sans tarir, et dans les brandes, — ruissellerait le miel pour votre nourriture.

Oh! mais si vous l'outragez, — si vous mettez en pleurs son beau visage — en lui violant et coupant et brisant — ses grandes futaies vierges, — à la terrible fixité — de son implacable prunelle, — Oh! non, ne croyez point échapper! Des contreforts Et des brèches de ses collines — elle fera bondir les eaux folles — et crèveront les fleuves, et sais-tu ce qu'on verra? — Des berceaux d'enfants flotter sur l'onde — les maisons blanches, les blondes terres — sous la raideur des avalanches — s'effondrant, et partout un empierrement horrible!

Ah! les abeilles de la Nesque — sur le ravisseur de leurs gaufres — ont bravement vengé les mélèzes, et tant mieux!... ”

Honteux, humilié, Calendal baisse la tête et ses remords sont tels qu'Estérelle lui dit ces paroles où il voit poindre l'espoir d'un pardon: — Va donc en paix! Et à la longue, si tu retournes homme et gentilhomme, — je te dirai s'il était doux le miel que tu m'as apporté.

Calendal, pour expier son crime, cet abatage des mélèzes sublimes, ira, nu-pieds, en pèlerinage au bois de la Sainte-Baume. Il s'en approche quand, à l'orée du bois, il se heurte à deux troupes ennemies qui se battent. Ce sont les Compagnons du Tour de France, les Loups et les Chiens, venus là pour vider leurs querelles à coups de gouges et de compas. Calendal se jette au milieu d'eux, se met à couvert sous les moulinets de son bâton de vigne et s'offre pour arbitre. La Vertu d'Avignon, puis la Clef-des-Cœurs-de-Carcassonne exposent les griefs des uns contre les autres et rappellent le Temple de Salomon, Maître Jacques et Soubise. Calendal harangue alors les charpentiers, les maçons, les forgerons et il le fait si galamment, il conte si bien les hauts faits et les merveilles du Compagnonnage, en terminant par la légende merveilleuse du pont de Saint-Bénézet, que ses auditeurs l'applaudissent et qu'on le laisse à peine s'écrier: — Travailleurs, allons, — embrassons-nous sans plus tarder! — Il n'y a qu'un Dieu, nous sommes tous frères — voilà le grand *Secret!* Voilà le grand *Devoir!*

Les ouvriers s'embrassent sur le champ de bataille et, bras dessus, bras dessous, ils partent en chantant.

Cette fois, Estérelle, pleine d'admiration pour Calendal, lui fait sentir qu'elle l'aime. Mais elle lui découvre un idéal plus haut, et elle lui demande d'agir encore comme il vient d'agir. Avec une ardeur nouvelle le Cassidien s'élance à la lutte du Bien contre le Mal et le voici qui décide de délivrer la Provence du brigand Marco-Mau, dont les attentats, les meurtres, les forfaits de toutes sortes ne se comptaient plus. Il le rencontre au sortir d'une auberge et le combat s'engage. Il est plein de péripéties. Le brigand blesse d'abord Calendal d'un coup de fusil, puis tous deux s'empoignent, roulent ensemble dans un torrent, d'où Calendal retire Marco-Mau, plein comme une

outré, l'étend sur l'herbe, le garrotte, et, avec l'aide d'un muletier qui vient à passer, le conduit sur sa bête à Aix-en-Provence.

On y célébrait alors les belles cérémonies de la Fête-Dieu. Lors de son séjour à Aix comme étudiant, Mistral, on le sait, avait pu voir les 20, 21 et 22 juin 1851, la dernière reconstitution de ces Fêtes. Aussi va-t-il en donner une description fidèle, joyeuse et colorée.

Les Consuls de la ville reçoivent Calendal comme un prince et le nomment Abbé de la Jeunesse. Comme tel, il va recevoir deux pistolets d'honneur et participer aux Jeux: la Passade, le Guet, les Chevaux-Frus, la Procession, la Pique et le Drapeau. Citons ce début de la Procession:

“... Alors se développent, en lente procession, — les longues rangées de Vierges, — les Pénitents drapés de toile, — et en robe de pourpre — le Parlement illustre et vingt congrégations.

Quatre heures d'horloge durant, — les Confréries, leurs prieurs, leurs anciens, — confréries de métiers avec leurs gonfalons, — alors défilent; de riches draperies — les rues sont tapissées; et, au travers, — des tentes; et puis des jeunes filles et des roses en masse.

Et alors, précédés du tambour et du fifre, — nous, les chefs de la fête, — l'Abadie, la Basoche et le Prince d'Amour, — sous les couleurs de la cité — qui voltigent au vent, — nous entrons dans les allées du Cours: — mieux que là, ô patrie, je n'ai jamais senti ta flamme! ”

Exalté de plus en plus et bravant, à chacune de ses phrases, le comte Séveran qui l'écoute, les mâchoires serrées et les mains crispées sur son fusil, Calendal dit alors les paroles d'amour pur qui l'accueillirent quand il retrouva Estérelle:

“ Ah! mon Estérelle, si vous l'eussiez vue, — quand, sur la colline odoriférante, — j'arrivai criant: — On m'a élu Chef de Jouvence! — Deux rougeurs vives, vives comme le feu, — illuminèrent son visage, — et je vis tomber, claires, les larmes de l'amour sur sa gorge mouvante.

Larmes, voyez-vous, que je bus! — De ce nectar je m'enivrai, — à tel point que, pour moi, il n'est plus de peut-être; — pour moi, partout où mon œil frappe, depuis, la terre est magnifique; — depuis, où mon pied s'aventure, — tout est uni, tout fleure et ineffablement... ”

C'est à cet instant, Calendal transporté d'un enthousiasme d'amour éperdu, qu'Estérelle fait la révélation de son mariage avec un flibustier: *siéu maridado à-n-un falibustié!*

Le comte Séveran et tous les assistants frémissent, sans que le pêcheur daigne s'apercevoir de leur émotion et s'arrête dans sa louange de l'amour pur.

“ O merveilles et joies de l'âme, — vous êtes le vrai paradis! O feux — où se purifie l'amour, où il s'embrase!

— O pénétrant mélange — de deux en un! O symphonie — harmonieuse, tendre, insinuante, — qui dit tout! O bonheur et délicieux trouble!

La mort, tels que deux blocs de marbre, — peut refroidir nos corps, — les deux pensées, ensemble, à l'infini de Dieu — volent déjà inséparablement. — Oui, dans la

vie illimitée, — l'adorateur et l'adorable — se sont communiqués tout ce qu'ils ont de charmes. ”

Le comte Séveran, dont rancune et dépit, comme ventouses, — mordent, gonflent le cœur, est alors saisi d'une pensée infernale:

“ Calendal est maître de l'âme, ce qui veut dire dieu! Il peut être — dépossédé du corps, tué sur le carreau — et mis en poudre: mais de l'âme — qui s'est donnée à lui, qui l'aime, — il restera maître! C'est donc la lame, — la lame qu'il faut rompre, et non pas le fourreau:

Par la mollesse des délices — plus pernicieuses que les tourments, — il faut donc efféminer, corrompre et efflanquer — la force vive; et quand le ver — aura rongé dans sa moelle le germe de l'arbre dur, — encore plus fermes, homme, eusses-tu les reins, tu seras abattu! ”

Le comte Séveran convie, dans ce dessein, Calendal à une orgie au Castel d'Aiglun, avec la bande damnée de ses compagnons et de leurs compagnes. Tandis qu'ils prennent ensemble le chemin, le long du torrent qui serpente, le soleil se couche derrière les murs de la gorge et le Chant X se clôt sur ces deux strophes pleines de toute la poésie du soir dans la Montagne:

“ A l'Orient, comme une jeune fille — qui doucement sort de ses couvertures — et va prendre le frais à sa fenêtre, doucement — la jeune lune là-bas se lève; — les grillons chantent dans la glèbe; — parmi les champs d'oignons, où elle erre la nuit, — l'obscur courtillière fredonne sa roulade;

Parfois, une caille attardée — fait entendre son cri, là-haut, sur les versants; — ou bien la voix en pleurs d'un perdreau égaré, — au fond de quelque col, — piaule de loin en loin; mais la soirée — fraîchit et les chauves-souris — à vol précipité fendent le crépuscule. ”



XII

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR PUR

Avec le chant X, *La Fèsto de Diéu* (La Fête-Dieu), les récits faits par Calendal sont terminés. Au Chant XI, *La Drihanço* (l'Orgie), le poète a repris en main le fil des événements et, devant les scènes pleines de pittoresque qui vont suivre, on peut regretter que Mistral ne se soit pas substitué plus tôt à son héros. Le caractère oratoire du poème, que nous avons marqué, en eût été effacé, et bien des invraisemblances évitées, en particulier l'étonnante patience du comte Séveran pendant les discours de son rival. Mais cela ne doit pas nous empêcher d'admirer le souffle prêté à Calendal

qui vient d'animer ainsi, depuis la fin du Chant III, trois mille cinq cents vers, à part quelques rares interruptions du comte Séveran ou des autres auditeurs.

Nous sommes donc, au castelet d'Aiglun, à la nuit tombante, avec les chasseurs et les chasseresses, et le cœur de Calendal gronde en voyant la demeure de son amie occupée par les bandits. Mais il se contient et la fête commence dans le parc qui vient de s'éclairer et où une table superbe ploie sous les chandeliers massifs, l'argenterie, les cristaux, les plats fumants dans des faïences de Moustiers. Toutes les gloires artistiques de la Provence sont louées, en passant, par le poète, tandis que le festin se poursuit. La lune, par moments, se cachait derrière les nuages, des éclairs de chaleur partaient du sommet des montagnes, des touffes de roses et de tubéreuses épandaient leurs arômes sur la troupe enfiévrée, et “ la senteur des cantharides — qui étaient nourries par les frênes, — mêlait sa titillation à l'odeur troublante des fleurs. ”

Les vins et les liqueurs font leur office d'attiser les rires et l'ébriété et le comte Séveran demande alors des danses et des chants:

“ Après les joies du ventre — viennent à point danses et bonds. — N'êtes-vous point de mon avis? fit le châtelain. — Voir la chair en délire, — la chair jeune et jolie battre le sol, — est une volupté exquise — où l'homme bien né, de tout temps, s'enivra. ”

A ces mots du châtelain, dix ou douze convives, en attendant les femmes, se dressent, se prennent par la main, entonnent un chant farouche et dansent le Branle des Gueusards (*Lou Brande di Gusas*).

Voici ce tableau, digne d'une Kermesse des grands peintres flamands, tableau endiablé, tourbillonnant et dont le français n'offre qu'une pâle image:

“ Mais pour qu'un branle soit bien fait, — se disent-ils, il faut qu'on flanque — au diable les chapeaux... Pif! Paf! recommencez! — Et les chapeaux volant au diable, — ils recommençaient formidablement: — Allons, les durs les indomptables! — Dansons un branle fou, le Branle des Gueusards!

Mais pour qu'un branle soit bien fait, — au diable, sus! il faut qu'on flanque — et vestes et gilets... Pif! Paf! recommencez! — Et les habits bas, de plus belle — poitrails velus et panses pleines, — tournaient, ronflaient comme sabots: — Dansons un branle fou, le Branle des Gueusards!

Mais pour qu'un branle soit bien fait, — au diable, sus! il faut qu'on flanque — culottes et souliers!... Pif! paf! recommencez! Et jetant bas les chausses: — Alerte, les camisards! A découvert — les caracoles extravagantes! — Dansons un branle fou, le Branle des Gueusards!

Mais pour qu'un branle soit bien fait, — au diable, sus! il faut qu'on flanque — ceintures et chemises... — Halte! interrompit le comte. Avant de jeter au feu — et vos chemises et vos âmes — n'oubliez pas que ces donzelles — n'ont rien montré encore! Et tout le monde rit. ”

C'est le tour, maintenant, des dames et des danses lascives: Flamenque la Tarasconnaise danse la *Bouleguette*, Malèn la *Revergade*, puis Fortunette, née à Colobrières, dans les Maures, s'élançe pour exécuter une Moresque, la danse de

l'Abeille, que Balandran, le musicien, accompagne sur son violon.

Voici cette danse de *l'Abeille* qu'il faudrait pouvoir citer dans son texte, car le provençal, ici, plus que jamais, laisse loin le français:

“ Sur Calendal muet, impassible, — elle, expressive étrangement, — épancha tout d'abord, à longs traits, la langueur — de ses grands yeux noirs; puis vivement, de toute part elle tourne la tête — avec un soubresaut, et manifeste — une terreur panique, et légère s'enfuit.

En émoi, pour éviter *l'abeille* — qui à son oreille bourdonne, — elle revient, — elle arrache, elle jette son chapeau bordé d'un galon d'or, — sa blanche coiffe catalane; les tresses — de ses cheveux roulés — flottent en boucles, pendant qu'elle se démène. Mais elle a beau courir: elle sent la bête — s'insinuer dans son vêtement... — De frayeur censée folle, elle arrache son *droulet*: — et de la belle les épaules, — comme des prunes mirabelles, — provoquent l'œil avide — de leur dehors ambré, harmonieux et mat.

Tantôt impertinente, au vaillant gars — elle fait la moue, et tantôt suppliante — elle le boit; et tantôt, courroucée, elle lui plante ses prunelles — comme deux couteaux; ou, pâle, — tantôt elle soupire mollement... — Mais le murmure de l'insecte — à la danse de nouveau émoustille ses pieds.

Oh! il n'y a qu'un cri et qu'un éclair, — quand, brusquement, comme un énergumène, — elle, portant les mains à son corsage ondé, — se délace tempétueuse, et laisse rebondir, la fille! — une éclosion voluptueuse — qui fait cligner les cils au jeune Cassidien.

Non! il ne s'agit plus de pantomime! — L'impudique pétille — de faire crier merci à l'insensibilité du jeune homme frémissante, — l'œil flamboyant, les dents qui grincent, — elle déchire tout, et radieuse, — s'élanche, dans le nu de toute sa beauté. ”

A ce moment, Calendal, qui s'est contenu tout au long du festin, se dresse, le poing levé, la mine austère:

“ — Oh! s'écrie-t-il, prostitution infâme! — Se peut-il? Se peut-il qu'un troupeau — de voleurs, de gouines abjectes — fasse dans la maison ses orgies et ses orges Et que la légitime reine, — la vierge pure, la victime — de ce fourbe gremlin, se meurtrisse les pieds — sur le Gibal? N'est-ce pas terrible — qu'en outre, une chaîne la rive — à l'opprobre de l'horrible gueux? — Et les tours du château ne tremblent-elles pas

De voir dans ton gîte, ô hermine, — crapuler cette vermine-là?... — Hors d'ici, *truandaille* et *ribaudaille*, pouah! — A la voirie que l'on s'en aille! — Hors d'ici tous, ou, Dieu me damne — je vous broierai, comme je broie — cette table, moi!... ”

Et Calendal saisit la table, la jette à terre, tandis que, poignards tirés, les convives s'élancent sur lui. Il les tient en respect avec ses pistolets, puis provoque Séveran à un combat singulier, ou bien, car l'amour suprême est dans l'extrême sacrifice, à le suivre sur le mont Venturi (le mont de la Victoire, près d'Aix) d'où ils se précipiteront tous les deux dans le gouffre du Garagai:

“ Viens, si cela ne glace pas ton sang, — viens, Estérelle sera libre! — Estérelle, cette lumière, cette splendeur qu'il serait dommage de ternir par le brouillard de notre

haleine, — mérite bien l'entier hommage — de nos vies. ”

A peine Calendal a-t-il fait cette proposition, où il atteint au sommet de l'amour pur, qu'il tombe à la renverse: un des estafiers, en rampant, par derrière, l'a fait ployer d'un coup de perche aux jarrets. Le comte Séveran empêche ses hommes de poignarder Calendal à terre. Il veut qu'on l'enchaîne et qu'il aille pourrir dans un cachot en attendant de pouvoir ramener auprès de lui Estérelle et de les faire mourir tous deux: — En selle! en selle, compagnons! — Sur les foulées de la gazelle — il est temps, ou jamais, de courir!

Tandis que le comte Séveran part avec ses cavaliers à la poursuite d'Estérelle, le chant douzième et dernier, *Lou Trelus* (la *Splendeur*), s'ouvre sur la délivrance de Calendal par Fortunette. Le héros va livrer une nouvelle et terrible bataille dont les péripéties nous tiendront en haleine jusqu'à la fin.

“ Jamais, dit-il, jamais, je ne pourrai atteindre — si je n'empoigne pas la rame! — Et il se hâte vers la mer — vers la mer qui l'attire, gisante au lointain, — et qui, aux rayons naissants de l'aube, — s'éveille lumineuse, et rose, et souriante. ”

Avant de pouvoir prendre la mer, à Cannes, il lui faudra descendre de pente en pente dans la vallée de Grasse. En quelques mots, en quelques vers rapides, car le temps presse, le poète peint cette traversée de la Provence orientale, l'arrivée sur la plage de Cannes du vaillant Calendal qui hèle des pêcheurs, embarque et côtoie les îles de Lérins, l'Estérel, Agay, la pointe de Saint-Tropez, les Iles d'Or, Hyères, Toulon, le cap Sicié, Ollioules, Bandol, les Lecques, enfin Cassis et l'Anse du Pec, où il amarre. Le voilà sur le Gibal, réveillant les gorges avec son buccin, et revoyant enfin Estérelle qu'il engage à fuir, tandis qu'il combattra Séveran et ses hommes qui gravissent déjà, eux aussi, la colline. Mais Estérelle ne veut pas fuir et, son bras nu appuyé sur l'épaule de son ami, un suprême épithalame s'exhale de son cœur, épithalame auquel elle mêle toute la Nature et qui est, en somme, l'idée centrale du poème:

“ Arbres du mont Gibal! Bois de pins, — bois d'yeuses, myrtes et genévriers! — et toi, soleil couchant! et toi, lande tranquille! — et toi, mer superbe à l'agonie, — je vous prends, moi, pour témoins — de mon éternel hyménée!... — Oiseaux de la forêt, chantez le chant de nocces!

O mon époux, ô mon doux maître, — maître absolu de tout mon être, — tiens, voici le poignard des vieux princes des Baux: — va, avec le cri de mes pères: *Au hasard!*... Et si, comme c'est probable, — tu ne demeures pas vainqueur, — sur-le-champ, ô mon beau, plonge-le dans mon sein!

O Dieu! O Dieu, suprême asile! puisque tu fis si malaisé — en ce bas monde, l'accès du grand amour, — pardonne aux âmes trop bouillantes — qui, impatientées par l'obstacle, — le franchissent... Et, vaillantes, — ouvre-leur la Clarté qui n'a point de brouillards! ”

Le défenseur d'Estérelle, du haut du Gibal, tandis que les balles sifflent autour de lui, fait rouler des blocs de rochers sur les assaillants. Plusieurs sont écrasés. Le comte

Séveran a alors l'idée d'appeler le feu à la rescousse et d'enfermer le Gibal dans un brasier de forge. Les buissons, les pins, les chênes, flambent bientôt et l'incendie se resserre autour de Calendal et d'Estérelle qui vont périr:

“ Mais, à travers la bise qui glapit, tout à coup, dans l'obscurité lointaine, don! — une cloche résonne et pleure, — don! don! sonnante à heure indue... — Le cœur de Calendal se hausse: — Cloche de Cassis, il a reconnu ta voix!

Sonne, cloche! Sonne à coups redoublés! — Et qu'à tes sons se précipite — tout un peuple! Ton fils, le fils que tu as baptisé, — s'en va périr de mort cruelle... — Des Cassidiens le cœur bondit; — Cassis lace sa robe, et tout entière — s'élance vers le bois qui flambe à l'horizon.

Sonne, cloche bénite! — Toutes les feuilles sont brouées, — la cime du Gibal prend feu... Les mécréants, — au bruit du tocsin, s'agitant — plus que jamais, hardis, dans les broussailles, — hardis! multiplient leurs brandons — pour atteindre le but de leur œuvre sauvage.

Quand, terrible, un déchirement craque — accompagné d'un cri horrible: — Le comte Séveran, ô miracle de Dieu! — sous le tronc, sous les branches — d'un grand pin tout en flammes, — est terrassé, hurlant, beuglant... — Par le milieu du corps il est saisi tout vif.

— Aïe! traîtreusement toi qui m'écrases, — crie-t-il en mourant, Dieu noir! sache — qu'à pieds joints j'ai foulé ton nom, tant que j'ai pu! — Oui, dit-il, du fond de cet abîme — où je roussis et où je râle, — moi, je te jette à la face mes crimes, — en dehors de ta loi glorieux d'avoir vécu! ”

Ainsi meurt, en blasphémant, le comte Séveran et, par contraste, c'est l'apothéose, dans l'amour et dans la gloire, de Calendal et d'Estérelle que les Cassidiens acclament sur la cime du mont:

— Calendal! Calendal! Plantons, plantons le Mai — au conquérant d'Estérelle! — Il glorifie et il tire de l'ombre — notre calanque de pêcheurs... — Nommons, nommons-le Consul, Consul perpétuel!

Disant cela, la multitude — fait cortège aux fiancés — aux fiancés généreux, amoureux, bienheureux: — et le soleil, dont l'empire est à Dieu, — le grand soleil monte, illumine, — en procréant sans limite ni fin — de nouveaux enthousiasmes, de nouveaux amoureux. ”

Ainsi finissent, dans une apothéose, les deux héros de cette épopée consacrée à la fois à la résurrection de la Provence historique et légendaire et à l'exaltation du pur amour. On chercherait en vain chez les troubadours et dans les chansons de geste françaises un poème aussi soutenu et où l'idéalisme l'emporte avec une telle puissance.

Je n'ai pu m'empêcher, au courant de cette analyse de *Calendal*, de marquer quelques réserves au sujet de sa composition. Il me semble que le poème eût gagné à être écrit selon la formule d'unité de *Mireille*. De cette façon les personnages eussent moins encouru le reproche qu'on leur a fait d'être des allégories. Dans cette voie on est allé fort loin.

Non seulement on a vu dans Estérelle la personnification de la Provence et, dans

Calendal, celle du Félibrige, ce qui, en plus d'un trait, et même dans l'ensemble, me paraît assez incontestable, mais encore on a voulu identifier le comte Séveran avec Simon de Montfort, avec la France et même avec l'Étatisme jacobin (!), alors que cette figure curieuse rappelle tout simplement Gaspard de Besse, fameux détrousseur, demi brigand, demi-chevalier, natif de Besse, près de Brignoles, et qui mourut roué à Aix en 1776.

Estérelle, évidemment, n'a pas la vérité de Mireille, ni sa grâce, ni sa candeur passionnée. C'est un être idéal dans lequel le poète a voulu confondre la princesse et la fée. Elle exprime pour lui, tantôt littéralement, et tantôt symboliquement, la doctrine de l'amour suprême, qui est dans le sacrifice extrême, de l'amour éducateur et libérateur. Quant à son nom, il l'a trouvé dans la tradition populaire qui veut qu'une fée Estérelle l'ait fait attribuer à la chaîne de montagne de l'Estérel qui va de Fréjus à Cannes. Mistral y a vu aussi, plutôt qu'un rapprochement avec le latin *sterilis*, qui a donné le provençal *esterle*, un rappel d'*estello* et, par conséquent, de sainte Estelle, patronne des félibres, donc, de Calendal.

Quant à ce personnage de Calendal, qui fait l'unité du poème, et qui le rend, à un si haut degré, héroïque et viril, disons qu'il est, tout simplement, l'incarnation du poète lui-même. Il en a l'enthousiasme, la force et la sagesse. Mistral lui prête sa vénération pour les aïeux et pour son père et fait sienne sa belle devise: — *Siegues umble emé l'umbl e mai fièr que lou fièr* (Sois humble avec les humbles et plus fier que les fiers).

Calendal est bien l'homme de la Provence, que le soleil, le vent et la mer ont formé et qui sent dans ses veines bouillonner un sang antique. Au cours des siècles, s'il arrive qu'on perde le sens des vocables et des traditions qu'ils expriment, on recherchera ces traditions dans la bouche de Calendal, ainsi que l'histoire d'un peuple qui eut sa splendeur, poétique, chevaleresque et guerrière.

En somme, *Calendal* est une geste provençale, à la fois moderne et légendaire et qui porte, en outre, en elle, l'idéal de l'amour féminin tel que le chantèrent les troubadours et, à leur suite, Dante et Pétrarque.

Une autre caractéristique de *Calendal*, c'est que ce poème est bien moins chrétien que *Mireille*. Un sens païen de la Nature et de sa toute-puissance s'y épanouit. Il suffit de se rappeler les véritables hymnes panthéistes par lesquels sont célébrées, au chant III, l'arrivée des anchois dans les eaux de Cassis et, au chant V, l'arrivée également des thons et leur massacre dans la madrague. L'abattage des mélèzes du Ventoux et l'épisode des Abeilles de la Nesque sont aussi des scènes d'une grandeur antique. Je sais bien que la Fête-Dieu, du Chant X, est une fête chrétienne. Mais le cortège comprend, surtout, dans les rues d'Aix, les dieux et les déesses de l'Olympe. Il est vrai qu'au centre figurent Moïse, le Christ et les douze Apôtres. Ainsi se superposent christianisme et paganisme, comme on voit, de nos jours, dans la cathédrale Saint-Sauveur, au bas de la nef de droite, près des colonnes d'un ancien temple romain changé en baptistère, une grande conque remplie d'eau bénite mais supportée par une belle amphore.

Mistral a voulu que son livre soit un hommage à l'humanité toute-puissante et c'est pourquoi Calendal accomplit de merveilleux travaux et mérite Estérelle parce qu'il est

allé des plus grossiers à ceux qui élèvent le cœur et l'esprit. Il y a dans son caractère comme une épuration et ce poème prend ainsi une haute signification. Il nous apporte le même enseignement que ce Faust, qui, dans les brumes germaniques, chercha aussi la vérité et le bonheur.

Enfin, le fait que *Calendal* a marqué une date dans les destinées du Félibrige n'est pas pour amoindrir ce poème. Nous allons voir ce que le mouvement de renaissance provençale a retiré de *Calendal* que Joseph d'Arbaud a si bien défini “ épopée, leçon, poème de l'énergie mistralienne ”.



XIII

L'APOGÉE DU FÉLIBRIGE

Nous entrons, avec ce chapitre, dans une contrée riante, mais qui sera parfois traversée de grands coups de vent et saupoudrée d'une poussière de rivalités et de querelles. Nous n'y trouverons pas toujours la seule poésie, et cependant les poètes y foisonnent. Or, ils appartiennent tous, nécessairement, à une profession qui les marque, voire à un parti. Tout le monde ne peut pas, comme Mistral, vivre sur ses terres, en paysan aisé. Il faut être libraire comme Roumanille; imprimeur comme Aubanel; juge de paix comme Félix Gras; ou, encore, avocat, notaire, professeur, journaliste, conservateur de musée, instituteur, postier, marchand d'huiles ou d'amandes, cultivateur, jardinier, charretier, curé, et puis poète. De là viennent le caractère social particulier du Félibrige, son pittoresque et ses vertus.

De là vient cet *estrambord*, cet en-avant, qui pousse les félibres parisiens, par exemple, avec Paul Arène, Paul Mariéton, Clovis Hugues, Charles Maurras, Maurice Faure et tant d'autres, à descendre le Rhône, à ressusciter le Théâtre Antique d'Orange, à fraterniser avec tout le Midi et toute la Latinité, à tenir, à Sceaux, des Cours d'amour, et à se réunir, pendant des années, au café Voltaire, aux Mardis du *Provençal de Paris*, où se retrouvaient, dans l'enthousiasme, autour d'Adrien Frissant, Véran, Loubet, Roux, Servine, de Courtois, Irma Perrot, Méré, Boissy, Dominique Durandy, Pierre Jalabert, Roux-Parassac, Valvérane, Jean Jullien, Élie Vézien, Renoyer, Louis Icart et tant d'autres Méridionaux.

Mais le Félibrige a aussi ses défauts, ses clans, ses mouvements, qui le font ressembler à tant d'autres institutions humaines. Nous ne nous occuperons, d'ailleurs, de lui, ici, que par rapport à Mistral et à ses œuvres.

C'est entre *Calendal* et les *Iles d'Or* qu'il atteindra son apogée.

La première idée de Mistral est d'élargir son champ d'action en resserrant les amitiés des Provençaux avec les Catalans. Ceux-ci sont déjà venus en 1867, en Provence, à

Font-Ségugne où aura lieu un grand banquet organisé par Milord Bonaparte-Wyse. En mai 1868 Mistral, en compagnie de trois autres félibres, se rend aux Jeux Floraux de Barcelone présidés par le poète Victor Balaguer. La chronique de l'*Armana* pour 1869, rédigée par Mistral, enregistre ainsi le fait: — William Bonaparte-Wyse, Frédéric Mistral de Maillane, Louis Roumieux de Nîmes et Paul Meyer, tous quatre messagers de la Provence et allant — qui l'aurait dit? — après cinq siècles de silence, d'oubli, de guerres et de séparation, renouveler le lien des vieux peuples du Midi et le concert antique de notre langue d'Oc.

Les quatre messagers furent reçus avec enthousiasme par les villes de Figueras, Gironne, Barcelone, Terrassa et La Bisbal. Ils allèrent jusqu'au sommet de Montserrat et assistèrent, au milieu d'ovations sans fin, à toutes sortes de banquets et de manifestations. Celles-ci ne prirent, du reste, jamais, un caractère dangereux, les libéraux catalans s'en tenant strictement à leurs revendications littéraires et Mistral s'abstenant de réciter la *Comtesse* que Balaguer avait interprétée, peu auparavant, comme étant la symbolisation de la Catalogne enfermée dans un cloître par la reine Isabelle d'Espagne.

Mais, dès le premier banquet, à Figueras, où il avait retrouvé non sans émotion le souvenir de son père qui s'y était battu, Mistral avait récité le magnifique salut qui, sous le titre de: *La Brassado* (L'Embrassade), figure dans les *Iles d'Or* et dont voici l'ardent début:

“ A la mémoire de nos ancêtres, — des Bérengers, du roi Don Pierre, — levons les verres, — Catalans, Provençaux, Limousins et Gascons! — A la mémoire du roi Don Jacques — et du royaume — d'Aragon!

Les strophes qui suivent ne sont pas moins ardentes:

“ Provence et Catalogne, amis, sont deux compagnes, — deux sœurs que la lumière enfanta en souriant. — Un jour, les amoureux entrèrent en campagne... — Adieu! l'une donna sa main au roi d'Espagne, — à celui des Français l'autre se maria. C'est égal, vive Dieu! les nobles et fortes races — n'oublient jamais les splendeurs de leur rang. — Ils ont beau dire: — Taisez-vous, vos gloires sont mortes! — Nous autres, qui savons ce que porte l'histoire — ensemble nous trinquons au bout de cinq cents ans.

O frères, que nous font les frontières ennemies et les noms différents de Français, d'Espagnols? — Malgré tout, plus que tout, la sympathie nous lie — si la mer est immense et vaste la garrigue, — nous les passerons bien, car nous sommes rossignols.

Conservons du passé les grandes fondations: — les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut; — mais tenons l'œil ouvert autant que la mémoire; — vers le libre avenir, clarté qui toujours croît, — cheminons confiants, sans peur et sans ressaut.

Cependant, si quelqu'un trouvait embarrassante — notre Cause, jeunesse, en avant toujours! Il est beau, — comme Majorque en fleurs, de lutter avec courage — contre le battement de la mer envieuse — et de ne jamais subir l'uniforme niveau! ”

Le mois d'après, le 24 juin 1868, comme s'il avait voulu contrebalancer ce que la *Comtesse* et l'*Embrassade* pouvaient avoir de subversif aux yeux de certains, Mistral écrivit le *Tambour d'Arcole*, un des poèmes les plus authentiquement français et patriotiques que notre littérature ait produits.

On sait que le tambour d'Arcole s'appelait André Étienne et qu'il était né vers 1777 à Cadenet (Vaucluse). Parti comme volontaire dans les Armées de la Révolution, dès l'âge de quinze ans, il avait fait, comme tambour à la 51^e demi-brigade, plusieurs campagnes et il se trouvait, le 17 novembre 1796, à Arcole, sur le pont de l'Alpone, affluent de l'Adige, au moment où Bonaparte saisissait un drapeau pour s'élancer contre les Autrichiens. Le petit tambour précéda le général en battant la charge et, en témoignage de son intrépidité, reçut un brevet et des baguettes d'honneur à titre de récompense nationale. Il mourut à Paris le 2 janvier 1838.

Mistral a conté avec une flamme étonnante l'exploit du tambour de Cadenet et dramatisé sa mort d'une façon non moins étonnante. Son poème est divisé en trois parties, mais qui ne disent, comme toujours, que l'essentiel: le Prologue, la Bataille et le Panthéon.

Le *Prologue* claque comme une *Marseillaise* dont il reproduit les premières paroles: — Allons! enfants de la patrie! — chantaient les beaux régiments! — Provençaux, Champenois, et Flamands, et Bretons, — tous camarades, sous les trois couleurs, au pas, — terribles, soulevaient la poussière — et marchaient contre l'Autriche... ”

La *Bataille*, dont le rythme change, va battre, elle aussi, la charge comme le petit tambour:

Ce n'est qu'une fauvette, — pauvre! mais son tambour — terrible parle, et parle — de liberté, d'honneur;

En colère, en furie, — il parle des vieillards, des fils, — il parle de la patrie — et fait dresser les cheveux... ”

Les jeunes comme les vieux soldats bondissent alors, et le pont est emporté à la suite de Bonaparte et du tambour.

Nous voici au *Panthéon*. Longtemps après, le petit tambour est devenu, après son heure de gloire, à son tour, un grognard, couvert de cicatrices, perclus, les cheveux gris. Il se trouve à Paris, songeant avec amertume à sa vieillesse pauvre et solitaire, quand, en passant devant le Panthéon, il lève la tête vers le fronton que le soleil dorait à ce moment:

“ Quand le soldat vit avec sa coupole — s'élever dans le ciel le Panthéon, — et qu'avec son tambour en bandoulière, — battant la charge, comme si c'était vrai, — il se reconnut, lui, l'enfant d'Arcole, — là-haut, tout à côté du Grand Napoléon.

Ivre de sa folie première, — en se voyant si haut, en plein relief, — sur les ans, sur les nues, sur les orages, — dans la gloire, l'azur et le soleil, — il sentit en son cœur un doux gonflement, — et raide mort tomba sur le carreau. ”

Par cette pièce que Mistral, dans une curieuse lettre à son ami Tavan souhaitait voir déclamée vers 1875 dans un grand théâtre de Marseille (1), par cette pièce et d'autres

qui vont suivre, n'a-t-il pas mérité les titres de poète et de félibre de France?

(1) Où il pensait, avec quelque raison, qu'elle ferait autant d'effet que la *Grève des Forgerons*, de Coppé (Communication *Loubetenco*).

Toujours en 1868, les 13, 14 et 15 septembre, les Provençaux rendirent aux Catalans leurs belles réceptions. Un grand banquet leur fut notamment offert à Saint-Rémy, où Millaud, directeur du *Petit Journal*, et originaire de cette ville, avait amené ses collaborateurs et des confrères de la presse parisienne, parmi lesquels Timothée Grimm, Francisque Sarcey, Charles Monselet, Paul Arène, Alphonse Daudet, etc.

C'est au cours de ce banquet que Francisque Sarcey fit connaître à Mistral un livre qui venait de paraître à Paris: *Français du Nord et Français du Midi*. L'auteur en était Eugène Garcin, un des amis de la première heure de Mistral et qui figure dans l'Appel aux poètes de Provence du Chant VIe de *Mireille*, où il est dit de lui:

“ Et toi, enfin, dont un vent de feu — agite, emporte et fouette l'âme, — Garcin, ô fils ardent du forgeron d'Alleins! ”

Dans ce livre, la *Comtesse* et *Calendal* étaient violemment combattus et le Félibrige nettement accusé de séparatisme. L'auteur fut, naturellement, traité aussitôt de traître et de renégat. Mais Mistral connut là, pour la première fois, à quels dangers l'exposaient certaines idées et l'entraînaient certaines têtes chaudes. Il fera, dès lors, et de plus en plus, la séparation de la poésie et de la politique et ne s'engagera jamais à fond pour la mise en pratique d'un fédéralisme français prématuré.

Déjà, l'année d'avant, il s'était refusé à suivre ses amis, Balaguer et Bonaparte-Wyse dans leurs menées et, malgré un voyage à Paris en leur compagnie, où ils auraient conspiré quelque peu, il avait vite retrouvé la paix de son âme en se consacrant exclusivement à ses travaux littéraires.

Pour connaître, du reste, les sentiments qui traversèrent son âme pendant la fin du second Empire, la guerre de 1870 et l'insurrection de la Commune, il faudra attendre la publication de ses Lettres autorisée seulement, nous l'avons dit, en 1964. Mais la lecture de certains de ses vers, datés de cette époque, ne permet pas de se tromper sur la profonde blessure que firent à son cœur de Français ces événements. Ce cœur saigna véritablement à tous les malheurs de la patrie. Nous voulons parler du *Psaume de la Pénitence*, écrit en novembre 1870, et du *Rocher de Sisyphe* écrit le 1er septembre 1871, recueillis l'un et l'autre dans les Sirventes des *Iles d'Or*.

Le *Psaume de la Pénitence* est une lamentation angoissée et dont il est impossible de ne pas être remué. Jamais les horreurs de la guerre et les souffrances d'une nation n'ont été décrites avec un tel accent et la lecture de ce poème constitue la plus douloureuse preuve du patriotisme mistralien et provençal. A chaque strophe, la plainte monte et retombe. Nous ne pouvons citer la litanie entière. Voici, du moins, en français, les dernières strophes particulièrement tragiques, et qui pourraient hélas!, être écrites d'hier:

“ Seigneur, au nom de tant de braves — qui sont partis — sans défaillir, — et

valeureux, dociles et graves, — ensuite sont tombés — dans les combats;
 Seigneur, au nom de tant de mères — qui pour leur fils — vont prier Dieu, — et qui,
 ni l'an prochain, hélas! — ni l'autre année, — ne les reverront;
 Seigneur, au nom de tant de femmes — qui ont au sein — un petit enfant — et qui,
 pauvrettes! de larmes mouillent la terre — et le drap de leur lit;
 Seigneur, au nom des pauvres gens, — au nom des forts, — au nom des morts — qui
 auront péri pour la patrie, — pour leur devoir — et pour leur foi;
 Seigneur, pour tant de revers — pour tant de pleurs — et de douleurs, — pour tant de
 villes ravagées, — pour tant de sang — vaillant et saint!
 Seigneur, pour tant d'adversités, — de massacres, — d'incendies; — pour tant de
 deuil sur notre France, — pour tant d'affronts — sur notre front;
 Seigneur, désarme ta justice! — Jette un regard — par ici-bas; et enfin écoute les cris
 — des meurtris — et des blessés!
 Seigneur, si les cités rebelles, — par opulence ou par folie, — ont fait déverser ta
 balance, — en regimbant et te niant;
 Seigneur, devant le souffle alpestre — qui loue Dieu, — hiver, été, — tous les arbres
 de la campagne — obéissants — plient ensemble;
 Seigneur, la France et la Provence — n'ont failli — que par oubli; — pardonne-nous
 nos offenses, — car nous regrettons — le mal d'autrefois.
 Seigneur, nous voulons devenir des hommes; — en liberté — tu peux nous mettre! —
 Gallo-Romans et fils de noble race — nous marchons droit — dans notre pays;
 Seigneur, nous ne sommes pas les auteurs du mal; envoie ici-bas un rayon de paix! —
 Seigneur, viens en aide à notre Cause, — et nous revivrons — et nous t'aimerons ”
 (1).

(1) La comparaison de certaines strophes du *Psaume de la Pénitence*, d'après les éditions successives des *Iles d'or*, prouverait, si nous en avons la place, quel patriotisme français Mistral mettait dans la moindre de ses corrections. Nous n'en citerons qu'une: dans le texte de 1876, il y avait: *Seigneur, si la Cité rebelle*, ce qui, incontestablement, visait Paris; dans le texte de 1889, il y a: *Seigneur, si les cités rebelles* et la strophe suivante, très explicite, était ajoutée.

L'autre Sirventes, le *Rocher de Sisyphe*, est écrit en alexandrins et il exprime, à l'aide de la légende bien connue, les réflexions amères d'un Français devant les inutiles efforts de ses contemporains pour hisser le rocher du Progrès. Le morceau ne manque pas d'éloquence. Après la description du supplice de Sisyphe, le poète en fait l'application au temps de la Commune et on peut comparer la verve du Mistral patriote à celle du Victor Hugo des *Châtiments*.

Cependant le calme renaît dans le pays et il se donne, de nouveau, tout entier, à son apostolat félibréen, préparant avec Roumanille, Aubanel et de Berluc-Perussis, les fêtes du Centenaire de Pétrarque qui auront lieu, en juillet 1874, à Avignon. A cause de la situation internationale, fort confuse, il fallut à Mistral une vigilante diplomatie afin de concilier, pour la plus grande gloire du Félibrige, France, Espagne et Italie.

Les fêtes d'Avignon ayant réussi, l'année d'après Mistral et ses amis organisent des

Jeux Floraux à Montpellier.

Depuis longtemps le Félibrige avait passé le Rhône et s'était solidement installé dans la vieille cité universitaire où avait été fondée, en 1869, la Société des Langues Romanes. Présidés par Mistral et par Egger, ces Jeux Floraux, auxquels assistaient encore: Gaston Paris, Michel Bréal, Paul Meyer pour la France et Victor Balaguer, Albert de Quintana et Mila y Fontanals, pour l'Espagne, marquèrent l'extension du Félibrige dans la voie de la Latinité et de la Romanité. Le provençal prit ainsi rang parmi les langues modernes issues du latin et des chaires lui furent consacrées dans la plupart des grandes Universités d'Europe et d'Amérique.

Mistral prononça à ces fêtes de 1875 à Montpellier un de ses plus beaux discours dans lequel il exaltait ainsi la France, notre mère:

“ La France, vous le savez, n'a pas toujours penché la tête sur son cœur endolori; la France, notre mère, a été autrefois la reine des nations par les arts de la paix et par ceux de la guerre. Mais le monde, en ce temps-là, vivait plus naturel, et l'on n'avait pas honte de s'exprimer comme sa mère, et l'on ne rougissait pas de son village, et, pour aimer la France, il n'était pas nécessaire de balbutier français. Car, que l'on s'appelât le chevalier d'Assas, ou le tambour d'Arcole, quand il fallait partir, on partait; quand il fallait mourir, on mourait...

Ne l'oublions pas, l'amour de la patrie n'est pas le résultat d'une opinion, ni d'un décret, ni d'une mode. Le grand patriotisme naît de l'attachement que l'on a pour son pays, pour ses coutumes, pour sa famille, et les meilleurs soldats, croyez-le bien, ne sont pas ceux qui chantent et qui crient après avoir bu; ce sont ceux qui pleurent en quittant leur maison.

Par conséquent, Messieurs, si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes: la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la vieille langue du pays; et, cité par cité, province par province, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur, pour glorifier diversement le nom de France. ”

Mais nous voici à la première Sainte-Estelle, célébrée en 1876 dans la salle des Templiers d'Avignon et à laquelle furent adoptés les statuts du Félibrige, véritables statuts de l'âge d'or, a écrit Joseph Loubet qui les a commentés dans le *Provençal de Paris* et que l'on peut résumer ainsi:

“ Le Félibrige, qui prenait comme symbole, en mémoire de ses Sept fondateurs et de Sainte-Estelle, une étoile à sept rayons, était divisé en *maintenances*, représentant un grand dialecte d'Oc, administrées par un syndic et divisées elles-mêmes en écoles dirigées par un *cabiscol* et dont les membres adhérents, ou *mainteneurs*, étaient en nombre illimité. Il y avait cinquante *majoraux* dont la réunion formait le *Consistoire félibréen* dont le grand chef était le *Capoulié* élu pour sept ans et qui gardait la Coupe donnée par les félibres catalans. Il y avait, auprès du *Capoulié*, des *assesseurs* désignés par les maintenances et il désignait lui-même un chancelier et un vice-chancelier qui devaient l'assister dans ses fonctions. Tous les sept ans, à une date aussi rapprochée que possible du 21 mai, on tenait une séance du consistoire, un banquet où circulait la Coupe et les *Grands Jeux Floraux* dont le lauréat choisissait la *Reine* du Félibrige.

Admirons, en passant, toute cette administration sortie du génie organisateur de Mistral, et, avec Gaston Paris, combien les noms ainsi mis en honneur, et qui sont en partie empruntés au vocabulaire de l'ancien Consistoire de la Gaie Science, sont bien trouvés, à la fois archaïques et neufs.

Comme s'il n'attendait que la promulgation de cette Constitution, Mistral, quatre mois après, le 27 septembre 1876, à Dijon, se maria avec Mlle Marie-Louise Rivière et décida d'habiter la maison qu'il venait de faire construire et dans laquelle il achèvera sa longue et harmonieuse vie (1).

(1) Sur son mariage, Mistral s'est toujours montré de la plus grande discrétion. Il écrit, cependant, à Alphonse Daudet, le 25 août 1876: — J'ai trouvé enfin l'enchantement, l'incarnation de ce que je cherchais dans Mireille et dans Estérelle; c'est te dire que je fais un mariage de poète: je suis amoureux et elle est amoureuse. Le même jour il écrivait encore à Louis Roumieux: — Elle est charmante, belle, passionnée pour les choses grandes et héroïques. Et, le 17 septembre, à Bonaparte-Wyse: — J'ai rencontré enfin mon idéal.

Ce mariage, qui avait uni, comme le dira Aubanel, dans son *Chant des Noces de Mistral*, le génie à la beauté, fut extrêmement heureux. Quoique Bourguignonne, Mme Mistral se familiarisa vite avec le provençal, qu'elle arriva non seulement à parler dans la perfection, mais à écrire avec beaucoup de grâce. Affectueuse et discrète, elle sut se tenir dans l'ombre de son mari et veiller sur sa santé et sur sa gloire.

Deux ans après, en mai 1878, on célébra la Sainte-Estelle à Montpellier et on donna à ces fêtes un tel éclat qu'elles marqueront l'apogée des idées félibréennes et des affinités latines. Elles furent l'occasion de deux grandes joutes littéraires: les Jeux Floraux du Félibrige dont le lauréat fut un Catalan, Marti y Folguera de Reus, lequel choisit pour Reine du Félibrige la jeune épouse de Mistral; puis un second concours proposé par les Catalans sur ce thème: *Le Chant du Latin* et dont le lauréat fut le poète roumain Vasile Alecsandri. Mais c'est Mistral qui triompha, en réalité, dans ces fêtes, car, s'il avait demandé le prix pour la poésie d'Alecsandri, fort belle dans sa simplicité et sa couleur orientale, il n'avait pas moins écrit, sur ce même sujet et à cette même occasion, une de ses poésies les plus justement célèbres: *l'Ode à la Race Latine*. Quand il la récita sur la place du Peyrou, il provoqua un enthousiasme délirant, qui se renouvelle d'ailleurs toutes les fois qu'on lance devant une foule méridionale ces strophes ardentes qui commencent ainsi:

“ Relève-toi, race latine, — sous la chape du soleil! — Le raisin brun bout dans la cuve, — et le vin de Dieu va jaillir!

Avec ta chevelure dénouée — aux souffles sacrés du Thabor, — tu es la race lumineuse — qui vit d'enthousiasme et de joie; — tu es la race apostolique — qui met les cloches en branle; — tu es la trompe qui publie, — tu es la main qui jette le grain. Ta langue mère, ce grand fleuve, — qui se répand par sept branches, — versant l'amour et la lumière — comme un écho du Paradis, — ta langue d'or, fille romane —

du Peuple-Roi, est la chanson — que rediront les lèvres humaines — tant que le Verbe aura raison... ”

Les vers que nous avons cités dans ce chapitre depuis l'*Embrassade* et le *Tambour d'Arcole*, en passant par le *Psaume de la Pénitence*, le *Rocher de Sisyphe* et l'*Ode à la Race Latine* sont extraits des *Iles d'Or*, dont deux éditions se succédèrent en 1875 et 1878, et dont il nous faut parler, maintenant, dans leur ensemble.



XIV

LE MOINE DES ILES D'OR

En 1875, Mistral publie chez Roumanille, en Avignon, *Lis Isclo d'Or*, recueil de *pouèsio diverso em' uno prefàci biougrafico de l'autour escricho pèr éu-meme*; puis, en 1878, toujours chez Roumanille, une seconde édition, revue et corrigée; enfin, en 1889, une nouvelle édition, définitive, chez Lemerre, à Paris.

A comparer ces trois éditions (toutes avec la traduction littérale en regard) on peut juger des scrupules du poète, de son souci de la composition et de la perfection. Il a, en effet, à chaque fois, retranché, ajouté, corrigé.

L'originale avignonnaise comprend une savoureuse Préface biographique dont Mistral reprendra les principaux traits dans ses *Mémoires et Récits* et dans laquelle il marque de cette façon la place et la signification des *Iles d'Or*:

“ Entre temps, dans le Midi, s'était accompli un grand travail. Grâce à la persistance du jaillissement félibréen coulant continuellement dans les veines du peuple par le canal de l'*Armana* et des autres écrits, un public amical et de plus en plus nombreux applaudissait à nos efforts. Les cités, jalouses d'encourager le mouvement, donnaient chacune à leur tour des fêtes au Félibrige; on créait des prix pour nos lauréats; on fondait des Revues pour étudier la langue et les âpres Pyrénées n'empêchaient plus Catalans et Provençaux de se rendre visite ni de fraterniser.

Or donc, les poésies composées par moi, tantôt aujourd'hui, tantôt le lendemain, en ces occasions, avec les pièces détachées qui, depuis vingt ans, me sont venues pêle-mêle, selon des fantaisies ou des émotions diverses, voilà le contenu du livre que j'ai nommé *Les Iles d'Or*.

Ce titre, j'en conviens, peut paraître ambitieux; mais on me pardonnera quand on saura que c'est le nom de ce petit groupe d'îlots arides et rocheux qui se dore au soleil sous la plage d'Hyères. Et puis, à dire vrai, les moments célestes dans lesquels l'amour ou l'enthousiasme ou la douleur nous font poète, ne sont-ils pas, de cette vie, les oasis, les *Iles d'Or*? ”

On ne saurait mieux dire. Peut-être, aussi, Mistral a-t-il songé à ce *Moine des Iles d'Or* dont il parle dans une des Romances de son livre, écrite en 1868, et dans laquelle, louant la *Reine Jeanne*, il fait le songe d'être né au temps de l'exquise souveraine et termine sur ces strophes nostalgiques:

“ Lisant le Moine, — celui des Iles d'Or, — voilà le songe — que fait souvent mon cœur. — Dix fois sur onze — il me semble que les morts ont — moins de vieillesse — que les vivants d'aujourd'hui; — car, dans tout son orgueil, — le siècle meurt d'ennui — et sans les jeunes filles — que largement nous donne — le divin Bienfaiteur, — la joie prendrait fin.

Mais les paysannes — entendent peu aux vers, — et les bourgeoises — comprennent de travers. — La loi française — a tout mis à l'envers: — nos marquises, nos inspiratrices, — malgré gelées et temps gris, — de nos jours à Paris demeurent; — et mon âme idolâtre — vers Jeanne ou Cléopâtre, — faute d'autre aliment, — erre amoureusement. ”

Ce Moine des Iles d'Or qui fait ainsi rêver si poétiquement Mistral est l'auteur apocryphe d'une biographie des Troubadours d'après laquelle Jean de Nostradamus aurait écrit la sienne.

Nouveau Moine des îles d'Hyères, de Porquerolles, du Titan ou de Port-cros, Mistral a enfermé dans son recueil toute son ardente foi provençale. C'est elle qui fait l'unité de ces Chansons, de ces Romances, de ces Sirventes, de ces Rêves, de ces Plaintes, de ces Sonnets, de ces Chants Nuptiaux et de ces Saluts.

A cette seule énumération on voit que l'un des principaux caractères du génie lyrique de Mistral est d'être, comme le voulait Goëthe qui voyait dans l'occasion l'origine de tous les chefs-d'œuvre, un admirable poète de circonstance. Les fêtes, les anniversaires, les naissances, les mariages, les félibrées, tout est pour lui prétexte à effusions, toujours appropriées, graves ou narquoises, joyeuses ou mélancoliques, d'une éloquence directe et d'un lyrisme chantant. Il est certain que les *Iles d'Or* et les *Olivades* n'ont pas tout recueilli et qu'on retrouvera dans des journaux du temps, des revues, des almanachs, dans des lettres, bien des vers, brindes ou épithalames, dignes d'être sauvés et de former un beau livre de *Rapugo*.

Avant tout, Mistral a mis en honneur, dans les *Iles d'Or*, comme il l'avait fait dans *Mireille*, et comme il le fera dans la *Reine Jeanne* et dans les *Olivades*, un genre dédaigné: la chanson, qui est pour lui le meilleur moyen d'aller au peuple par le fait qu'associée à la musique elle s'insinue dans les cœurs et reste dans les mémoires.

Évidemment Mistral s'est souvenu de l'influence qu'ont eue sur lui les chansons de son enfance, celles de sa mère, celles des travailleurs du Mas du Juge. Ses chansons et ses romances des *Iles d'Or* épousent tous les rythmes et tous les sujets.

“ Personne, a écrit Charles Maurras, n'a réussi comme lui à mettre en des chansons d'une intensité de vie extraordinaire les figures, les sentiments et les imaginations du passé... Il a créé ce genre en provençal. ”

Cela est vrai. Mais le présent n'est pas oublié. A preuve, entre autres, la pièce qui ouvre le recueil, cet *Hymne au Soleil*, popularisé, depuis juin 1861, par tous les Orphéons de Provence, et dont la gaîté court, de strophe en strophe, comme une

flamme. La pièce qui suit, *Le Bâtiment*, est une poésie également actuelle. Elle célèbre, sur un rythme qui se balance comme le navire, une traversée de la Méditerranée, des Baléares à Marseille, avec un chargement d'oranges:

Lou bastimen vèn de Maiorco
Emé d'arange un cargamen!
An courouna de vèrdi torco
L'aubre-mèstre dóu bastimen;
Urousamen
Vèn de Maiorco
Lou bastimen...

C'est-à-dire: Le bâtiment vient de Majorque — avec un chargement d'oranges: — on a couronné de guirlandes vertes — l'arbre-maître du bâtiment; — heureusement — de Majorque arrive — le bâtiment...

L'Arlatenco (l'Arlésienne), *La Coutigo* (le Chatouillement), *Lis Enfant d'Ourfièu* (les Enfants d'Orphée) composés en 1867 pour la Société chorale du même nom de Marseille, *La Coupo* (La Coupe), de la même année, et qui est devenue le Chant National des Provençaux qu'on écoute religieusement et tête nue et, enfin, *Li Bon Prouvençau* (Les Bons Provençaux), qui se chantent sur l'air: “ Si le roi m'avait donné — Paris, sa grand ville ”, toutes ces chansons sont des poésies de circonstance, par lesquelles le poète s'adresse à son peuple, soit qu'il veuille l'enflammer, soit qu'il veuille le réjouir.

Après le *Tambour d'Arcole*, dont nous avons dit la haute signification française, s'ouvrent les *Romances*. La première est cette *Belle d'Août* que Mistral composa, nous l'avons vu, à dix-sept ans et qui vaut bien des ballades romantiques. *Lou Porto-Aigo* (l'Aqueduc), qui vient ensuite, et qui se chante sur l'air: *O pescator dell'onda* est un chef-d'œuvre de grâce preste, de malice et de prosodie. Elle débute ainsi:

En Arle, au tèms di Fado,
Flourissié
La rèino Pounsirado,
Un rousié;
L'empeiraire rouman
Ié vèn demanda sa man;
Mai la bello en s'estremant
Ié respond: — Deman!

C'est-à-dire: En Arles, au temps des Fées, — florissait — la reine Ponsirade, — un rosier! — L'empereur de Rome — vient lui demander sa main; — mais la belle, en s'enfermant, — lui répond: — Demain!...

Comme l'empereur romain revient à la charge, la reine lui promet d'être à lui s'il amène sur un pont l'eau de la Fontaine de Vaucluse. Aussitôt cent mille terrassiers ou fontainiers se mettent au travail. On éventre les collines, on perce droit à travers les Alpilles et l'Aqueduc, un jour, déverse dans Arles les eaux pures de la Sorgue. Comme l'empereur vient offrir l'Aqueduc à la Reine celle-ci lui fait cet accueil:

*Merci, grand emperaire,
Sias trop bon!
Mai au sòu poudès traire
Voste pont:
I'a'n pichot barralié
Que iéu ame à la foulié
E que m'adus l'aigo au lié...
Adiéu, cavalie!*

C'est-à-dire: Merci, grand empereur, — c'est trop de bonté! — Mais vous pouvez jeter bas — votre pont: — un petit *barralié* (porteur d'eau dans un baril) — que j'aime à la folie — m'apporte l'eau au lit... — Adieu, cavalier!

Les romances suivantes: *L'Amiradou* (Le Belvédère), *La Tourre de Barbentano* (La Tour de Barbentane), *Lou Renegat* (Le Renégat), *Catelan lou Troubaire* (Le Troubadour Catelan), *La Cadeno de Moustié* (La Chaîne de Moustiers), *la Reino Jano* (La Reine Jeanne), *La Princesso Clemenço*, exaltent encore le sentiment populaire autour de faits légendaires ou historiques. Nous ne pouvons, faute de place, analyser toutes ces romances, mais, puisqu'il faut faire un choix, arrêtons-nous au *Renégat*, à la merveilleuse aventure de ce Jean de Gonfaron qui, pris par des corsaires et devenu, chez les Turcs, général d'armée, puis le préféré de la fille du roi, laisse celle-ci parce qu'un soir, sur le rivage, il a entendu l'équipage d'un bâtiment prêt à lever l'ancre chanter marseillais.

Chacune des strophes de la romance est coupée par ce refrain, qui en rythme le mouvement et en exprime toute la morale:

*Bèure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felicita;
Mai sus la Mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.*

C'est-à-dire: Boire l'allégresse — avec une amie — est de Mahomet la félicité; — mais sur la montagne — manger des châtaignes — vaut mieux que l'amour sans la liberté.

Pour mieux savourer ce refrain, il faut se dire que Gonfaron, dans le Var, est renommé pour ses marrons.

Donc Jean de Gonfaron, lassé d'être esclave, a renié sa foi, s'est fait musulman, est devenu à la guerre si glorieux que la fille du roi lui dit un jour:

“ J'ai dans mon jardin une verte allée; — le vent d'Occident — y chante alentour, — le vent de la mer, la fraîche brise, — qui des tubéreuses — épanche l'odeur.

Il y a sous l'allée un siège de marbre, — auprès d'un érable; — ce soir, je t'y attends. — Moi, je t'enverrai mon vieil esclave noir: — tu n'as qu'à le suivre — en fermant les yeux. ”

Jean de Gonfaron se rend au rendez-vous et voici la troisième partie de la romance, dont la seconde strophe est d'une très émouvante beauté:

“ Or, croiriez-vous bien qu'étant à l'affût — de l'heure prospère — sur le rivage, — Jean, d'un bâtiment prêt à lever l'ancre, — entend l'équipage — chanter marseillais.

Comme l'eau jaillit à un coup de rame, — un flot de larmes — crève son cœur dur; — l'expatrié pense à la patrie, — et troublé se reproche — d'être avec les Turcs.

Et sans considérer à quel prix le départ, — il accoste vite — le petit navire: — et il laisse la belle à son banc de marbre, — le turban, le sabre, — et tout l'attirail.

Puis, comme il partait, debout, sur la tartane: — Adieu, ma sultane! — dit le sacripant. — Tu as fait un paradis de mon purgatoire, — mais de nostalgie — il faut que je m'en aille.

Car notre Provence est tellement belle — que s'en ressouvient — tel qui ne le croit; — elle nous remplit d'amour et de larmes — et supplante même — les filles de roi. ”

Nous arrivons aux *Sirventes*, pièces capitales, pièces vibrantes du plus pur enthousiasme félibréen, entre lesquelles il nous serait malaisé de choisir également, si nous n'avions déjà cité les principales: *Aux poètes Catalans*, *La Comtesse*, *Le Psaume de la Pénitence*, *le Rocher de Sisyphe*, *A la Race Latine*. Mais il nous faut citer encore *L'Espouscado*. Cette *Eclaboussure*, qui date du 2 novembre 1888 et, par conséquent, de la dernière édition des *Iles d'Or*, est, d'un bout à l'autre, un farouche cri de colère contre la centralisation et ceux qui attaquent la langue provençale. Jamais encore le poète n'avait fait un tel appel aux richesses satiriques du vocabulaire populaire et il est bien dommage de ne pouvoir en épinglez ici quelques strophes dans leur texte.

L'Espouscado se termine par une magnifique glorification de la terre et du paysan. Le poète, après avoir secoué, dans sa colère, tous ceux qui renient leur langue maternelle, se tourne vers les paysans, les pêcheurs, les bergers qui la parleront encore, vers tous ceux qui connaîtront encore l'heure au soleil, et il s'écrie:

“ Mais, les aînés de la nature, — vous autres, les gars hâlés — qui, dans l'antique langage, — avec les filles vous parlez, — n'ayez peur: vous resterez les maîtres! — Tels les noyers de la lande, — rugueux, robustes, calmes, immobiles, — pour tant qu'on vous exploite et tant qu'on vous maltraite, — ô paysans (comme on vous nomme) — vous resterez les maîtres du pays.

Environnés de l'ampleur — et du silence des guérets, — tout en vaquant à vos travaux, — toujours attachés à la terre, — vous voyez, au lointain, comme des accidents du temps, — passer la pompe des empires — et l'éclair des révolutions: —

pendus au sein de la patrie, — vous verrez les barbaries passer — et passer les civilisations. ”

Le poème suivant, *La Fin du Moissonneur* (qui n'est pas, comme on l'a dit, un extrait du poème des *Moissons*), nous apporte une autre louange de la terre et du paysan, louange qui, sous forme de tableau, n'est pas moins éloquente, ni moins pathétique.

Écrit en juillet 1853, c'est-à-dire au moment où Mistral composait *Mireille*, ce poème contient la même ferveur rustique que l'épopée et la même antique grandeur. Un vieux moissonneur a reçu, en plein travail, en plein soleil flamboyant sur les épis d'or, un terrible coup de faucille au flanc, car il s'était arrêté un instant et le grand gars qui le suivait n'a pu retenir l'élan de sa lame. Le vieux moissonneur est là, couché sur la javelle, tout pâle et tout sanglant et c'est lui qui reconforte les lieuses et les autres moissonneurs qui l'écoutent en pleurant:

“ Lieuses, ramassez les épis: — ne vous occupez pas de moi! — Le blé gonflé et mûr s'égrène au vent d'été: — ne laissez pas, lieuses, aux oiseaux, aux fourmis, — le blé qui vient de Dieu. ”

Sublime, il dit encore:

“ A quoi bon pleurer, lieuses? C'est fait! — Cent ans de doléances ne retarderaient pas l'heure... — Mieux vaudrait chanter, peut-être, avec les jeunes gars, — car moi, avant vous autres, j'ai terminé ma tâche... ”

Dans une suprême invocation le moissonneur mourant va se tenir sur la hauteur où agonisent les paladins dans la *Chanson de Roland*. Écoutons-le:

— O Monseigneur Saint-Jean, s'écria-t-il, Saint-Jean d'été, — patron des moissonneurs, père des pauvres gens, — dans votre Paradis souvenez-vous de moi!

J'ai quelques oliviers que, dans la rocaille, — je plantai voilà deux ans; quand la chaleur arrive — le terrain où ils sont ressemble à de la braise, — O Monseigneur Saint-Jean, aujourd'hui le soleil brûle, — de mon coin d'oliviers souvenez-vous aussi. Là-haut, dans nos Montagnes, ma pauvre famille — doit attendre les sous que chaque année je lui portais. — Mais maintenant, à la Noël, ils souperont sans moi... — O Monseigneur Saint-Jean, veillez sur ma fille, consolez ma chère femme, élevez mon fils.

Si, parfois, j'ai murmuré, pardonnez-moi! La faucille — lorsqu'elle rencontre un caillou, crie, elle aussi: — ô Monseigneur Saint-Jean, Saint-Jean, l'ami de Dieu, — patron des Moissonneurs, père des pauvres gens, dans votre Paradis, souvenez-vous de moi!...

Après ce chef-d'œuvre dont l'ampleur, a dit Albalat, dépasse Virgile et dans lequel Mistral a mis, comme dans *Mireille*, ses émotions d'enfance et de jeunesse au Mas paternel, le poète nous découvrira quelques-uns de ses rêves et nous fera entendre quelques-unes de ses plaintes avec *Li Pantai* et avec *Li Plang*.

Contrairement à une opinion souvent exprimée, Mistral, dans les *Iles d'Or*, ne s'en est pas tenu à la seule célébration de la Provence légendaire ou historique, il ne s'est pas totalement effacé, il n'a pas pratiqué un art impersonnel. On est toujours de son temps

et ce n'est pas en vain que Mistral est le contemporain de Lamartine, de Victor Hugo, de Vigny, d'Alfred de Musset, sans parler de Théophile Gautier. Qu'on le veuille ou non, le beau lyrique qu'il était s'est aussi confessé à la manière romantique, ou plutôt, à la manière de tous les grands poètes. Il l'a fait, il est vrai, avec la sobriété qui caractérise son art. Mais nous allons surprendre quelques-uns des battements de son cœur, car il exprimera, maintenant, ses propres sentiments, ses douleurs et ses joies. On peut dire que c'est dans les *Iles d'Or* qu'il s'est le mieux révélé poète de France, de la haute lignée ronsardienne, malherbienne, lamartinienne et hugolienne.



XV

LE CŒUR DU POÈTE

Le premier poème de la partie des *Iles d'or* intitulée *Li Pantai* (Les Rêves) a été composé en même temps que *Mireille* s'achevait. C'est la *Communion des Saints*, qui parut dans l'*Armana Prouvençau* pour 1859. Mistral y a mis tellement de lui-même, et de ses sentiments catholiques, que, par deux fois, à la Sainte-Estelle de Cannes, en 1887, puis à celle d'Arles, célébrée en 1899 dans le cloître de Saint-Trophime, il fut empêché par les larmes de continuer la récitation de son poème.

On a divulgué (Albert Thibaudet) que le poète était alors amoureux d'une belle Arlésienne qu'il rêvait d'épouser et que c'est pour elle qu'il écrivit la *Communion des Saints*. Par ailleurs, Jules Vèran a rapporté que cette délicieuse rêverie avait son origine dans une vision réelle.

Quel que soit le fondement du merveilleux poème, en voici la traduction intégrale, car on n'en saurait rien élaguer:

“ Elle descendait, en baissant les yeux, — l'escalier de Saint-Trophime — C'était à l'entrée de la nuit, — on éteignait les cierges des vêpres. — Les Saints de pierre du portail — comme elle passait, la bénirent — et de l'église à sa maison — avec les yeux l'accompagnèrent.

Car elle était sage ineffablement, — et jeune et belle, on peut le dire; — et dans l'église nul peut-être — ne l'avait vue parler ou rire. — Mais, quand l'orgue retentissait, — pendant que l'on chantait les psaumes, — elle croyait être en Paradis — et que les anges la portaient.

Les Saints de pierre, la voyant — sortir tous les jours la dernière — sous le porche resplendissant — et s'acheminer dans la rue — les Saints de pierre bienveillants — avaient pris en grâce la fillette; — et quand, la nuit, le temps est doux, — ils parlaient d'elle dans l'espace.

— Je voudrais la voir devenir, — disait saint Jean, nonnette blanche — car le monde est orageux, — et les couvents sont des asiles. Saint Trophime dit: — Oui, sans doute! — Mais j'en ai besoin dans mon temple — car dans l'obscur il faut de la lumière, — et dans le monde il faut des exemples. ”

— O frères, dit saint Honorat — cette nuit, dès que luira la lune — sur les lagunes et dans les prés, — nous descendrons de nos colonnes, — car c'est la Toussaint: en notre honneur — la sainte table sera mise. — A minuit Notre-Seigneur — dira la messe aux Aliscamps.

— Si vous me croyez, dit saint Luc, — nous y conduirons la jeune vierge; — nous lui donnerons un manteau bleu — avec une robe blanche. — Et cela dit, les quatre Saints — tels que la brise s'en allèrent, — et de la fillette, en passant, — ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

Le lendemain de bon matin — la belle fille s'est levée... — et elle parle à tous d'un festin — où elle s'es trouvée en songe: — elle dit que les Anges étaient dans l'air, — qu'aux Aliscamps table était mise, — que saint Trophime était le clerc — et que le Christ disait la messe. ”

Dans le poème *Romanin* qui vient ensuite et qui est daté Saint-Rémy-de-Provence, 1860, le poète se met en scène, mais c'est pour être repris de la nostalgie de la Provence d'autrefois. Il grimpe sur la montagne où se dressent les ruines du castel illustre et désolé de Romanin et, dans le soir tombant, il évoque la belle châtelaine, Stéphanette de Gantelme. Celle-ci lui apparaît et, peu à peu, l'antique manoir ressuscite et se peuple d'âmes qui prennent forme humaine avec, robe de vierge ou haubert de bataille.

Les plus beaux noms chantent, mélodieusement et mélancoliquement, dans les vers du poète: Bertrand d'Allamanon, Azalaïs, Pierre de Châteauneuf, Jeanne des Porcelets, Gui de Cavaillon, Hugone de Sabran, Guillaume des Baux, Raimbaud de Vacqueiras, Béatrix de Montferrat, Bertrand de Born, Douce de Moustiers, Alix de Meyrargues, Blacas le Grand, Pierre Vidal, la Comtesse de Die, Laure d'Avignon, Blanchefleur de Flassan... Nous revoyons le Moine des Iles d'Or qui dit: — Remémorez-vous que la vie était un songe!

Et tous disaient, enfin: — Souvenez-vous de nous!

Le rêveur a cessé de rêver et le magique poème évocateur — un des plus beaux du recueil — se termine ainsi:

*Pièi tout s'esvanigué pau à pau dins l'oumbrun;
E, plan, ieu davalère, eme lou calabrun.*

C'est-à-dire: Puis tout s'évanouit peu à peu dans la brune; — et, lentement, je descendis avec le crépuscule.

Entre autres choses, le poème de *Romanin* — et il n'est pas le seul — montre encore que le sens du mystère n'était en aucune façon étranger au grand poète solaire.

Celui-ci va, maintenant, mêler à ses rêveries les insectes: *Les Grillons*, *La Mante Religieuse* à laquelle il adresse des vers qu'un bon romantique ne renierait pas:

*Lou Mau es orre e me sourris;
La car es bello, e se pourris;
L'oundo es amaro, e vole béure;
Alangouri,
Vole mourri
E viéure.*

C'est-à-dire: Le mal est laid, et il me sourit; — la chair est belle, et elle se putréfie; — l'onde est amère et je veux boire; — plein de langueur, — je veux mourir — et vivre.

Lou blad de luno (le blé lunaire) est un poème plus sombre et plus romantique encore avec son double refrain:

*La luno barbano
Debano
De lano*

*La luno barbano
Debano
De lin.*

C'est-à-dire: La lune spectrale — dévide — de la laine. — La lune spectrale — dévide du lin.

Le *Lion d'Arles*, qui vient ensuite, est un des plus hauts poèmes de Mistral, à la fois ample et ramassé, d'un mouvement superbe et d'un rare souffle lyrique. Le poète qui depuis que Dieu le garde — sur la terre des vivants a toujours vu, dans son horizon, les Alpilles et, dans les Alpilles, le mont Gaussier, — pic en forme de lion dominant la ville de Saint-Rémy, — grimpe, un jour, vers le grand lion de pierre et lui demande, de lui révéler, tel un Sphinx, le destin des Provençaux.

Le lion, bonasse et brave, dit d'abord le passé prestigieux et l'enseignement des siècles: quand il régnait sur les Latins et figurait sur l'antique pavillon d'Arles; quand il traitait de cousin le lion de Saint-Marc; quand il voyait, dans Saint-Trophime, resplendissant de lumières, les rois d'Arles couronnés; quand Rome était dans Avignon. Maintenant il est perdu dans les pierrailles, et il dit à la Provence:

“ Par la ruse ou le négoce, — que s'élève qui voudra; — par les armes et le tumulte, — que triomphe qui pourra: — toi, Provence, *trouve* et chante! — et, marquante — par la lyre ou le ciseau, — répands-leur tout ce qui charme — et qui monte dans le ciel! ”

Le grand lion se tait alors et le poète fait un retour sur lui-même et sur son œuvre et dit, simplement, et noblement:

“ Et le grand lion de roche — sur lequel croit la broussaille, — où s'accroche le genièvre, — cela dit, rentra dans le silence. — Au soleil qui venait de poindre —

s'irradiaient — toutes les hauteurs du ciel; — et, ravi, mon cœur songeait — à Mireille, à Calendal (1). ”

(1) Le *Lion d'Arles* est accompagné d'un *Mandadis* ou Envoi à Paul Mariéton, et l'ami fidèle, l'ardent chancelier du Félibrige, se trouvent ainsi récompensés et immortalisés par cette faveur insigne.

Avant les *Plaintes*, le poète qui a mis tous ses soins à varier la composition de son recueil, va nous faire sourire avec *La Founfoni de L'Oustau* (La Chantepleure du Logis), qui est une extraordinaire évocation de la poésie intime des choses et des bêtes de la maison. Nous entendons ainsi miauler le chat, chanter la marmite sur le feu, l'huile rire dans la poêle, le feu danser au foyer, l'eau pleurer dans l'évier. A chacun des couplets, la vieille du logis interpelle le chat par cet aigre refrain:

Cat!
La vièio crido,
Cat!
Te farai courre bourrido!

C'est-à-dire: Chat! — La vieille crie, — Chat! — je te ferai déguerpir!
Il serait difficile de trouver l'exemple d'un tel poème en dehors de Mistral. Le seul Victor Hugo, qui a tout chanté également, a produit quelques vers qui s'en rapprochent et qu'on peut lire dans les *Quatre Vents de l'Esprit* (Livre Satirique VI). C'est le poème *Voix dans le Grenier*, où parlent: un habit, une chaise, un poêle, un verre, une soucoupe, une écuelle de bois, un carreau, un gousset, un lit de sangle, une écritoire, le trou de la serrure, un papier timbré, un miroir, un escabeau, une semelle, le plafond et le ciel bleu.

Mais voici les *Plaintes* et son premier poème: *Rencontre*, charmante pièce au rythme ronsardien et au sujet bien personnel.

Tout en jetant sur cette aventure le voile d'or de l'amour courtois, Mistral précise qu'elle eut pour cadre les montagnes de l'Isère et que celles-ci virent le bonheur passer des amants:

O coumbo d'Uriage,
Bos fresqueirous,
Ounte avèn fa lou viage
Dis amoureux.
O vau qu'avèn noumado
Noste univers,
Se perdes ta ramado,
Gardo mi vers.

E gardo li pensado

*Dicho entre dous,
E li longo brassado
E li mot dous!
E gardo mi delire
Emai si plour,
O tu qu'as vist sourrire
Soun cor en flour!...*

C'est-à-dire: O vallée d'Uriage, — bois plein de fraîcheur, — où nous fîmes le voyage — des amoureux, — ô val que nous nommâmes — notre univers, — si tu perds ta ramée, — garde mes vers.

Et garde les pensées — dites entre deux; — et les longs embrassements — et les mots doux, — et garde mes délires — et ses larmes, — ô toi qui vis sourrire — son cœur en fleur!...

Une des *seules* pièces intimes de Mistral, a dit, de ce poème, Gaston Paris? Il en est plusieurs autres (1). Que penser de ce soupir, si bien nommé: *Aubencho* (*Incandescence*):

*Lou dous e tendre pensamen
Que deliciousamen te brulo
Me brulo deliciousamen.
Coume sus l'oundo un bastimen,
Au vènt d'amour lou cor barrulo;
Mai dins la vido i'a 'n moumen
Ounte, mut, deliciousamen,
Davans la flour d'un sentimen
Coume l'encens lou cor se brulo.*

C'est-à-dire: La pensée douce et tendre — qui délicieusement te brûle — me brûle délicieusement. — Ainsi qu'un navire sur l'onde, — le cœur au vent d'amour roule flottant; — mais un moment arrive dans la vie — où, muet, délicieusement, — devant un sentiment en fleur, — le cœur, tel que l'encens, se brûle.

(1) Sans parler, et pour cause, d'autres vers d'amour inédits qui seront peut-être publiés un jour.

Que penser également de *Maucor* (Découragement), et de *Languitudo* (Ennui), sinon que, pour de tels poèmes, Mistral doit être placé aux côtés d'Aubanel, que l'on considère souvent comme ayant seul exprimé les ardeurs et les douleurs de l'amour provençal.

Écoutez la dernière strophe de *Maucor*:

*Qu'es la vidasso
Que se radasso*

*Tristo e leidasso,
Sênso l'amour?
E qu'es la glòri?
Es un pilòri
Palafica dins la brumour.*

C'est-à-dire: Qu'est-ce que la vie — qui se traîne, — horriblement triste, — sans l'amour? — Et qu'est-ce que la gloire? — C'est un pilori — planté parmi les brumes.

Écoutez aussi, le début de *Languitudo*:

*S'es enanado alin, ma douço amigo,
E iéu, desespera,
Fau que ploura...*

C'est-à-dire: Au loin s'en est allée, ma douce amie, — et moi, désespéré, — je me déssole... ”

Mais ce n'est pas l'amour seulement qui remplit de mélancolie le cœur du poète. Il n'y a qu'à lire *Desfêci* (Langueur) pour voir que, certains jours, tout, dans le monde, nourrit en lui cette mélancolie. Quelle plus belle et plus nostalgique plainte s'est-elle jamais échappée d'une poitrine poétique éprise d'idéal que la plainte qui commence ainsi:

*Vese d'aucèu que van amount,
Que van amount souto li nivo;
Porton, li nivo, l'aigo au mount,
E vers la mar l'aigo s'abrivo.
Iéu, siéu aqui
A me languï;
E, fauto d'alo,
Ma languisoun sara mourtalo...*

C'est-à-dire: Je vois des oiseaux qui montent vers le Nord, — qui montent vers le Nord sous les nues, — les nues portent de l'eau à la montagne, — et vers la mer se précipite l'eau. — Moi, je suis là à languir; — et, faute d'ailes, — ma nostalgie sera mortelle...

La pièce qui suit: *Grevanço* (Rancœur) est peut-être encore plus personnelle et plus dolente. Le poète fait un retour sur toute sa vie d'enfant, de petit garçon, de jeune homme et d'amoureux et, chaque fois, c'est un paysage nouveau que sa plainte invoque, lancinante:

*Oh! dins li draio engermenido
Leissas me perdre pensatiéu!...*

*Oh! vers li plano de tousello
Leissas me perdre pensatiéu!...*

*Oh! long di gaudre bourda d'euse
Leissas me perdre pensatiéu!...*

*Oh! pèr li vau et sus li mourre
Leissas me perdre pensatiéu!...*

C'est-à-dire: Oh! dans les sentes gazonneuses — laissez-moi me perdre pensif!... — Oh! vers les plaines de froment — laissez-moi me perdre pensif!... — Oh! le long des ravins, bordés d'yeuses, — laissez-moi me perdre pensif!... — Oh! par les vals et par les roches, — laissez-moi me perdre pensif!...

Toute cette partie d'ombre et de tristesse, qui rattache, encore une fois, Mistral, à son temps et qui, en tout cas, démontre que rien d'humain ne lui était étranger, se termine sur le magnifique et poignant *Soulomi* pour la mort de Lamartine en 1869. Ici le vers se fait ample et la plainte profonde. On sent que le poète est non seulement accablé par la douleur, mais encore transporté par une sainte colère contre tous ceux qui avaient méconnu Lamartine: les jeunes poètes, les dévots PharisienS les ébahis du royalisme, les chiens enragés de la démocratie.

Et l'élégie se termine par ces deux strophes, véritablement lamartiniennes:

*Adounc, en se vesènt soulet dins soun auvàri,
Doulènt, emé sa crous escalè soun Calvàri.
E quàuqui bònis amo, eiça vers l'embruni,
Entendeguèron un long gème,
E pièi, dins lis espàci, aqeste crid suprème:
heli! Lamina sabacthani!*

*Mai degun s'avasté vers la cimo deserto...
Emé li dous iue clin e li dos man duberto,
Dins un silènci grèu alor éu s'amaguè:
E, siau coume soun li mountagno,
Au mitan de sa glòri e de sa malamagno,
Sènso rèn dire mouriguè.*

C'est-à-dire: Alors, se voyant seul dans sa calamité, — dolent, avec sa croix il gravit son calvaire... — Et quelques bonnes âmes, vers la tombée du jour, — entendirent un long gémissement, — et puis, dans les espaces, ce cri, suprême: — *Heli! lamma sabacthani!*

Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. — Avec les yeux fermés et les deux mains ouvertes, — dans un silence grave il s'enveloppa donc; — et, calme comme

sont les montagnes, — au milieu de sa gloire et de son infortune, — sans dire mot il expira.

Les *Iles d'Or* contiennent encore, dans leur extrême variété, plusieurs contes en vers, étonnants de verve maillanaise, et toute une suite de poésies de circonstances: les *Sonnets*, les *Chants Nuptiaux* et les *Saluts*. Il serait trop long de faire un choix parmi ces poésies que Mistral lui-même, d'une édition à l'autre, avait fortement réduite (1), mais qui comptent encore plus d'une pièce rayonnante de lumière et de vie.

(1) Il avait, notamment, supprimé tous les cantiques dont le père Xavier de Fourvières a fait un recueil et qui ont été publiés également dans la *Gerbe de Mistral à l'Autel de Marie* par le R. P. David en 1930.

Mistral, qui savait ce qu'il faisait — et ce qu'il valait — écrivait à Paul Mariéton, au sujet de l'édition définitive de 1889, dans une lettre charmante:

“ Cher ami, j'ai reçu enfin le volume des *Iles d'Or*. Eh bien! vrai, j'en suis content. Ce recueil, dépouillé de tout ce qui l'encombrait ou me déplaisait, me paraît jeune, alerte, viril, ardent, intense de ton et de sève. Je ne vois pas bien, parmi les livres de vers qui pullulent depuis dix ans, un volume qui le vaille par la franchise et la verdeur. Hellas est le seul rayon poétique qui m'ait fait cette impression de bon soleil. Rendons-nous justice, n'est-ce pas?... ”

On devine qu'*Hellas* est un livre de Paul Mariéton. Cette gentillesse faite à son disciple et ami n'enlève rien à l'appréciation de Mistral sur lui-même. Il avait bien raison d'être content de son livre. Les *Iles d'Or* peuvent être mises sur le plan des *Méditations* et des *Contemplations*. Elles contiennent, a-t-on dit, plutôt le lyrisme d'un pays et d'une race que les émotions d'un individu. Mais nous venons de voir que celles-ci sont loin d'en être absentes.



XVI

LE PHILOLOGUE ET SON TRÉSOR

Avant de poursuivre, d'une part, ses grands poèmes: *Nerte*, qui paraîtra en 1884; la *Reine Jeanne*, en 1890; le *Poème du Rhône*, en 1897; et, d'autre part, son action félibréenne, marquée par des manifestations de toutes sortes et la création, en 1896, du *Museon Arlaten*, Mistral publiera, en 1878-1886, le *Trésor du Félibrige* ou

Dictionnaire Provençal-Français embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne, en deux volumes in-4, à trois colonnes, à l'imprimerie Remondet-Aubin, d'Aix-en-Provence (1).

(1) Mistral fut secondé, à cette imprimerie aixoise, par le félibre F. Vidal, auquel il écrivait, le 27 février 1887, que le bilan de l'entreprise se soldait ainsi: 47.524 francs pour les dépenses et 44.427 francs pour les recettes. Il ajoutait, philosophiquement: — *Me trove, coume vesès, paga de 20 an de travai de negre pèr uno fracho de 3.000 francs* (Je me trouve, comme vous voyez, payé de vingt ans de travail de nègre par une brèche de 3.000 francs).

Quand on songe que cette Somme, véritable *Trésor* de tout un pays, et qui obtint, en 1890, le Grand Prix de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est l'œuvre d'un poète isolé dans un petit village de Provence, on demeure confondu de rencontrer en Mistral un nouvel Henri Estienne et un nouveau Littré. On comprend Bruno Durand, Conservateur de la Bibliothèque Méjanes, à Aix-en-Provence, et ancien chartiste, écrivant:

“ Par quel miracle cet homme que rien dans ses premières études — il était licencié en droit — ne préparait à cette science si complexe et si délicate de la linguistique, a-t-il édifié un monument qui fait l'admiration des maîtres les plus hautement qualifiés? Comment cet homme, qui ne quittait presque jamais son village et n'avait sous la main aucune des ressources offertes par les grandes Bibliothèques publiques, a-t-il pu réunir une aussi formidable documentation? Comment a-t-il pu vérifier tant de formes dialectales, établir tant de rapprochements entre les langues romanes, se reconnaître enfin dans le confus dédale des étymologies? Triple mystère de l'amour, du patriotisme et du génie. ”

A un autre point de vue, Bruno Durand, qui est aussi poète, caractérise ainsi le *Trésor*: — Ce n'est pas un cimetière, c'est la place du village un jour de marché. Ce n'est pas un herbier, c'est un jardin où bouillonnent toutes les sèves de Mai.

En feuilletant ce *Trésor*, le philologue, que nous avaient déjà révélé les Notes de ses précédents ouvrages, en particulier celles de *Calendal* sur les étymologies grecques des termes provençaux de marine, ce philologue, qui ne se contentait pas de la paille des mots, mais les cueillait dans leur fleur, nous apparaît dans toute sa grandeur. Il savait bien que l'homme est profondément et pour toujours formé par le premier langage qu'il parle et que la valeur de son œuvre à lui reposait sur la possession et la rédemption d'une langue.

— Une langue, a-t-il dit, est un monceau, une antique fondation où chaque passant a jeté sa pièce d'or, d'argent ou de cuivre et c'est un monument où chaque famille a charrié sa pierre, où une race entière a travaillé de corps et d'âme pendant des cent et des mille ans. Une langue, en un mot, c'est la révélation de la vie réelle, une manifestation de la pensée humaine, l'instrument entre tous sacré des civilisations et le testament parlant de sociétés mortes ou vivantes.

Aucune recherche, à ce point de vue, ne rebutait Mistral philologue. Il s'efforçait sans cesse, comme dira Mallarmé, de “ donner un sens plus pur aux mots de la tribu ” et, pour cela, il découvrait les rapports entre les termes qu'il entendait ou qu'il lisait et les gens et les choses de son pays. Sa poésie était inspiration mais il la saluait aussi comme une collaboration et ne disait-il pas de son père:

— C'est lui qui m'a fait poète?

En ce sens, non seulement son père mais tout son peuple parle et revit en lui.

Le 15 janvier 1861, il écrivait à Bonaparte-Wyse une lettre dans laquelle il se rencontre avec Victor Hugo pour exalter la vertu cachée des mots.

En exemples, il donne les noms de ses amis: *Roumanille*, qui rappelle, selon lui, la Cour d'amour de Romanin; Aubanel, dont il fait *Aubo e nèu*, aurore et neige; Mathieu, qu'il écrit: *mat iéu* et définit le félibre des petits riens charmants; *Mistrau*, dont il dit, non sans malice: le nom prédestiné de la Provence, dont il est un des fléaux.

Ainsi pénétré de la vie des mots, sachant tous les termes rustiques, maritimes et techniques, au point qu'un glossaire d'une édition allemande de la seule *Mireille* ne comprend pas moins de 5.800 mots, Mistral a lié magnifiquement son œuvre au destin de la langue provençale. Celle-ci pourra mourir sur les lèvres des hommes, elle est, maintenant, éternelle dans ses livres.

Il y avait, dans Mistral, du Du Bellay et même du Malherbe et du Boileau. On peut ajouter encore du Jean Moréas. Il est de la grande famille des poètes humanistes: Dante, Pétrarque, Ronsard, Chénier, Gœthe et Victor Hugo. La langue était pour lui le problème premier et on ne saurait trop louer les notes philologiques, comme les notes historiques et géographiques, dont tous ses ouvrages sont pourvus. Les questions d'orthographe, étymologique ou phonétique, ce ver rongeur de notre littérature comme disait le bon Rouma, le passionnaient et il lutta longtemps, en compagnie du même Roumanille et d'Aubanel, pour obtenir cette unification linguistique et graphique rhodanienne indispensables à la production et à la durée des œuvres félibréennes. Sa science et son autorité finirent par triompher de toutes les résistances. Mais, toute sa vie, en somme, il dut se défendre contre les incompréhensions qui allaient jusqu'à l'accuser d'avoir créé sa langue, d'avoir inventé ses mots.

Il s'est expliqué, à ce sujet, en des centaines de lettres. Antoine Albalat, entre autres, a publié la belle protestation suivante:

“ Dans toute mon œuvre, assez variée pourtant et assez considérable, *je n'ai pas inventé un SEUL mot*, respectueux que j'étais, que je suis encore, du génie de ma langue et de son critérium, qui est l'usage populaire. Il n'y a qu'à feuilleter mon dictionnaire pour voir à toutes les pages que nos dialectes encore vivants sont d'une richesse extraordinaire. Pour qui sait les fouiller, c'est une forêt vierge, et il est bien plus simple, plus facile surtout, de cueillir une fleur que d'en inventer une. ”

La méthode favorite de Mistral, pour le rassemblement des mots provençaux, était la méthode directe, c'est-à-dire la conversation. Ce qui ne l'empêchait pas de consulter les ouvrages de ses prédécesseurs, notamment l'excellent *Dictionnaire Provençal-*

Français du Docteur Honorat, duquel il a dit: *que nous a proun ajuda* (qui nous a pas mal aidés).

Pratiquant le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, connaissant à fond le vieux provençal, — qu'il avait notamment étudié dans le *Choix des poésies originales des Troubadours* de Raynouard (1816-1821) et dans l'*Histoire de la poésie provençale* de Fauriel (1846); — s'élevant avec violence, en compagnie de Roumanille, dès le début, contre les patoisants; voulant, enfin, restaurer l'honneur de son peuple et de sa race par l'exposé scientifique de son langage national, Mistral entreprit donc et poursuivit pendant une vingtaine d'années la formidable tâche du *Trésor du Félibrige*, dont Gaston Paris a écrit qu'il “ restera comme un des dons les plus magnifiques que l'amour d'une langue et d'un pays ait faits à la science, œuvre qui suffirait à illustrer son auteur.

Mistral se documentait partout et sans cesse auprès des paysans, des bergers, des marins, des gens de métier, ne perdant pas une occasion, dans la rue, en diligence, en chemin de fer, au café, en promenade, de saisir au vol un mot, une expression, un proverbe, une variété dialectale. Il correspondait, en outre, avec les félibres de toutes les maintenances, à propos de grammaire et de vocabulaire, et avec les érudits romanistes: Paul Meyer, Michel Bréal, le baron de Tourtoulon, Luc de Berluc-Perussis, et, surtout, Gaston Paris qui a raconté, dans *Penseurs et Poètes* comment Mistral procédait pour enrichir son *Trésor*.

“ Je le vis à Maguelonne s'enquérant auprès des pêcheurs, pour son grand Dictionnaire, de tous les termes spéciaux qu'ils pouvaient employer et que peut-être il n'avait pas encore recueillis. Il était là, assis dans le bateau, maniant en connaisseur chacun des agrès, touchant chacune des parties du petit bâtiment, et disant: — Nous autres, chez moi, nous appelons cela ainsi; et vous?

Et les pêcheurs, riants et émerveillés, lui disaient tout leur vocabulaire, et il inscrivait ce qui lui était nouveau. Partout avec les artisans, avec les laboureurs, avec les pâtres, il faisait la même enquête familière et méthodique; partout ainsi il tâtait le cœur et le pouls de la mère chérie dont il voulait dresser dans son œuvre grandiose la figure complète et vivante, et il suivait le battement du sang qu'il devait rajeunir, jusque dans ses plus petites et ses plus lointaines artères.”

Le *Trésor* est précédé d'un sonnet, écrit le 7 octobre 1878, recueilli du reste dans les *Sonnets des Iles d'Or*, et dont la traduction française laisse encore apparaître la simplicité fière, en même temps que les nobles images rustiques et religieuses.

AU MIDI

Saint-Jean, vienne la moisson, allume ses feux de joie; — sur l'arête des montagnes le pâtre pensif, — en l'honneur du pays, élève un tas de pierres — et marque les pâturages où il a passé l'été.

Moi aussi, en labourant et faisant maigre chère, — pour le nom de Provence j'ai fait ce que j'ai pu: — et Dieu m'ayant aidé à accomplir ma tâche, agenouillé dans le sillon, je rends grâce aujourd'hui à Dieu.

Dans le sol, jusqu'au tuf, a creusé ma charrue; — et le bronze romain et l'or des empereurs — reluisent au soleil parmi le blé qui lève.

O peuple du Midi, écoute ma harangue: — si tu veux reconquérir l'empire de ta langue, — pour t'équiper à neuf puise dans ce Trésor.

Ce sonnet liminaire nous permet de noter deux choses importantes, qui se rattachent à l'humanisme de Mistral et, par conséquent, sont à leur place ici: 1° les affinités de la prosodie mistralienne avec la prosodie française; 2° les particularités d'une translation du provençal en français.

Au point de vue prosodique, on a pu sentir, au passage, la beauté des deux alexandrins qui composent, dans la traduction, le second et le troisième vers du premier tercet, alexandrins qui ne dépasseraient pas les *Trophées* de Heredia.

Les voici, en provençal:

*E lou brounze rouman e l'or dis emperaire
Treluson au soulèu dintre lou blad que sort...*

Faut-il, de cet exemple, pris entre cent autres, conclure, avec Gaston Paris, que la versification mistralienne est essentiellement la versification française et qu'il ne pouvait en être autrement? Faut-il rappeler cette phrase de Pierre Lasserre: — Il y a beaucoup plus près d'un vers de Malherbe à un vers de Mistral que d'un vers de la *Chanson de Roland* à un vers de Malherbe?

Ou faut-il, avec Pierre Devoluy, — qui a inscrit dans son livre: *Mistral et la rédemption d'une langue*, avec une passion clairvoyante, toutes les lettres de noblesse de la langue provençale (1) —, constater que les règles générales de la poétique mistralienne qu'elle emprunte, dit-on, à la versification française, celle-ci les a empruntées à la versification provençale du moyen âge, qui a servi de modèle à toutes les autres et, en particulier, a propagé, dans la France du Nord, l'usage de la rime et de la chanson lyrique à rythmes variés?

(1) Et où il a dit, encore, si justement: — Mistral et la langue provençale ne font qu'un.

Sans entrer dans une discussion technique que des auteurs qualifiés tels que Gaston Paris, Pierre Lasserre, Koschwitz, Jules Ronjat, dans sa *Grammaire Historique des parlers provençaux*, Émile Ripert, dans sa *Versification de Mistral*, José Vincent et Pierre Devoluy, ont soutenue dans tous ses détails, il me paraît qu'il y a, entre les deux prosodies, la provençale et la française, des ressemblances mais, surtout, *extérieures*. Pierre Devoluy a raison de préciser que les caractères *internes* de nos deux grandes langues littéraires des Gaules ne sont pas les mêmes. L'orchestration verbale en est toute différente et on s'en aperçoit quand il s'agit de faire passer cette orchestration d'une langue dans l'autre.

Nous arrivons ainsi à la question de la traduction du provençal mistralien en français,

question qui n'a pas cessé d'être controversée et qui le sera plus encore quand les œuvres de Mistral tomberont, en 1964, dans le domaine public et que chacun pourra le traduire selon son goût.

J'ai toujours pensé, pour ma part, que cette question a été tout de suite et tout simplement tranchée par le fait que Mistral s'est donné la peine de traduire lui-même ses œuvres. Je suis heureux de me trouver d'accord sur ce point — sur ce point seulement — avec Léon Daudet, dont je partage tout à fait l'opinion — à l'exception du trait final dirigé contre Victor Hugo — que je reproduis ici:

— Mais je ne sais point le provençal.

— Vous ne savez pas non plus l'allemand et vous proclamez que Goethe est un poète; ni l'italien, et vous saluez Dante; ni l'anglais et vous vénerez Shakespeare. L'altissime poète incarne tellement son langage qu'il le dépasse, le traverse, le surmonte, en lui donnant le caractère de l'universalité. Il est très facile de lire Mistral et aussi de le pénétrer, même si l'on ignore le provençal, à l'aide de la traduction qui est fidèle, exacte, de sa main (c'est tout dire) et à laquelle on ne peut faire que le reproche d'être parfois légèrement académique. Mais il est très facile de rectifier, grâce au texte provençal en regard, si l'on veut s'en donner la peine. Meredith, qui savait le français, comprenait à livre ouvert le provençal de Mistral, et disait de lui: — Il est le plus grand... Ce n'est pas l'autre... L'autre, c'est-à-dire Hugo. ”

Plusieurs écrivains, du Midi et d'ailleurs, se sont élevés, parfois avec quelque véhémence, contre la traduction française de Mistral par lui-même qu'ils trouvent non pas légèrement, comme Léon Daudet, mais *trop* académique. Nous citerons, entre autres, Armand Praviel, Marcel Coulon, Joseph Delteil, et Gabriel Boissy.

Pour Armand Praviel, la chose n'est pas douteuse: — Le texte français de Mistral, dit-il, baigne dans une espèce d'éloquence molle, car Mistral, avec le soin appliqué qui l'a toujours caractérisé, s'est évertué, non pas à traduire ses chefs-d'œuvre, mais à composer parallèlement à eux ce qu'on appelle dans les versions de collège et de baccalauréat un français, c'est-à-dire un texte qui le transpose dans l'académisme le plus faux.

Et Armand Praviel donne en exemple la belle déclaration d'amour de Vincent à Mireille, au Chant V, dans laquelle Vincent, parlant d'une fleur, dit: son pédoncule (*soun pecoulet*). Ah! ce pédoncule!... Je suis convaincu que si Vincent avait raconté à sa petite compagne ces histoires de pédoncule, elle ne se serait jamais laissée embrasser...

Vincent, d'abord, n'a pas parlé de pédoncule, et puis Mistral n'avait, s'il l'avait voulu, qu'à traduire *pecoulet* par tige et Armand Praviel n'avait rien à dire. Mistral s'est astreint, partout et toujours, à chercher le mot équivalent en français et ce n'est pas sa faute si ce mot a souvent une tournure singulière ou scientifique. Il ne lui demandait que d'être exact.

Selon Marcel Coulon, Mistral s'est efforcé d'effacer de ses traductions toute trace de la prosodie provençale. C'était d'abord son droit, dirons-nous, et aussi une obligation,

car il ne voulait faire ni des vers français, ni des vers blancs, mais de la simple prose. Marcel Coulon estime qu'il importe de reconstituer la divine cadence du texte et il a tenté, pour y parvenir, la translation en vers français des épopées comme des œuvres lyriques mistraliennes. Il n'a reculé ni devant les hiatus, ni devant les singuliers rimant avec des pluriels, ni devant les apocopes, ni devant les mots provençaux n'ayant pas d'équivalents en français, ni devant le style marotique. De toutes ces permissions qu'il s'est données, il a fourni, au cours de son livre: *Dans l'Univers de Mistral* de très nombreux mais si bizarres exemples, qu'ils ne pouvaient guère nous convaincre.

Nous aimons mieux, cependant, et à tout prendre, sa traduction prosodique de *Mireille*, que celle du Président Rigaud, la première en date (1880), que Mistral, cependant, ne dédaignait pas, car il voyait en elle un bon moyen de faire étudier et ressortir la supériorité du texte provençal. Mais nous aimons mieux aussi, sans aucune hésitation, la traduction en prose française de Mistral, qui a, du moins, le grand mérite de ne pas chercher à reproduire, pour ne pas y parvenir, la musique du texte.

Insistons sur ce point qu'il n'eût évidemment pas été difficile au poète de nous présenter lui-même ses œuvres traduites en vers français. Il ne l'a pas fait pour toutes les raisons que l'on devine et, principalement, pour conserver au provençal son caractère propre, ses rythmes et ses rimes. Sa traduction en prose, il l'a voulue, non pas académique, comme on l'a dit, mais littérale et directe, évitant autant que possible toute similitude inutile avec la prosodie française et laissant sa richesse et son originalité au vocabulaire d'oc. Persuadé qu'on s'appuiera toujours sur cette traduction, tout au moins pendant vingt ans encore, nous l'avons suivie ici dans toutes nos citations, préférant encore une fois le prosateur français au pseudo-poète français qu'il aurait pu être et nous confiant entièrement à son sens intime de l'une et l'autre langues.

Nous n'aurions pas la même sécurité avec Joseph Delteil, — dont nous ne méconnaissons pas par ailleurs le très original talent, quand il nous parle d'une traduction en prose de *Mireille* qui, au lieu de: *Cante uno chato de Prouvènço* (Je chante une jeune fille de Provence) commencerait ainsi: — Je chante une chatte de Provence...

Je sais bien que Joseph Delteil n'ignore pas que traduire *chato* par *chatte* est un contre-sens, puisque chatte, en provençal, se dit *cato* et que *chato* signifie exclusivement jeune fille, sans aucun rapport, même étymologique, avec *cato*. Mais la fantaisie et, sans doute, le plaisir de la mystification, l'ont emporté chez lui. De même, quand il traduit: *lis amourié soun plen de fiho* (les mûriers sont pleins de filles) par: *les amouriers sont pleins de filles*, sous le joyeux prétexte de faire un rapprochement avec le mot *amour*, alors qu'*amourié* (pas plus que *mûriers*), n'en comporte aucun. De même encore, quand il aimerait, nous dit-il, traduire: *auparavans vosto fourcolo jitara flour* (auparavant votre trident jettera des fleurs) par: *quand les papillons porteront des bretelles!*

On pourrait aller loin dans cette voie et s'amuser peut-être en route, aux dépens, d'ailleurs, du traducteur. Mais on conçoit l'effarement de la bonne Mme Mistral

quand les essais de traduction de *Mireille* par Joseph Delteil parurent en mai 1930 dans la *Nouvelle Revue Française* et qu'ils furent interdits par elle.

Quant à Gabriel Boissy, qui prend, avec son impétuosité habituelle, dans sa *Transcendance de Mistral*, la défense des traductions de Marcel Coulon et de Joseph Delteil, il affirme: — Ne croyez pas lire Mistral si vous ne le lisez que traduit par lui, et il ajoute, non moins péremptoire: — Mistral s'est mal traduit volontairement.

Il y a là deux graves exagérations. Il est vrai qu'un jour Mistral a dit à Gabriel Boissy, en Arles: — Je veux que l'on soit obligé de venir jusqu'à la langue pour trouver sa poésie.

Rien de plus légitime et l'on ne peut qu'approuver le poète qui mettait ainsi le provençal au premier plan, voulait qu'on l'apprît ou le réapprît, mais ne reniait pas, pour cela, le français.

Au reste, on verra, dans le chapitre suivant consacré à *Nerte*, combien serait impossible toute autre traduction que celle du poète pour cette œuvre aux octosyllabes joyeux et familiers, et, plus loin, dans le chapitre consacré au *Poème du Rhône* (1), combien ce poème sans rimes échappe à tout essai de prosodie française (2).

(1) Quand, en janvier 1898, de jeunes auteurs montpelliérains qui publiaient alors la *Coupe*, m'écrivit Joseph Loubet, — qui en était, avec Louis Payen, — demandèrent à Mistral un fragment du *Poème du Rhône* pour leur Revue, le poète, magnifiquement, les laura du Bain de l'Anglore, texte et traduction. Or, les jeunes écrivains voulurent publier en regard une traduction rythmée: — Mistral, goguenard, nous remercia, et nous donna un exemplaire du Rapport de l'Académie Française pour le prix Vittet (accordé à *Nerto*) où il était dit que les Immortels couronnaient Mistral pour la valeur de ses traductions françaises. Nous n'insistâmes pas et donnâmes la traduction de Mistral et le N° de la *Coupe* parut triomphalement...

(2) Il faudrait, évidemment, ici, en complément à ce chapitre sur le Philologue, un autre et vaste chapitre où l'on étudierait l'influence de Mistral dans le monde des Romanistes, en France et à l'étranger.



XVII

NERTE OU LE DIABLE PORTE-PIERRE

Nerte est une œuvre ravissante, à laquelle les autres grands poèmes de Mistral ont porté tort, mais qui suffirait, à elle seule, à le mettre au premier rang.

Le 30 juin 1883, Mistral annonçait de cette façon la composition et la prochaine

publication de *Nerte* à son ami Victor Colomb, de Valence:

“ Eh! oui, mon cher ami, à travers ce formidable travail de copie et d'épreuves philologiques, il m'est venu, je ne sais comment, un nouveau poème provençal d'assez longue haleine (puisqu'il a 4.000 vers), il est en vers octosyllabiques, comme les romans provençaux du XIIIe siècle. Quelques amis, auxquels j'en ai lu des morceaux, veulent bien le trouver charmant, moi-même j'en suis assez content. C'est écrit dans un genre familier, quoique toujours poétique. La chose se passe vers l'an 1402, sous le dernier pape ou antipape d'Avignon, Benoît XIII. Quoique le sujet et les personnages soient pris et taillés en pleine histoire de Provence, la légende y joue un grand rôle et le diable aussi, c'est vous dire que l'intérêt n'y fait pas défaut. L'héroïne s'appelle *Nerto*. Je termine la traduction et les notes et je compte publier cet ouvrage à Paris, dans le courant de l'hiver. ”

Ainsi Mistral, après ses grandes compositions de *Mireille* et de *Calendal*, et pour se reposer de son labeur du *Trésor*, avait entrepris une œuvre plus légère dont il nous dira encore lui-même, le plus gentiment du monde, dans son *Prologue*, qu'il ne voulait plus, pour le moment, *escalabra sus lis auturo* ”, c'est-à-dire gravir les cimes et qu'il allait se contenter de conter aujourd'hui une nouvelle *en vers galoi e familié*, c'est-à-dire en vers joyeux et familiers. Au lieu de la grande strophe épique employée par lui jusqu'à présent, il usera de ce bon vieil octosyllabe, libre et rapide, propre, de tous temps, aux récits, et qui peut emprunter tous les tons, en particulier le ton plaisant. Il le démontre tout de suite, dans ce même *Prologue*, où il explique pourquoi il a mis en épigraphe à son poème *Lou Diable porto pèiro*, c'est-à-dire le diable porte-pierre, signifiant par là que le Démon travaille, lui aussi, aux édifices de Dieu. Il l'appelle encore *lou cabiscou di sabènt* (le premier des savants) et il fixe son rôle en général et celui qu'il va jouer dans le poème.

Parmi les pièges que le Diable, gai compagnon, tend à l'homme, figure le jeu: “ Le jeu qui déchristianise, — qui fait, sur les maisons minées, — croître l'ortie et le chardon, — le jeu qui fait les parricides. ”

Du jeu, qui est ainsi stigmatisé, nous allons voir victime, au Chant I (*Lou Baroun*), Pons, seigneur de Château-Renard: Pons, le seigneur très puissant, — est dans son lit, les mains en croix, — cloué par la souffrance. Dans la ruelle, — Nerte, son héritière blonde, — le soigne, assise au bord du lit.

Le baron, qui sent que son heure dernière a sonné, met les valets à la porte et, resté seul avec sa fille, il fait la confession de sa vie.

Nerte apprend, épouvantée, qu'il y a treize ans, son père, un soir d'orgie, ayant perdu au jeu tout son avoir et ne sachant plus où donner de la tête, s'est écrié: — Vienne le Diable avec de la pécune — et, s'il le faut, je lui vendrai ma fille!

Satan l'a pris au mot, lui a donné de l'or et a conclu un pacte avec lui en disant: — Tout cela t'appartient, - et je viens, dans treize ans, chercher — ta géniture...

L'échéance est arrivée. Nerte se lève, pâle et blanche, — elle déchire sa cotte, — avec un cri aigu, de ses ongles, — elle met en désordre sa chevelure blonde, — et s'écrie: — J'appartiens au Diable! — Malédiction! Effroyable sort!...

Et l'infortunée invoque sainte Marthe de Provence et la Vierge Marie. Son père, bourrelé de remords, cherche, maintenant, avant de mourir, à sauver l'âme de sa fille qu'il a si follement engagée. Il entrevoit un moyen. Le Pape étant le dispensateur des grands pardons et tenant les clefs du paradis, Nerte doit aller le trouver, tout lui dire et le supplier de l'arracher au Malin.

Ce Pape, c'est Benoît XIII (Pedro de Luna), qui sera le dernier Pape d'Avignon, où il est alors assiégé par les bandes de Boucicaut. Il se défend vigoureusement depuis cinq ans déjà contre la sape et l'incendie, mais finira par succomber si quelqu'un ne lui offre pas le salut en révélant l'existence d'un souterrain qui relie le château de Pons au Vatican avignonnais. Que Nerte parte avec Diane, sa levrette, et qu'elle dise au Pape de fuir et de choisir pour refuge Château-Renard.

Au Chant II, *Lou Papo*, Nerte, précédée de sa levrette, arrive, par le souterrain, dans le palais pontifical. Mais, avant de nous montrer *la pichoto Nerto* sortant d'une des tours du palais, le poète nous dit les splendeurs d'Avignon à cette époque et c'est un tableau éblouissant et pittoresque de la cité papale et du palais pontifical que suit un autre tableau, vivant et grouillant, des rues d'Avignon où chevauchaient des cardinaux drapés de pourpre, où chantaient des pèlerins, où se battaient des gens de guerre et de marine, où des écoliers récitaient des vers aux belles dames à leurs fenêtres, où des ambassades défilaient au milieu des crieries du menu peuple. Puis:

“ Sur tout cela, tumultueusement, — élevant dans les airs sa voix impérieuse, — le mistral formidable — autrement dit le vent terral, — de loin en loin, des hautes gorges — se ruait là comme une trombe: et dans l'espace blanchissant — quand le typhon impétueux — arrachait la tuile des toits, vous eussiez dit — que le souffle de Dieu passait pour emporter sur les nations la bénédiction du Pape... ”

Mais ce Pape, depuis cinq ans, nous l'avons dit, est assiégé et un autre Pape, Boniface, s'intitule souverain pontife de Rome. Le maréchal Boucicaut, avec les troupes du roi de France, veut réduire Benoît XIII par la famine:

“ Mais, dans son arche tout isolé qu'il reste — le patriarche indomptable — vogue toujours, vogue bercé — sur le Grand Schisme en courroux, — et lorsque évêques et monarques — veulent l'arracher de la nef, — il leur répond: — Je ne descendrai point: — Pape je suis et Pape je mourrai. ”

Cependant la petite Nerte, précédée de sa levrette, a surgi d'une tour, au cœur du palais. Elle demande à être menée au commandant. C'est Messire Rodrigue de Luna, neveu du Pape, hardi, vif, pétulant, son épée — ce dit-on, ne tenait pas au fourreau — il avait deux yeux de braise, — une crinière de lion, — une moustache, une petite barbe — noire et fine comme poil de taupe... — Et puis malheur à celui que le heurte!

Ce beau, mais inquiétant cavalier, s'élance vers Nerte, baise le bout de ses doigts et, lui donnant le bras, s'offre à la conduire auprès du Pape. En chemin, à travers le palais immense, Nerte, éperdue, conte son histoire et comment elle fut vendue au Démon:

— Moi, disait Don Rodrigue, — pour vous sauver de l'Ennemi — je vois un merveilleux remède: — Savez-vous qui peut vaincre le Diable? — L'amour seul. — Et qu'est-ce que l'amour? — dit-elle, il n'est bruit que de lui — dans les chansons et les nouvelles. — Mais qui peut dire où il se trouve? — Je pourrai, peut-être, vous y conduire, — repartit Rodrigue enflammé, — le sentier des amourettes — plein d'ombres claires et de fleurs — est le chemin du paradis. — Pourtant, Monsieur, répondit Nerte, — la sainte Église nous enseigne — que le sentier du paradis — est plein de pierres et d'épines. — L'amour est un bouquet au sein! — fit Rodrigue, c'est une coupe — d'hypocras pur et de délices! — L'amour est une source qui naît — et qui soupire dans sa conque, — et qui, riieuse, puis foisonne — et comme un fleuve puis déborde; — et dans ses îlots, tout le long, — gazouillent les petits oiseaux. — L'amour est un trouble suave, — c'est un émoi puissant, alerte, — c'est un rêve où l'on vit — dans le ravissement des dieux; — l'amour est un jet de soleil — dans lequel, enivrées, deux âmes — s'élançant jusqu'à la pleine lumière — et se confondent inséparablement; — l'amour est une flamme exquise — qui se devine dans les yeux, — qui remplit le cœur et l'embaume, — et qui se donne avec un main; — c'est un soupir, c'est une haleine — qui couvre de fleurs les buissons; — enfin, c'est une bouche en feu — qui, haletante, ne trouve nulle part — de quoi boire en disant: — j'expire! — sinon sur une bouche sœur!

Après cette déclaration d'amour délicieuse et cavalière, Rodrigue veut embrasser Nerte, mais un Christ qui est là, sur le mur, la protège et le galant commandant l'introduit auprès du Pape dans la Grande salle de l'Amirande. Benoît XIII est à son prie-Dieu. Il écoute Nerte, voit en elle une envoyée de Dieu, et, prenant dans un reliquaire d'or les espèces consacrées, décide de la suivre, d'autant plus que les assauts contre le palais redoublent et que le feu grégeois gagne les tours. Ici une scène grandiose:

“ Mais Benoît, portant son Dieu, — monte au haut de la courtine. — Au faite du palais, argentine et claire, — alors une cloche sonna: — tout Avignon en tressaillit, — et les pierriers arrêterent leur tir — dans l'attente de grandes choses. — Car les gens de partout savaient — que la cloche d'argent — ne tintait jamais dans l'espace — que quand le Pape était intronisé — ou quand la mort venait pour lui.

Sur le parapet de son fort, — la tiare en tête, blanc, rigide, — Benoît XIII s'avança donc: — toute la ville d'Avignon — était agenouillée là-bas; — toute l'armée de Boucicaut — avait courbé fronts et bannières. — Le grand pontife des croyants, — élevant le bras et la voix — sur le monde et ses troubles, — dit, parlant *urbi et orbi*: — *Benedicat vos Dominus, — Pater, Filius et Spiritus!* — En face du palais qui brûle, — entendant cette voix suprême, — le peuple, dans un grand sanglot, — répondit en pleurant: *Amen!*

Longtemps, là-haut, dans l'incendie, — debout contre le vent et la tempête — debout sur la Roque de Dom, — Pierre de Lune resta ferme. — Puis, relevant sa face triste, — une dernière fois il jeta son regard — sur les pylônes babyloniens — du Vatican Avignonnais: — et d'Avignon le dernier Pape, — s'enveloppant dans sa chape à grands plis, — le dernier Pape d'Avignon, — à la lueur de la lumière grêle — que la

petite Nerte porte, — sous l'issue recouverte — alla dans l'ombre disparaître, — comme un soleil à la tombée du jour. ”

On voit que *Nerte* ne contient pas que des vers joyeux et familiers. Le poète a fait, par endroits fort nombreux, de sa simple nouvelle provençale, une nouvelle dramatique et épique mettant en relief la Provence d'autrefois et la Papauté d'Avignon. Il était du reste convaincu, au témoignage de Folco de Baroncelli, que l'équilibre du monde catholique eût été mieux établi si la Papauté était restée dans ce centre des Nations latines qu'est la Provence, en Avignon, nombril du monde, comme dirait Bonaparte-Wyse.

Si la figure du dernier Pape domine ainsi le Chant II, celle du Roi Louis d'Anjou, comte de Provence, domine le Chant III (*Lou Rei*). Il est venu avec sa noblesse à Château-Renard où Benoît XIII est maintenant en sécurité et il a prié le Pape de bénir son mariage avec la princesse Yolande d'Aragon, qui doit se célébrer en Arles. Et la cour — princes, barons et damoiselles — part de Château-Renard, en caracolant et en devisant joyeusement. Dans le cortège, Rodrigue chevauche à côté de Nerte. La jeune fille, qui s'est confessée au Pape, a été invitée par celui-ci à gagner son salut en entrant dans le couvent arlésien de Saint-Césaire. Rodrigue ne l'entend pas ainsi et les paroles qu'échangent le cavalier trop galant et la pure jouvencelle sont d'une exquise envolée. Il faudrait pouvoir les citer toutes, dans l'ardente lumière du texte. Faute de quoi, nous passerons.

Nous voici dans Arles avec le Chant IV (*Lou Lioun*) où nous assistons à de merveilleuses fêtes, d'abord le mariage dans Saint-Trophime qui ne vit jamais telle splendeur dans ses parvis, puis le combat, dans les Arènes, du lion d'Arles contre quatre taureaux. Ce lion, que la ville entretenait en souvenir du lion armorial de son pavillon est une redoutable bête et qui le prouve en triomphant des taureaux et en bondissant dans la foule, par-dessus la balustrade. Déjà il est sur le Roi et la Reine et sur la pauvre Nerte qui s'est blottie d'effroi aux pieds de celle-ci, quand Rodrigue de Lune, — se précipite comme la foudre, — et, front à front avec le monstre, — il lui brise sa dague dans la nuque.

Nerte est sauvée, mais son cœur est tout remué par l'exploit de Rodrigue et c'est en soupirant vers lui que, le soir même, elle est entrée à l'Abbaye de Saint-Césaire. C'est le cinquième Chant, *La Mourgo* (la Nonne) où nous voyons Nerte, en présence du Pape, de la Reine et du Roi, prendre le voile.

“ Quand la noble fille, sur sa nuque, — sent l'impression glacée des ciseaux ”, elle a des plaintes déchirantes, qui composent une des plus suaves élégies que jeune fille ait prononcées sur sa jeunesse assassinée: — Oh! ma belle chevelure! — s'écria-t-elle, suspendez-la dans la chapelle! Suspendez-la — sur l'autel immaculé — de la douce Vierge ma mère! — Adieu, printemps! Adieu, couronne — que je tressais en folâtrant, — adieu, orgueil de mes seize ans! — Chères boucles d'or, boucles jolies, — dès que l'aurore était éclos, — je vous peignais avec amour — comme une gerbe de rayons! — Ah! laissez-moi les couvrir de baisers, — et que la Vierge me pardonne! — Belle toison d'agneau trop tôt coupée, — tu ne brilleras plus au bon soleil, — et les petites fleurs de la montagne — ne diapreron plus ta folle soie! — Hélas! la brise plus jamais — n'agitera tes annelures! — C'est là peut-être de

l'enfantillage, — mais je me sens gonfler le cœur, — et je ne puis me retenir... — Ah! laissez-moi pleurer! C'est fini... — De l'alouette provençale — à présent que les ailes vont être appesanties, — sur la colline et dans les landes — allez, oiseaux, chanter seuls! — Cueillant la violette et la fraise, — ô mes compagnes, allez seulettes — vous promener aux rives du Rêve — qui rit et court sur les cailloux... Et ma levrette qui, enjouée, — m'a suivie jusqu'à Arles! — Elle mourra d'ennui, la pauvre! — Ah! moins qu'à moi le temps va lui durer: — triste amante du Crucifix, — dans les ombres du cloître, — moi, je vais m'enfuir jusqu'à la mort: — Ah! plaignez mon destin, malheureuse! ”

Le soir même Rodrigue, qui n'a pas lâché la partie, pas plus que le Diable, rassemble une bande de mauvais sujets et donne l'assaut à Saint-Césaire. Il s'empare de Nerte. Mais le tocsin a retenti, le chef du guet, avec ses archers, vole au secours des pauvres nonnes et il atteint les ribauds aux Alyscamps. Pour défendre ceux de sa bande, Rodrigue a dû abandonner Nerte. Celle-ci erre maintenant dans la nuit et dans la campagne.

Nous voici au Chant VI, l'*Ange*, qui est une merveille de charme et de pureté. La novice, attirée par une cloche qui tinte, découvre une petite église, habitée par un ermite, Nouveau saint François d'Assise, celui-ci, qui fraternise avec la terre autant qu'avec le ciel, puisqu'un ange le visite quotidiennement et lui apporte sa nourriture, écoute Nerte, et l'invite à vivre désormais avec lui dans les prières et les mortifications. Mais l'ange gardien du saint homme, qui est l'archange Gabriel, lui apparaît, à midi, comme chaque jour, et le contraint à renvoyer Nerte.

Ce VI^e Chant, répétons-le, est une merveille de charme et de pureté. Il faudrait pouvoir citer, tout au long, la suave marche de Nerte à travers la campagne arlésienne, vers la petite cloche qui tinte, là-haut, dans le matin, et les évangéliques entretiens de Nerte avec le vieil ermite, l'une et l'autre assis sur deux pierres ou se promenant au bord des ruisseaux. L'anachorète raconte comment il s'est voué à l'ange Gabriel et comment celui-ci vient lui porter le pain des Anges. Quand il sonne l'Angélus, tout le pays l'écoute et les faucheurs, les pêcheurs, les journaliers, les bûcherons, les laboureurs, les gardians, les bergers, avec la main à leur bonnet — se tournent tous au tintement et, las du jour, vont faire un somme.

Le dernier Chant, le *Diable*, est tout à fait dramatique. Égaré par le dépit qui le ronge, Rodrigue, après l'échauffourée des Alyscamps, fait appel au Diable pour retrouver Nerte. Et le Diable bâtit pour lui, à Laurade, où Nerte doit passer, un château fantastique habité par les sept péchés capitaux. C'est là que Rodrigue et Nerte se rencontrent. Le dialogue qu'ils échangent est admirable de candeur et de douceur persuasive de la part de Nerte, si bien que le fougueux Rodrigue se sent peu à peu transformé et qu'il prend honte de ses dérèglements d'autrefois. Et si bien que lorsque le Malin vient interrompre leurs tendres entretiens et réclamer sa proie, cette “ angélique et blanche Nerte, qui sera la perle précieuse de l'enfer, Rodrigue lui montre la croix de son épée resplendissante dont il présente le pommeau: — Au nom du Père, au nom du Fils — et du Saint-Esprit, s'écrie-t-il, — arrière, arrière, vieux dragon! Un grand coup de tonnerre, le château s'écroule, Rodrigue et Nerte, nous

apprendra l'Épilogue, montent au Paradis. Seule, une nonne de pierre, sur le chemin, entre Tarascon et Arles, non loin de Maillane, attestera le miracle.

Telle est cette légende, provençale et diabolique, qui contient, avec *Mireille*, les pages les plus religieuses de Mistral et qui eut, pour insigne honneur, de lui valoir la bénédiction apostolique, en mai 1910, du pape Pie X. Le curé de Maillane, l'abbé Celse, avait, en effet, porté au Souverain Pontife, de la part du poète, un exemplaire de *Nerte*, relié en blanc et aux armes papales. Des deux côtés et grâce à la poésie, le grand Schisme était donc oublié puisque Mistral avait fait bénir la mémoire du dernier Pape d'Avignon par un Pape de Rome.

Il restait à Mistral de glorifier encore une fois la Papauté avignonnaise en l'associant aux souvenirs laissés en Provence par la Reine Jeanne. C'est ce qu'il fit, en publiant, en 1890, sa tragédie de *La Reine Jeanne*.



XVIII

LA REINE JEANNE, TRAGÉDIE NATIONALE

La Reine Jeanne incarne, pour les Provençaux, les traditions et les rêves de la race. Quand elle vint en 1348 de Naples en Provence sur sa galère fleurie, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté et le peuple la vit toujours sous cet aspect. “ Aimez Dieu et la Reine Jeanne ”, disait-on alors aux enfants. Depuis, tous les châteaux, tous les palais, lui ont appartenu et, quand on veut rappeler un fait légendaire, on dit: — C'était du temps de la Reine Jeanne.

Mistral a voulu restituer à la fois le caractère historique et le caractère poétique de ce personnage qui, selon ses propres expressions, est pour nous autres Provençaux, ce qu'est Marie Stuart pour les Écossais: un mirage d'amours rétrospectives, un regret de jeunesse, de nationalité, de poésie enfuies.

Pour juger cette pièce, il faut donc se mettre au point de vue provençal et la considérer comme une tragédie nationale.

Mais il ne faudrait pas croire pour cela qu'elle ne saurait intéresser le public français ou encore l'estimer médiocrement dramatique. Cette lumineuse suite d'évocations de la Cour de Naples et de la Cité papale d'Avignon au XIV^e siècle est de la plus rare beauté et si la traduction ne fait pas passer en elle l'éloquence mélodieuse du texte, elle permet néanmoins de suivre une action claire et mouvementée et d'admirer des scènes d'une profonde poésie.

Le premier acte, qui se passe dans les jardins du palais de la Reine, à Naples, est la reconstitution de cette cour angevine où les coutumes de Provence sont en honneur, où des troubadours, des seigneurs, des musiciens entourent Jeanne, reine de Jérusalem, de Naples et de Sicile, duchesse de Pouille et de Calabre, comtesse de Provence.

Le troubadour Aufan de Sisteron vient d'arriver. La Reine l'interpelle et la musique de son âme qui fait vibrer les mots provençaux n'est pas tout à fait absente des mots français:

— Aufan, parle-moi donc, maintenant, de ma Provence, ce pays de promesse, de poésie et de jeunesse, qui est le plus fin joyau de ma couronne d'or et que je n'ai pas encore vu, hélas!...

Et Aufan répond:

— Reine, un chemin d'azur, uni comme un cristal, vous mènera de Naples, vite, vite, quand vous voudrez à Marseille: la mer est à vous, le soleil et la mer sont les appartenances de l'empire provençal. Venez, vous verrez un peuple alerte qui, avec des farandoles, vous rendra ses respects et baisera l'empreinte de vos pieds. Encore qu'un sort cruel ait vaincu Toulouse et jeté son manteau brumeux sur le Midi, il reste vers le Rhône un coin de Paradis dont l'arome plaisant fleure au lointain. La Provence, Madame, cette perle royale, est l'abrégé, la montre et le miroir du monde. Depuis l'heureuse Nice où croît l'orange, depuis les Iles d'Or où le poisson se joue, jusqu'au rempart de neige que Briançon élève, elle a tous les climats et toutes les beautés. La Grèce, le long de ses côtes, a laissé des colonies, nichées que bercent les ondes; et Rome, sa marraine, et vieille gouvernante, Rome y domine encore par ses monuments fauves. Ici les fils des Sarrasins féroces y dansent la mauresque au pied des rocs sauvages; et là le chrétien pieux glane les fleurs qu'y répandit la blonde Magdeleine. Accédant en général à votre douce autorité là chaque ville vit de son droit naturel et librement travaille, ou dort, ou chante, ou crie. Marseille tient la mer et navigue, âpre au gain; Brignoles, Draguignan cueillent l'olive; les Gavots, font des cuillers de bois et gardent le troupeau; au Martigue qui est la Venise provençale, à Toulon, à Fréjus sont les pêcheurs et les saleurs; Arles montre avec orgueil ses moissons ondoyantes; les Baux, eux, font la guerre; et votre Sénéchal, dans Aix, rend la justice.

Aussitôt après cette admirable évocation, au deuxième et troisième actes, les nuages s'amassent sur la Reine. Elle est mariée au prince André de Hongrie, qui ne partage ni ses plaisirs, ni ses sentiments. Il voudrait purger la maison de cette pourriture et folie provençales dont la Reine s'entoure et il chasse tous les seigneurs italiens et provençaux qu'il remplace par des Hongrois.

Jeanne se lamente et rêve de fuir en compagnie de son beau cousin le prince de Tarente:

“ Sur mer, avec lui, pouvoir fuir de conserve, libre et au gré du vent, dans ma galère en fleur, jusqu'aux îles d'or, entendant la cantilène monotone des marins et le bruit cadencé, le bruit des longues rames qui tranchent le miroir de l'onde étale et bleue; et, pendant qu'à la côte, au lointain, vont fuyant les noires forêts de pins et les roches argentées, et, pendant que les blanches mouettes, là-haut, en criant et riant frôleraient

notre antenne, sous le tendelet de pourpre frissonnant, regarder dans le ciel mon bonheur s'accomplir! ”

Cependant, les partisans de la Reine se concertent et lui disent: — Malgré vous, contre vous, nous vous délivrerons du cauchemar qui s'accroupit, la nuit, sur votre sein!

Au château d'Aversa, une nuit, après un festin, le prince André est trouvé étranglé. On accuse la Reine. Pour se justifier, elle ira trouver le Pape en Avignon, et elle s'embarque sur sa galère en fleur.

Le quatrième acte, qui se déroule en mer, est un magnifique poème, une somptueuse louange de la Méditerranée.

Dès le départ de Naples, le chant des rameurs s'élève. Il va nous bercer dans la lumière et les parfums. Mais écoutez la Reine:

La mer est une enchanteresse. Depuis que j'ai mis le pied sur l'onde souriante, je me sens envahir d'un bien-être délicieux. Tout fuit la rive, les malicieux échos de la terre, les chagrins et les deuils de la vie. Dans l'éblouissement de l'abîme serein je me délecte. La voile blanche coupe le sombre azur du ciel. Le clapotis des flots danse en jets d'étincelles diamantines. Moitié nus, les rameurs balancent à l'antique le branle de leurs corps: ils se ploient, se dressent tous ensemble et en chœur ils murmurent le *céleusme* plaintif qui leur donne l'accord. Bravo! mes galériens! Sous leur épaulée vigoureuse le flot qui nous entoure se creuse, là derrière, en long sillage, image fugitive des joies d'ici-bas que la vague engloutit. Au milieu des tentures, des pavois de pourpre et d'or, je sommeille, bercée. Je voudrais, dans le clair, pouvoir me fondre! Un vague sentiment de l'infini de Dieu me fascine. La mer est belle, la mer est amoureuse, et sa gloire est limpide: c'est une reine heureuse!

Ce merveilleux voyage est coupé par une scène digne du Titien ou de Véronèse: la visite, en pleine mer, de Jacques d'Aragon, roi de Majorque:

L'Amiral. — Le roi des Majorquins monte à bord.

Jeanne. — Qu'il vienne vite.

Jacques d'Aragon. — Le seigneur de la mer, ô reine du soleil, vient te rendre, au moment où tu passes dans ses eaux, son devoir d'homme lige.

Jeanne. — O roi des îles blondes, il me plaît de te recevoir en pleine mer: salut à Jacques d'Aragon!

Jacques. — De mon royaume bleu, de tous ses fiefs, je t'investis: Majorque, Ivia et Fromentière, Cabrière et Minorque, à l'empire d'amour soumettent leurs vergers de citrons odorants, de palmes et d'oranges.

Jeanne. — J'entrevois, là-bas verdoyante et fleurie, la seigneurie charmante de ces Hespérides... Les fées, lorsqu'elles régnaient, devaient avoir, bien sûr, un royaume semblable.

Jacques. — Du royaume des fées, ô beauté non pareille, c'est toi qui as hérité: royaume fantastique qui n'a point de frontières et où j'aurais à cœur et à bonheur d'être, moi, ton voisin ou ton grand amiral.

Jeanne. — Que ne dis-tu vrai! Puissé-je, fantastique, me mouvoir par la mer comme la nymphe antique, et dans l'embrun que la brise éclabousse, et parmi les

transparences des palais de saphir, errer sur le berceau d'une conque nacrée, en jeunesse et beauté comme au jour de mon sacre!

Jacques. — O Vénus, de tes cheveux, imprégnés de sel, resplendit et se dore tout le gouffre d'amertume. Blanche tu te dévoiles aux baisers du soleil et rien que du regard tu renouvelles le monde! De toi, Jeanne, je le sais, un dieu lui seul est digne; mais s'il te suffisait d'un roi flambant, je suis le tien!

Jeanne. — Ma galère, au gré du vent et des étoiles, s'en va... Si la fleur de lis, dont mon manteau est parsemé, doit s'épanouir encore sur le front de quelqu'un, tout cela est dans les astres!

Jacques. — Moite et frais, que le vent du large te conduise aux portes de tes royaumes! Et... au joyeux revoir!

Jeanne. — Au revoir, Don Jacques.

La galère arrive à Nice, puis longe les Iles d'Or et, enfin, la Reine débarque à Marseille. Répondant aux souhaits de bienvenue de ses sujets, la reine de Provence salue ainsi Marseille:

— Et toi, mon beau Marseille, ô merveilleuse ruche essaimée de l'Asie, puisses-tu vers ton astre brillant prendre l'essor! Puisses-tu dans les terres et sur mer, te répandre! L'olivier dans la main, le poing sur l'ancre, puisses-tu voir entrer du haut de ta Tourrette, de plus en plus, les bâtiments du monde entier!

Le dernier acte est une éblouissante reconstitution de la vie papale en Avignon sous Clément VI. On connaît la prédilection de Mistral pour cette époque et qu'il l'a également décrite dans *Nerte*. Ici la ville s'efface auprès de la Reine Jeanne qu'elle enveloppe de sa ferveur. Jeanne comparaît devant le Pape entouré des cardinaux et des ambassadeurs, dans la grande salle consistoriale. Elle se défend avec une si noble éloquence et avec de telles larmes qu'elle émeut tout le monde. Pour graduer les effets de cette défense, le poète l'interrompt par des diversions lyriques qui jouent ici le rôle du Chœur antique. Puis, le Pape, ayant pris l'avis des princes de l'Église, prononce son arrêt et Jeanne est rendue à son peuple.

Cette simple analyse ne saurait donner une idée de ce qu'il y a de neuf et de théâtralement poétique dans cette tragédie en laquelle Mistral a mis tant de lui-même qu'on peut le retrouver non seulement dans le personnage de Jeanne, mais dans celui du troubadour Aufan et jusque dans celui du page Dragonnet.

Quand la *Reine Jeanne* parut, Jules Lemaître la qualifia de tragédie en chansons, croyant, peut-être, la diminuer, et n'ayant pas été touché, en tout cas, par un des charmes de cette pièce qui contient, en effet, plusieurs fort belles chansons, lesquelles, mêlées intimement à son action, allègent ses alexandrins classiques et ajoutent de la musique à sa poésie. Tout l'article du critique est d'ailleurs écrit sur le mode superficiel et plaisant. Il voit, dans cette tragédie où les personnages et les moments dramatiques foisonnent, je ne sais quelle allégresse de tutupanpan et quel emportement de farandole.

La Reine Jeanne, pour lui, c'est Barbe-Bleuette (1). Et il dit encore La *Reine Jeanne* est une tragédie plus provençale que l'olive, la figue, la cigale, l'ayoli (*sic*) et la bouillabaisse et qu'on dirait composée par un tambourinaire de génie.

Enfin, il achève ces traits d'esprit (?) par une appréciation fautive sur la langue provençale et un mot final qui veut être aimable: — La langue provençale contraind, pour ainsi dire, le poète à la chanson à perpétuité. Il doit être très difficile, dans cette langue-là, d'avoir un style personnel, plus difficile encore d'exprimer des idées un peu abstraites. Mais c'est une langue joyeuse. *La Reine Jeanne* est une fête de soleil.

Laissons cela et demandons-nous pourquoi la *Reine Jeanne* n'a-t-elle jamais été représentée. Mistral avait, à ce sujet, des idées arrêtées que sa correspondance va nous révéler.

En 1895, il avait été question de la donner devant le Mur d'orange et le poète écrit à Paul Mariéton:

— La Commission d'Orange, présidée par Sarcey, a fait grise mine à la proposition de Tournier pour la *Reine Jeanne*. Il fallait s'y attendre... Laissons courir le fleuve: nous avons le temps pour nous. Je m'en tiens à la maxime de la vieille Maillanaise qui avait trois belles filles à marier: — Quand seront mariées les riches, viendra le tour des jolies.

Le 20 juin 1896, il écrit au même Mariéton, pour le même sujet, cette lettre pleine d'une belle fierté et dont la dernière phrase le peint tout entier:

— Et si Tournier t'avait parlé d'une mise de fonds mécénétique, crois bien que tout cela s'est fait en dehors de moi et malgré moi. Car jamais, au grand jamais, je n'accepterai de n'importe qui le risque ou l'avance d'un florin pour le lancement d'une œuvre mienne. Ou l'on me jouera avec *l'aflat* (avec la faveur ou par les soins) de la Commission, ou pas. Je ne veux pas, dans mon *empèri* rhodanien, être traité en intrus. Je n'ai besoin ni d'argent, ni de gloire...

En 1899, Paul Mariéton, dans son zèle infatigable et, en l'occurrence inconsideré, avait songé à d'illustres actrices pour incarner la Reine Jeanne et il s'attira cette semonce:

Mais pourquoi, diable, vas-tu relancer les Sarah Bernhardt et les Duse au sujet de la *Rèino Jano*? Tu as l'air, cela faisant, d'être l'émissaire de l'auteur et je t'assure que rien n'est plus loin de ma pensée que le jeu de ma tragédie provençale. On en a donné le Ve acte, hier, à Aix. Je n'ai pas voulu y aller, car, à ces premières de théâtre, je jouis autant qu'un candidat au bachot qui subit son examen.

Non, je ne suis pas l'homme fait pour adapter mon œuvre au caprice ou au tempérament de telle ou telle actrice, si merveilleuse qu'elle soit. Je n'ai jamais cru, du reste, qu'une actrice pas provençale puisse apprendre suffisamment ma langue pour la faire sonner comme il faut sur la scène. S'il faut attendre 40 ans ou 100 ans, on attendra sans impatience, mais un jour viendra où l'actrice capable de bien dire mes vers émergera de l'imprévu et le jour viendra aussi où une cité opulente comme Marseille, Nice, Nîmes ou Avignon fera les frais du décor nécessaire. Mais il faut pour tout ça l'influx des circonstances. Or rien ne presse et mon œuvre écrite, telle qu'elle est, n'en souffre pas. C'est une erreur de croire que, sans les représentations d'Orange, Eschyle serait enterré. C'est bien plutôt Orange qui le serait sans Eschyle.

Ce qui ne veut pas dire que je m'aveugle sur les défauts de ma pièce. J'en suis même honteux...

En mai 1905, une autre lettre de Mistral à Mariéton nous apprend que ce dernier avait eu l'idée de tirer un opéra de la *Reine Jeanne*:

— Je suis tout à fait libre, écrit Mistral, pour la *Reine Jeanne* et je t'autorise à arranger l'opéra dont tu me parles avec Xavier Leroux, musicien, et toi librettiste, soit seul, soit doublé de Péladan. Seulement, lorsque nous traiterons, je ne signerai l'engagement, de ma part, que pour deux ans. Je suis expérimenté, sous ce rapport, pour mon engagement avec V. Massé — qui me priva de la musique de Bizet — et par mon engagement avec Widor qui laisse *Nerto* au croc pour les calendes grecques. Quant au *Poème du Rhône*, la demande m'en fut faite vaguement par Carrère qui, depuis dix ans, ne m'en a plus soufflé mot. Je ne puis pas me laisser lier ainsi sans aucune conséquence. On est avec moi un peu trop sans gêne!...

— La même année, 1905, une nouvelle proposition fut faite à Mistral pour donner devant le Mur d'Orange la *Reine Jeanne*, mais, cette fois, adaptée en vers français. Mme Caristie-Martel, qui dirigeait, cette année-là, la chorégie, m'avait choisi, je le confesse, pour accomplir ce redoutable travail. Auparavant, je m'en ouvris, sans conviction, au poète, qui me répondit aussitôt par une lettre, sans équivoque, dont on trouvera le texte complet en appendice et qui se terminait ainsi:

—... Je laisse à l'avenir le soin ou le risque de faire représenter cette pièce sur un grand théâtre (de Marseille ou de Nice, car il y faut des décors), à l'occasion de telle ou telle manifestation provençale qui pourrait avoir lieu: l'avenir est long!

Souhaitons que le vœu de Mistral soit, un jour, accompli. Sa tragédie, si l'on trouvait jamais assez d'acteurs, et de bons acteurs, pouvant l'interpréter en provençal, ferait, avec des décors, de la musique, et de brillants costumes, un très grand effet.

La *Reine Jeanne* est un précieux exemple du renouveau qui pourrait régénérer notre théâtre poétique, car, très savamment ordonnée, cette pièce se rattache, pour la forme et la noble allure, à la tragédie française du XVII^e siècle et, pour la couleur, le mouvement, le lyrisme, l'éclat des passions, aux drames du siècle élisabéthain ou de la grande époque espagnole.

Quand, en 1889, pour la Sainte-Agathe, à Maillane, Mistral avait lu à quelques amis provençaux sa tragédie, le succès en avait été complet. Il le constate lui-même dans cette autre lettre à Paul Mariéton:

— J'ai lu la *Reine Jeanne* à Rouma, ses filles, sa femme, Baroncelli et Goubet. Succès absolu. Ils prétendent que c'est grand, théâtral et neuf comme l'antique. La comtesse de Baroncelli écrit ce matin à ma femme: — *Folco m'ei revengu fou d'amiracioun e sous-tèn que i'a jamai agu e que i'aura jamai rèn d'autant bèu (!)*.

C'est l'opinion d'un cœur de vingt ans, mais enfin Arène a été aussi grandement impressionné par les troisième et quatrième actes que je lui ai lus. Aussi je ne veux pas me hâter de la publier, car la publication d'une pièce de théâtre est toujours une défloration. Attendons. *Fata libelli*.

Depuis lors, on l'a vu par l'article de Jules Lemaître, la *Reine Jeanne* n'a jamais été jugée à sa valeur, ni mise à la place qu'elle occupe en réalité dans l'œuvre de Mistral. Bien mieux, des mistraliens réputés, ou bien la passent complètement sous silence, comme Pierre Lasserre, dans son livre: *Frédéric Mistral, poète, moraliste, citoyen*, ou bien déclarent, comme Marcel Coulon: — *La Rèino Jano* est une erreur de Mistral, la seule qu'il ait commise.

Pour ma part, j'ai une prédilection pour cette tragédie provençale et j'admire le parti que le poète a tiré des éléments passionnels, poétiques, décoratifs et dramatiques que cette époque de 1348 lui offrait.

Assurément Mistral a haussé, dans cette œuvre, la langue provençale à un milieu pour lequel elle ne paraissait pas destinée. Et c'est ici qu'on peut faire une réserve.

Mistral a toujours su adapter le langage de ses personnages à leur condition. Il les a choisis de telle sorte qu'ils s'expriment comme dans la vie et cela ajoute au naturel de leurs paroles. Les dialogues de Mireille et de Vincent sont des échos véridiques des entretiens de deux enfants provençaux amoureux. Calendal, qui est pêcheur, parle comme un pêcheur; Maître Ramon, comme un *menagié*; Maître Appian, dans le *Poème du Rhône*, comme un batelier. Cependant, dans *Calendal*, les paroles d'Estérelle détonnent déjà un peu et, dans le *Rhône*, celles du prince d'Orange.

Dans la *Reine Jeanne*, il y a, parfois, opposition entre le langage et le rang des personnages. On est gêné quelquefois fois d'entendre une Reine employer des expressions extrêmement populaires. Il n'en pouvait être autrement et cela n'empêche pas la *Reine Jeanne* de contenir, en dehors de ses exquises chansons, quelques-uns des plus beaux vers du poète et d'être un des plus purs miroirs dans lesquels son âme nostalgique s'est mirée.



XIX

LE POÈME D'UN FLEUVE

Sept ans après la *Reine Jeanne*, en 1897, Mistral publie une autre œuvre capitale, en douze chants: *Lou Pouemo dou Rose (Le Poème du Rhône)*, par lequel s'achève son grand triptyque des beautés de la Provence. Il a chanté, en effet, les plaines de la Crau et de la Camargue, dans *Mireille*; la mer et la montagne, dans *Calendal*; à présent, c'est le fleuve qui vivifie et qui commande, le chemin humide qui unit.

Le principal héros du poème sera le fleuve lui-même qui envahit et submerge tout. Il domine de sa voix continuelle les amants, l'Anglore et le Prince d'Orange, qui, sur ses ondes, vont vivre une des plus belles légendes d'amour de toutes les littératures et qui se murmurent les mots éternels. Dans les moments d'apaisement on entend les

mariniers, mais ils parlent encore de lui, de ses légendes, de ses colères et des êtres mystérieux qui le hantent.

Nouvel hymne au sol natal, le *Poème du Rhône* est aussi un regret donné aux temps anciens de la batellerie fluviale, à ces beaux jours évanouis, dont le poète dira, mélancoliquement:

— O temps des vieux, temps gai, temps de simplese, — où sur le Rhône tourbillonnait la vie, — où nous venions, enfants, voir sur l'eau longue, — voir passer fiers, les mains au gouvernail, — les Condrillots! Le Rhône, grâce à eux, — fut une ruche énorme, pleine de bruit et d'œuvre. — Tout cela aujourd'hui est mort, muet et vaste, — et de ce mouvement, hélas! tout ce qui reste, — c'est la trace rongée, c'est le sillon — que le câble a creusé contre les pierres. — Oui, un frottis, c'est tout ce qui subsiste — d'une navigation qui eut pour cri: Empire! — Mais des chars de triomphe le passage — ne laisse point visibles sur les voies romaines — plus de vestiges ni plus d'excavation.

Avant cet abandon du fleuve antique, du chemin sacré par lequel les arts et les religions ont gagné la Gaule et qui distribua si longtemps la vie sur ses bords, avant ce qui devait devenir, après 1830, un long désert d'eau, de lourds bateaux s'échelonnaient et, sur la rive, des files de chevaux les halaient, parmi les éclats des fouets et des voix et les tintements des grelots. C'était la gloire des pays du Rhône que ces convois, l'allégresse d'Arles, de Beaucaire et d'Avignon se propageant jusqu'à Lyon, les auberges avenantes du bord de l'eau, l'animation des nuits et des jours.

Pour décrire cette activité, la force indomptable du Rhône et les pays variés qu'il traverse, Mistral se renouvelle entièrement, et dans son inspiration et dans sa poétique. Il quitte les hommes, dirait-on, pour se plonger dans les éléments, il quitte la rime pour moduler son chant selon les seules musiques du verbe et de la nature.

Avec une sainte audace, en effet, Mistral a délaissé, pour écrire le *Poème du Rhône*, la grande strophe régulière et soigneusement rimée de *Mireille* et de *Calendal*, strophe qu'il avait, du reste, inventée et dans laquelle sont si harmonieusement combinés les alexandrins et les octosyllabes. Il fait, à présent, usage de vers décasyllabiques en laisses inégales, sans rimes ni assonances et qui s'infléchissent librement selon tous les mouvements, toutes les ondulations, tous les sentiments. Ce n'est pas une des moindres surprises que nous réservait ce poète, à la fois instinctif et savant, et cette langue provençale aux ressources musicales infinies entre les mains d'un maître. Le *Poème du Rhône* est ainsi un bel exemple de poésie vraie, de poésie pure, de poésie neuve.

Dès 1903, Édouard Aude et Paul Roman, dans leur *Etude Philologique et littéraire* sur le *Poème du Rhône* parue dans la *Revue Félibréenne*, remarquaient fort justement: — Le vers non rimé du *Poème du Rhône* se prête admirablement à rendre la multiplicité des aspects de la nature rhodanienne; il se plie à toutes les vivacités du dialogue, laisse intactes les expressions populaires, les proverbes, les dictons, les chansons, les prières, que l'on est obligé de dialoguer si on veut les faire entrer dans le rigide vêtement de la strophe.

Je me souviens que Paul Roman, qui fut un ardent mistralien et mon ami, me disait encore, lors de nos longues causeries d'Aix-en-Provence: — Mistral m'a fait un jour,

à propos du *Rhône*, la confiance que, lorsqu'il voulut écrire ce poème, la strophe de *Mireille* et de *Calendal* revenait sans cesse sous sa plume et qu'il retrouvait ainsi le moule de ses deux premières œuvres. Il résolut alors d'abandonner la rime et son inspiration en fut comme délivrée.

Et c'est pourquoi ces vers de dix syllabes (1) ne nous offrent que des désinences féminines, dont le provençal compte une incroyable variété. Ces désinences, en effet, sont tantôt en *o*, tantôt en *e*, tantôt en *i*, qui jouent le rôle de l'*e* muet français, mais avec une autre musicalité et une autre accentuation. D'autre part, si Mistral a abandonné la rime, l'assonance et la strophe, ce n'est pas pour laisser courir au hasard son inspiration. Ses vers se présentent bien en lignes inégales, mais mesurées sur l'action, et elles évoquent, avec leurs césures mobiles, le mouvement même des barques, nous emportant et nous berçant, entre le fleuve et le soleil. Une telle versification était seule capable de s'harmoniser avec le sens profond du poème dont le caractère cosmique et la signification mystique éclatent çà et là.

(1) Ou, si l'on préfère, de onze syllabes, selon que l'on compte ou non la dernière syllabe féminine.

En dehors de l'originalité de sa prosodie, ce qu'il faut louer dans le *Rhône* c'est la prodigieuse richesse de son vocabulaire. Mistral a ressuscité tous les vieux termes techniques des marinières, leur langage pittoresque, leurs appels traditionnels. Il a fait surgir du passé et incorporé à son poème non seulement des âmes simples et des gestes héréditaires, mais les plus humbles détails de la vie quotidienne, les ustensiles d'un bateau, les marchandises transportées et jusqu'aux recettes des plats que l'on mange aux auberges. Il a ainsi reconstitué toute la vie d'un peuple et d'un pays et l'on pourra étudier plus tard le *Poème du Rhône*, à ce point de vue, comme on a étudié l'*Odyssée*.

Ici, plus de ces grands tableaux descriptifs, en réalité de ces diversions, les unes poétiques, les autres historiques, dont le poète a orné *Mireille* et *Calendal*. Tout est vie, écoulement, rythme et lumière. Quand un des personnages se laisse entraîner à un récit, à ce qui pourrait être une longueur, on entend aussitôt retentir l'appel des marinières du Rhône: — *Empèri! Reiaume!*, pour désigner la rive gauche, en souvenir du Saint Empire Romain, ou la rive droite, en souvenir de l'ancien royaume de France. Ces mots, qui remettent la barque dans la direction ou l'écartent d'un péril, remettent aussitôt le poème en mouvement, et le conduisent vers sa fin, musicalement, impétueusement.

Mistral avait, naturellement, pleine conscience de la nouveauté et de la valeur de son poème. Il disait bien, un jour, en plaisantant, à Pierre Lasserre: *Le Poème du Rhône!* je l'ai composé en me promenant, le soir, avec ma femme!

Mais, en 1896, dans une de ses lettres à Paul Mariéton, alors qu'il était question de publier le *Poème du Rhône* dans la *Nouvelle Revue* de Mme Adam, il écrivait:

—... Le Poème est terminé, je n'ai plus à faire que la traduction que je puis pousser rapidement. Seulement, voyons. Je tiens absolument à ce que le texte soit imprimé

avec la version française, car le lecteur quand même il ne comprend pas, est toujours avantageusement impressionné par la vue de la forme originale. Sans compter la raison de dignité pour la langue à laquelle j'ai voué ma vie. Et puis quelles conditions me fera-t-on? Je sais que la *Nouvelle Revue* paye, mais quel prix me fera-t-on? A une époque où le Journal donne 500 francs à Coppée pour une lettre écrite d'Arcachon (c'est Coppée qui l'a dit à notre ami Berge), il est, je crois, naturel de connaître ce qu'on offrira à un poète qui n'est qu'un poète pour un poème de 4.000 vers sur un sujet français, moderne et populaire. Or, je ne puis guère, moi, prendre cette information. Tu es en situation, mieux que personne, de savoir, par Georges Hugo, ce qu'on peut attendre de la *Revue*. Je t'en charge gentiment, discrètement comme disaient les pilotes de Condrieu en lançant leur flottille...

On remarquera, dans cette lettre, la phrase par laquelle Mistral caractérise son œuvre: — Un poème de 4.000 vers sur un sujet français, moderne et populaire.

On ne saurait donner de meilleure définition de ce *Poème du Rhône* — qui appartient bien à un poète de France s'inspirant de son temps et écrivant pour le peuple. Grâce à lui nous pouvons placer le Rhône au rang des grands fleuves légendaires d'Europe, créateurs de civilisations. Sans doute ce poème est-il moins sentimental que *Mireille*, moins héroïque que *Calendal*, mais il est d'un réalisme, et, en même temps, d'une fantaisie et d'une puissance qui en font peut-être le chef-d'œuvre de Mistral.

On s'en apercevra si jamais le cinéma s'empare de la légende de Guilhein et de l'Anglore et rend universel le *Poème du Rhône* comme l'opéra de Gounod a rendu *Mireille* universelle. Il y a là non seulement une histoire d'amour émouvante et poétique, mais tout un côté fantastique que le film, seul, après le poème, peut rendre. Sans compter la leçon éternelle qui se dégage de la lutte du vieux monde contre le nouveau, du passé contre le présent, du travail manuel contre le travail mécanique, sans compter le défilé prestigieux des paysages de la vallée du Rhône et la reconstitution de la vie pittoresque de la batellerie primitive sur ses eaux pleines de lumière.

L'incubation du nouveau poème avait duré sept ans, comme les précédentes. Une lettre du poète à son ami Victor Colomb de Valence contient de très intéressants détails sur la façon dont Mistral se documentait pour cette œuvre de sa maturité, œuvre écrite de soixante à soixante-sept ans, et qui doit sans doute à ce fait une largeur et une sérénité n'excluant, d'ailleurs, nullement, la flamme.

Voici la lettre à Victor Colomb:

Maillane, 6 août 1892.

Mon cher ami, voici l'explication à laquelle vous avez tous droit. Je suis allé accompagner ma femme jusqu'à Valence où mon beau-père est venu la prendre pour la conduire à Vienne où elle passera un mois dans sa famille. Étant en incubation (entre nous soit dit) d'un grand poème sur le *Rhône* et l'*ancienne batellerie*, selon mon habitude, pour prendre librement mes impressions premières, je me suis mis, une fois libre, à courir votre ville et surtout les bords du fleuve pour causer avec les bonnes gens du peuple. Mais je pensais si bien à aller vous voir, ainsi que la

félibresse du Dauphiné, que j'avais (ayant oublié votre nouvelle adresse) cherché, au bureau de la *Croix d'Or*, votre nom sur l'annuaire de Valence où je ne pus le découvrir. J'étais quand même parti à votre découverte, lorsque je fus harponné par un félibre de Saint-Rémy — qui ne me lâcha que trop tard pour faire mes visites. Obligé de repartir le lendemain avec le *Gladiateur*, je m'en revins avec le remords d'avoir brûlé la visite que je vous devais; mais avec la pensée consolatrice de vous voir à mon prochain retour dans vos parages où je dois revenir *plus d'une fois*, pour compléter mes études rhodaniennes, car je suis bien empoigné par mon sujet.

Mistral qui vient de nous faire connaître ainsi des détails sur sa façon habituelle de travailler, termine sa lettre par une nouvelle preuve de la conscience qu'il apportait à recueillir, au cours de ses voyages d'étude, les termes qui devaient donner à son poème précision et vérité:

— En attendant, écrit-il, voudriez-vous me renseigner sur le mot *rigue* qui, du côté de Lyon, désignait, je crois, les embarcations des bateliers et des équipages. Je lis, dans *La Vallée du Rhône de Lyon à la Mer* par le baron Raverat: — L'ancien système de remonte par les *rigues*, la remonte des *rigues*.

Ce mot *rigue*, qui me paraît du genre féminin, désigne-t-il une barque spéciale ou bien une file de bateaux ou bien les attelages qui halaient les bateaux? Ce mot était-il employé par les riverains de Valence, et comment l'y prononçait-on? Je ne l'ai jamais entendu prononcer par les anciens mariniers du bas Rhône. Si vous connaissez par hasard quelques travaux sur la batellerie ancienne (qui a précédé les bateaux à vapeur) veuillez me l'indiquer.

Il est probable que son ami Victor Colomb fournit à Mistral le renseignement qu'il demandait sur le mot *rigue* car nous trouvons ce mot employé par lui dès le Chant troisième et désignant le train des barques remorquées à la file par le même câble.

L'année d'après, en 1893, Mistral écrit à Paul Mariéton, qui l'a invité à venir à Lyon et qui lui a demandé de réserver pour sa *Revue Félibréenne* un morceau de son prochain poème, cette lettre qui projette encore une vive lumière sur la façon de travailler du poète et sur son dédain de toute sottise précipitation et de toute vaine publicité:

—... J'ai des études à faire le long du Rhône, seul, qui ne me permettent pas de me distraire avec les bons amis de Lyon. C'est ma façon de travailler; pour qu'elle soit fructueuse, il ne me faut aucune autre préoccupation. Mon poème, que j'incube depuis trois ans et plus, commence à émerger du brouillard et du rêve. Inutile d'en parler encore, car ça est trouble. Je ne cherche qu'à me plaire à moi-même et ne songe nullement au public et au succès. C'est un plaisir que je me paye. Ça paraîtra quand ça paraîtra et quand ce sera sous presse, oui, je pourrai t'offrir un morceau de primeur...

Comme Mariéton revenait à la charge pour obtenir un morceau détaché de son poème, Mistral, en 1894, lui écrit nettement et noblement:

— Je ne te donnerai rien de mon poème, ni à personne. Ces déflorations d'œuvres inédites dans les revues n'ont qu'un résultat: celui de couper l'enthousiasme de

l'auteur. Car les lecteurs — rares et frigidés — des revues sont absolument sobres d'applaudissements et le poète, devant leur silence, finit par croire qu'il n'a rien fait de bon et se décourage. Quand une œuvre est finie, c'est différent, on la jette au public tout entière. La critique toutes pièces en main peut la juger et, quel que soit le verdict, l'œuvre n'en existe pas moins. C'est absolument comme la fiancée ou l'amante qui se livre par dévoilements partiels avant le sacrement. Elle court grand risque d'être délaissée. Laisse donc à mon nouveau poème que je fais pour moi (sans préoccupation de succès ou de gloriole) son voile de visage. Tu es trop délicat pour ne pas comprendre que j'ai raison.

Enfin, le 20 juin 1896, son poème terminé et connu de quelques amis, Mistral écrit encore à Paul Mariéton à son sujet:

—... Cette œuvre a été faite avec plaisir, sans se presser, en me jouant pour ainsi dire. Elle est aussi réelle, aussi sincère, aussi indépendante que peut l'être une création de l'esprit. Outre sa valeur poétique (car elle en a une, toute due aux braves gens que j'ai mis en scène) c'est un document ethnographique unique pour la vie rhodanienne de jadis. Un poète de talent (et *franchimand*) m'écrit: — Vous n'aviez rien écrit encore d'aussi puissant. C'est plus beau que du Mistral. Quel réalisme et quelle fantaisie! C'est l'*Odyssée* et c'est le vers de Dante, plein, nerveux et musclé, sonore sans monotonie, mettant le mot en valeur. Je vous assure qu'on n'y regrette pas la rime ” (Lieutenant L.).

Tu verras, du reste, combien ce drôle de poème est varié et gai; on ne m'y reprochera pas les longueurs.

Voilà ce que Mistral pensait de son poème. On ne saurait mieux en parler que lui.

Mais, en vérité, ce drôle de poème, qui élargit la Provence jusqu'à Lyon et que Mistral qualifiait plus justement quand il disait qu'il était français, moderne et populaire, devrait, ainsi que l'a écrit *Lou Nebout*, être un poème national, comme ceux qui, en Allemagne, célèbrent le Rhin.

Les héros n'en sont plus, en effet, exclusivement Provençaux: le prince d'Orange est Hollandais, l'Anglore est Ardéchoise, Maître Apian, Jean Roche et leurs compagnons sont des Condriillots, descendants des Helvètes, qui fondèrent Condrieu (Rhône), à quarante kilomètres au sud de Lyon, ou, fils, peut-être, des Romains, qui firent de Condrieu une ville fortifiée, dont les habitants, voués à la batellerie, étaient réputés comme une race à part, et pour leur force et leur habileté.

Ces personnages, d'ailleurs, s'effacent devant deux autres: un fleuve et un bateau. Le Rhône domine tout, toujours présent, tourbillonnant et mugissant, à la fois élément, divinité et roi du pays. Le *Caburle* est la maîtresse barque commandant une flottille d'autres barques qui, comme lui, sans arbre ni hélice, descendent de Lyon à la mer, puis remontent, halés par des chevaux qui, par douzaines, s'efforcent sur les rives.

Mais il est temps de monter à notre tour sur le *Caburle* et de montrer, par l'analyse du poème, comment Mistral a réalisé son rêve de faire revivre les jours où le Rhône était la grande voie, l'unique, où venait aboutir toute la vie des pays de langue d'oc.



XX

LA DESCISE DU RHÔNE

Le chant premier: *Patroun Apian* est consacré à la gloire des Condrillots, et à leur chef, dont la flottille va prendre le départ, à l'aube, d'un quai du Rhône, à Lyon, pour se rendre à la Foire de Beaucaire.

Dès les vers du début, l'atmosphère est créée, le mouvement est donné au poème, ce mouvement qui ne l'abandonnera plus. Voici ce début, en provençal, à titre d'exemple:

*Van parti de Lioun à la primo aubo
Li veiturin que règnon sus lou Rose.
Es uno raço d'ome caloussudo,
Galoio e bravo, li Coundriéulen-Sèmpre
Planta sus li radèu e li sapino,
L'uscle dóu jour e lou rebat de l'aigo
Ié dauron lou carage coume un brounze.
Mai d'aquéu tèms encaro mai, vous dise,
Ié vesias d'oumenas à barbo espesso,
Grand, courpourent, clapu tau que de chaine,
Boulegant un saumié coume uno busco,
De poupo à pro cridant, jurant de longo
E largamen, pèr se baia courage,
Au poutarras pintant la roujo tencho,
A bèu taioun tirant la car de l'oulo.
De-long dóu flume èro uno bramadisso
Que d'auro en auro entendias de-countuni:
— Pro vers la baisso, hou! reiaume! empèri!
Amount la pro! dau! fa tira la maio!*

C'est-à-dire: Dès la prime aube, vont partir de Lyon, — les voiturins qui règnent sur le Rhône. — C'est une race d'hommes robustement musclés, — gaillarde et brave, les Condrillots. Toujours — plantés sur les radeaux et les sapines, — le hâle du soleil et le reflet de l'eau — leur dorent le visage comme un bronze. — Mais en ce temps, vous dis-je, plus encore — on y voyait des colosses à barbe épaisse, — grands, corpulents, membrus, tels que des chênes, — remuant une poutre comme on fait d'un fêtu, — de la poupe à la proue criant, jurant sans cesse — et largement, pour se

donner courage, — au pot énorme humant le rouge piot, — tirant à beaux lopins la chair de la marmite. C'était au long du fleuve une haute clameur — que du Nord au Midi on entendait sans trêve: — Proue en aval, ho! royaume! empire! — Amont la proue! sus! fais tirer la maille!

Nous allons être emportés comme les mariniers, et, familiarisés tout de suite avec leur langage, nous ferons la connaissance, au milieu de l'affairement du départ, du patron Apian qui est posté sur la première barque, patron Apian dans lequel nous retrouvons une physionomie chère à Mistral, celle de son père, qu'il a déjà dessinée dans Maître Ramon et dans Maître Ambroise. Le mouvement et la couleur du poème provençal transparaissent encore un peu dans la traduction française, que nous allons, maintenant, donner seule, faute de place.

La nouvelle Odyssée, autrement plus rapprochée de nous que l'ancienne — car nous pourrions refaire de nos jours et dans tous ses détails l'itinéraire, le poème à la main, — va commencer. Mais le poète décrit, auparavant, avec les termes savoureux de métier qu'ils comportent, les bateaux dont se compose l'équipage de Maître Apian, qui a été fait, cette année même, roi de la Marine, à Condrieu:

“ Calfatées de flocons d'étoupe — que retenaient les têtes des crampons, — et de poix noire goudronnées en dehors, — il possédait, pontées ou non pontées, — sept bonnes barques construites en bois brut: — le *Caburle* d'abord, avec sa cabine — qui s'élevait en poupe, sous laquelle — chacun la nuit dormait dans son hamac; — avec sa proue bâillante, enorgueillie — par l'éperon de son étrave forte; — puis la *penelle* ou barque *civadière*, — qui portait la pâture des chevaux; — puis, à la suite, le *bateau de carate*, — bâti comme les autres en varangues de rouvre; — puis une *sisselande* toute plate, — convexe sur l'avant, carrée sur l'arrière; — deux grandes *savoyardes* à transporter — les houilles de Givors et une *sapine* — pour charger les châtaignes vivaraises. — Sans compter deux *coursiers* ou chaloupes, — amarrés sur les flancs de la flottille, — pour embarquer les gros chevaux haleurs — qui, sur la berge, au retour de Provence, — gaillardement remontaient le convoi. — Patron Apian avait pour la remonte — quatre-vingts beaux chevaux à queue rognée — qui n'avaient pas leur pareil sur le Rhône — et qui, en remorquant la *maille* et la *voiture*, aux coups de fouet du *baile* du halage — et aux jurons des charretiers brutaux — faisaient trembler le bord du fleuve.

Pour protéger ce train, à la proue du *Caburle*, la tête de saint Nicolas, patron des mariniers, était sculptée, tandis qu'en poupe une croix, peinte en rouge, se dressait, charpentée à la hache par Maître Apian, avec tous les instruments de la Passion avec le coq en dessus, qui chantait.

Et, après le démarrage des Quais de Lyon, c'est la descente du fleuve, la *Descise*, prudente et périlleuse, dans le brouillard. Jean Roche, le prouvier, de temps à autre, jette la sonde. Patron Apian, droit sur le tillac, tête nue, fait un signe de croix et entame alors la prière du matin qu'il interrompt parfois pour lancer un ordre ou un juron.

Voici ce passage, où l'inspiration profondément catholique de Mistral se fait sentir, en attendant que d'autres passages raniment pour nous le plus lointain paganisme, jusque et y compris, le culte du dieu Mithra:

“ Et droit sur le tillac, la tête nue, — Patron Apian, avec un grand signe de croix, — à haute voix, que tous entendent — le chapeau à la main, entame alors — la prière du matin: *O notre père — qui es au ciel, que ton nom se sanctifie!* — dit-il. Les hommes se sont tus, — agenouillés ou inclinant la tête. — L'épais brouillard blanchâtre les aveugle, — dérochant les montagnes et les brotteaux — qui tout le long accompagnent le fleuve; — et ils en sont bien sûrs, d'aller à l'aveuglette — jusqu'à Givors, peut-être jusqu'à Vienne. — Mais lui, continuant: *Ton règne nous advienne!* — dit-il, et *qu'en aval ta volonté se fasse — comme en amont! Notre pain quotidien, — dit-il, donne-le-nous ce jourd'hui! De nos dettes — fais-nous la rémission, dit-il, comme nous autres — les remettons à ceux qui nous redoivent...* — Parfois s'interrompant: — Toquebœuf! braillait-il, — grand capon de pas Dieu, tu dors, eh! fainéant? — Ces malheureux chevaux, en amont, les vois-tu — qui s'étranglent dans leurs chevêtres?... — Une garcette qui vous cinglât tous! — Et reprenant: *De tentation garde-nous! — Et tire-nous du mal être! Ainsi soit-il!*

Puis le patron Apian, philosophe et croyant, devant tous les dangers qui entourent la navigation, a cette belle parole: — Qui veut apprendre à prier, qu'il navigue!

On arrive ainsi à Vernaison, le premier arrêt du côté du royaume, où le prouvier jette le câble à terre, et où, tout d'un coup, apparaît un jeune homme blond qui, dégagé, monte sur la grand barque.

C'est le prince d'Orange, le fils aîné du roi de Hollande. Le second Chant lui sera consacré.

Ce jeune prince, Guillaume d'Orange, est, avec l'Anglore que nous connaissons bientôt, une des créations les plus poétiques de Mistral. Il est venu de son royaume, par les canaux et par la Saône, fuyant la Cour et toutes ses intrigues. C'est un être chimérique, un autre Geoffroy Rudel, un héros d'un romantisme charmant, que le poète nous présente ainsi:

“ De son royaume ombreux, paludéen, — où le Rhin se noie dans les brumes, — lui, quelque jour, s'il revient en santé, — ceindra la couronne d'iris. — Mais il s'en faut, pour l'heure, qu'il lui tarde prendre en charge le gouvernail des hommes, — dégoûté comme il est, avant d'y être, — de toutes les intrigues qu'il comporte, — des manœuvres de cour, et des cérémonies, — et de l'ennui qui vous y mange l'âme. — Et il s'est mis en tête une folie d'amour, — lubie de prince imaginaire, rêveur; — il s'est mis dans la tête de trouver en voyage — l'éclosion de la Naïade antique — et la fleur d'eau épanouie sur l'onde — où la Nymphé se cadre nue, — la Nymphé belle et pure et claire et vague, — que l'esprit conçoit et désire, — que le pinceau retrace, que le poète — dans ses visions éternellement évoque, — la Nymphé séductrice, voluptueuse, — qui, autour du nageur, au cours de l'eau, — laisse flotter sa chevelure, — et se confond et fond avec le flot. — Et de canal en canal, par la Saône, — il descendit de son pays de Flandre, — comme descendent du Nord brumeux les cygnes — aux clairs du Vaccarès, quand vient l'automne. ”

Voici donc le nouveau passager sur le *Caburle*:

“ A peine il a sauté, pâlot, sur le *Caburle* — et au patron touché la main, sans morgue, — il converse avec tous à la bonne franquette; — aux Condrillots paye des

cigares — de son pays, qui fleurent comme baume, — et, pas plus fier qu'un frère de la tasse, — il leur fait boire à son flacon, après l'un l'autre, — une eau-de-vie qui liquéfie les brumes. — Et entre eux ils se disent: “ Celui-là est des nôtres! — Des vôtres? répond-il, oh! vous pouvez le dire, — et s'il vous faut de l'aide, camarades, — nous sommes d'un pays où l'on ne craint pas l'eau — et où l'on sait tirer assez bien à la rame. — Les nochers sont ravis; ils l'entourent — comme le corps d'un roi et lui regardent — sa jeune barbe blonde, ses mains fines — et une fleur en émail, ciselée, — qui pend à son clavier de montre. ”

Mais le Rhône coule, le voyage continue, et le patron Apian s'écrie: — Empire! La barque capitane et les suivantes, au premier coup de timon, ont repris leur dérive vers la gauche:

“... Sur l'eau longue — cependant que les nefes vont toutes seules, — le prince blond devise avec la chiourme. — Gentiment, il leur conte qu'il est de Hollande — et fils de roi, et qu'il va en Provence, cherchant la fleur qu'il porte pour insigne: — Fleur de mystère, dit-il, inconnue — aux profanes terriens, car dans les eaux, elle fait son séjour et s'y épanouit, — fleur de beauté, fleur de grâce et de rêve — que mes Flamands appellent fleur de cygne: — Par tout pays où on la trouve, — l'homme est joyeux, la femme belle. — Cela? en s'approchant disent les bateliers. — mais c'est la *fleur de Rhône*, mon brave prince, — le jonc fleuri (*l'esparganèu*), qui se nourrit sous l'onde — et que l'Anglore aime tant à cueillir! — L'Anglore?...”

A ce nom, la curiosité du prince de Hollande s'est éveillée. Les bateliers demandent à Jean Roche, le rude *prouvier*, qui passe pour être amoureux de l'Anglore, de lui révéler qui elle est. Mais ils se font rabrouer:

— Vous avez beau hâbler, mais, dame, quand, — riposta le gros gars, vers les fourrés — du Malatra, là où l'Ardèche fouille, — vous passez à côté, poussant la barre, — et que, nu-pieds et sur le sable fin, — vous la voyez riant avec ses dents qui mordent, — oh! combien d'entre vous, si du bout de son doigt — elle faisait un signe, se jetteraient à l'eau — pour aller déposer un baiser sur l'aubier — de son pied nu!

Le prince ne manquera pas, au cours de la descente, de poser des questions sur cette Anglore dont le patron Apian lui-même dit qu'elle fera un jour tourner la tête à ses hommes.

Cependant il faut faire escale à Givors, y verser du charbon dans les *savoyardes* et empiler ailleurs la quincaillerie et les armes de Saint-Étienne. Le jeune prince s'est mis à travailler avec les mariniers, mais il est toujours, au fond de lui-même, tourmenté du désir de connaître l'aire qui le couva, la terre illustre — qui lui transmet le noble nom qu'il porte. ” Quand le soleil s'est levé et que Maître Apian, et les bateliers, haussant le chapeau, ont crié, à l'antique mode: Un de plus! le prince se sent transporté d'enthousiasme, à la vue de Vienne assise en autel sur les contreforts — du noble Dauphiné et, songeant à tout ce qu'il va voir, il s'exalte et s'écrie:

“ Salut, empire du soleil, que borde — comme un ourlet d'argent le Rhône éblouissant! — Empire de plaisance et d'allégresse, — empire fantastique de Provence — qui avec ton nom seul charmes le monde!...” ”

Tandis que Guilhem évoque le grand Boson, comte de Vienne et roi d'Arles, la flottille quitte Vienne, touche à Condrieu, où les bateliers retrouvent leurs familles, mais ne s'attardent pas, car le Midi les attire et ils n'ont pas de temps à perdre. On voit au loin les sommets du Vercors où les troupeaux de la Crau vont en été. On charge, çà et là, des planches, des poutrelles. De temps à autre, on reparle de l'Anglore et Guilhem apprend de Jean Roche que c'est une jolie fille qui se baigne parfois dans le fleuve où elle cueille la fleur de Rhône, et qui a pour œuvre de cribler les sables de l'Ardèche — pour *orpailler* (industrie de fourmi) — les bluettes d'or qu'il peut y avoir...

Très savamment, le poète augmente, à chaque chant, l'intérêt que Guilhem porte à l'Anglore et, non moins savamment, il dose et retarde, pour le lecteur, le moment où nous connaissons son héroïne. N'est-elle pas beaucoup plus bas, sur le fleuve? Il nous faut faire escale à Tournon, où les mariniers font un plantureux repas à la Table du Roi, repas où le patron Apian doit payer le vin de son “ reinage ”, ce qui nous vaut une scène homérique et rabelaisienne à la fois, à la fin de laquelle le prince porte ce toast:

“... Brinde à l'Anglore! — Cria Guilhem; sans savoir davantage, — avec ce moût des vignes escarpées — mon premier brinde est pour la fleur du Rhône! — Et mon second pour le Rhône lui-même! qui reflète en ses eaux la fleur mystérieuse! — Et mon troisième est pour le soleil clair — qui nous convie à vivre dans la joie! ”

Le vin du Rhône aidant, le prince est loin, maintenant, de sa Hollande natale et prêt à courir toutes sortes d'aventures.

Or, nous voici à Valence, où, sur la seconde barque, monte un beau petit essaim de dames gaies, — la chevelure en l'air, blondine ou brune — sous leurs grands peignes à rangées de perles. — Deux cavaliers vont avec elles — instruments de musique sous le bras — tambour de basque et violon et mandore.

Nous voilà en pleine *Fête Galante*. Les dames qui jasant parmi les autres passagers, négociants de Lyon ou d'ailleurs, sont trois chanteuses vénitiennes qui vont, elles aussi, à la Foire de Beaucaire. Les scènes gaies et chatoyantes se succèdent, cependant que patron Apian fronce les sourcils en commandant: — Empire! ou Royaume!

Ce chant quatrième: *Li Veniciano* est un enchantement. Il est plein de rires, de musiques et de chansons. Les Vénitiennes ont appris que le prince d'Orange voguait sur le *Caburle* et elles lui envoient, comme des sirènes, de jolis couplets qu'elles terminent ainsi:

Sus moun batèu que lando
Nous raubaren au fres,
Car siéu prince d'Oulando
E noun ai pòu de res.

C'est-à-dire: Sur mon bateau qui file, — Viens, je t'enlève au frais, — Car, prince de Hollande, — je n'ai peur de personne.

Mais ce chant quatrième contient aussi une admirable page, d'un tout autre caractère, que je ne résiste pas au plaisir de citer car elle mérite d'être dans toutes les anthologies.

Le vieux patron du *Caburle* parle avec le prince et, entre deux coups de barre, il lui conte ses souvenirs historiques du Rhône, cette ornière du monde, où il a vu deux fois le Pape et, une fois, l'Empereur. Voici l'évocation de Napoléon:

“... Bonaparte! — Oh! cet insatiable de conquêtes — qui, nous enveloppant à sa fortune, — nous avait fait si loin tendre la guêtre — et si longtemps déchirer la cartouche, — lui qui avait lancé, d'arrache-pied, — tant de conscriptions aux tueries — que les nations disaient: — Faut que les vaches, — dans le pays de France, fassent des hommes! — Eh bien! le croirez-vous, que sur la rive — du Rhône, là où luit la route, — lui, ce grand homme, ce foudre de guerre, — à la défaite, nous l'avons vu conduire — comme un patient, désarmé, tout veule! — on l'emmenait au loin, à l'île d'Elbe... — Le général Bertrand était, dans la voiture, — assis à son côté: la joue blafarde, — un foulard jaune à l'entour de ses tempes, — lui, l'Empereur hier de tant de peuples — aujourd'hui renié des siens, de ses ministres, — de tous ses matadors qui l'encensaient, — descendait au galop... Je m'en souviens! — Il y avait des femmes, — allons, des malheureuses, — qui, leurs enfants étant morts au service, — du chemin lui criaient: — Mangeur de monde! - rends-moi mon fils! ” Dans les villages, — les paysans, pressant aux doigts, terribles, — un écu de cinq francs pour le connaître, — le poing en l'air, braillaient ainsi: — Au Rhône — le *châtaignier!* le *tondu!* Misérables! — Cela faisait frémir. Mais, dans son infortune, — atterré, silencieux, tel qu'un *Ecce Homo*, — lui regardait là-bas, comme insensible, — le Rhône qui allait se perdre dans la mer. — A un relais de poste, au changement — de chevaux qui a lieu, les cheveux hérissés, — le couteau à la main, une hôtelière — saignant une volaille sur sa porte — profère ce cri: — Ha! le sacré monstre, — si je le tenais là! En pleine gorge — puissé-je ainsi lui planter mon couteau! — L'Empereur, d'elle inconnu, s'avança d'elle: — Que vous a-t-il donc fait? dit-il. — J'avais deux fils, répond la mère en deuil qui se courrouce, — deux beaux garçons, taillés comme deux tours! — Il me les fit périr dans ses batailles. — Leurs noms ne périront pas dans les astres! — Napoléon lui dit avec tristesse: — Et que ne suis-je, moi, tombé comme eux! — car ils sont morts pour la patrie au champ de gloire. ” — Mais vous, qui êtes-vous? — “ Moi? je suis l'Empereur. ” — Aïe! bonne femme! (je vous demande pardon, prince!) — A genoux à ses pieds, aussitôt, éperdue, — la pauvre mère lui baise les mains, — lui demandant pardon, et tout en larmes (1).

(1) Cette scène eut lieu, en réalité, non sur les bords du Rhône, mais à l'auberge de la Calade (Bouches-du-Rhône), après Lambesc et Saint-Cannat, le 25 avril 1814.

Mais nous arrivons aux Chants cinquième et sixième consacrés à l'Anglore et au Drac.

L'ANGLORE ET LE DRAC

Le *Caburle* dévale et côtoie, maintenant, Viviers, le gouffre de Gournier, puis Donzère, le Bourg Saint-Andéol, d'où on découvre, d'un côté, le mont Ventoux et, de l'autre, les Cévennes. Là-bas, se dressent, déjà, les arches magnifiques du Pont Saint-Esprit, véritables portes de Provence. Et on aborde, enfin, au Malatra, au confluent du Rhône et de l'Ardèche :

— La voilà! la voilà! cria-t-on dans les barques. — Le poing sur la hanche, au bord du grand Rhône, — et dans ses belles hardes du dimanche, — et à la main son cabas de jonc fin, — elle, l'Anglore, attendait, souriante.

C'était, il n'y a pas très longtemps encore, une fillette que les mariniers voyaient se traîner, nue, sur les graviers de la rive, au grand soleil, comme un petit lézard et c'est pourquoi ils l'avaient surnommée l'Anglore, un des noms du lézard gris sur la rive droite du Rhône :

“ Puis, elle avait grandi, s'était faite arrogante — et même assez jolie. Elle n'était que brune, — mais une brune claire, ou, pour mieux dire, — le reflet du soleil l'avait dorée; — et des yeux de perdrix, où difficilement — on pouvait deviner s'ils riaient enfantins — ou d'allégresse folle ou bien par gausserie. ”

L'Anglore, à genoux, sur le rivage, tout le jour, tamisait avec un petit crible de fer les paillettes d'or, ténues et rares, que l'Ardèche charriait entremêlées, après les pluies, au sable et aux graviers. Elle vendait ces paillettes, chaque année, à la Foire de Beaucaire. En attendant, elle répondait en riant aux mariniers qui, à la descise ou à la remonte, l'interpellaient, en particulier le gros prouvier Jean Roche.

Mais cette étrange fille, dont le père était pilote sur le fleuve, n'écoutait guère les mariniers. Elle avait l'esprit plus occupé par les contes que sa mère disait à la veillée et dans lesquels il était question d'un farfadet qu'on appelait le Drac et qui, caché dans les profondeurs du Rhône, attirait par magie les femmes qui s'y baignaient.

Or, voici l'aventure qui survint à l'Anglore un soir d'été, aventure troublante et si merveilleusement contée qu'il faut la donner en entier, malgré sa longueur :

“... Une de ces nuits de chaleur lourde — où l'on étouffe sous les tuiles, — elle s'était levée en chemise à la lune — pour aller prendre un peu le frais dehors. — La lune dans son plein la regardait, — toute mince, descendre vers la rive — et les pieds nus, dans le profond silence — de la nature immense et endormie, — laissant ouïr le ronflement du Rhône. — Les vers luisants éclairaient parmi l'herbe; — les rossignols perdus au lointain — se répondaient, amoureux, dans les *aubes* (peupliers blancs), — et le clapotis de l'onde coureuse — s'entendait rire. A terre la petite — laissa d'un coup tomber sa chemisette — et dans le Rhône, ardente et tressaillie, — lentement elle entra, penchée, croisant les mains — sur le frémissement de ses deux seins de vierge. — Au premier frisson, avec un soupir — elle fit halte un moment, hésitante,

— et de côté et d'autre tourna, tout émue, — les yeux autour d'elle dans l'obscurité — où elle croyait toujours qu'entre les arbres — quelqu'un, dévêtue, l'épiât de loin. — Puis, peu à peu, dans l'eau moelleuse du courant — elle allait encore, vivement éclairée — par les rayons de la lune baisant — sa nuque fine, sa jeune chair d'ambre, — ses bras potelés, ses reins bien râblés, — et ses petits seins harmonieux, fermes, — qui se blottissaient comme deux tourterelles — dans la diffusion de sa chevelure. — Le moindre bruit, — soit un poisson qui fait — un ricochet sur l'eau pour saisir une mouche, — le gargouillis d'un tourbillon qui ingurgite, — le cri aigu d'une chauve-souris, — une feuille battue par l'aile d'un insecte, — lui tournait le cœur comme une jonchée. — Et de descendre. Mais jusqu'à la ceinture, — et puis plus haut, tout aise de se sentir vêtue — par le manteau fastueux du torrent, — elle ne pensa plus qu'au bonheur de son être — mêlé, confondu avec le grand Rhône. — Le sable sous ses pieds était si doux! — Une impression moite, une fraîcheur tiède — l'enveloppait d'un charme halitueux. — A fleur de peau, à fleur de carnation, — mignardement les ondes tournoyantes — lui faisaient des baisers, des chatouillis, — en murmurant de suaves paroles — qui lui donnaient des spasmes de plaisir... — Quand tout à coup, dans l'eau mobile — et transparente au clair de lune, — là-bas, au fond, étendu sur la mousse, — d'un lit d'émeraude, que va-t-elle voir? — un beau jouvenceau qui lui souriait. — Roulé comme un dieu, blanc comme l'ivoire, — il ondulait dans l'onde et sa main effilée — tenait une fleur, fleur de jonc fleuri, — qu'il présentait à la fillette nue. — Et de ses lèvres tremblantes et pâles — sortaient des mots d'amour mystérieux, — dans l'eau se perdant incompréhensibles. — Avec ses yeux félins, fascinateurs, — il la faisait venir, craintive, stupéfaite, — et haletante de désir, à l'endroit — où crient merci le corps et l'âme. — Ensorcelée par l'émoi dans le fleuve — et par une plaisance étrange, — elle était là, pauvrete, comme celui qui songe — et auquel, effaré par quelque peur confuse, — s'il veut courir, cela est impossible. — Et sitôt qu'elle ouvrait les yeux vers le lutin, — qui, entouré de sa lueur laiteuse, — semblait l'attendre en ses bras souples, — un frissonnement d'amour spontané — la jetait en langueur sous la voûte du ciel — et la faisait doucement défaillir. — De l'amour naissant ô bonheur suprême! — O paradis de l'âme à la foi naïve! — A un moment où le branle du fleuve — la soulevait et palpait tout entière, — à la renverse, les cheveux flottants — et les yeux clos par la crainte de voir — saillir sur l'eau les pointes de sa gorge, — soudain, comme l'éclair, elle se sent, — autour des hanches, une approche, un délice — qui l'a frôlée d'une fraîche caresse. — Aïe! elle se dresse d'un sursaut, — d'un tour de main rejette ses cheveux ruisselants — et voit, fuyant dans la masse liquide, — une ombre vague, serpentine et blanche, — qui disparaît. C'était le Drac. Instruite, — de ses façons d'agir, l'Anglore, elle, — le reconnaît fort bien, ayant à son giron — trouvé à l'instant une ombelle rose, de jonc fleuri. Pourtant, malgré son trouble, — elle prit, tout heureuse et pleine de son rêve, — la fleur qui nageait et retourna au lit. — Mais à âme qui vive, ce qu'elle avait cru voir, — elle se garda bien, mignonne, de le dire, — jalouse vraiment, autant qu'une chatte, — de sa vision trop tôt évanouie. — Ah! que de fois la jeune fille, cet été, — dans ses langueurs de nuitée chaude, — aux lunaisons si claires de septembre, — rêvait au délicieux appât de sa rencontre! — Mais elle remarqua une chose: à la *mouille* — chaque fois qu'en entrant elle s'était signée, — ainsi qu'étant petite elle faisait

toujours, — au cours fougueux de l'eau mystérieuse — en vain livrait-elle son corps virginal: — Dans ces nuits-là, le beau génie du Rhône — à la baignade, — pauvre petite, attends, attends toujours! — lui faussait compagnie. ”

Telle est cette aventure, ruisselante de grâce ambiguë et de fluidité, de la petite orpailleuse et du génie du Rhône, aventure qui n'a guère d'équivalent que dans les légendes rhénanes, illustrées par la musique de Wagner.

On comprend que le poète, enivré par sa propre incantation, se demande, au début du Chant septième: *La Font de Tourno* (La Fontaine de Tourne): — Où en étions-nous? (*Ounte n'erian?*)

Nous étions arrivés, avec le train de Condrieu, au Malatra où, toute souriante, sur la rive, se tenait l'Anglore, passagère, aussi, pour Beaucaire. Une amarre est lancée, Jean Roche détache la nacelle et la fillette est bientôt à bord du *Caburle*. Et:

“ Voici que, de la tente où il dormait — le prince d'Orange, pimpant et radieux, — sort, en tenant à la main droite — un brin de jonc fleuri qu'il a cueilli — sur la lone, de l'autre côté de la barque, — et chantonnant, tout somnolent encore, — à demi-voix, la chanson de Venise: — *Sur mon bateau qui file — viens, je l'enlève au frais: — car, prince de Hollande, — je n'ai peur de personne.* ”

Dès qu'elle a vu le prince aux blonds cheveux, l'Anglore est devenue pâle et elle s'écrie: — C'est lui! C'est lui!, en reculant, affolée. Mais le prince lui dit alors:

“ — Je te reconnais, — ô fleur du Rhône épanouie sur l'eau! — Fleur de bonheur que j'entrevis en songe, — petite fleur sois-tu la bienvenue! — Et elle répliqua, tout d'un coup enhardie: — Drac! je te reconnais car sous la lone — je t'ai vu dans la main le bouquet que tu tiens. — A ta barbette d'or, à ta peau blanche, — à tes yeux glauques, ensorceleurs, perçants, — je vois bien qui tu es. ” Guilhem lui donne — la fleur, et tous deux, liés par le mystère, — ont tressailli. Car les amours vont vite, — une fois dans la nef qui les emporte, — prédestinés, sur le flot... ”

La nef, c'est le *Caburle* qui franchit, à présent, les arcades du Pont Saint-Esprit, qui se courbent — en guise de couronne sur le Rhône et qui sont la porte triomphale de la terre d'amour, avec ses oliviers, ses grenadiers et ses millets aux grandes chevelures.

Les chants qui vont suivre jusqu'à la fin sont d'une variété d'inspiration étonnante, entremêlés de scènes d'amour et de scènes pittoresques en si grand nombre qu'on ne peut guère que les effleurer.

Le VIIe, la *Fontaine de Tourne* (1), contient une mystérieuse allusion à la catastrophe qui rôde autour de la batellerie. Cette fontaine est un oracle qu'une sorcière révèle un jour à l'Anglore. Celle-ci le redit aux nautoniers qui l'écoutent d'abord en riant:

“... Regarde la gravure — qu'il y a sur ce roc! Les fées charmeuses — qui fréquentaient au temps jadis nos grottes, — elles-mêmes l'ont agencée, petite! — Le bœuf que tu vois là, le *Rouan*, qui travaille — au regard du soleil et de la lune, — au beau milieu, sais-tu qui cela représente? — L'antique batellerie du fleuve Rhône, — qu'attaquent de partout, que de partout assaillent — la malignité, le cahot de l'onde. Le grand serpent qui se roule sous lui, — c'est le Drac, dieu de la rivière, — et celui qui égorge le taureau, — le dur jeune homme qui sur la tête porte — le bonnet rouge,

petite, souviens-toi — de ma prédiction, c'est le destructeur — qui doit un jour tuer les mariniers, — le jour où pour jamais de la rivière — sera sorti le Drac qui en est le génie!

(1) La fontaine de Tourne, au Bourg-Saint-Andéol, sourd au pied d'un bas-relief consacré au dieu Mithra, bas-relief qui est ici décrit par la sorcière.

A écouter l'Anglore, les bateliers ne riaient plus, car, dit le poète:

“... Sur les berges, — de loin en loin, il courait des rumeurs — d'assez mauvais augure. Sur la barque — les messieurs de Lyon parlaient déjà — de gros bateaux à feu qui par machine, — sans chevaux haleurs, sans câble ni traille, — remonteraient contre eau. — Allons donc! quelques sots, pourraient croire à ces balivernes! bramait Maître Apian, lorsque l'on causait — de ces intentions. Mais si ça pouvait être, que — deviendraient tant d'hommes et tant d'hommes — qui vivent du travail de la rivière — bateliers, charretiers, les aubergistes, — les portefaix, les cordiers, tout un monde — qui fait le grouillement, le brouhaha, la foule, — l'animation, et l'honneur du grand Rhône? ”

Au Chant huitième, *A l'Avalido* (A l'horizon perdu), nous retrouvons l'Anglore et le Drac qui échangent sous la toile de tente les plus charmants propos:

“... Mais si, ma belle, — je te disais que tu te méprends, que tu parles — au fils du roi de Hollande? soudain — lui demande Guilhem. — Mon Drac, l'Anglore — riposte, je disais que tu te transfigures en toute forme qui t'est agréable, — et que, si tu t'es mis prince d'Orange — (ainsi que tu le fais accroire à la barquée), — c'est pour quelque lubie ou fantaisie folâtre — qui passe ma compréhension... — Mais je te connais, moi, de longue date — et, mon beau Drac, à quoi bon te cacher? — Va, je t'ai deviné rien qu'à ton air de prince, — à ta charnure jeune et fraîche comme l'eau, — au bleu clair de tes yeux et à ta barbe — plus dorée et plus fine que la fleur d'iris jaune! ”

Toujours au Chant VIII, on croise une embarcation qui conduit des galériens à Toulon, on longe Caderousse, on aperçoit les arbres qui dérobent le grand Mur d'Orange, et, là, comme on ne peut s'arrêter, le prince sent des larmes monter à ses yeux. Alors, l'Anglore:

“ — Drac, lui dit-elle, mais les dieux pleurent donc? — Et doucement, sortant de rêverie, — lui répondit: — Mais s'ils ne pleuraient point, — ils ne seraient, les dieux, guère plus que des pierres. — Oui, mignonne, l'Amour est un dieu, en effet, — et ce qu'il a de plus divin, ce sont les larmes. ”

C'est l'arrivée en Avignon et, au Chant Neuvième: *Souto Avignoun* (En aval d'Avignon), une aventure pittoresque à laquelle les trois chanteuses vénitiennes sont mêlées, car *Guilhem es un cadèu e fou que jogue* (Guilhem est jeunet, il prend ses ébats). Puis, le rembarquement, Aramon, le confluent du Gard, Valabrègue, Tarascon et, enfin, Beaucaire.

Le Chant Dixième: *La Fiero de Bèu-Caire* (La Foire de Beaucaire) est un chef-d'œuvre de couleur et de vie.

“ A l'égard de Beaucaire, en temps de foire — le grand Caire d'Égypte, Dieu m'aide, n'était rien! dit le poète qui se surpasse ici dans sa description du Port et du Pré de Foire. ”

Le tohu-bohu est grand sur ce Pré de Foire où se pressent des baraques innombrables et où Guilhem et l'Anglore, au bras l'un de l'autre, s'en vont, perdus dans la tourbe humaine, heureux de tout ce bruit, de tous ces cris, de tous ces spectacles, de toutes ces marchandises étalées. L'Anglore veut vendre son sachet de paillettes d'or et Guilhem dit au batteur d'or qu'ils ont choisi:

“ Avec cela vous nous ferez deux bagues lisses de fiançailles: mettez le Drac sur l'une, un lézardeau sur l'autre... — Ce sera notre foire de Beaucaire. ”

Mais la Foire de Beaucaire n'a pas que des amusements, il y a aussi des mauvais coups, parfois, à y recevoir. C'est ce qui advient à Guilhem, qui s'est attardé dans la nuit. On veut l'assommer d'un coup de sac chargé de sable. Il s'en tire, heureusement, et, dès le lendemain, offre un repas aux Condrillots auxquels il adresse un singulier discours qu'ils écoutent ébaubis, sans trop bien comprendre, mais avec respect et silencieux. Guilhem, leur dit, en effet, à la fin de ce discours:

“... — Mais vous autres, les gars, — qui avez conservé le cri: Empire! — et qui, en braves gens, à votre insu, — allez bientôt, peut-être tout à l'heure, — pour défendre le Rhône dans sa vie, — allez livrer la bataille dernière, — avec moi étranger, mais radieux — et ivre de votre lumière du Rhône, — haussez les verres à la cause vaincue! ”

Et il renchérit:

“ Mes pauvres gens! reprit le galant prince, — et le beau train aussi de vos bateaux, — et les files aussi, les longues files blanches remorquées en amont par les quadriges — de vos grands chevaux qui traînent la maille, — au désastre imprévu courent peut-être!... Mais à quoi bon, ô survivants d'un peuple — qui depuis trois mille ans tenait le gouvernail — gémir en vain sur la cause perdue!.. ”

Il y a là, non seulement un nouveau pressentiment de la catastrophe à laquelle courent les bateliers, mais aussi, sans doute, une mélancolique allusion au destin de la Provence, dont le *Caburle* serait ainsi le symbole, le prince d'Orange étant, ici, le porte-parole de Frédéric Mistral.

Au Chant XIe, la Foire est achevée et c'est la *Remounto*, aussi pittoresque que la descente, avec les honneurs rendus aux grands chevaux haleurs, à ces attelages aux crinières flottantes, aux brides huppées de rouge, aux housses floconnées de bleu, aux colliers ornés de clous de cuivre. C'est un beau spectacle, qui remplit d'orgueil le patron Apian, que le départ des vingt quadriges au claquement des fouets, tandis que les cordages se roidissent et que les chevaux chassent la buée de leurs naseaux à la splendeur du soleil qui se lève.

On fait halte à Maliven, pour le dîner, celui des hommes, comme celui des bêtes, qui paissent le long des oseraies; on passe des gués et, vers le soir, on jette l'amarre en rive d'Avignon. C'est le repos du soir à l'auberge des mariniers où quelques bonnes

chansons sont lancées. On repart au soleil levant et le *Caburle* fend, de nouveau, le Rhône avec sa proue brillante. Mais ce Chant douzième la *Mau-Parado* (La catastrophe) doit marquer la fin de la remonte. On vient de passer les vingt-deux arches du Pont Saint-Esprit et on gagne lentement vers le Nord:

“ Soudain s'élève, dans le lointain du Nord, — un sourd bourdonnement. A l'horizon — il se perdait, puis bourdonnait encore, — comme le claquet d'un moulin farouche — qui serait descendu par la rivière. — Puis c'était une toux profonde — qui augmentait toujours — toux saccadée, — comme on eût dit d'un taureau, d'un dragon — suivant de l'archipel les sinuosités. Puis un ébranlement subit remua l'onde, — faisant sursauter la batellerie, — pendant qu'en amont un flot de fumée — obscurcissait le ciel: et derrière les arbres — apparut tout d'un coup, fendant le Rhône, — un long bateau à feu. Tout l'équipage — redressa les bras à l'aspect du monstre. — En poupe, Maître Apian, devenu pâle, — regardait, muet la barque magique, — la barque dont les roues battaient comme des griffes, — et qui soulevait des vagues énormes et formidablement fondait sur lui... ”

En vain le capitaine du vapeur crie de se ranger à Patron Apian. Celui-ci refuse: — Mandrin! que le *Caburle* — s'écarte devant toi? Le Rhône est nôtre... — Et fais tirer la maille, mille dieux! ” Et c'est la catastrophe: le vapeur entre dans le convoi, le secoue, s'empêtre dans les câbles, les chevaux de halage s'abîment dans le Rhône, les sisselandes, les sapines, les venelles et le *Caburle* sont entraînés sur les piles du pont où tout se brise. L'Anglore et Guilhem, qui la tient dans ses bras, sont projetés dans le Rhône où ils disparaissent.

La mort de ce couple si gracieux et un peu fantastique représente sans doute la fleur de poésie qui ne saurait survivre à ceux qui la portent ni au monde qui l'a produite. Cependant, sur la rive, les bateliers naufragés se comptent et Maître Apian se lamente:

“ Ah! mes sept barques! mes beaux chevaux haleurs! — Dire que tout cela est foudroyé, en ruine! — C'est la fin du métier... Pauvres collègues, — oui, vous pouvez bien dire: Adieu la belle vie! — Il a crevé pour tous, aujourd'hui, le grand Rhône! ”

Mais le Patron Apian n'en dit pas plus long et le poème se termine par ces cinq vers:

*Em' acò, de l'espalo à la centuro
S'estènt envertouia li tourtouiero
E li restant d'arnès que ié soubravon,
D'à pèd sus lou dougan, touto la chourmo
Remounté vers Coundriéu, sènso mai dire.*

C'est-à-dire: Et alors, de l'épaule au tour de la ceinture — ayant enroulé sur leurs corps les câbles — et les restants d'agrès qu'ils avaient recueillis — à pied toute la troupe, en suivant le rivage, — remonta vers Condrieu, sans autre plainte.

“ Sans autre plainte ”, a traduit Mistral. Il aurait pu suivre le mot à mot: “ Sans plus rien dire. ”

Mais il a voulu marquer, semble-t-il, dans ces cinq derniers vers, et dans ces derniers mots, sa sereine philosophie, sa sagesse devant la force des choses qu'il faut subir, sa foi dans le travail humain, qui persiste au delà des changements, si cruels soient-ils, — et l'inutilité des lamentations.



XXII

UN DICTIONNAIRE DES CHOSES

Après le *Poème du Rhône*, Mistral a voulu faire, comme il l'a dit, son dernier grand poème, non plus un poème écrit, mais un poème d'un autre genre ou, mieux encore, comme il l'a dit aussi: un *Dictionnaire des Choses*, qui compléterait le *Trésor du Félibrige*, dictionnaire des mots.

Ce sera le *Museon Arlaten*, fondé en 1896, au deuxième étage de l'ancien Collège de l'Oratoire, où il s'avéra bientôt trop à l'étroit, et d'où il sera transféré, en 1909, dans son local actuel, l'ancien Hôtel de Laval-Castellane, jadis le Collège d'Arles.

Le plan du *Museon Arlaten*, Mistral le portait en lui depuis longtemps et nous le trouvons exposé tout au long dans un article qu'il publia dans le n° 182 de son journal *l'Aioli*, en 1896.

Dans cet article, le poète constatait qu'il y avait bien deux musées en Arles: le Musée Lapidaire et le Musée Réattu, le premier consacré aux fragments et aux inscriptions de l'époque romaine, le second à des peintures. Mais, disait-il, *lou Museon Arlaten, lou veritable Museon de la vido vidanto e de la raço d'Arle es encaro à crea*. Et il énumérait tout ce que devrait contenir, à son idée, *lou Museon Arlaten*.

Puis il ajoutait: — Tout cela, bien ordonné et étiqueté comme il se doit, avec les noms provençaux dessous, rappelez-vous que ce serait joli et instructif pour tous et que cela ferait comprendre au peuple cette chose intime et sainte, qui s'appelle l'esprit et la tradition de race.

L'article se terminait par une invitation à la constitution d'un Comité d'Action de cinq ou six membres et par un appel direct à son ami Maître Eyssette, d'Arles, auquel il disait: — *Mèste Eisseto, vaqui uno idèio de seisseto. Jito-la en tempouro, au noum de Sant Trefume, dins li cremen de Rose. E greiara, qu'as bono man!*

C'est-à-dire: Maître Eyssette, voilà une idée d'un froment de la plus belle qualité. Lance-la, en temps favorable, au nom de saint Trophime, dans les alluvions du Rhône. Et elle germera, car tu as bonne main!

Mistral ne se trompait pas. Grâce à sa foi et à l'aide de quelques bons amis d'Arles les Dr Marignan, les Eyssette, les Dauphin, les Férigoule, les Léo Lelé, les Fernand Benoît, ce dernier l'actuel et savant conservateur du Museon, tout ce qu'il avait rêvé, tout ce qu'il avait souhaité, et même plus encore, a été réalisé et mis en valeur.

Jusqu'à sa mort, Mistral se dépensera, et de toutes manières, pour réunir et organiser les collections de son Musée. Sa correspondance avec Paul Mariéton, notamment, en contient les preuves les plus diverses.

Voici un spécimen de sa façon de quêter, en 1897, auprès de ses amis et connaissances:

“ Voici un petit pistolet que je te mets sur la gorge. Tu sais que je fonde en Arles un *Museon Arlaten*. Nous avons le local, quand nous l'aurons rempli, ce sera le complément naturel de l'œuvre félibréenne. Mais, pour le remplir, il nous faut de l'argent. Nous ferons un appel dans les journaux d'Arles aux offrandes pécuniaires. Or, avant de publier la première liste de souscripteurs, pour frapper l'attention des tenant-fiefs du pays, nous voulons présenter une liste d'amorce qui ne sente pas le gueux. Tu es trop amoureux d'Arles pour ne pas figurer sur cette liste de fondateurs dont je vais te donner les premiers signataires: Baronne A. de R., 200 francs; baronne de W., 100 francs; Frédéric Mistral, 500 francs; docteur Marignan, 100 francs: total 900 francs. Tu peux, naturellement, t'inscrire pour la somme que tu voudras, sans vaine appréhension de nous humilier... ”

Le poète ne se contentait pas de donner son temps et sa souscription, il supputait, par avance, le rapport de ses vendanges pour l'employer à son Musée, ainsi qu'il y emploiera, un peu plus tard, l'argent du prix Nobel. Le 1er novembre 1897, il écrit, toujours à Mariéton:

— Je suis tout feu pour l'œuvre d'Arles... Tu vas dire que je suis fou. Non, le bon Dieu m'envoie une belle vendange et je l'utilise pour la gloire du pays: il ne faut pas attendre d'être mort! A toi et à Provence.

L'année suivante il va donner, au même, ces précieuses indications sur la flamme, la persévérance et la science qu'il met à l'enrichissement du *Museon*:

“ Quand il s'agit de recueillir tout le mobilier d'un peuple, il faut se mettre en quête continuellement. C'est ce que je fais, du reste, et ce que nous faisons avec un plaisir et une ardeur toujours renouvelés. Nous n'avons plus qu'un millier de francs, mais, dans trois mois, ma vendange sera mûre et il en coulera bien quelques nouvelles pressées pour le cabinet ethnographique sans pareil. Il me faut une vitrine consacrée à la musique populaire. Dans cette vitrine devront figurer: le tambourin, le *tambourinet* de Catalogne, le *timbaloun*, les palets, la *cabreto*, l'*auboi* de Languedoc, *li clinclito*, les crécelles provençales, etc., etc. Très bien. Mais où trouver ces instruments généralement disparus ou réduits à l'unité introuvable? C'est toute une correspondance et une diplomatie pour arriver à un résultat. Mais on y trouve le plaisir du chasseur et du collectionneur qui découvre...

Pour abriter et mettre en valeur les dons et les trouvailles, Mistral, avait, depuis longtemps, jeté son dévolu sur l'ancien Hôtel de Laval-Castellane. Cette demeure seigneuriale, de style Renaissance, est d'aspect imposant. Elle offre, avec ses fenêtres à croisillon, sa tour d'angle, ses créneaux, ses mâchicoulis, ses gargouilles et ses

échauguettes, une parfaite évocation architecturale. L'intérieur est si spacieux qu'on a pu l'adapter à tous les besoins et en faire non seulement un magnifique musée, mais un véritable palais du Félibrige.

Pendant plusieurs années Mistral dut lutter contre les lenteurs administratives qui s'opposaient à l'achat du palais comme au transfert du Collège. Enfin Aristide Briand a pu faire lever les dernières difficultés et le poète put entrer en possession du palais de Laval et dépenser pour son aménagement le montant du prix Nobel et le produit de la publication de ses *Mémoires*: “ Vers la fin de mai, écrivait-il encore à un de ses amis, il y aura orgueil pour nous, les Amis de la Provence, à voir cet immense édifice hospitalisant tout le passé de la race rhodanienne. Cela a grand air, vous verrez c'est digne des vieux rois d'Arles. ”

Le *Museon Arlaten*, est, en effet, au dehors comme au dedans, par la date et par l'importance, le premier Musée ethnographique de France et le poète n'exagérera pas quand il dira, le jour de l'inauguration, en l'offrant au Conseil Général des Bouches-du-Rhône: “ Ce palais est désormais le Panthéon de la Provence populaire, car, là, vous pourriez voir tout ce qu'a fait notre peuple dans son génie de race.

Ce *Museon* est une perpétuelle leçon de choses. Qu'on ne croit pas visiter un poussiéreux musée de folklore. Il y a ici un ordre, une abondance et un intérêt toujours vivants et partout éclairés par la plus pure lumière mistralienne. Toute l'antique et rustique civilisation provençale y revit, depuis les outils, les meubles, les vêtements et les jeux, jusqu'aux arts, aux rites, aux légendes et aux superstitions. Il faut voir avec quelle piété, quelle expression ravie et comme religieuse sur les traits, les gens du pays parcourent ces salles si bien aménagées, se penchent sur ces vitrines et goûtent leurs enseignements. Ils y reconnaissent leurs traditions et sentent renaître en eux leurs âmes d'enfance. Il faut voir aussi avec quel respect ils épellent ces inscriptions dans leur langue et ces innombrables étiquettes qui portent la fine écriture du poète, qui fut, comme Racine et Victor Hugo, un épigraphiste remarquable. L'idée provençale s'anime vraiment pour eux et ils comprennent la passion prophétique de Mistral rassemblant tous ces objets avant leur disparition, les classant et dirigeant sur le moindre d'entre eux les rayons de cette sainte Estelle qui le guida toujours. Ils sentent confusément qu'ils se trouvent en présence des mille et une choses dont le génie réaliste de Mistral a nourri sa poésie.

Pour ma part, il me semble, chaque fois que je visite le *Museon Arlaten*, retrouver dans ses salles les émerveillements de ma naissance aux bords du Rhône, sur la rive qui fait face au mur d'Orange, dans une maison écroulée aujourd'hui sur la colline, près d'un ancien Oppidum gaulois, utilisé par César et ses légions, et que le soleil et le mistral hantent seuls à présent. Devant ces outils, ces ustensiles, ces crèches, ces costumes, ces meubles, je me sens envahi par la vieille nostalgie humaine. Je respire encore l'odeur chaude des magnaneries ou celle des raisins qu'on foule dans les granges. Je revois les champs de millets chevelus, les blés qui ondulent, les vignobles bien exposés, non loin de ceux de Tavel. J'entends les charrettes sur la route, les cigales dans les oliviers et les sonnailles des troupeaux qui passent. Par-dessus tout, j'aspire le grand vent du Rhône, qui a peut-être soufflé la poésie dans ma poitrine, le

vent qui rend le ciel toujours pur, courbe les cyprès et s'en va vers Avignon, vers Arles et vers la mer.

Je pense aussi, devant les antiques bahuts rangés, avec leurs belles lignes polies et rayonnantes, dans l'enfilade des salles, que Mistral avait eu bien raison de prévoir la main-mise des antiquaires sur le pays d'Arles. Il se comparait parfois à Noé sauvant un monde dans son arche et il disait encore à Paul Mariéton: — J'éprouve à faire tout ça le bonheur que Goethe prête à son vieux Faust aveugle quand il comble un bras de mer.

Tout est donc, au *Museon Arlaten*, imprégné de la pensée et de la volonté de Mistral. Je ne veux pas parler seulement de ce qui le concerne, lui, directement, et qui est, ici, abondamment et précieusement représenté: autographes, portraits et ce berceau rustique dans lequel sa bonne mère Délaïde endormait l'enfant Frédéric tout en filant et en lui chantant le *Pater des Calendes*. Je veux parler des salles consacrées aux Mariniers du Rhône, aux pêcheurs de la côte, aux gardians de Camargue, aux laboureurs de la Crau, aux artisans du terroir, aux Compagnons du Tour de France. Les traditions et les usages y sont présentés de façon claire et caractéristique. Tout un peuple est là, comme tout un pays, et, toujours, et partout, l'écriture de Mistral, sur les étiquettes ou sur les objets, rappelle qu'il a voulu cette classification et cette leçon. Les hommes, les paysages, les bêtes, tout est magnifié et on peut aller des bagues de verre aux bijoux d'or, des oiseaux et des insectes aux coquillages, des outils de chasse et de pêche aux sonnailles des transhumances, des selles, des étriers et des tridents aux flûtes et aux tambourins. Le marquis de Baroncelli-Javon, le grand *manadié* et le bon poète, à qui la Camargue devra tant, a donné une de ses blanches cavales qu'on a naturalisée et il a veillé lui-même à son strict harnachement. Il revivra là, près d'une de ces cabanes qu'il aimait tant et où il mena la rude existence des gardians, parmi ses chevaux et ses bœufs.

Le peintre Lelée, qui s'est consacré aux Arlésiennes, a toute une galerie qu'il a illustrée avec ses dessins, ses peintures et ses reconstitutions, pleines de science et de grâce, du costume d'Arles. On voit là, révélés, tous les secrets de ce costume, les plis traditionnels qui forment la jupe, ceux qui composent la chapelle sur la poitrine et les enroulements délicats de la coiffure.

Plusieurs des salles de ce vaste palais et des ensembles qui s'y trouvent vous poursuivent, d'ailleurs, ensuite, comme des souvenirs chers, tant elles sont aménagées de façon vivante.

Laissons, au rez-de-chaussée, la salle félibréenne, ou Salle du Consistoire qui a, cependant, grand air, mais dont une statue gigantesque de Mistral et tant de bustes alignés ont fait une sorte de nécropole dans laquelle il vaut mieux ne pas s'attarder.

Au premier étage vous accueille la magnifique chambre de la *Jacudo*, où l'Accouchée, souriante dans son beau lit arlésien et parmi d'autres meubles du plus pur style provençal, reçoit la visite de ses amies et parents qui viennent lui offrir, avec les félicitations d'usage, les présents traditionnels dont Mistral a parlé dans ses *Mémoires*: un couple d'œufs, un quignon de pain, un grain de sel et une allumette.

La salle voisine où se trouve reproduit le repas de la nuit de Noël, est aussi impressionnante avec ses personnages, hommes et bêtes, grandeur nature, ses meubles luisants, ses ustensiles anciens, ses poteries vernissées, ses mets *calendaux*

sur la table épaisse et sa bûche sacrée dans le foyer. Devant cette reconstitution de la principale fête des Provençaux, on peut évoquer la belle description que Mistral en avait faite dans *Mireille*, description qu'il a supprimée pour éviter les longueurs, mais qui figure dans les Notes du Chant VII et qui commence ainsi:

“... Ah! Noël, Noël, où est ta douce paix? — Où sont les visages riants — des petits enfants et des jeunes filles? — Où est la main calleuse et agitée — du vieillard qui fait la croix sur le saint repas?... ”

Quittons la cérémonie, à la fois chrétienne et païenne, du *cacho-fio* et la salle de *Calendo* pour la salle du Rhône et de la mer qui a grande allure avec tous ses modèles de bateaux, d'engins de pêche et ses bannières. Sur l'une de celles-ci, l'antique bannière rouge et or de la Confrérie de Saint-Nicolas, patron des Marins du Rhône, je n'ai pas vu sans émotion, parmi les noms brodés, figurer un Pierre Souchon.

Non loin de la galerie Léo Lelée à la gloire de l'Arlésienne on a la surprise de voir une petite salle avec, sur sa porte, l'inscription suivante: “ Ici la salle d'art romantique, du temps que Mistral vint au monde en 1830. ”

A vrai dire, cette salle romantique est à sa place ici, car il ne faut pas oublier que Mistral a respiré, tout comme un autre, l'air de son époque et qu'il a toujours profondément admiré et Lamartine et Victor Hugo, les considérant comme ses maîtres (1). Il y a même là, dans une vitrine (à côté de la photographie d'un buste peu connu de Lamartine par le sculpteur Pradier, buste qui se trouve à l'Hôtel de Ville d'Arles), un exemplaire du célèbre médaillon du Victor Hugo de 1828 par David d'Angers.

(1) La piété de Mistral pour Lamartine est bien connue, comme l'influence des idées lamartiniennes de 1848 et de *Jocelyn* sur le Maillanais. Mais sait-on que, dès 1859, en lui envoyant *Mireille*, Mistral assurait Victor Hugo de sa vive gratitude pour le bonheur que vous m'avez donné dans ma vie et de l'expression de ma tendresse filiale?

Le 24 février 1881, lors de la fête des quatre-vingts ans, sait-on aussi qu'il adressait, ainsi qu'Aubanel, un poème à Victor Hugo, dans lequel il le comparait au puissant Rhône qui tombe des montagnes?

Sait-on enfin que, le 16 novembre 1859, après la lecture de la *Légende des Siècles*, Mistral écrivait à Victor Hugo: “ C'est merveilleux, immense, cyclopéen; on est étonné, abasourdi, ravi de trouver là, et au milieu d'un siècle antipoétique, une puissance, une virginité d'idées, un éclat d'images, une envergure de génie qui eût émerveillé l'antiquité é indienne? ”

Ce petit médaillon de bronze, chose curieuse, a été trouvé enfoui dans la terre, au Paradou, le pays du chansonnier populaire Charloun, et il est patiné comme une vieille monnaie romaine.

Dans cette même vitrine, près des Poésies de Louise Colet, la fouguese Muse romantique, amie de Gustave Flaubert, mais qui fut aussi félibresse, est exposée une

singulière miniature. Elle a été peinte sur un galet du Rhône par l'artiste nîmois Jules Salles et représente l'Arlésienne qui servit de cicerone à George Sand en Arles lors d'un voyage de celle-ci vers 1862. Cette *Arlatenco* blonde, à la coiffe et au fichu marrons, ainsi présentée sur un *frejau* (un caillou) a inspiré à Mistral un sonnet dont on voit là l'autographe et qu'il a recueilli dans les *Iles d'Or*.

Tous les jeudis, Mistral quittait Maillane par la diligence de Graveson jusqu'à la gare et venait en Arles pour s'y occuper de son Musée. On le voyait, familier, souriant, sur la place du Forum, où il descendait à l'Hôtel Pinus, et où il fréquentait un petit café sous les platanes. C'est là qu'il accueillait sans cérémonie tous ceux qui venaient, paysans et bourgeois, lui apporter des objets pour son Musée, objets qu'il plaçait souvent lui-même, l'après-midi. Il recevait des dons de tous côtés et il n'y avait pas une famille en Provence, à la ville comme au village, qui ne tînt à honneur de compléter, par des meubles, des costumes, des ustensiles ou des curiosités, les collections du poète. C'est ainsi qu'ayant parlé, dans le *Poème du Rhône*, des patrons bateliers Cuminal de Serrières, dans l'Ardèche, *li Cuminau tant famous de Serriero*, le petit-fils de ces bateliers, devenu directeur d'école primaire supérieure à Lyon, très fier d'avoir un aïeul célébré dans le poème, adressa à Mistral un tas d'ustensiles et apparaux de marine fluviale légués par le patron Cuminal.

Le *Museon Arlaten* n'est pas seulement, comme on l'a dit, le musée de la naïveté, il est un merveilleux témoignage de la pensée profonde de Mistral qui voulait exciter le respect pour la terre et les morts, afin de donner aux vivants de nouvelles raisons de vivre.

Du palais de Laval-Castellane on emporte les mêmes impressions qu'on va retrouver au dehors, sous les arbres de la promenade des Lices, par exemple, où, les jours de fête, les Arlésiennes de Léo Lelée passent par groupes; ou bien, encore, sous le soleil, aux Arènes, quand vibrent les tambourins, quand la farandole rhodanienne se déroule, quand les noirs taureaux de Camargue y grattent le sable d'or, cornes baissées, avant de poursuivre les razzeteurs qui, comme des guêpes, tournent autour d'eux. Le Musée, la ville et la campagne se pénètrent et se complètent.

Sorti du vieux palais, les yeux et le cœur pleins de la Provence, en errant dans Arles ou dans les environs, on n'était pas surpris de rencontrer sur une route le marquis de Baroncelli-Javon, *lou Marqués* comme on l'appelait là-bas, et qui, à cheval, le trident en main, s'arrêtait pour saluer les dames de son grand chapeau. On n'était pas surpris, non plus, de trouver soudain, comme il m'arriva, le 8 septembre 1942, dans une rue des Saintes-Maries de la Mer, une Reine sur sa blanche haquenée. C'était Mlle Yolande Coste, Reine du Félibrige, qui se rendait à Maillane pour la cérémonie anniversaire de la naissance du poète, revêtue de son ample robe à plis, de sa chapelle de dentelle et de sa coiffe de velours, l'or de ses lourds bijoux rayonnant au soleil.

Au reste, partout, en Provence, c'est toujours Mistral, son œuvre et son action que l'on évoque. C'est à lui qu'on doit ces visions, ces rencontres, cette perpétuelle présence de la poésie et de ses miracles. N'est-il pas à l'origine de l'attrait exercé par cette contrée unique en France qui s'appelle la Camargue, avec ses pins, ses saladelles, ses tamaris, ses genévriers, ses taureaux, ses chevaux, ses flamants roses, ses canards

sauvages, ses macreuses? Avec ses îles marécageuses, ses étangs étincelants, ses mirages? Il n'est pas un paysage, il n'est pas un monument, il n'est pas une fête traditionnelle, il n'est pas un geste qui ne puissent être rattachés au poète. N'a-t-il pas tout décrit? N'a-t-il pas tout chanté?

Par sa création du *Museon Arlaten*, véritable mise en œuvre de ce qu'il a écrit, et, en particulier, du *Trésor du Félibrige*, de *Mireille*, de *Calendal*, et du *Poème du Rhône* — sans oublier ses *Mémoires* qui resteront peut-être son livre le plus populaire, quand ils seront enfin répandus, — Mistral a puissamment contribué à cet attachement à la terre natale, qui est un des sentiments les plus profonds de l'humanité et seul capable de retarder la dissolution des races.



XXIII

L'APOTHÉOSE D'UN POÈTE

Quand, le 29 mai 1909, Mistral, acclamé par la foule, pénétra, donnant le bras à sa femme, dans la cour intérieure du palais de Laval, il vécut là une minute qui le paya vraiment de ses peines.

Quelques instants plus tard, dans la grande salle du rez-de-chaussée, il offrait le *Museon Arlaten* au Conseil Général des Bouches-du-Rhône, tuteur de la Fondation, et terminait son allocution en s'écriant:

— *Vivo dounc la Prouvènço e perèu la bello Franço, Maire de la Prouvènço!*

Il marquait ainsi la volonté qui a toujours été la sienne d'associer la France et la Provence et d'établir entre elles et le Félibrige un lien et non une séparation. Du reste, ces fêtes d'Arles du Cinquantenaire de *Mireille* furent, à proprement parler, l'apothéose du poète, mais aussi du grand félibre de France. Il n'y avait pas, dans l'assistance considérable qui se pressait à l'inauguration du *Museon*, puis, le lendemain, à l'érection de la statue du poète et, le surlendemain, à la représentation de *Mireille* aux Arènes, il n'y avait pas que des Méridionaux, mais des Parisiens et des représentants de nombreux pays étrangers. Si la langue provençale fut, tout naturellement, à l'honneur, il y eut des discours en français pour illustrer la place que Mistral occupait dans l'admiration universelle.

Depuis le jubilé de Victor Hugo on n'avait pas vu de telles manifestations officielles, mais, surtout, populaires, consacrant, de son vivant, un poète. Cette fois, ce n'était pas Paris qui glorifiait, mais une petite ville de province, grande il est vrai par son prestige historique, l'antiquité de ses monuments et la beauté de ses filles. C'était

toute une région qui voulait prouver sa reconnaissance à celui qui l'avait ressuscitée dans sa langue, dans ses paysages et dans sa race.

Voici donc le *Museon Arlaten* inauguré ce 29 mai et le poète doit, à présent, se préparer, pour le lendemain, jour de Pentecôte, à une cérémonie autrement redoutable: l'inauguration de sa propre statue. Cette cérémonie, Mistral ne l'avait pas acceptée de gaîté de cœur.

A M. J. Charles-Roux, promoteur, avec Mme Jeanne de Flandreysy, des fêtes d'Arles, il avait d'abord répondu:

— Je n'oserai plus me promener dans Arles, car on dira: Voilà le bronze qui est descendu de son piédestal!

Au poète toulousain J. R. de Brousse, il écrit, le 27 septembre 1908:

— Une tête empanachée n'est pas petit embarras, comme a dit La Fontaine, et figurez-vous, mon bon, lorsqu'il faut porter sur la nuque une statue de bronze avec son piédestal!

A mesure que la cérémonie approche, ses alarmes redoublent. Le 12 mai 1909, il écrit à Marc Varenne:

— Et nous voilà bientôt à ces terribles fêtes d'Arles. Quelle épreuve pour le vieux timide que je suis!

Il comprenait qu'il fallait, pourtant, en passer par là. Cette consécration n'était pas inutile à ses idées, un comité imposant avait été institué et les souscriptions avaient afflué.

En ce dimanche de Pentecôte une foule considérable avait envahi Arles. Il était venu du monde de toutes les régions du Midi et de Paris. Il ne manquait pas même, selon le mot de Mme de Flandreysy, le glorieux mais indiscret parrain du poète, qui s'était annoncé, dans la nuit, avec son formidable fracas. Arles, heureusement, a l'habitude de ces irruptions du mistral et sa présence fut presque saluée comme un nouvel hommage. Du reste, les visiteurs et les habitants, qui se pressaient sur la place du Forum, où se dressait, comme un grand fantôme sous ses voiles blancs, la statue du poète, étaient protégés du vent par l'étroitesse de la place, leur nombre et leur enthousiasme.

Les orateurs, seuls, sur la tribune, allaient avoir à en souffrir.

La cérémonie débuta par l'entrée, au milieu des musiques et des acclamations, du cortège officiel dans lequel le poète apparut, souriant, revêtu de sa tenue habituelle, jaquette noire et grand chapeau gris. On admira sa tête olympienne et sa majestueuse vieillesse et il fut aussitôt entouré par une délégation de jeunes filles marseillaises portant toutes le prénom de Mireille. Des fleurs lui furent offertes et Mlle Mireille Gros, au nom de ses dix-huit compagnes, adressa à Mistral un compliment en dialecte marseillais qui se terminait par: — *Vivo peirin!* (Vive parrain!)

Le poète, ravi, embrassa les Mireille, et, comme le voile de la statue tombait au même moment, il dut se courber sous les acclamations prolongées.

Toujours souriant et toujours plein d'aisance et de simple majesté, Mistral se révéla tout de suite à la hauteur de l'épreuve qui commençait pour lui. Il regarda d'un œil amusé la statue qu'il connaissait bien puisqu'elle était l'agrandissement d'une statuette

qu'il avait dans son cabinet de Maillane. Assurément il trouvait ce bronze de deux mètres de haut disproportionné sur la place du Forum, sous ses arbres et entre ses maisons. Il eût préféré le voir ailleurs, derrière le Théâtre Antique, par exemple, ou aux Lices, sur un vaste fond de ciel bleu. Assurément encore, il n'était guère charmé par le caractère anecdotique d'une œuvre qui n'exaltait nullement en lui l'image d'un poète inspiré, mais le représentait comme un banal promeneur, avec sa canne dans la main droite et son pardessus sur le bras gauche.

— Il ne manque plus que la valise, avait-il dit, en faisant remarquer qu'il avait l'air de se diriger vers la gare. Mais il devait, bon gré, mal gré, accepter cette statue, cette cérémonie sans précédent et entendre, assis au premier rang de l'assistance, aux côtés de Dujardin-Beaunetz, Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts, délégué par le Gouvernement, les discours qui allaient, maintenant, se succéder sur l'estrade dressée tout près, sous les platanes.

Ce fut, d'abord, J. Charles-Roux qui vint, en un provençal impeccable, remettre, au nom du Comité, la statue à l'Antique ville d'Arles.

Puis, Granaud, Maire d'Arles, déclara, en français, recevoir le Monument au nom du Conseil Municipal et de la population. Henri Michel, député, parla ensuite au nom des Arlésiens. Le vicomte Melchior de Voguë apporta le salut de l'Académie Française dans une fort belle harangue dont ces phrases méritent d'être détachées :

“ Cher grand poète, je viens vous apporter le salut de vos frères de l'autre langue. Cette vieille Académie française, qui m'envoie vers vous, avait fait un rêve: vous avoir. Elle sentait que le trésor de la poésie française serait mutilé si votre poésie en était distraite. Vous avez répondu que vous ne vouliez consentir à aucun partage et que vous resteriez l'homme d'une langue et d'une terre, vivant cette noble vie qui continue à couler, comme le Rhône, dans le lit que la nature même lui a tracé. Vous n'en restez pas moins, pour tous les Membres de l'Académie française, le grand Confrère du Soleil.

On m'a dit à Paris: — Allez de notre part embrasser Mistral, car il est des nôtres. Allez baiser la robe glorieuse de Mireille, de la fille de Provence, devenue fille de France, de toute la France.

Après l'Académie, la Société des Gens de Lettres, en la personne de son président, Georges Lecomte, vint, à son tour, rendre hommage au grand écrivain français en ces termes:

“... La France entière tressaille de cette rumeur. Car, si fidèle qu'il soit à ses traditions et à sa langue, ce peuple en liesse participe à la vie de la France, qu'il continue à rendre plus belle; il est associé à son destin par une longue histoire et par l'espérance d'un avenir plus long encore. Et c'est avec orgueil que la littérature française revendique comme sienne cette œuvre saine et forte, écrite en un robuste et nerveux parler de France, si expressif, si joliment et mélodieusement évocateur, où se retrouvent, avec tant de grandeur et de charme, les paysages, les habitudes, l'esprit et les travaux d'une des provinces françaises les plus séduisantes et les plus caractérisées. Aussi est-ce avec piété que nous apportons à Frédéric Mistral l'hommage de la Société des Gens de Lettres qui, ouverte à toutes les formes et à toutes les forces de notre littérature nationale, salue en Mistral, toujours si tendrement

émerveillé des splendeurs de son berceau, le plus grand poète français d'aujourd'hui.

Puis Georges Lecomte, après une brillante analyse de l'œuvre mistralienne, dit encore que, même dans la traduction, le génie créateur de Mistral rayonne, et il ajoute:
“ Il est vrai que cette traduction est son œuvre et que le grand poète de langue provençale est aussi un grand écrivain de langue française. ”

Pierre Devoluy, capoulié du Félibrige, lança, dans un provençal enflammé, une très vibrante déclaration. Après lui, le prince Cantacuzène vint apporter l'hommage de la Reine de Roumanie, Carmen Sylva, et le Consul de Suède à Marseille celui de son pays et de l'Institut Nobel.

Puis, accoudée sur le rebord de la tribune, toute menue sous son vaste chapeau, la comtesse de Noailles récita, les yeux mi-clos et comme une prière, d'admirables vers à Mistral:

*O Mistral, la Mireille antique,
Chloé, qui dansait dans le thym,
Suspend sa flûte bucolique
Au vert laurier de ton jardin!...*

Les strophes volent sur la foule attentive qu'un frémissement parcourt quand elle entend cette louange, renouvelée de Lamartine:

*Tu étincelles dans l'espace
Par tes airs de pâtre et de roi,
Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi!*

A ce moment une rafale de mistral se mêle à l'allusion lyrique qui en est faite:

*Le vent bleu sur la pierre blanche
De ses beaux bras audacieux
Trempe dans le parfum des branches
Etale ton nom sous les cieux!*

Et les dernières strophes s'achèvent dans les applaudissements:

*Et Chloé, fille de Sicile,
Retrouve en toi le ciel natal;
Son miroir, sa lampe d'argile
Elle les consacre à Mistral,*

*Heureuse, après un si long somme,
De voir, dans l'azur et le vent,*

*Que Daphnis, le plus beau des hommes,
A pris l'éclat d'un Dieu vivant!*

Magnifique, comme Mistral, de verte vieillesse, Mounet-Sully lutta ensuite, de sa voix puissante, contre le vent qui secouait les arbres au-dessus de lui et déclama les strophes rugissantes du *Lion d'Arles*.

Alors se produisit un petit incident qui amusa tout le monde. Comme le Sous-Secrétaire d'État aux Beaux-Arts se levait pour prendre la parole, un paysan endimanché, au visage bronzé par le soleil, qu'encadrait une courte barbe blanche et dont les yeux noirs pétillaient, le saisit avec vivacité par la queue de son habit, le fit se rasseoir et lui dit, péremptoirement:

— *Es moun tour! Passarès après lèu, moun bon Moussu!*

C'était Charloun Rieu, le populaire Charloun, dont les chansons couraient tout le terroir, et qui, aux applaudissements de l'assistance, monta sur l'estrade en déclarant:

— *Veni canta à la bono franqueto uno cansoun au Mèstre de Maiano!*

Le voilà donc qui, comme au village, avec des gestes amples et la voix assurée, lance les couplets d'une chanson de circonstance dont, bientôt, la foule reprend le refrain, simple dans sa musique comme dans ses paroles:

*Tant que li flot d'azur dóu Rose tourmentau
Davalaran fougous devers la Mieterrano
Nautre li troubadour, souto aquéu pedestau,
Vendren pèr ié canta lou mèstre de Maiano!*

Le brave Charloun, qui unissait ainsi les flots du Rhône aux hommages des félibres sous le piédestal de la statue du Maître de Maillane, pouvait-il prévoir, dans son naïf enthousiasme, qu'un jour viendrait où on déboulonnerait cette statue?

Après cet intermède, Dujardin-Beaumetz put parler, au nom du Gouvernement et terminer son discours, officiel et fleuri comme il convenait, par l'annonce que Mistral était nommé commandeur de la Légion d'Honneur.

Titulaire du même grade, J. Charles-Roux était chargé d'attacher au cou du poète l'insigne de sa nouvelle dignité.

Mistral monte alors à la tribune. C'est le moment que tout le monde attendait. Un grand silence plane, que trouble seul, là-haut, dans les feuilles, le parrain du poète. J. Charles-Roux attache au cou de Mistral, avec des mains que l'émotion rend maladroites, le ruban de pourpre et, tandis qu'une musique éclate, la foule applaudit et lance des fleurs.

Nouvelle attente. Nouveau silence. Le poète va répondre aux discours. Tête nue, ses cheveux blancs livrés au vent, les yeux à demi fermés sous son front olympien, il se tait, comme s'il savourait ces minutes et s'imprégnait des hommages des cœurs tendus vers lui. Il est vraiment superbe, malgré ses 79 ans et cette large cravate rouge qui remonte sur son cou.

Il lève la main droite, tandis que la gauche, qui tient le chapeau légendaire, s'appuie sur le bord de la tribune.

“ *Pèr remercia de tóuti li bèlli causo que vènon d'èstre dicho, pode pas miès faire que de vous recita l'Envoucacioun de Mirèio.* ”

Et, toujours magnifique d'attitude et d'à-propos, il récite, peu à peu envahi par une émotion qu'il ne cherche pas à dissimuler, le début de *Mireille*:

*Cante uno chato de Prouvènço
Dins lis amour de sa jouvènço...*

Le poète qui, la tête rejetée en arrière, paraissait suivre au loin ses rêves de jeunesse et son héroïne, eut, à la fin, la gorge serrée, des sanglots le gagnèrent et des larmes roulèrent sur ses joues.

La musique et la foule lancèrent alors les premiers accents de la *Coupo Santo* et Mistral descendit de la tribune, toujours très ému, au milieu de la ferveur générale et, plus que jamais, dans une atmosphère d'apothéose. Sous les vivats et sous les fleurs jetées il monta en voiture pour se rendre au déjeuner offert par le sous-préfet. Il avait à ses côtés Mme Mistral, et, en face d'eux, vivant symbole de la Provence paysanne, leur servante, la fidèle Marie du Poète, qui rayonnait sous sa coiffe d'Arlésienne. Ainsi se termina ce triomphe d'un poète, dans l'enthousiasme et la simplicité.

Trente-trois ans après, le 26 mars 1942, la statue en bronze de Mistral a été enlevée, on le sait, à son piédestal et transportée dans un camp de récupération de vieux métaux d'où elle est partie pour la fonte. Oublions la fin mélancolique de cette effigie dont la maquette en plâtre existe du reste dans la salle du Consistoire au *Museon Arlaten* et dont la principale valeur résidait dans ce fait que son voile était tombé en présence du poète. Oublions la surprise attristée des Arlésiens quand ils virent leur statue familière *davalado* et suspendue à un palan, avant d'être emportée par un camion. On doit espérer qu'un jour Mistral reparaitra sur cette même place qui le vit si souvent. On lui dressera alors, mais dans le marbre, une statue plus digne de lui et qui perpétuera pour les foules le souvenir d'un maître dont l'œuvre et le nom ne cessent de grandir (1).

(1) On a inauguré en Avignon, au cœur de la ville, le 7 septembre 1930, un simple et noble buste de Mistral, en marbre, par le sculpteur Jean-Pierre Gras, fils du *Capoulié Rouge*.



LE FÉLIBRE DE FRANCE

Le bel enthousiasme félibréen du Capoulié Pierre Devoluy qui s'était exprimé en Arles, le 29 mai 1909, ne devait pas empêcher, le lendemain, au banquet de la Sainte-Estelle tenue à Saint-Gilles, le déchaînement d'une véritable tempête.

Depuis les grandes manifestations latines de Montpellier en 1878 la pure fraternité des félibres avait cessé d'exister. La politique s'était introduite parmi eux et une droite et une gauche s'affrontaient à présent dans les discours et dans les votes. A Saint-Gilles, l'organisateur de la réunion, le poète-charretier Laforêt, dans l'ardeur de la discussion, se précipita sur le chancelier Paul Mariéton et l'assaillit à coups de poing. L'infortuné chancelier, au demeurant le meilleur et le plus pacifique des hommes, devait sans doute à sa qualité de Lyonnais d'attirer sur lui les colères méridionales. N'avait-il pas, déjà, en août 1891, eu avec Charles Maurras une altercation à Cannes, au cours d'un voyage des Félibres sur la Côte d'Azur, altercation qui faillit se terminer par un duel dont Louis Bertrand, qui raconte la chose dans *La Riviera que j'ai connue*, devait être un des témoins?

Les discussions et les querelles, ce qu'Albert Thibaudet appelle les guerres civiles félibréennes, vont se multiplier avec les années. La nouvelle génération qui avait succédé aux *Primadié* apportait des idées à elle sur le régionalisme et ne reculait pas devant leur expression parfois assez vive. C'est ainsi que, le 22 février 1892, avait été lue, chez les Félibres de Paris, au Café Voltaire, dans une séance présidée par le marquis de Villeneuve et en présence de Félix Gras, le nouveau Capoulié, qui n'en croyait pas ses oreilles, la Déclaration des Félibres Fédéralistes, déclaration qui valut à Charles Maurras et à Frédéric Amouretti, ses principaux auteurs, leur expulsion solennelle du café Voltaire. Les jeunes félibres allèrent fonder, au café Procope, l'École parisienne du Félibrige, d'où devaient sortir l'Action *Régionaliste* de Charles Brun et Auguste Cavalier et le *Provençal de Paris* d'Adrien Frissant. Il y eut, pendant de longs mois, une crise furieuse qui se traduisit par de véritables invectives lancées dans le *Viro Soulèu* par Batisto Bonnet contre le café Procope et qui, à présent, font sourire les survivants de ces temps héroïques.

Ce conflit parisien de 1892 ne se limita pas, cependant, à un schisme local, à une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, il retentit jusqu'en Provence où le journal que Mistral publiait alors trois fois par mois en Avignon, l'*Aiòli*, fit paraître la Déclaration des Jeunes Félibres dans son numéro du 7 mars et où, à la Sainte-Estelle de la même année, aux Baux, Marius André, lauréat des Jeux Floraux, donna une chaleureuse adhésion au nouveau mouvement, devenu, bientôt, purement réactionnaire.

Si Mistral avait publié le Manifeste dans l'*Aioli*, il s'était gardé d'aller au delà et de passer à l'action, car, lui, ne subordonnait pas les droits de la langue à une autonomie politique quelconque: il les plaçait toujours en premier.

Il n'oubliait pas qu'il avait dit: — *Tout ço qu'es pas de la lengo es mestié de s'en mesfisa*, c'est-à-dire: Tout ce qui n'est pas de la langue, il est bon de s'en méfier. ”

Ni qu'il avait écrit:... *Qu'un pople toumbe esclau-se tèn sa lengo, ten la clau — que di cadeno lou deliéuro!*

C'est-à-dire: Qu'un peuple tombe esclave, — s'il tient sa langue, il tient la clef — qui des chaînes le délivre!

Il n'oubliait pas non plus les mots qu'il avait prononcés à la Sainte-Estelle d'Avignon en 1889: — *Messiés, fuguen d'accord e sarren-nous que mai dins l'amour de la lengo qu'es l'amour dóu païs, qu'es l'amour de la França, lou véritable amour de la França poupulàri!*

C'est-à-dire: Messieurs, soyons d'accord et serrons-nous plus encore dans l'amour de la langue qui est l'amour du pays, qui est l'amour de la France, le véritable amour de la France populaire!

Ce loyal amour de la France, que, nous l'avons vu, Mistral a si souvent exalté dans les *Iles d'Or*, il ne laissait passer aucune occasion de l'exalter également dans ses discours.

En 1875, le 31 mars, aux Jeux Floraux de Montpellier, il avait dit, nous l'avons vu également, son adoration pour la France notre mère.

Lors de sa causerie au Cercle Artistique de Marseille, le 25 novembre 1882, Mistral avait ardemment répondu à cette basse accusation de séparatisme faite quelquefois contre le félibrige. Voici la traduction de quelques-unes de ses paroles:

“ Quand vous avez toute votre vie travaillé pour élever le sentiment de la patrie, il est un peu ridicule de se voir accusé de trahison à la patrie. Comme si notre France pouvait voir à regret l'exhaussement de sa Provence! Comme si la mère pouvait être jalouse de voir grandir sa fille! Voyons, si la Provence fait parler d'elle dans le monde pour la beauté de son soleil, pour les chansons de ses félibres, pour le travail de ses artistes, par le renom universel de son négoce marseillais, n'est-ce pas bien vrai que la France en tire gloire, que la France ne s'en accroît que davantage? ”

De même, en 1884, dans le jardin de l'église de Sceaux, où sont érigés les bustes des félibres et où se célébrait la Sainte-Estelle, il avait magnifiquement rappelé qu'il y avait quatre cents ans que la Provence s'était librement unie à la France, non comme un accessoire qui va au principal, mais comme un principal à un autre principal.

Il avait alors affirmé:

Voilà le pacte qui est écrit dans l'Histoire, le pacte digne et fier qui fut convenu entre la France et la Provence, et nous autres, les fils de ceux qui le signèrent, reconnaissons que nos pères firent œuvre de sagesse, sachons que les vieux ont tenu parole et jurons que les jeunes la tiendront toujours!

Devant un patriotisme français aussi évident, comme devant la majesté de son œuvre, il importe peu, en vérité, de savoir quelles furent les idées politiques personnelles de Mistral. Il faut, cependant en parler, tout en avouant, avec Jules Véran, qu'à ce point de vue il n'est pas facile de définir exactement la pensée mistralienne.

Le poète ne fut, au fond, d'aucun parti, sinon de celui du peuple et de la liberté.

N'a-t-il pas traversé, durant sa longue vie, au moins quatre régimes? Ne l'avons-nous pas entendu, en 1848, déclarer: — Aux premières proclamations signées et illustrées du nom de Lamartine, mon lyrisme bondit?

Et il ajoutait, dans ses *Mémoires*, où il nous révèle une strophe, en français, de son chant incandescent pour les Girondins:

“ Un enthousiasme fou m'avait enivré soudain pour ces idées libérales, humanitaires, que je voyais dans leur fleur et mon républicanisme, tout en scandalisant les royalistes de Maillane, qui me traitèrent de peau retournée, faisait la félicité des républicains du lieu qui, étant le petit nombre, étaient fiers et ravis de me voir avec eux chanter la *Marseillaise*.

En avril 1851, Mistral a vingt et un ans et demi, il passe sa thèse de licence en droit et, comme l'a écrit Jules Belleudy: — Le fait qu'on trouve dans cette thèse quelques affirmations très nettes de sa part sur les salutaires réformes de la Révolution et sur la République une et indivisible, mérite d'être souligné.

Après le coup d'État de décembre 1851, Mistral déclare encore dans ses *Mémoires*: — Il m'indigna car il fauchait toutes mes illusions sur les Fédérations futures dont la République en France pouvait être le couvain...

Aussitôt après, le poète dit adieu à toute politique active et les lignes qui suivent peuvent être considérées comme une profession de foi qu'il faut ne jamais perdre de vue quand on parle de la politique mistralienne:

“ Quoiqu'il en soit, en conséquence, je laissai de côté — et pour toujours — la politique inflammatoire, comme ces embarras qu'on abandonne en route, pour marcher plus léger, et à toi, ma Provence, et à toi, poésie, qui ne m'avez jamais donné que pure joie, je me livrai tout entier. ”

Mais cette flambée républicaine de 1848, on peut dire que Mistral ne l'oubliera jamais. Ne déclarait-il pas à Cadenat, député socialiste de Marseille: — Je suis resté républicain de 1848?

N'écrivait-il pas, en 1901, à F. Favier, que, s'il en avait eu l'âge, en 1848, ii aurait été le candidat républicain d'Arles, tellement les républicains étaient rares dans le pays?

Il est vrai qu'il ajoutait: — Mais alors, abêti par la politique, je n'aurais eu l'idée ni le temps de chanter *Mirèio* et je serais à présent une vieille barbe de 1848!

En tout cas, il ne laissera passer aucune occasion d'affirmer ses sentiments intimes contre ceux, de n'importe quelle époque, qu'il appelait les niveleurs.

C'est ainsi qu'il écrira au poète Coran, vers 1900: — Mon rêve politique, je ne vous le cacherai pas, c'est l'état fédéral appliqué à la France, avec les modifications que comportent l'état des mœurs et le progrès moderne. Mais je déteste les niveleurs, qu'ils s'appellent Louis XIV, Babeuf ou Napoléon.

Il ne perdra pas non plus une occasion de se maintenir en dehors et au-dessus de tous les partis et de se séparer, en particulier, et avec vivacité, des “ vieux partis ” qui voudraient l'accaparer et profiter de la gloire qu'il s'est acquise par la seule poésie.

En juillet 1893, il écrivait à Paul Mariéton, à propos d'une offre de candidature à la députation qui lui était faite:

“ Il est des avenirs et des idéals supérieurs à ceux rêvés par le Comte d'Haussonville. Je ne puis sacrifier aux inanités d'un parti politique usé jusqu'à la corde les quelques

ans de bonne vie félibréenne que le bon Dieu me réserve! ”

Dans cette même lettre, il disait encore:

“ La *vita nuova* que mon action latente infuse, sans en avoir l'air, au corps apostolique du Félibrige, c'est une œuvre assez belle pour que je m'en contente... ”

Et il achevait par cette phrase admirable qui pourrait être sa devise:

“ Nous avons fait route avec les pauvres. C'est avec eux qu'il faut rester. ”

En avril 1902, les vieux partis étant revenus à l'assaut de la tranquillité du poète, celui-ci fait part au même Paul Mariéton, et non sans une fière verve, des sentiments qui l'animent:

“ Je te remercie et te félicite pour l'instantanée compréhension que tu as eue de mon refus aux sollicitations qui sont venues m'assaillir cette semaine. Me vois-tu, à mon âge, après avoir filé la même pensée félibréenne pendant cinquante ans, quittant mon rêve de poète, fermant ma maison de Maillane, pour quatre ou six ans, et allant perdre mes dernières années de vie dans les couloirs du Palais-Bourbon? Ce serait un suicide lugubre à tous les points de vue. Et c'est le jour où les politiques d'un parti, ne trouvant pas de candidature présentable, se sentent vaincus d'avance avec leur programme banal, qu'ils songent enfin qu'un homme est arrivé à la popularité par sa seule attitude de poète et de patriote provençal!... Mais qu'ont-ils fait, ces braves gens, pour la Cause de nos enthousiasmes désintéressés? Mistral, cheval de renfort... Ah! non!... ”

Le poète n'est pas loin, ici, des idées exprimées par Louis-Xavier de Ricard, quand celui-ci s'élevait en ces termes contre ce qu'il appelait le Félibrige aristocratique:

“ Nous avons voulu affirmer la tradition libertaire et républicaine du Midi, sa vraie tradition nationale, selon nous, contre l'embauchage du Félibrige par les partis cléricalo-monarchiques qui, au contraire, furent pour le Languedoc, dans le passé, et ont encore failli être, dans le présent, des fauteurs et des artisans de ruines, de servitude et de misère! ”

Régionaliste et fédéraliste proudhonien” convaincu, tout en restant partisan de l'unité comme pas un, Mistral se gardait donc de toute compromission avec les partis et les intrigues qu'ils pouvaient tramer autour de sa clairvoyance. De plus, et avec la plus grande fermeté, il savait, chaque fois, se refuser à une action qui l'aurait entraîné dans les chemins qui n'étaient pas les siens.

Contre la centralisation, par exemple, il était possédé, on le sait, de sentiments extrêmement violents. Il ne les traduisit cependant qu'en poésie et se refusa toujours à être reconnu comme le chef du mouvement. Il l'écrit en termes précis à Paul Mariéton:

“... Je ne tiens pas à devenir le chef effectif du mouvement (contre la centralisation). Il ne faut pas que le même homme centralise tout. La direction du mouvement linguistique me suffit je veux rester poète et les lauriers politiques de Victor Hugo, de

Lamartine et de Carducci ne me tentent pas. *Quau tèn sa lengo, tèn la clau que di cadeno lou deliéuro*. Je ne sors pas de là et tout viendra en surplus.

Il le dit encore, en termes non moins précis, dans une lettre à Raoul Aubry publiée par le *Temps* du 26 mai 1904:

“ L'honneur qu'on me fait en m'attribuant la direction de cette palingénésie est tout au moins exagéré... Si quelques jeunes gens veulent bien me saluer comme un protagoniste, c'est qu'ils auront lu dans mes ouvrages quelques refrains indépendants qui répondent assez à leurs *desiderata*; mais ce qui fait la force du mouvement régionaliste, fédéraliste, si l'on veut, qui de partout se manifeste, c'est qu'il n'a pas de chef, c'est qu'il est l'expression des libres volontés, c'est qu'il vient en sa saison, comme les plantes de la terre et les effluves du soleil. ”

On comprend qu'en 1907, lors des grands troubles du Midi à l'occasion de la mévente des vins, il se soit également abstenu de prendre la tête du mouvement, malgré les supplications des Ferroul et des Marcellin Albert. Ce n'était pas son affaire. Il se montra, cependant, à Nîmes, aux Arènes, quand les libertés tauromachiques furent menacées. Mais il s'agissait, là, de traditions populaires à défendre et, bien que non partisan des mises à mort à l'espagnole, il tint à appuyer Jean Carrère par la présence de l'Empereur du Midi.

Si l'on veut connaître la pensée politique profonde de Mistral, en dehors de ses revendications naturelles et perpétuelles en faveur de la langue, il suffit de se reporter à deux lettres qu'il écrivit à des époques et à des personnalités différentes: Bonaparte-Wyse et Jules Boissière.

En mars 1865, il écrivait au premier:

“ Si le cœur de nos vaillants amis avait battu à l'unisson du mien sur la question provençale, nous aurions accompli peut-être quelque chose. Nous aurions préparé, accéléré le mouvement fédératif, qui est dans l'avenir. Non pas que j'aie l'idée niaise de rêver une séparation d'avec la France.

Les temps futurs sont à l'union et non à la séparation. Mais aussi, et surtout, ils sont à la liberté, à la liberté des races, des cités, des individus, dans l'harmonie. N'est-il pas évident, pour tous ceux qui réfléchissent, que l'Europe — même en conservant ses rois, ducs et empereurs — court à l'union républicaine? Si, au Conseil des Amphictyons européens, la France était représentée par 30, la Provence, le Midi, qui forme le tiers ou le quart de ces 30 unités, aurait donc 10 voix ou 7 voix au chapitre. Et voilà tout. Mais les félibres se moquent de cela comme de l'an quarante!... ”

Il avait foi, cependant, dans l'avenir et la force de l'idée félibréenne et, en septembre 1885, il écrivait à Jules Boissière:

“ Ma conviction, déjà partagée par quelques hommes de pensée, est que le félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité. Comme politique générale nous devons sans relâche désirer le système fédéral. Fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité... ”

Ainsi ces idées d'unification des provinces et des peuples par une politique générale de paix Mistral les avait toujours eues. Comme Dante, comme Lamartine, comme Victor Hugo, il a rêvé des États-Unis d'Europe et il les a prophétisés.

Mais il est resté, avant tout, félibre et félibre de France. Le 15 février 1898, il écrivait à Joseph Loubet, dans une carte-lettre que ce dernier m'a communiquée amicalement ces phrases fières:

“... *Devèn tóuti, au liò de bizantineja subre de bachiquello de literaturo vano, nous ramba francamen autour dou drapèu de la Franço. L'ouro es grevo e malur is intellectuels que baton la barloco. Vivo Prouvènço! acò vòu dire: — Vivo la Franço estrechamen!*”

C'est-à-dire: Nous devons tous, au lieu de nous livrer à des discussions byzantines sur des bagatelles de vaine littérature, nous ranger franchement autour du drapeau de la France. L'heure est grave et malheur aux intellectuels qui battent la breloque. Vive la Provence! cela veut dire: — Vive la France étroitement! (1)

(1) Cette dernière phrase doit être rapprochée — pour le sentiment et pour le sens — des vers bien connus de l'*Ode aux Catalans*: “ *Li Prouvençau, flame unanime, — sian de la grando Franço e ni court ni coustié!* ” que Mistral a traduits lui-même: “ Les Provençaux, flamme unanime, — nous sommes de la Grande France, franchement et loyalement. ” Dans la lettre à Joseph Loubet *estrachamen*, étroitement, signifie de même: *sans aucune réticence*.

Il convient aussi, de rapprocher les déclarations et les formules mistraliennes de ces phrases d'Aubanel dans une lettre du 22 juin 1877 à Mme S. du T.: “ On accuse parfois les félibres d'être séparatistes, cela est insensé. Personne n'est plus Français que les Provençaux! ”

Quant aux soi-disant regrets exprimés par Mistral au sujet des Albigeois vaincus à Muret, il suffira de rappeler comment il désavoua les exaltés qui célébraient le Centenaire de cette bataille: “ Autant vaudrait célébrer, dit-il, les défaites de Poitiers et d'Azincourt! Mieux vaut, en définitive faire partie de la France que du Royaume d'Aragon. ”

Et n'a-t-il pas écrit, encore, ces vers magnifiques: “ Il est bon d'être le nombre, — il est beau de s'appeler les enfants de la France ”?

Le grand dessein de Mistral était donc de fonder le Patriotisme français sur le Patriotisme provençal. Comme Félix Gras, il pouvait dire: — J'aime mon village plus que ton village — j'aime ma Provence plus que ta province — j'aime la France plus que tout.

Nous l'avons vu, dans les *Iles d'Or*, consacrer au patriotisme des armées républicaines son admirable *Tambour d'Arcole* et, à nos défaites de 1870-71, ses non moins admirables *Psaume de la Pénitence* et *Rocher de Sisyphe*. Il faut aussi citer, dans le même recueil, ses vers *A na Clemènço Isauro* où nous trouvons de belles strophes sur l'action du Félibrige prêtre de la patrie et faisant lever des patriotes en France:

“... Ainsi le Félibrige, enfant de la Provence, — réveillait en chantant le Midi endormi; — et des brins d'olivier qui naissent en Durance — il couronnait gaiement les joies et les souffrances — du peuple, son ami.

Au peuple il apprenait la grandeur des ancêtres; — il lui sauvait sa langue et son nom; il lui faisait — respecter les coutumes, honorer les croyances; — *enfin de la patrie il était comme le prêtre*, — et il la bénissait.

“ Pareil au soleil de juin qui adoucit la merise, — ainsi le Félibrige, tempérant les querelles — de l'âpre politique où le cœur hait, — *pour la France faisait croître des patriotes — enthousiastes du pays.* ”

Le poète savait bien qu'en disant, de lui et de ses amis: “ Nous faisons, pacifiques, une révolution, ” il travaillait à une renaissance française (1).

(1) Si l'on voulait esquisser un portrait plus complet du “ Félibre de France ”, il faudrait encore marquer la profondeur et l'exaltation de l'influence exercée par Mistral sur les félibres eux-mêmes. Cette influence, c'est le félibre Joseph Bourrilly qui, en 1908, nous paraît l'avoir le mieux définie, en ces termes enthousiastes:

“ Né à une autre époque, cet homme eût été un irrésistible conducteur de peuples. Il est pour nous le Dieu vivant de notre Renaissance, il est notre guide et l'on peut dire notre Religion. ”

Dans un autre ordre d'idées, il faudrait aussi noter l'hommage rendu à sa mémoire par le *Parti du peuple ouvrier et paysan*, dont la section nîmoise, prenant possession d'une maison où le poète avait l'habitude de descendre, quand il venait à Nîmes, a fait en octobre 1944, apposer sur la façade une plaque de marbre où est gravée, en provençal, une strophe de l'*Ode aux Catalans*, dont voici la traduction: “ Et nous verrons, vous dis-je, à la moindre cité — redescendre, ô bonheur, la liberté antique — et l'amour seul joindre les races; — et si jamais se montre la serre noire d'un tyran, — toutes les races bondiront — pour chasser l'oiseau de proie! ”



XXV

LES OLIVADES

OU LA DERNIÈRE RÉCOLTE

La dernière récolte de l'année provençale c'est l'olivaison, et le poète, qui s'est toujours conformé au déroulement des saisons et aux lois de la nature, comme un bel arbre humain, sent, vers 1912, que cette récolte est venue pour lui. Il a quatre-vingt-deux ans et il publie *Lis Oulivado* (Les Olivades), où il enferme ses derniers vers lyriques et où nous allons trouver, à plusieurs reprises, l'expression suprême de sa pensée.

Certes, les *Olivades* n'ont pas l'ordonnance des *Iles d'Or*, ni leur ensemble de chefs-d'œuvre, mais elles forment encore un beau recueil quasi testamentaire et, de ce fait, fort émouvant. Mistral le fait précéder de ces quatre vers pleins de détachement et de sereine mélancolie:

*Lou tèms que se refrejo e la mar que salivo,
Tout me dis que l'ivèr es arriba per ièu
E que fau, lèu e lèu, acampa mis oulivo
E n'oufri l'oli vierge à l'autar dou bon Dièu.*

C'est-à-dire: Le temps qui devient froid et la mer qui déferle; — tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi, — et qu'il faut, sans retard, amassant mes olives, — en offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu.

Le premier poème ainsi offert sur l'autel du bon Dieu est, en vérité, un des plus mystérieux et des plus purs que le poète ait écrits. Il est intitulé: *Lou Parangoun* (Le Parangon) qu'il a préféré traduire par *l'Archétype*, et qui nous apporte peut-être le secret de l'âme du Maillanais.

Il y a, dans les premiers vers de *l'Archétype*, des ressouvenirs de la *Comtesse*, mais l'âpreté a disparu et le poème devient vite harmonie et sérénité. On comprend que la vie a calmé les effervescences d'autrefois et que la poésie a triomphé de l'action. Les visions de la Provence qui nous sont offertes se confondent avec le rêve que le poète fait dans la vedette de son château provençal et dont il dira, dans cette dernière strophe qui renferme peut-être, répétons-le, son secret de poésie et de pur amour:

“ Il suffit: sur la mer de l'histoire, — pour moi tu fus, Provence, un pur symbole, — un mirage de gloire et de victoire — qui, dans la transition ténébreuse des siècles, — nous laisse voir un éclair de beauté. ”

L'Archétype est ainsi un poème mystique auquel il faut toujours songer quand on se demande quelle était la place profonde qu'occupait la Provence dans l'âme de Mistral. Nous sommes loin ici de toute allusion fédéraliste ou autre. La Provence est un idéal dont il disait déjà en 1866 à son ami Bonaparte-Wyse: — J'ai une folie, c'est la Provence.

L'éclair de beauté, dont il est question dans le dernier vers de *l'Archétype*, le poète va maintenant le chercher et le trouver dès le poème suivant: *La Trevanço* (La Hantise), où il montre, comme en se jouant, que les rêveries les plus romantiques fleurissent aussi en Provence. Il a rencontré dans les ruines de l'Abbaye de Montmajour l'Ombre des choses moribondes — et des splendeurs anciennes — dont on ne parle plus. Quand l'Ombre a fini d'évoquer les temps jadis, le poète lui réplique: “ C'est toi que je cherchais, — car rien ne me passionne — comme le fabuleux. — Et notre vie réelle, — si ardente qu'elle soit, — n'est, à l'égard du mythe, — qu'un reflet de soleil.

Avec la *Cansoun dis Àvi* (La Chanson des Aïeux), nous retrouvons le chansonnier populaire qui savait, sur un vieil air, greffer un poème neuf et, ici, particulièrement pimpant dans ses couplets comme dans son refrain:

*An viscu,
An tengu
Nosto lengo vivo.
An viscu,
An tengu
Tant coume an pouscu!*

C'est-à-dire: Ils ont vécu, — ils ont tenu — vivante notre langue; — ils ont vécu, — ils ont tenu — autant qu'ils l'ont pu!

A ces aïeux nous devons tout: le terroir, le vin, le froment, l'huile, nos énergies, le goût de la liberté, la joie et le plaisir, la grâce, les chants, et celui du poète conclut, philosophiquement:

“ Heureux donc qui peut vivre — indépendant, indépendant, — heureux donc qui peut vivre — au lieu où il est né!

S'il pleut, un jour ou l'autre, — sur nous, sur nous, — s'il pleut un jour ou l'autre, — sur eux il plut aussi! ”

La Respélido (La Renaissance) est une autre chanson, qui fut chantée à Maguelonne, pour la félibrée de la Sainte-Estelle, le 27 mai 1900, et qui sonne, fière et rythmée comme un rappel de tambour, car c'est un véritable rappel que le poète, dans ses couplets et son refrain, bat pour les Languedociens, les Limousins, les Toulousains, les Cévenols, les Rouergats, les Quercinois, les Cantaliens, les Dauphinois, les Gascons, les Gévaudans, les Béarnais, les Bigourdans. Il les entraîne tous dans son ardente farandole.

L'année d'après, le 27 mai 1901, c'est à Pau que fut célébrée la Sainte-Estelle et Mistral y fit chanter *la Crido de Biarn* (La Crie de Béarn), qui prouve comme la chanson précédente sa volonté d'étendre le félibrige à toutes les provinces du Midi. Le rythme de *la Crido de Biarn* est, si c'est possible, encore plus musical que celui de *la Respélido*.

Dans cette simple chanson Mistral a enclos toute la fraîche poésie du pays béarnais, ainsi que ses gloires: le vin de Jurançon, le béret blanc, le capulet rouge, les gaves, les porteurs de sabots qui mangent la garbure et deviennent rois parfois, et Jeanne d'Albret “ qui fit un si beau gars.

Avec son poème: *Au Pople Nostre* (A notre Peuple), Mistral reprend ses admonestations familières et ses virulentes protestations contre l'uniformité imposée à ce pauvre peuple de Provence auquel on arrache, dès l'école, le langage de ses aïeux. Et pourtant, lui dit-il, c'est toi seul qui fouilles la terre — et qui tailles l'olivier et il l'engage à élargir sa vue sur son doux pays car un chien de bergerie — sur sa litière en bat deux.

Puis termine:

“ Fouille tes lopins, refouille — Parle fier ton provençal; — si, entre mer, Durance et Rhône, — il fait bon vivre, Dieu le sait! ”

Le 4 avril 1904, au Théâtre Antique d'Arles, Mistral fit célébrer, en l'honneur des jeunes filles qui avaient pris dans l'année le costume provençal, une belle et pure cérémonie pour laquelle il avait composé: *La Fèsto Vierginenco* (La Fête Parthénienne) (1).

(1) Un tel poème, une telle fête, païenne et chrétienne, symbolisent admirablement le culte que Mistral a toujours voué à la jeune fille dont il restera le poète par excellence. Mireille, Vincenette, Nerte, l'Anglore, l'Arlésienne de la *Communion des Saints*, Margaridette la Rieuse, autant de jeunes filles célébrées et qui rejoindront les Nausicaa et les Iphigénie de l'antiquité.

Par ce poème, qui se chante sur un air populaire, Mistral a, plus que jamais, renoué la grande tradition des anciens aèdes. Il a magnifiquement uni la poésie et la musique et présenté cette union dans une solennité populaire, — au milieu d'un enthousiasme quasi religieux, dans le décor impressionnant des ruines du Théâtre Antique. Minutes inoubliables que celles où les jeunes filles d'Arles et des communes environnantes dans leurs costumes de fête défilèrent devant le poète et reçurent de lui un diplôme dessiné par Lelée, tandis que montaient dans l'azur d'avril les strophes ailées de la chanson parthénienne:

“ Chantons la gloire — et l'honneur du pays — et sa parure — qui de tous fait la joie: — les filles de quinze ans — c'est le feu de Saint-Jean — qui brille sur les cimes — et éclaire alentour.

O souveraines — d'un peuple renaissant, — vous êtes les prêtresses — de la Fête de Dieu... ”

Le 23 mai 1904, on célébra, à Font-Ségugne, le cinquantenaire du Félibrige et Mistral composa à cette occasion, sur une musique de Gilles Durand, datée de 1603, *Lou Cinquantenari dou Felibrige*. Cette chanson est un beau cri de fierté légitime devant l'œuvre accomplie par le poète et ses compagnons, en même temps qu'une utile mise au point des idées qui étaient celles des *Primadié*:

“ Le tri n'avait pas lieu — du moindre ni du plus; — de petite patrie — on ne parlait jamais: — devers le Mont-Ventoux, poussant notre brouette, — nous étions des patriotes — Provençaux avant tout.

Par des œuvres magnifiques — la nation se remuait — et nous faisons, pacifique, — une révolution: — au grand flambeau — allumant nos audaces, — nous fondions dans l'espace — l'Empire du Soleil... ”

Un souvenir ému aux compagnons de la première heure, ainsi qu'aux frères de Paris, Daudet et Paul Arène, puis le chant s'achève sur ces trois strophes où le poète lance un appel pathétique aux jeunes pour continuer l'œuvre entreprise:

“ Les beaux diseurs sont morts, — mais les voix ont résonné; — sont morts les bâtisseurs, — mais le temple est bâti. — Aujourd'hui peut souffler — la bourrasque du Nord: — au front de la Tour-Magne — le saint signal est fait.

Vous autres, les jeunes gens — qui savez le secret, — faites que point ne croule — le monument mystique (1); — et, en dépit — de la vague qui le sape, — apportez votre pierre — pour hausser le monceau.

(1) Il y a, dans le texte, *lou mounumen escrèt*, ce qui signifie bien, comme Mistral le traduit: *le monument mystique*, ou *pur*, et non *le monument écrit*, comme on l'a traduit quelquefois.

Si votre foie est rouge, — vous entretenez bon feu, — pour qu'il ne froidisse pas, — le foyer de la Noël. — Mais les maudits, — ceux qui renient le verbe, — que la terre s'entrouvre — pour les engloutir!

Mais les *Olivades* ne contiennent pas que des chansons ou des pièces de circonstance, elles renferment aussi des poèmes où le sagesse de Mistral s'exprime. Comme cette sagesse est essentiellement paysanne, et qu'elle s'épanouit en des pièces telles que: *Rodo que roudaras, au rode tournaras* (Rôde tant que tu voudras, au pays tu reviendras); *Brèu de sagesso* (Bref de Sagesse), où l'oncle Guigue enseigne l'acceptation de l'inévitable et la vie simple; *Veguen Vènt*, apologie de la patience; *Dins lou Trescamp* (Dans la lande), dialogue d'un berger et d'une bergère; et *La Cansoun dóu païsan*, écrite, sur un air populaire, pour les syndicats des paysans de Provence, toutes ces pièces trouveront mieux leur analyse au chapitre: *Le Paysan de France*.

Dans les poèmes suivants, Mistral, selon les éclairs de beauté qui le guident, chante: *A Evo*, une odelette où l'Eve éternelle est célébrée comme elle le fut par les troubadours, par Ronsard, Goethe et Victor Hugo. Mais *Tremount de Luno* (Coucher de lune) ne rappelle que lui et sa noble nostalgie des grandes dames provençales du temps passé auxquelles un refrain lancinant mêle la douce Magali.

Magali! On ne sait plus ici s'il s'agit d'une amoureuse réelle ou de celle immortalisée dans *Mireille*. Comme dans les *Iles d'Or* où le cœur du poète, nous l'avons vu, a battu dans plusieurs poèmes, Mistral se montre, dans *Tremount de Luno*, d'une tendresse et d'une langueur que, seule, l'exquise musique de la langue provençale pouvait exprimer. Qu'on en juge par l'enchantement qui vous saisit, dès le début:

*Quand iéu m'ensouvène
De Madamo Lauro,
Me sèmeble que vène
Amourous de l'Auro:
Despièi que noun trèvo
La font de Vau-Cluso,
La calour i'es grèvo
La roco i'es nuso.
Mai, o Magali,
Douço Magali,*

*Gaio Magali,
Es tu que m'as fa trefouli...*

C'est-à-dire: Quand je me souviens — de Madame Laure, — je crois devenir — amoureux du vent: — depuis qu'elle ne hante plus — la fontaine de Vaucluse, — la chaleur y est lourde, — la roche y est nue.

Mais, ô Magali, — douce Magali, — Magali allègre — c'est toi qui m'as fait tressaillir... ”

Voici d'autres poèmes, combien différents: une pièce de circonstance, tout à fait inattendue, mais charmante: *Les Adieux des Tarasconnaises* au onzième régiment de Dragons qui partait pour Belfort, en janvier 1902; *La Risouleto* (La Rieuse), qui est un chef-d'œuvre de grâce allègre et bien provençale; *A l'Immaculée Conception*, cantique auquel Jean Soulairol ne voit d'égal, dans la littérature universelle, que les derniers chants du Paradis dantesque ou le sommet en plein ciel du Faust goethien.

Les *Olivades* s'achèvent sur *Moun Toumbèu* dont on peut dire que jamais poète n'écrivit plus pur, ni plus symbolique testament. Pénétré du sentiment de la fuite du temps et sachant bien la forme que peut prendre, à la longue, dans l'esprit des hommes, la gloire elle-même, Mistral prit soin de construire, en 1907, son propre tombeau, à la fois dans le cimetière de Maillane et dans son œuvre.

Le tombeau du cimetière est la reproduction du pavillon dit Pavillon de la Reine Jeanne, qui se cache dans les ruines des Baux et où, dit-on, les princesses de cette maison tenaient leurs cours d'amour.

“ Il sera doux, ce me semble, écrivait Mistral à un de ses amis, de reposer dans ce rêve de poésie provençale, même avant d'être mort. ”

En effet, ce mausolée, de style Renaissance, ne présente que des lignes claires et des colonnettes légères, aucune statue allégorique, et ses fines arcades supportent un dôme à écailles imbriquées que surmonte une croix, au lieu de la pomme de pin du modèle primitif. L'ensemble donne une impression de noble simplicité, de sérénité et de lumière, s'adaptant ainsi aux caractères de la vie et de l'œuvre du poète.

Pour achever cette impression, Mistral, qui a fait graver des médaillons représentant Mireille, Pan Perdu, son chien favori, la Coupe sainte, ainsi que l'Étoile aux sept rayons du Félibrige, n'a voulu aucune inscription, mais, seulement, cette épitaphe:

“ *Non nobis, Domine, non nobis — sed nomini tuo — et Provinciæ Nostræ — da gloriam* (1).

Voici la traduction du poème: Sous mes yeux je vois l'enclos — et la coupole blanche — où, comme les colimaçons, — je me tapirai à l'ombrette.

Suprême effort de notre orgueil — pour échapper au temps vorace, — cela n'empêche pas qu'hier ou aujourd'hui — vite se change en long oubli.

Et quand les gens demanderont — à Jean des Figues, à Jean Guétré: — Qu'est-ce que ce dôme? ils répondront: — Ça, c'est la tombe du poète.

Poète qui fit des chansons — pour une belle Provençale — qu'on appelait Mireille: elles sont — comme en Camargue les moustiques

Éparpillées un peu partout. — Mais lui, demeurait dans Maillane, — et les anciens du terroir — l'ont vu fréquenter nos sentiers.

Et puis un jour on dira: — C'est celui — que l'on avait élu roi de Provence. — Mais son nom ne survit plus guère — que dans le chant des grillons bruns.

Enfin, à bout d'explications, — on dira: C'est le tombeau d'un Mage, — car d'une étoile à sept rayons — le monument porte l'image.

(1) Non à nous, Seigneur, non à nous — mais à ton nom — et à notre Provence — donne gloire.

Ce tombeau, à la fois antique et moderne, païen et chrétien, et ce poème, à la fois symbolique et rustique, sobre et profond, synthétiseront ainsi, au cours des siècles, l'idée que le poète a voulu laisser de lui. Il disait: — Notre tombeau est encore la maison où nous demeurerons le plus longtemps: il faut la faire belle. ” Tout s'y trouve réuni: le ciel et la terre de son village, la dédicace latine à la Provence, l'étoile du Félibrige, le médaillon de Mireille, la tête de son chien favori, les armes de Maillane, son écusson avec la cigale et la devise: *Lou soulèu me fa canta*, la Coupe sainte. Le poète est là, sous la dalle, avec sa mère, sa femme et leur fidèle servante et le rayonnement du lieu de son repos est tel que cette petite coupole blanche brille comme un des plus beaux temples du monde.



XXVI

MISTRAL PROSATEUR

Le prosateur, chez Mistral, demanderait une longue étude qui ne peut qu'être esquissée ici. Il convient, tout d'abord, à son propos, de rappeler le mot du provençal Vauvenargues: La netteté est le vernis des maîtres.

Cet axiome s'applique admirablement à Mistral qui écrit une prose sans bavure, sans remplissage, sans fausse éloquence et pleine de clarté.

Son œuvre en prose comprend: le livre de souvenirs qu'il a publié en 1906 sous le titre: *Mes origines, Mémoires et Récits (Moun Espelido, Memòri e Raconte)*; un recueil de *Discours et Dires (Discours e Dicho)*, publié en 1906 par le Flourège d'Avignon et la librairie Roumanille; une traduction en provençal de la *Genèse*, publiée par le poète en 1910; des *Proses d'Almanach*, traduites et publiées par Pierre Devoluy en trois volumes en 1926, 1927 et 1930; une *Excursion en Italie (Escourregudo pèr l'Itàli)*, parue dans le journal *l'Aioli* en 1891 et traduite par Charles

Maurras en 1894; enfin, des lettres éparses dans divers livres, bibliothèques et collections particulières.

Les *Mémoires et Récits* ne traitent pas de toute la longue vie de l'écrivain, de cette existence féconde en chefs-d'œuvre et dont le déclin aura la majesté de ces couchers de soleil qui emplissent tout le ciel. Ils ne nous entretiennent que de ses années d'enfance et de jeunesse et ils s'arrêtent à *Mireille*: — Me voilà arrivé, nous dit Mistral, au terme de l'*elucidari* (comme auraient dit les troubadours), ou explication de mes origines. C'est le sommet de ma jeunesse. Désormais, mon histoire, qui est celle de mes œuvres, appartient, comme tant d'autres, à la publicité.

Il faut donc nous satisfaire de ce qu'on nous offre, et, à vrai dire, le plaisir est grand à suivre page à page, nous l'avons vu au début de ce livre, le petit Mistral jouant et rêvant dans le Mas paternel, puis étudiant dans ses diverses écoles. A lire ces récits d'autrefois, ces tableaux de l'existence patriarcale qu'on menait au Mas du Juge, ces descriptions des antiques coutumes, des fêtes et des labeurs, on se prend à penser que Mistral, par un effet de l'âge ou du génie, a retrouvé son âme d'enfant.

Les *Mémoires et Récits*, dont Jean-Marc Bernard a dit qu'ils étaient un chef-d'œuvre d'émotion, de verve et de bonhomie et, Thibaudet, qu'ils étaient vrais, mais d'une vérité de poète, resteront l'œuvre de prose principale et la plus digne d'être populaire de Mistral. Ils offrent, évidemment, dans le texte provençal, une saveur particulière et qui s'harmonise mieux avec les paysages, les scènes et les personnages évoqués. Mais le texte français est également délicieux de clarté et d'alacrité (1).

(1) Quand on étudiera, dans les Lycées et les Facultés, la virtuosité de Mistral traducteur de ses *Mémoires*, on ne manquera pas de lui attribuer un premier prix de version. Mais on devra également lui attribuer un premier prix de thème. Ne s'est-il pas, en effet, ingénieusement à faire passer en provençal, d'exquise façon, la lettre d'Adolphe Dumas à la *Gazette de France* sur *Mireille* et des passages du *40e Entretien* de Lamartine? Il est probable, encore, que la très douloureuse lettre de Mlle Louise, au chapitre X (A Aix-en-Provence), lui a été écrite primitivement en français. Elle est aussi belle, du reste, dans les deux langues.

Il n'y a pas là, d'ailleurs, que des souvenirs d'enfance et de jeunesse et des premières félibrées, ainsi que la belle genèse de *Mireille*, il y a plusieurs récits reproduits de l'*Armana Prouvençau* et qui font connaître, dans toute sa verve et sa verdeur, un Mistral prosateur auprès duquel pâlissent des écrivains comme Alphonse Daudet ou Paul Arène. On y constate que les différences entre les langues provençale et française s'atténuent dans la prose et on prend, en conséquence, un grand plaisir à lire l'un ou l'autre texte quand, par exemple, on savoure un conte comme celui de *Jarjaye en Paradis* (*Armana Prouvençau* de 1864) ou celui de *l'Homme Populaire* (*Armana Prouvençau* de 1883), qui sont deux chefs-d'œuvre.

Dans ce dernier conte, le héros du récit, Lassagne, maire de Gigognan, explique comment il est en fonctions depuis cinquante ans et fait, à cette occasion, une véritable leçon de politique familière et pratique. Il imite, dit-il, les bons bergers qui

ne sont pas ceux qui ont toujours le bâton levé, ni ceux qui se couchent sous un saule, mais ceux qui, devant leur troupeau, tranquillement cheminent en jouant du chalumeau (*dôu flahutet*).

“ Le bétail qui se sent libre, explique-t-il, et qui l'est effectivement, broute avec appétit le pâturin et le laiteron. Puis, lorsqu'il a le ventre plein et que vient l'heure de rentrer, le berger sur son fifre joue l'air de la retraite et le troupeau content reprend la route du bercail. Mon ami, je fais de même, je joue du chalumeau, le troupeau suit... ” Cette souriante politique, qu'on pourrait appeler la politique du chalumeau, ne serait-elle pas celle même de Mistral à l'égard du bon peuple des félibres?

Oui, le secret du maire de Gigognan, les *Discours e Dicho* vont nous le montrer, fut un peu celui de Mistral, fondateur, puis capoulié, puis subré-capoulié, et toujours conducteur, conseiller et souverain du Félibrige. A travers les pages de ce livre, pleines de sainte Estelle, de banquets, de *brindes*, d'inaugurations et de harangues de toutes sortes, Mistral joue magistralement du chalumeau.

On comprend l'enthousiasme qui accueillait cet orateur magnifique, dont le front rayonnait, dont les gestes s'élargissaient jusqu'au soleil et dont la voix vibrante faisait battre les cœurs. Que ce soit à Maillane, à Saint-Rémy, en Arles, en Avignon, à Montpellier, à Aix-en-Provence, à Sceaux, à Montmajour, à Roquefavour, à Albi, à Marseille, à Forcalquier, à Nice, à Gap, à Cannes, à Pau, voire en Catalogne, Mistral incarnait, pour les yeux et pour les âmes de tous, la poésie et la Provence. Il savait si harmonieusement présenter ses idées qu'il gagnait aussitôt son auditoire et qu'il est bien difficile de détacher quelques phrases de ces discours qu'un élan irrésistible emporte et dont de nombreux vers blancs font parfois de véritables poèmes. Il faut mentionner, entre autres morceaux pleins de mouvement et de chaleur: le raccourci de l'histoire du Félibrige présenté au Cercle Artistique de Marseille le 25 novembre 1882; le tableau du printemps pastoral sur les Alpes fait à Gap le 23 mai 1880; et le prestigieux éloge d'Arles prononcé dans cette ville pour les fêtes à la mémoire d'Amédée Pichot (30 avril et 2 mai 1887).

Chaque année, depuis 1860, Mistral donnait, dans l'*Armana Prouvençau* un chapitre de la *Genèse* traduite par lui en provençal. De sorte que cette traduction, en 1910, s'est trouvée complète, avec ses cinquante chapitres, et que Mistral a pu dire qu'elle s'était faite toute seule. Elle parut sous ce titre: *La Genèsi, traducho en prouvençau pèr Frederi Mistral, emé lou latin de la Vulgato vis à vis e lou francès en dessouto pèr J. J. Brousson*.

C'est la première version faite de la Genèse en provençal moderne et, grâce au texte de la *Vulgate*, on peut voir que Mistral a serré de très près le latin de saint Jérôme. Beaucoup mieux que le français, le provençal permet, en effet, de traduire le latin mot à mot et de conserver la cadence des phrases. Mistral, d'autre part, s'est efforcé de n'employer que des mots d'un usage courant, de sorte que sa traduction peut être comprise des paysans, en même temps qu'elle constitue un monument durable de prose provençale.

Dans cet *Armana Prouvençau*, où la traduction de la *Genèse* avait ainsi paru, Mistral a jeté à profusion, jusqu'à sa mort, les pages de prose les plus variées, sous les pseudonymes les plus divers: le *Cascarelet* (qu'il partageait avec Roumanille), le

Félibre du Mas, le Félibre de Belle-Viste, Guy de Montpavon, Maître Franc, Michel Gai, le cuisinier Macari, etc. Il y a là des contes, des *cascarelles* ou facéties, des fabliaux, des sornettes, des propos de toutes sortes et, jusqu'à des réclames et des recettes de cuisine. Pierre Devoluy a été chargé par Mme Mistral de recueillir ces pages éparses et il l'a fait avec intelligence et piété. Ses trois volumes de *Proses d'Almanach* (un titre fourni par le poète lui-même au chapitre XIII de ses *Mémoires*) sont bien composés, agréables à lire et, en face du texte de Mistral, nous présentent une traduction de Pierre Devoluy, à laquelle on peut se fier et se confier.

Dans ces proses d'almanach, mieux peut-être que partout ailleurs, dans ces récits, ces gausseries, ces galéjades, on voit avec quelle passion Mistral étudiait toutes les manifestations du génie populaire. On voit aussi combien il faisait corps et cœur avec lui et tout ce que sa poésie et sa philosophie lui doivent. Il n'y a pas, dans ces trois volumes, de leçons abstraites ou solennelles, mais il s'en dégage une bonhomie bien faite pour apporter, selon la devise de l'*Armana*, joie, soulas et passe-temps à tout le peuple du Midi. Il faut ajouter, avec Pierre Devoluy, à tout le peuple de France, aussi bien du Nord que du Midi.

Dès à présent, c'est dans les *Proses d'Almanach* que l'on puise pour faire connaître Mistral aux jeunes classes, en France et à l'étranger, en attendant que les grandes classes s'occupent des grandes œuvres de ce grand classique (1).

(1) Un de ces récits, qui est un modèle du genre, le *Nid d'Effraies* a été ainsi reproduit à la fois dans les Textes de la Collection P. Clarac pour les classes de 6^e et 5^e en France et dans les *Contes et Récits de Mistral* publiés par M. Albert Alzenwiler en Suisse.

Nous retrouvons les qualités de cette prose dans l'*Escourregudo pèr l'Itàli* (l'Excursion en Italie) qui est composée de huit lettres envoyées en avril et mai 1891 à Folco de Baroncelli, directeur du journal l'*Aioli*, par Mistral et sa femme, au cours d'un voyage à Gênes, Rome, Naples, Florence et Venise.

A la princesse Ratazi de Rute, sœur de son ami Bonaparte-Wyse et directrice de la *Revue Internationale*, qui lui avait demandé de faire traduire ces lettres et l'autorisation de les publier, Mistral, en donnant cette autorisation, avait écrit, en 1894: — Ces impressions écrites à la hâte pour un public populaire n'ont pas la présentation d'un travail sérieux et on les trouvera naïves.

Il ne faut pas prendre le poète au mot et juger ses impressions naïves. Si elles le sont, c'est à la façon de *Mireille*, c'est-à-dire susceptibles de plaire aux pâtres et aux gens des mas, mais, par là même, à tout le monde. De plus, elles ont l'incomparable mérite de garder pour nous toute fraîche et directe la découverte de l'Italie par les deux époux. Les quatre premières lettres, celles de Gênes, de Rome, de Naples et de Florence, sont de Mistral; les dernières, de Venise, de Mme Mistral. Ce qui frappe, dans les unes comme dans les autres, c'est leur aisance et c'est leur charme. Les deux voyageurs ne sont nulle part dépaysés pour la raison qu'ils retrouvent non seulement

partout la Provence, mais encore qu'ils font partout des comparaisons qui ne sont pas toujours au désavantage de cette dernière.

Ces lettres d'Italie nous conduisent à la Correspondance de Mistral qui fut un grand épistolier, par le nombre prodigieux de lettres qu'il écrivit et par leurs éminentes qualités.

Leur nombre, d'abord. Quand la permission sera donnée, en 1964, c'est-à-dire cinquante ans après la mort du poète, de publier sa correspondance, on sera stupéfait. Il faudra, au moins, une douzaine de volumes pour la contenir, surtout si, comme cela sera nécessaire, les missives en provençal, qui sont aussi nombreuses que celles en français, s'accompagnent de leur traduction.

La majeure partie de la Correspondance de Mistral se trouve à Maillane et en Avignon, dans les Collections du Palais du Roure, où Mme Jeanne de Flandreysy a constitué d'épais dossiers d'autographes qu'elle a recueillis et classés avec autant de zèle que d'intelligence. Pour ma part, j'ai pu consulter, à la Bibliothèque Méjanès, d'Aix-en-Provence, grâce à l'obligeance du Conservateur Bruno Durand un cahier de lettres mistraliennes qu'il a personnellement copiées. Dans la même ville, à l'*Arbaudenco*, le conservateur M. Roux, m'a également permis de feuilleter le dossier des lettres adressées par Mistral à ses amis aixois. Il y a certainement, dans d'autres villes, dans d'autres bibliothèques et dans certaines familles, comme chez d'innombrables personnalités, en France et à l'étranger, des lettres qui attendent de voir le jour.

Émile Ripert, qui possède lui-même une copieuse correspondance échangée avec le poète, et qui a étudié les dossiers du Palais du Roure, a raconté, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (1er septembre 1930) comment le maître avait été amené à écrire, au cours de sa longue vie, des milliers de lettres. Depuis le jour de sa quinzième année, où Jasmin, on le sait, avait laissé sans réponse une lettre de l'écolier maillanais, celui-ci s'était promis de ne faire à personne le même chagrin. Il répondait donc à tous et à tout et, vers la fin de sa vie, la majeure partie de son temps, était occupée par son courrier.

“ Si l'on calcule, dit Émile Ripert, que Mistral a écrit ainsi pendant soixante ans, sans autre interruption que de courts voyages à Paris et un séjour de deux mois en Italie — pendant lesquels, au reste, il n'a jamais cessé d'écrire, — et qu'il a pu envoyer, à raison de quatre à cinq lettres par jour seulement, ce qui est peu, environ de quinze cents à dix-huit cents lettres par an, on arrive à un total de plus de cent mille lettres. ”

Nous dépassons donc, et de beaucoup, les chiffres atteints par certaines autres Correspondances célèbres, celles de Mme de Sévigné, de Napoléon, de Châteaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo et nous sommes loin aussi des 17.000 lettres de Juliette Drouet à ce dernier (Collection Louis Icart).

Il est impossible, pour le moment, on le conçoit, de tenter une classification de la correspondance de Mistral (1).

(1) La classification, par ordre alphabétique, des correspondants de Mistral, existe du reste par les soins du félibre aixois Edmond Lefèvre, véritable bénédictin, qui a composé une quinzaine de registres énormes sous le titre de *Documents Mistraliens*

et, en outre, rassemblé et mis en ordre, en 250 volumes, les lettres reçues par Mistral. Il y a là près de cent mille lettres, conservées au *Museon Arlaten*. (*Communication Loubetenco*).

Dans toutes ses lettres, à tous ses correspondants, il est rare que Mistral donne des renseignements sur son œuvre ou sur sa personne. Il y en a, évidemment, et nous en avons cité, au cours de cet ouvrage. Mais il considérait avant tout sa correspondance comme un précieux outil de propagande pour les idées félibréennes. On ne pourra faire l'historique exact de ce mouvement — comme, du reste, une biographie complète du poète — que lorsqu'on connaîtra dans leur totalité les lettres de Mistral à Joseph Roumanille, à Théodore Aubanel, à Victor Balaguer, à William Bonaparte-Wyse, à Paul Mariéton, à de Berluc-Perussis, à Jean Monné, à Folco de Baroncelli, à Marius André et à quelques autres.

On peut avoir, à titre d'exemple, une idée de la variété et de la valeur, à tous les points de vue, de la Correspondance de Mistral, quand on se réfère à l'ouvrage de Critobule (Eugène Vial) intitulé: *Paul Mariéton d'après sa correspondance* (1920).

On sait que Paul Mariéton, né Lyonnais, voulut travailler de toutes ses forces à la renaissance provençale et demeurera intimement uni à celle-ci. Dès l'âge de dix-sept ans, il s'éprend de l'œuvre de Mistral, fait la connaissance du poète et décide de servir sa gloire, de devenir en quelque sorte, selon le mot de Gabriel Boissy, son prophète. Pendant trente ans, il va étudier, voyager, assembler des documents, publier des revues et des livres, discourir, inaugurer des statues, présider des fêtes et des banquets, ressusciter le Théâtre Antique d'Orange, soutenir des polémiques, susciter des amitiés et des talents, devenir un lien vivant entre Paris et le Midi, dont il se considère comme l'Ambassadeur et, dans ce tourbillon et cet apostolat, délaissé son œuvre propre. Cette histoire littéraire du mouvement félibréen qu'il avait entreprise, qu'il n'achèvera jamais et pour laquelle il avait réuni une masse énorme de notes et de références, on peut dire que, s'il ne l'a pas écrite, il l'a vécue.

On trouve dans le livre de Critobule de nombreuses lettres de Mistral, dont nous avons déjà cité plus d'une, au cours de ce travail. Les biographes futurs de Mistral puiseront là des détails indispensables sur ses séjours à Paris, ses idées, ses projets, son caractère. Le Maître de Maillane se confie à son cher Paul en toute franchise et il est difficile de choisir entre tant d'appréciations, de critiques et de conseils où sa sagesse olympienne se joue.

En 1881, il écrit au jeune poète de dix-huit ans:

— Habituez-vous à être concis, et, pour cela, cherchez la perfection de la forme. On trouve la perfection en s'obstinant à être concis.

L'intimité est venue et Paul Mariéton, qui a fondé la *Revue Félibréenne*, se voit honoré du tutoiement par le poète et, en même temps, gratifié d'exhortations amicales telles que celle-ci:

“... En avant! En avant! Pourquoi un Comité d'honneur? Cela n'est bon qu'à te faire des jaloux. Garde la direction. Tout à toi, Marcellus!” (1884).

Cette revue deviendra bientôt pour Mistral un perpétuel souci. Le directeur, à son gré, se disperse trop:

“ Tu t'amuses, tu te payes toutes sortes de soirées et pourtant tu souffres, pauvre enfant! Que veux-tu? C'est par la privation que se nourrit l'idéal poétique. Je crains pourtant une chose, c'est que tu ne deviennes par trop mondain. La mondanité est ton faible et ton écueil. Toutes les soirées se ressemblent par le vide de leurs conversations et la fatigue intellectuelle et corporelle qui en résulte. On s'habille, on se déshabille, on bavarde et on ne fait rien. Il faut avoir la force de s'isoler si l'on veut produire ” (1885).

En 1886, Mistral reproche, paternellement, à Mariéton son manque d'*ordre* défaut toujours fatal à un poète, ajoute-t-il. En 1887, tout en félicitant son ami d'aller en Grèce en compagnie de Paul Bourget, il ne peut s'empêcher de lui dire:

— Je ne puis te parler de la *Revue Félibréenne* n'ayant plus rien reçu depuis le n° 1 de la résurrection. Mais que tu es bon garçon de mettre sur la couverture: “ Paraît le 15 de chaque mois! ” Tu devrais mettre, tout bonnement, “ paraît quand ça paraît ” et, au moins, tu serais libre de buissonner selon le vent.

Le Chancelier du Félibrige se voyait quelquefois rabroué de main de maître, par exemple quand il se plaignait d'avoir essuyé à Paris quelques quolibets:

“ Parler de félibrige dans tous les salons, dans tous les cafés, à n'importe qui, ne pouvait à la fin que te rendre singulier. Il ne faut jamais parler de félibrige sans y être provoqué par l'interlocuteur. C'est ainsi que j'ai toujours fait, même en Provence, même à Maillane. Le public n'aime pas qu'on l'embête, quand même on lui parlerait du Bon Dieu ou du Diable. ”

Sur la façon dont Mariéton promenait Mistral dans Paris, façon amicale, dévouée, mais faussement interprétée par quelques-uns, le Maillanais se regimbe ainsi:

“ Si je m'y prêtais encore un peu, on finirait par dire, et l'on a peut-être déjà dit, que Mariéton a découvert Mistral, comme il a découvert l'abbé Roux et Souлары. Il est utile, pour le soin de ta personnalité, comme pour celui de la mienne, que tu fasses un peu seul tes voyages à Paris. ”

Mistral savait aussi, et bien plus souvent, reconnaître tout ce qu'il devait à Paul Mariéton et tout ce qu'il appréciait en lui. Témoin cette belle lettre de janvier 1894:

“ Ta lettre de bonne année m'a profondément touché. Une effusion pareille, d'une belle et noble nature comme la tienne, est pour moi une des plus douces jouissances de la vie. Je n'ai jamais douté du parfait parallélisme de ton âme avec la mienne. Cette confirmation me venant au bout de quatorze ans de navigation dans le bleu, est une sorte de sacrement mystique où j'ai bu l'amitié dans ce qu'elle a de plus divin. Elles sont rares les intimités pareilles, les pareilles conformités d'âmes. Merci, mon cher Paul! et puisse Dieu te récompenser en gloire de tout ce que tu as fait pour sa glorification. Car, enfin, ce rêve de Provence idéale que nous poursuivons, n'est-ce pas Dieu lui-même que nous cherchons à dégager des brumes qui l'enveloppent? ”

Mais il faut nous borner et déclarer, avec Émile Ripert:

“ On n'en finirait point de noter les nuances infiniment délicates de la pensée de Mistral, telle qu'elle circule, toujours jeune, à travers ses admirables lettres. ”
Et concluons, avec le même: “ Ces lettres, d'un tour si pittoresque, souvent amusant, souvent éloquent, sont toujours, soit en provençal, soit en français, d'une langue irréprochable. Aussi bien que grand prosateur en langue provençale, il se révèle, ici, un grand écrivain de langue française. ”



XXVII

LE PAYSAN DE FRANCE

Mistral, au témoignage de Léon Daudet, a toujours déclaré qu'il était un paysan. C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles te tend un paysan, disait-il, dans sa dédicace de *Mireille* à Lamartine.

Mais il est vrai que ce même Lamartine s'est curieusement trompé quand il conseillait ainsi son jeune visiteur de 1859:

“ Quant à toi, ô poète de Maillane, inconnu il y a quelques jours aux autres, et peut-être à toi-même, rentre humble et oublié dans la maison de ta mère, attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue comme tu faisais hier, bêche avec ta houe le pied de tes oliviers, rapporte pour tes vers à soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers; lave tes moutons au printemps dans la Durance ou dans la Sorgue, jette-là la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir, pendant que la Mireille que le ciel te destine sans doute étendra la nappe blanche et coupera les tranches du pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur... ”

Mistral, fort heureusement, ne ressemblait pas à l'idée que Lamartine se faisait de lui. Mistral ne fut pas, au sens strict du mot, un paysan. Mais il fut bien celui qu'un autre poète, Emmanuel Signoret, appela un jour, dans son *Saint- Graal*, un paysan divin. On ne peut guère l'imaginer traçant un sillon ou chargeant une charrette, moins encore lavant ses moutons dans la Durance.

Le nouveau bachelier écrivait pourtant: — Je vais travailler la terre, à son professeur Roumanille, et celui-ci, dans une lettre à V. Duret, du 14 juin 1857, montre Mistral surveillant ses laboureurs et labourant au besoin avec eux.

Mais le *Nebout*, qui a écrit là-dessus des phrases pertinentes dans ses *Aspects de Mistral*, a raison quand il déclare:

— Il faut dire une fois pour toutes, car c'est la vérité, que jamais Mistral, pas plus au cours de son insouciant et pourtant laborieuse jeunesse qu'à l'âge mûr, ne travailla de ses mains.

Quand on applique le mot de paysan à Mistral, il faut donc le prendre dans son sens large d'homme de la campagne (ou du pays). Mistral y était né, il ne l'a jamais quittée, il en a vécu et il y est enterré. Appartenant à une vieille famille aisée de ménagers, c'est-à-dire de cette sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysan et bourgeois, il s'est, d'ailleurs, toujours occupé lui-même de conduire ses terres, tout en faisant son œuvre de poète. Et je me suis laissé dire qu'il s'entendait fort bien à récolter son blé, son huile et son vin, comme à traiter avec ses fermiers des Mas de Cavalier et de Valette qui lui appartenaient.

C'est, évidemment, dans ses œuvres, et dans sa tournure d'esprit, qu'il faut chercher les preuves que si Mistral n'était pas le pâtre illettré ou sublime que Lamartine et Barbey d'Aurevilly auraient voulu voir en lui, il n'en est pas moins comparable aux paysans de son terroir, comme aux autres de France, pour lesquels il doit devenir ainsi un maître et un symbole.

Aucun poète n'a chanté la terre comme lui, aussi spontanément, aussi ardemment, aussi magnifiquement. Non, pas même Homère, qui a consacré son *Odyssée* à la louange de la mer; pas même Hésiode, pas même Virgile, dont les *Travaux et les Jours* et les *Géorgiques* sont des œuvres didactiques. Il serait erroné de croire que les travaux champêtres n'ont été pour Mistral que des thèmes poétiques ou des amusements descriptifs. Certes, il a laissé dans l'ombre bien des réalités. Mais il ne les a pas toutes voilées et la principale beauté de ses tableaux est faite de leur vérité. Ses peintures se confondent avec ses observations personnelles et ses personnages, qui ont des accents profonds et âpres, quand il le faut, ne ressemblent nullement à des bergers de Florian.

Dans une de ses lettres à Paul Mariéton, il est arrivé, à Mistral, à l'occasion d'un livre de *Pensées* de l'abbé Roux, Limousin, de faire une déclaration des plus importantes sur sa propre conception de la vie rustique.

Écoutons-le:

“... Paysan moi aussi et ayant passé, moi aussi, toute ma vie parmi les gens de la terre, je puis donner mon opinion à ce sujet. L'abbé Roux a vu un côté de la vie rustique et il l'a bien vu et admirablement rendu. Mais, par sa situation de prêtre, il n'a pu voir que le côté ingrat, que le côté du paysan dans ses rapports gênés avec les gens qui ne sont pas de sa caste. Mais ce qu'il n'a pas vu, ou qu'il n'a pas voulu voir, c'est le rustique dans la naïveté de ses amours, dans l'éternelle poésie de ses travaux, dans sa persévérance vigoureuse, infatigable, au milieu de ses luttes contre le sol avare, contre les intempéries, contre les privations de tout genre. Mais ce qu'il n'a pas vu, c'est la virilité de cette race qui, tous les ans, à la sueur de son front, retourne le sol du pays entier pour y semer le grain qui nourrit la nation, c'est la virilité de cette race qui donne à l'armée ses meilleurs soldats et qui, à travers les décadences et les pourritures des civilisations, perpétue, malgré tout, les nationalités et les immortalise dans les chants de ses Virgiles. ”

Dans une autre lettre, écrite le 2 février 1909, à Émile Guillaumin, auteur de la *Vie d'un simple*, Mistral montre qu'il connaît bien l'envers du tableau et qu'il ne se fait pas d'illusion sur la situation des paysans dans la vie moderne:

“... Vous avez vu et retracé de très près la vie des ruraux. Vous êtes juste et bienveillant pour eux, car vous connaissez bien ce qu'ils endurent. Je ne diffère avec vous que par la conclusion. Je vous accorde volontiers que le cataclysme que l'on appelle progrès est une chose fatale que rien ne saurait arrêter. Mais dire que la perte des coutumes, des vieux usages, des superstitions même rendra les mœurs plus douces, la souffrance moindre, la vie humaine meilleure, je ne saurais y souscrire. Je puis, grâce à mon âge, comparer les générations d'il y a cinquante ans avec celles d'aujourd'hui et je vous assure qu'il y a aujourd'hui moins de joie dans les champs que dans ma jeunesse.

La moisson, par exemple, qui était une fête, est aujourd'hui grâce aux machines un labeur d'enfer. Au cabaret le paysan ne cause plus, il s'enrage à la politique et s'abrutit à l'absinthe. L'illettré, il faut bien l'avouer, se faisait par lui-même un fonds d'observations toutes personnelles qui le rendaient fort intéressant; et comme indépendance d'esprit, il était bien supérieur à l'ouvrier des champs ou des villes qui pêche toutes ses idées dans les feuilles de chou, et les journaux d'un sou. Le résultat de tout ce mouvement (fatal, inéluctable, j'en conviens avec vous) c'est l'abandon de la terre et l'encombrement des cités, c'est la fermeture de toutes les boutiques et l'entassement du peuple dans les usines monstrueuses... Non, le progrès matériel n'est pas toujours un bien. A preuve toutes les décadences qui suivent toutes les civilisations. ”

C'est pour arrêter, s'il le peut, cette désaffection des campagnes que Mistral, tout au long de son œuvre, magnifiera les paysans, les artisans, les pays et les paysages. On a vu, notamment, dans *Mireille*, où la vie rustique de la Provence sera toujours conservée, on a vu, avec quelle splendeur, au Chant IXe, il décrit la moisson au Mas des Micocoules:

“ Quarante moissonneurs, quarante, — pareils à des flammes dévorantes, — de son vêtement touffu, odorant, gracieux, — dépouillaient la terre; ils allaient — sur la moisson qu'ils moissonnaient — comme des loups! ils dévirginaient — de leur or, de leur fleur, et la terre, et l'été... ”

On a vu, dans le même Chant, la louange lyrique des autres travaux, ceux des faucheurs, des charretiers, des laboureurs, des bergers, tous ces hommes dont Mistral dira, plus tard, dans ses *Mémoires*:

“ Voilà les gars, les braves enfants de la Nature qui ont été nos modèles et nos maîtres en poésie. ”

Son épopée rustique de *Mireille* et ses *Mémoires* ne suffiront pas au poète pour marquer tout ce qu'il doit aux paysans et à la terre. Une grande part de son œuvre lyrique leur est également consacrée et on peut dire qu'aucune littérature ne contient

des morceaux comparables, à ce point de vue, à ceux que nous trouvons dans les *Iles d'Or* et dans les *Olivades*.

Nous avons cité, dans notre analyse des *Iles d'Or*, des strophes de la magnifique *Fin du Moissonneur*, ce chef-d'œuvre de pathétique. Le Sirvente intitulé: *Espouscado* (Éclaboussure) se termine, après une série de farouches imprécations contre la centralisation et ses méfaits, par une superbe exaltation des paysans éternels, que nous avons également citée.

Les *Olivades* contiennent une suite de six pièces que nous avons réservées pour ce chapitre car elles chantent toutes la sagesse paysanne et peuvent être considérées comme destinées, plus encore que *Mireille*, aux pâtres et gens des Mas, ainsi qu'à tous les paysans de France.

La première: *Rodo que roudaras, au rode tourneras* (Rôde tant que tu voudras, au pays tu reviendras) est une simple et agréable chanson, sur l'air de la farandole de Tarascon et elle débute ainsi:

“ Tu peux rouler en pays étranger, — de la Romagne à l'Allemagne, — tu peux rouler en pays étranger, — pour aller voir ce que tu n'as pas vu; — mais de contrée — qui soit joyeuse — comme l'endroit où tu vis, paysan, — tu auras beau courir — par vaux et monts, — où que tu ailles, tu n'en trouveras point. ”

Le *Bref de Sagesse* (*Brèu de Sagesso*) qui suit, est une merveille de franche rusticité, avec ses raccourcis et ses conseils de l'oncle Guigne. Il y a là l'expression même des réflexions que Mistral entendait à Maillane, sur la place ou au café, et ces grains de bon sens résument toute une philosophie populaire.

Écoutons l'oncle Guigne:

“ La vie n'est qu'un passage: — mieux vaut, tel que le sage, — la prendre comme elle vient — que d'insulter le vent.

... Mieux vaut cinq sous en poche — pour une soupe au vin — que cent écus prêtés — par le Mont-de-Piété.

... Bon d'être charitable; — mais, point tant de vertu: — mieux vaut tuer le Diable — qu'être tué par lui.

... Au lieu de tant courir — pour se briser le mufle, — mieux vaut marcher tout doux — pour allonger l'année.

Mieux vaut, droit comme un arbre, — croître sans rien savoir — qu'être toujours bayeur — aux vétilles du jour.

... Sur la douve du Rhône — mieux vaut casser des noix — que casser des cailloux, — sur le Chemin Royal.

Mieux vaut, à Cadolive, — rire en mangeant l'olive — qu'être inquiet à Paris — en mangeant des perdreaux.

Puis, pour toi, si la vie — te paraît trop chétive, — éblouis-toi les yeux — aux astres de la nuit.

Le ciel est le grenier — de toutes choses belles: — et tout ce que tu rêves, — là tu peux le trouver. ”

La pièce suivante: *Veguen Veni* (Voyons venir) est un autre bref de sagesse, mais moins exclusivement paysan. Chaque couplet débute par un dicton bien mistralien: *S'acò 's pas vuei, sara deman* (si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain) et l'ensemble constitue un bréviaire de la patience, vertu rustique par excellence, de la patience et de la résignation aux lois naturelles:

*... S'acò 's pas vuei, sara deman:
Duro jamai, quand plòu o nèvo;
Pèr tóuti lou soulèu se lèvo,
E grum d'eigagno en se fourmant
Autant luis coume diamant...*

C'est-à-dire: Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain: — cela ne dure pas, lorsqu'il pleut ou qu'il neige; — le soleil se lève pour tous, — et la goutte de rosée qui se forme — luit aussi bien que le diamant.

Dins lou Trescamp (Dans la lande) n'est qu'une Pastourelle dans le sens qu'entendaient les Troubadours, mais combien charmante et véridique dans ses détails et par sa morale finale: Mais, puisque c'est la loi, — va t'entendre avec les vieux: — tant vaut à présent qu'ensuite.

Le sixième poème de cette série: *La Cansoun dóu païsan* a été composé par Mistral, sur un air populaire, pour le Syndicat des paysans de Provence (1).

(1) Cette *Chanson du Paysan*, Mistral l'écrivit pour un concours auquel prirent part de nombreux poètes (dont Charloun) et où il lui fut adjugé, naturellement, le premier prix. Elle figura, le 17 mai 1898, dans l'*Aioli* et il l'avait signée du pseudonyme pittoresque de *Chaplo-Verme* (Tue-ver).

C'est une sorte de *Marseillaise* de la paysannerie dont voici le début:

*Lou païsan, ounte que siegue,
Es lou cepoun de la nacioun;
Auran bèn faire d'envencioun,
Faut que la terro se boulegue;
Tant que le mounde noun aura pres fin,
Faudra que i'ague de pan e de vin...*

C'est-à-dire: Le paysan, en tous pays, — est le support de la nation; — on aura beau chercher, beau inventer, — il faut que se remue la terre: — et, tant que le monde n'aura pas pris fin, — il faut qu'il y ait et du pain et du vin...

Le poète met ici en application ses idées sur le syndicalisme agricole, sur l'union nécessaire des intérêts ruraux et cette chanson est comme un écho des paroles qu'il prête dans ses *Mémoires*, au Maire de Gigognan, lequel concilie à ses administrés de

nommer, comme députés, des paysans à la place des avocats, des médecins, des journalistes, des petits bourgeois de toute espèce:

“ Si, comme je le dis, vous déléguez des paysans, ils penseraient à l'épargne, ils diminueraient les gros traitements, ils ne feraient jamais la guerre, ils creuseraient des canaux, ils aboliraient les Droits-Réunis, et se hâteraient de régler les affaires pour s'en revenir avant la moisson. Dire qu'il y a en France plus de vingt millions de *pieds-terreux* et qu'ils n'ont pas l'adresse d'envoyer trois cents d'entre eux pour représenter la *terre*. Que risqueraient-ils d'essayer? Ce serait bien difficile qu'ils fissent plus mal que les autres!... ”

Il faut aussi noter avec quel soin, on peut dire avec quelle passion, Mistral a toujours établi la liaison entre le Félibrige et la paysannerie. Il avait la plus vive affection pour les poètes paysans, pour les *pacans* tels que Tavan, Batisto Bonnet et Charloun, et, dans sa lettre à Jules Boissière du 14 septembre 1885, lettre qu'on peut considérer comme une sorte de manifeste, il débutait ainsi:

“ Enfants du peuple, poètes du peuple, apôtres de la rénovation nationale, nous devons toujours assaisonner notre nourriture avec le vivre populaire et rafraîchir notre breuvage dans les sources et dans les puits de la paysannerie. ”

Ainsi Mistral, fils de paysans, né dans un Mas, a toujours été fidèle à son sang et à ses origines. Il a cherché et trouvé autour de lui toutes les réalités rustiques et humaines dont il a voulu faire les fondements de l'ordre social et, par là même, contribuer au bonheur général. C'est en cela qu'il est une sorte de prophète de la civilisation paysanne et artisanale. Mais, s'il a prêché, lui aussi, le salut par la terre, il l'a fait en grand artiste, sans vaine éloquence, sans fausse idéalisation. Il l'a, du reste, surtout, prêché par son propre exemple et il nous reste à le montrer dans son village, dans sa simple et sage vie terrienne de tous les jours.



XXVIII

LE SAGE DE MAILLANE

Il y a trois maisons de Mistral à Maillane: le Mas du Juge, à deux kilomètres, où il est né et a vécu vingt-cinq ans, et, dans le village même, la Maison du Léopard où il a habité une vingtaine d'années et la maison qui lui fait face, qu'il a fait construire en 1876, au moment de son mariage, et où il est mort, le 25 mars 1914. C'est dans ces trois maisons que sa vie harmonieuse s'est déroulée et ce sont ces trois maisons

qu'une biographie du poète, quand on pourra l'écrire complète à l'aide de sa correspondance, devra placer comme décor à ses rêves et à ses travaux.

Nous avons parlé du Mas du Juge, au chapitre premier, et le poète, qui en a fait le modèle du Mas des Micocoules de *Mireille*, tournera toujours vers lui ses souvenirs et ses regrets.

La Maison du Lézard, dans laquelle Mistral achèvera *Mireille*, composera *Calendal*, les *Iles d'Or* et la plus grosse partie du *Trésor du Félibrige*, n'a guère de remarquable que la Vierge qui veille à son coin et le cadran solaire placé au-dessus de sa porte, cadran orné d'un lézard et de cette légende:

*Gai lésert bèu toun soulèu
L'ouro passo que trop lèu
E deman ploura belèu...*

C'est-à-dire: Gai lézard, bois ton soleil — l'heure ne passe que trop vite — et demain il pleuvra peut-être.

C'est dans cette Maison du Lézard que Mistral recevra la visite d'Adolphe Dumas. C'est également cette seconde maison qu'Alphonse Daudet, qui écrivait alors, à trois lieues de là, à Fontvieille, ses *Lettres de mon Moulin*, a décrite dans quelques-unes de ses plus charmantes pages. La Maison du Lézard voyait encore, certains dimanches, venir à elle Roumanille, Aubanel, Legré, Mathieu, Paul Arène et s'y tenir des réunions littéraires qui ne manquaient pas de gaîté.

En 1876, après son mariage, et sa mère étant morte, Mistral vint donc habiter sa troisième et dernière maison, qui, léguée à Maillane et devenue Musée, restera la Maison de Mistral où, comme on dit là-bas, l'*Oustau dóu Poueto* (1). Moitié bourgeoise, moitié paysanne, elle est, derrière sa grille, perdue dans les arbres. Un jardin, intentionnellement inculte, l'entoure, planté de lauriers-roses, de tamaris, d'oliviers, de myrtes, en l'honneur de *Nerte* et de micocouliers, en l'honneur de *Mireille*. Il y a un puits, que les légumes envahissent, et, partout, le long des allées, des parterres où toutes les fleurs de Provence s'épanouissent. L'intérieur est aussi simple. Le cabinet de travail du poète, son *estudi*, est à droite du vestibule où les bustes de Lamartine et de Gounod se font vis-à-vis sur des colonnes au pied de l'escalier. Ce cabinet, avec sa vaste bibliothèque et son petit bureau, ses fenêtres ouvrant sur le jardin, ses gravures, ses portraits, ses objets d'art provençal, tout cela a été souvent décrit, ainsi que la salle à manger qui fait suite, meublée en Louis XVI campagnard, blanche et nette, et que Paul Arène comparait à l'intérieur d'un phare.

(1) Depuis la mort de Mme Mistral la maison est propriété de la Commune. Le Conservateur en est M. Frédéric Mistral neveu, qui a proposé M. Poullinet, de la famille maternelle, pour en être le gardien.

Dès le matin Mistral est à l'ouvrage. La plus grande partie de son temps, à mesure qu'il avancera en âge, sera prise par sa Correspondance. Quand le facteur déversait

sur son bureau des lettres, des papiers et des livres, le poète disait, en souriant avec un peu de mélancolie: — Voilà la gloire!

Nous avons vu comment il s'acquittait, chaque jour, de ce qu'il considérait comme un devoir. Une fois son courrier expédié, c'était le déjeuner, préparé et servi par la fidèle servante, celle qu'on appelait la *Mario d'ou Pouèto* (1), déjeuner composé de plats et de fruits du pays et arrosé du vin de sa vigne.

(1) Selon le désir exprimé par le poète, Marie Bonnefoy a été inhumée, le 20 juin 1943, aux côtés de ses anciens maîtres, Mme Mistral étant morte au début de la même année.

L'après-midi était souvent pris par les visiteurs. Il y avait foule quelquefois, et Marie, qui gardait son franc parler, disait, devant les cars d'Avignon ou d'Arles qui s'arrêtaient à la grille: — *Santo Vierge, soun mai aqui!*

Le poète, toujours affable, et qui saluait d'un geste large les touristes qui se pressaient, se contentait de dire à ses intimes:

— Je fais partie de la tournée, je suis classé, à présent, comme les Arènes et comme les Antiques de Saint-Rémy.

Il se tenait, simple, et, cependant, majestueux, volontiers rieur, au milieu des uns et des autres, signait des livres ou des cartes postales, et retenait ensuite quelques fidèles. C'est ainsi que je pus, une année, à l'issue d'une représentation d'Orange, et en compagnie du poète et peintre Valère Bernard, m'entretenir avec lui très longuement dans son cabinet, puis, avec Mme Mistral, dans la salle à manger, autour d'un goûter où figuraient des *calissons* d'Aix et du vin cuit.

Vers le soir, le poète, accompagné de Mme Mistral, et de leurs chiens favoris, allait dans la campagne. Il avait gardé de sa jeunesse et de son âge mûr l'habitude de composer en marchant.

Quand les habitants du village le rencontraient et qu'il paraissait absorbé et ne s'arrêtait pas pour leur parler, ils disaient: — *Lou pouèto fai de vers.*

Assez souvent il allait au café, sur la place, parmi ses vieux amis et là, nous conte le *Nebout*, dans ses émouvants et charmants *Aspects de Mistral*, là:

“ Il observait, écoutait, plaisantait, causait, jouait même aux cartes. Il n'y était pas de force et n'y apportait pas la réflexion, le sérieux, l'âpreté des paysans qui lui disaient: — *Pèr li vers dison que siés fort, mai, pèr li carto, vales rèn de rèn!* (Pour les vers, on dit que tu es fort, mais, pour les cartes, tu ne vaux rien de rien! ”

Mistral avait le culte de l'amitié et on ne s'expliquerait pas la naissance et une bonne partie du rayonnement du Félibrige si on ne le considérait pas comme un mouvement amical avant tout. Mistral, qui, dans ses lettres, dans son œuvre ou sa vie de tous les jours, s'est montré extrêmement discret au sujet de ses amours, n'a pas observé la même retenue pour ses amitiés. Il n'a cessé de dire son attachement pour Roumanille, Aubanel, Bonaparte-Wyse, Alphonse Daudet, Paul Arène, Paul Mariéton, Félix Gras,

Charles Maurras, Pierre Devoluy, Valère Bernard, Marius Jouveau, Folco de Baroncelli, Marius André, Jules Véran, Joseph d'Arbaud, Adrien Frissant, Joseph Loubet, Joachim Gasquet, Emile Ripier, Édouard Aude, Paul Roman, Louis Giniès, Émile Sicard, Marcel Provence, etc., pour tous ceux que sainte Estelle avait placés, au moment opportun, sur sa route.

A tous il prodiguait les témoignages d'affection et les paroles de sagesse.

Son grand principe, qu'il appliqua lui-même toute sa vie, était la patience: — Ne vous pressez pas, hâtez-vous lentement, quelque ordre qui vous presse, écrivait-il à Mme de Flandreysy, le 19 septembre 1906. Je n'ai pas fait autre chose dans ma vie et c'est ce qu'on appelle le Génie.

En 1910, sur le point d'atteindre ses quatre-vingts ans, il écrivait, au directeur du *Temps*, Adrien Hébrard, en le priant de démentir la nouvelle qu'il allait publier son dernier recueil lyrique, les *Olivades*, qui ne paraîtront, en fait, que deux ans après:

— J'ai bien le projet de publier (cette année ou l'autre) un recueil de poésies nouvelles sous ce titre, les *Olivades*, mais, pour le moment, je n'ai même pas songé à en parler à un éditeur. Je ne suis jamais pressé.

Rappelons-nous le vers des *Olivades*: *S'acò's' pas vuei sara deman!*

Il se gardait, d'ailleurs, de donner aux autres des conseils littéraires et il était d'avis que le conseiller, s'appellerait-il Boileau, ne peut que diminuer la personnalité du conseillé.

Sa patience, vertu paysanne par excellence, Mistral ne la mettait pas seulement dans la composition de ses œuvres, il la mettait aussi dans la conduite quotidienne de la troupe turbulente des félibres.

“ Je passe ma vie, écrivait-il à Bonaparte-Wyse, à consoler des cœurs aigris. ”

S'il ne put pas aplanir, à son grand chagrin, le différend qui sépara Roumanille et Aubanel, il apporta à de nombreux félibres les plus sincères consolations dans toutes les circonstances de la vie. L'action de sa personne auprès de ses intimes fut toujours rayonnante d'optimisme et de bienveillance.

Que de querelles Mistral dut apaiser parmi le peuple irritable des poètes dont il disait, parfois, qu'il était comme *un sa de gàrri* (un sac de rats)!

Le témoignage le plus curieux en sera cette lettre écrite en provençal au bon abbé Spariat, félibre et prédicateur, auquel il doit prêcher lui-même l'oubli chrétien des injures:

“ Moi, j'ai passé par là. On m'a attaqué, insulté, même assez souvent. Quand j'ai répondu, le spectacle scandaleux s'est élargi et le plus grossier a eu le dernier mot. Quand j'ai laissé dire, au bout de huit jours, l'eau du torrent s'était écoulée et le chêne continuait d'ombrager le torrent. ”

A ce même abbé Spariat qui le pressait de venir présider une cérémonie en l'honneur de saint Rufin, il répondait avec fermeté, le 26 avril 1907, défendant son temps et sa dignité:

“ Non, mon bon, malgré invitation et re-invitation (*counvit e recounvit*), je n'irai pas à Saint-Rufin. De ces cérémonies où l'on me fait jouer le rôle de santon, pour ne pas dire de bon Dieu, j'en ai à satiété (*n'ai moun abounde*). Vivent la solitude et le silence! Les Félibres de la Thébaïde n'étaient pas des niais! ”

Très large d'esprit, le sage de Maillane savait fort bien allier au catholicisme traditionnel qui était le sien, non seulement un certain paganisme, mais aussi la plus souriante tolérance. A Pierre Devoluy, qu'il voulait voir Capoulié, et qui objectait qu'il était protestant, il écrivait: “ Huguenot! raison de plus pour que vous acceptiez! Il est bon justement qu'on voie que le Félibrige n'est inféodé à aucune formule religieuse ni à aucun parti politique. ”

Au point de vue religieux, il est bien évident, comme l'écrit précisément Pierre Devoluy lui-même, que toute l'œuvre de Mistral baigne dans un lumineux et très pur catholicisme traditionnel.

Il est bien évident aussi, que le catholicisme du poète n'a pas toujours été mis à son plan, comme il le méritait.

Cependant, s'il est naturel de faire ressortir que la grande nouveauté épique et lyrique de Mistral, c'est le parti qu'il a tiré du merveilleux chrétien, il est sans doute excessif de parler, avec Gabriel Boissy, de la présence continue de Dieu dans le moindre comme dans le plus important de ses poèmes. Je n'ai pas caché, pour ma part, et selon la propre opinion de Mistral, que la fin de *Mireille*, qui fait de cette simple amoureuse une martyre chrétienne, me paraît une longueur et que je préfère les premiers chants dans leur rusticité et leur humanité.

On sait aussi que le poète, afin de ne pas donner aux *Iles d'Or* un caractère catéchiste prononcé, avait enlevé, après la première édition, tous les cantiques qui y figuraient. Le R. P. David, en présentant et publiant en 1930 ces cantiques oubliés dans la *Gerbe de Mistral à l'autel de Marie*, n'a pas manqué de faire observer, — en même temps que les coïncidences des grandes dates de la vie humaine et littéraire du poète avec les fêtes de la Vierge (1) — le fait que Mistral fut poète de Notre-Dame, mais de Notre-Dame de Provence, car c'est la Provence, sa langue, ses traditions, son génie, qui font l'unité de sa vie et de son œuvre (2).

(1) Frédéric Mistral naît le 8 septembre 1830, jour de la Nativité de la Vierge; il publie *Mireille* le 2 février 1859, jour de la Purification de Marie; le 8 septembre 1859, il signe sa dédicace à Lamartine; le 25 mars 1914, il meurt en la fête de l'Annonciation.

(2) Au fond, la Provence fut la grande et vraie religion de Mistral. Comme l'a écrit Édouard Aude, cité par Maurice Barrès dans le *Mystère en pleine lumière*: “ Son unique préoccupation c'est de magnifier la Provence. S'il la voit chrétienne, il chante sa chrétienté et s'il rencontre un vestige de Mithra, il célèbre le soleil. ”

Le catholicisme mistralien est, en effet, plus provençal que romain et les saints qui sont vénérés dans le pays et chantés par Mistral, de préférence à Dieu, sont assez particuliers: saint Gent, saint Bénazet, saint Césaire, de même que certaines petites divinités rustiques (1) d'origine franchement païenne. Sans aller jusqu'à affirmer avec Marius André, un de ses plus fidèles disciples, que sa croyance, en matières religieuses, ne va pas sans une certaine dose de scepticisme et, sans nous arrêter au fait qu'au moment de sa mort, depuis trente-sept ans, le poète ne faisait plus ses Pâques, on peut dire, avec Jules Véra: “ L'horizon religieux de Mistral est limité par sa race. ”

(1) Voir, notamment, dans les *Mémoires*, la façon dont son propre père, criblant son grain, parlait au vent “ comme s'il s'adressait à un dieu ami ”. Quant à lui, il lui arriva un jour, ainsi que l'a raconté Mme Marie Gasquet, d'offrir aux anciennes Nymphes du vallon de Saint-Cler à Saint-Rémy une libation de vin cuit.

Ne nous arrêtons pas non plus aux paroles rapportées par Jules Belleudy et Alexis Mouzin: — Je ne suis pas croyant, je suis superstitieux comme tous les poètes.

Mistral fut, incontestablement, comme il le voulait, le poète de la tradition catholique provençale. Or, comme le reconnaît encore le R. P. David: “ Cette Provence, dont il a été la voix magnifique, accepte peut-être dans ses dévotions quelque alliage de superstition. ”

A ce propos, le *Nebout*, dans ses souvenirs sur la vie intime de son grand-oncle, est d'avis qu'on a beaucoup exagéré les superstitions de Mistral. Il n'en est pas moins vrai que le poète, — ses œuvres et toute une salle du *Museon Arlaten* le prouvent, — avait le respect des légendes populaires et des dieux indigènes et qu'il voyait partout des signes obscurs et des manifestations du mystère. Sa foi dans le pouvoir pythagoricien des nombres était totale et on connaît les vertus qu'il attachait au chiffre sept: son prénom de *Frédéri* avait sept lettres, son nom de famille également, comme le mot félibre, les Primadié de Font-Ségugne étaient sept, la sainte Estelle avait sept rayons, il mettait sept ans à composer ses grands poèmes, etc.

On connaît aussi toutes les charmantes histoires qui ont couru sur son chien Pan Perdu, dans lequel il croyait qu'un ancien troubadour s'était réincarné; sur un autre de ses chiens, qui avait dû, dans une existence antérieure, être esclave et tourner la meule; sur une plante d'acanthé, qui avait poussé dans son jardin contre un morceau de marbre antique en forme d'acanthé gisant le long du mur. On connaît moins, peut-être, la jolie histoire de l'horloge qui a été rapportée par Mme Yvonne Sarcey dans les *Annales*, lors de la mort du poète:

“ Quand, par hasard, contait un jour Mistral, notre horloge s'immobilise, j'appelle ma femme, ma servante, mon chien Pan Perdu et nous nous plaçons ensemble devant l'horloge à qui j'adresse une invocation: — Voyons! toi qui es de la famille, toi qui as

toujours exactement donné l'heure à mon père et aux miens, âme de la maison, gardienne des habitudes, sentinelle de nos jours sagement ordonnés, tu ne vas pas, maintenant, te permettre des caprices. Nous t'en prions, continue à être une brave horloge, traditionnelle, honnête, sans reproche.

L'effet de mon discours fut toujours irrésistible. Amicalement, je tapais d'ici, de là. Elle comprenait, et, brave, elle se remettait à marcher. ”

L'esprit de belle humeur de Mistral, qui reposait sur une existence heureuse et une bonne santé, nourrissait en lui un robuste optimisme et une tranquille résignation aux faits. L'idée de la mort ne le tourmentait guère et on a dit qu'il l'avait surnommée Le Cap de Bonne Espérance. Tout en n'ignorant aucun des maux de la vie, du moins chez les autres, il était d'une perpétuelle sérénité et qu'il communiquait. Comme il croyait à l'au-delà, il savait accepter la disparition des êtres et des choses et n'était pas de ceux qui se lamentent inutilement.

Au poète Alphonse Tavan, qui venait de perdre deux êtres chers, il écrivait, le 11 mars 1873: — Moi, qui, pour sûr, dois te paraître heureux, je dis, du fond du cœur: heureux ceux qui s'en vont!

Comme quelqu'un — me racontait le peintre Lelée — se plaignait un jour devant Mistral qu'on prît les pierres des collines pour construire dans la plaine, il demanda simplement:

“ Et croyez-vous que, pour bâtir les Arènes de Nîmes, celles d'Arles, ou le Grand Mur d'Orange, on n'ait pas pris les pierres des collines? ”

Veut-on un exemple de sa tranquille résignation aux faits? La lettre suivante fut envoyée, le 30 octobre 1894, par Mistral à Paul Verlaine, qui avait déclaré que l'honneur de la désignation comme prince des poètes revenait à Mistral:

“ Mon cher Confrère, j'ai lu, avec émotion, l'interview dans laquelle vous me donnez votre place, la première place, comme un duc de Lorraine recevant un troubadour. J'ai été profondément, infiniment touché de cette gracieuseté, qui va jusqu'au dévouement. Je n'en abuserai pas, ô fraternel poète. Vous resterez sur votre trône de rêverie lumineuse, et, de loin, j'écouterai votre Muse chanter Dieu et la sagesse au nom de tous. Je vous embrasse et vous remercie. ”

Il n'avait pas, comme on a voulu le dire, le tempérament bénisseur, mais essentiellement conciliateur et, s'il disait, alternativement, à l'un comme à l'autre de ceux qui en appelaient à lui: — *as resoun!*, c'est qu'avant tout il prenait soin de ne froisser personne.

“ On prend les gens, disait-il, avec le flûteau. ”

Mais sa devise favorite était aussi celle de Calendal: “ *Siegues umble emé l'umple e mai fièr que li fièr!* ”

Il usa, toute sa vie, de la plus subtile diplomatie pour apaiser les amours-propres, concilier les rivalités, dissiper les malentendus et les querelles qui sévissaient dans le Félibrige.

“ Maintenir l'accord, a écrit Émile Ripert, malgré tant de causes de rivalités et de discorde, telle fut l'action personnelle de Mistral et surtout il empêcha que la politique ne vînt empoisonner et disloquer le Félibrige. ”

A ce point de vue, il ne craignait pas d'écrire à Pierre Devoluy:

“ Les gens qui s'enferment dans un parti se restreignent d'autant la caboche ” et il citait souvent cette strophe de ses *Noces de Ranquet*:

*Dins la Poulilico
Turno despoutico
I'a que de capoun
E de cop de poung!*

C'est-à-dire: Dans la politique — taverne despotique — il n'y a que des fripons — et des coups de poing!

Il fut toujours plein d'une vive sympathie pour Félix Gras qui ne cachait pas ses sentiments républicains et qu'on appelait le Capoulié rouge et pour Clovis Hugues, ardent socialiste, aussi bien que pour Charles Maurras, apôtre des blancs.

La philosophie de la vie du patriarche de Maillane se rapprochait beaucoup de celle d'Épictète: accepter l'inévitable. Il employait souvent dans la conversation ces mots prudents: — *Veguen veni!* (Voyons venir!) et ce proverbe aixois et arlésien: — *Anen toujours e veiren Berro!* (Avançons toujours et nous verrons Berre!)

Il disait aussi: — *S'acò's pas vuei sara deman!* (Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain!) et: — *Anen plan* (Allons doucement!)

Quand quelqu'un se mettait trop en colère, il le calmait en lui disant: — *Laisso courre l'aigo au Rose!* (Laisse courir l'eau au Rhône!) ou en lui jetant, avec son sourire malicieux: — *D'òli! D'òli!* (De l'huile! De l'huile!)

Il ne faut pas oublier que s'il avait donné à son journal le nom de *l'Aiòli* ce n'était pas seulement pour la phrase célèbre: — *Voutaren pèr l'òli e faren l'aiòli* (Nous voterons pour l'huile et nous ferons l'aioli), c'était aussi parce qu'il voyait dans ce titre le meilleur signe de liaison et d'union.

La sagesse de Mistral était, au fond, la sagesse paysanne, celle de son père. S'il composait, lentement et patiemment, comme le laboureur à sa charrue, il avait, dans la vie quotidienne, l'optimisme tenace, la lucidité, le bon sens, la foi dans la vertu du temps, *dins l'an que vent*. Si, par hasard, l'avenir se dérobaît, s'il apprenait que la mort ou un accident s'étaient mis en travers, il s'en consolait en disant: — *Fau mouri o vèire mouri* (Il faut mourir ou voir mourir) ou encore: — *Que voulès? Acò èro sa*

planeto! (Que voulez-vous, c'était sa planète!)

Cette philosophie de l'acceptation et de l'espérance, qui rayonnait de l'homme et qui transfigurait ceux qui écoutaient le sage de Maillane, elle est, maintenant, dans ses œuvres où les générations iront la chercher. C'est là que se maintiendra la présence de Mistral qui, par sa conception antique du bonheur et de la poésie, raviva si bien le passé, mais enseigna le présent et prépara l'avenir.



XXIX

LES DERNIÈRES ANNÉES

Le sage de Maillane pouvait-il quitter son village pour accepter, ainsi qu'on l'en pria à plusieurs reprises, un fauteuil à l'Académie française? Jules Claretie, François Coppée, Paul Bourget, Melchior de Vogüé, et combien d'autres, firent auprès de lui démarches sur démarches. Il sut résister à tous (1).

(1) On peut noter, d'autre part, que l'Académie française avait couronné *Mireille* en 1861, *Nerte* en 1884 et le *Poème du Rhône* en 1897 et que Villemain, au nom de l'illustre Compagnie, désignait ainsi Mistral: Un bon Français dont la France a le droit d'être fière.

En 1883, il écrivait déjà à son ami Victor Colomb de Valence:

“ L'Académie française ne m'empêche pas de dormir. Notre joli et très florissant Félibrige ne suffit-il pas à me récompenser de mes trente années de lutte? ”

En 1896, comme Georges Rodenbach avait ouvert en faveur de sa candidature une campagne dans le *Figaro*, Mistral écrivait à Paul Mariéton:

“ La campagne ouverte par l'excellent Rodenbach m'amuse. Mais je regarde cette houle lointaine comme le pâtre couché au bord de la mer des Saintes-Maries et je me trouve mieux sous mon tamaris que sous la fameuse Coupole.”

C'est à peu près, mais en moins olympien, ce qu'il manda un jour à Paul Bourget, qui insistait une nouvelle fois auprès de lui:

“ Je suis habitué, comme saint Siméon Stylite, à vivre isolé sur ma colonne, et si Dieu me réserve encore quatre ou cinq ans pour lier ma falourde, il serait peu sage à moi de brûler, comme on dit, le chemin qui me reste. *Parva domus, magna quies.* ”

Et l'Académie est une grande maison. ”

En mai 1904, comme Jean Ajalbert lui parlait de l'Académie française:

— Oui, déclara Mistral, il en fut question. Mais ce n'était pas possible. Laisser ma maison, abandonner mon chien, y pensez-vous?

A ces raisons humaines ou plaisantes, il faut ajouter celle-ci: Mistral se serait refusé à prononcer son discours de réception en français et l'Académie ne pouvait admettre un discours en provençal.

Cependant Mistral se serait singulièrement réjoui s'il avait pu entendre, le 13 novembre 1924, lors de la réception à l'Académie française de Camille Jullian, l'admirable profession de foi mistralienne que celui-ci lança sous la Coupole:

— Non! déclara Camille Jullian, je n'ai point peur que l'amour du provençal diminue l'énergie de la Nation. Ce que je vois, au contraire, au lendemain de Font-Ségugne, c'est que les Félibres nous ont fait aimer des choses de Provence qui sont choses de France, c'est que Mistral a écrit un chef-d'œuvre, qui a porté très loin le renom d'un Français. Et, pour avoir doté notre patrie de nouveaux titres de gloire, l'Académie française doit au provençal une reconnaissance infinie.

Quoi qu'il en soit, à une consécration parisienne académique, Mistral préféra toujours les consécérations dans son pays, celles qui l'accueillaient quand il paraissait aux Arènes d'Arles et de Nîmes ou au Théâtre Antique d'Orange et que tout un peuple l'acclamait. Il était alors, avec sa belle taille (1), son visage sculptural, ses gestes amples, sa voix chaude et musicale, le véritable Empereur du Midi. Il n'aimait pas ces manifestations, mais il ne les fuyait pas quand elles étaient nécessaires à l'affirmation d'une des idées qui lui étaient chères.

(1) Un de ses passeports pour l'intérieur nous apprend qu'il 1 m 78 et, qu'il avait les cheveux châtons, les yeux gris et le teint colore, en août 1858.

C'est ainsi que, le 8 septembre 1895, il se rendit aux Arènes de Nîmes où se tenait un grand meeting de protestation contre la suppression des courses espagnoles.

“ J'ai refusé, écrivait-il à Mariéton, la présidence d'honneur qu'on m'a offerte, parce qu'entre nous je ne tiens pas à devenir le porte-drapeau de la tauromachie castillane. Et puis j'aurais l'air de rechercher toutes les occasions de mise en scène, ce qui n'est pas mon propre. ”

Malgré cela et bien qu'il eût laissé au fougueux Jean Carrère la gloire de paraître dans une voiture pavoisée et fleurie qui précédait les toréadors, Mistral fut, dans sa loge, le triomphateur de la journée, salué de vivats interminables.

A Orange l'accueil était aussi enthousiaste. Il s'avancait, le long des gradins, promenant sur la foule ses yeux clairs, son fin sourire, saluant largement de son grand

chapeau, et sa présence éclipsait aussitôt celle des personnages officiels qui se trouvaient là. Spectateurs et acteurs se pressaient sur ses pas quand il se retirait et on a gardé le souvenir du soir où Paul Mounet, courbant sa haute taille, l'inclina devant le poète dont il prit la main pour la baiser.

L'impression que produisait le Maillanais en dehors du Midi était également inoubliable. Aux fêtes de Sceaux, où il parut en 1887, à cinquante-sept ans, il s'avança si royalement à la tête du cortège qu'un jaloux blasphémateur murmura, à côté du peintre Denis-Valvérane qui le rapporte: — Ma parole, il se prend pour Louis XIV!

En mai 1913 la Sainte-Estelle, célébrée à Aix-en-Provence, fut pour Mistral une nouvelle et émouvante apothéose. Il avait quatre-vingt-trois ans et, malgré sa verneur, on pouvait se demander s'il assisterait aux Jeux Floraux septénaires suivants. Aussi, nous dit Marius André qui a laissé de ces fêtes un récit très vivant, tout ce que le Félibrige comptait de fervents, du Canigou à la Savoie, du Limousin et de Gascogne aux rives camarguaises avait envahi la vieille capitale de la Provence.

Après une première journée de réjouissances, Mistral arriva le lundi 11 mai et, ici, il nous faut céder la parole à Marius André pour la description des scènes étonnantes qui vont précéder et suivre la réception solennelle du poète dans la salle des États de Provence:

“ Une clameur continue monte de tout ce peuple au travers duquel le cortège se fraie difficilement un passage jusqu'à l'Hôtel de Ville. Citadins et paysans, blancs et rouges, riches ou pauvres, tous communient dans un égal amour pour la mère Provence.

— Vive Mistral! est le cri de ralliement qui s'échappe de toutes les poitrines. En passant devant la statue du roi René, le grand vieillard s'est dressé dans sa voiture et, d'un geste large, salue le prince populaire. Une même acclamation enveloppe alors dans le même élan le roi du temps jadis et le roi d'aujourd'hui.

Au sortir de l'Hôtel de Ville, le cortège tente de se diriger vers la Faculté. Mais à peine le Maître a-t-il pris place dans son landau, qu'une jeunesse ardente l'entoure.

— Maître, s'écrie d'une voix frémissante le poète Bernard de Montaut-Manse, qui est un des lauréats des Jeux, maître, les dieux ne doivent pas être traînés par des bêtes; ils doivent l'être par des hommes!

En un clin d'œil, étudiants, qat'zards, collégiens ont dételé les chevaux et, se mettant elle-même aux brancards du char de triomphe, toute cette jeunesse l'emporte au pas de charge jusqu'à la Faculté de Droit.

Je viens de voir passer la gloire, s'écriait un journaliste en assistant à cette apothéose. Mais elle ne cessait de grandir.

Au banquet de la Sainte-Estelle, quand le félibre Reynier entonne le chant de la *Coupo*, ses mains qui serrent le précieux souvenir des Catalans tremblent, et toutes les mains crispées, les verres hauts, tremblent aussi. Mistral à son tour prend la coupe d'argent, l'élève radieux et se met à chanter, seul, dans le silence religieux à peine troublé par un oiseau jaseur, la *Chanson des Aïeux*. Sa voix devient lointaine, mystérieuse et voilée pour donner la suprême leçon:

*Honneur à nos ancêtres
Qui pour nous ont lutté!*

Enfin, pendant la Cour d'Amour, lorsqu'on proclame les divers lauréats des Jeux Floraux, on voit un paysan apparaître à l'appel de son nom, arriver devant Mistral, tomber à deux genoux, embrasser les mains du poète et rester là prostré dans une ivresse inexprimable, tandis que des ovations inouïes montent de la foule. ”

Infatigable, en cette année 1913, qu'il sentait peut-être devoir être pour lui l'année suprême, Mistral va suivre une véritable voie triomphale.

Le 22 juin il assiste aux fêtes *Vierginenco* d'Arles, répétition de celles d'avril 1904, mais où il a l'orgueil et la joie de voir six cents Provençales portant leurs costumes traditionnels défiler devant lui, en ressuscitant sous le soleil les processions panathénaïques, en l'acclamant et en chantant son hymne parthénien sur l'air populaire des *Toundèire d'avé* (Tondeurs de brebis).

Le 13 septembre, c'est, à Saint-Rémy, le cinquantenaire de la *Mireille* de Gounod, cinquantenaire auquel un ministre spirituel et lettré, M. Léon Bérard, venait associer le Gouvernement.

Un mois après, le 14 octobre, ce fut bien autre chose: le président de la République lui-même, Raymond Poincaré, vint visiter officiellement le poète, au retour d'un voyage en Espagne, lui porter l'hommage de la France, avant d'aller porter le même hommage à un autre solitaire, J. H. Fabre, l'Homère des Insectes, qui achevait sa vie à Sérignan, aux environs d'Orange.

Au cours de cette visite présidentielle à Maillane, Mistral fut, comme toujours, parfait de noble simplicité. Il avait eu, il est vrai, l'ennui de voir le Conseil Municipal qui était composé de *blancs*, refuser de voir M. Poincaré. Mais le poète ne s'en était pas trop ému et il avait fait apporter de la Mairie à sa maison le registre des délibérations. De sorte que ce registre contient une page où figure la signature du Président de la République, signature sous laquelle Mistral a, de sa fine écriture, ajouté l'attestation suivante:

Acò's la signaturo dóu Presidènt de la Republico Ramoun Poincaré, lou jour que venguè à Maiano vèire lou felibre Maianen, 14 d'outobre 1913. F. Mistral.

Comment se passa la rencontre du Président et du Poète? Alexis Mouzin, qui signait *Lou Felibre dóu Verbouisset* (du Petit houx) en a fait, dans l'*Armana Prouvençau* de 1914, un compte rendu dont Joseph Loubet, qui me le communique, me dit qu'il a été sûrement visé par le Maître. Voici une traduction de ce compte rendu dont on goûtera la sobriété:

“ Maintenant, amis lecteurs, croyez-vous que je saurai exprimer la grande émotion félibréenne du 14 octobre, ce beau jour où s'est accompli le voyage, la visite, le pèlerinage du Président Poincaré, d'abord, le matin, à Maillane, auprès de Frédéric Mistral, puis, dans l'après-midi, à Sérignan, auprès de J. H. Fabre?

A Maillane, devant la maison du Maître, deux rangées de charmantes jeunes filles formaient la garde d'honneur et quand arriva M. Poincaré, dans le bruit des

acclamations, sous des arcs de triomphe, les tambourins jouèrent, une gentille enfant lut des vers et le Président entra dans la maison de l'Empereur du Soleil. Alors, Mistral, avec des larmes de bonheur, parla, comme lui seul parle, de la Provence et des provinces qui maintiennent leurs traditions et leur gloire. Raymond Poincaré répondit comme le premier des Français, en artiste, en orateur, en patriote. Mme Mistral porta un brinde à sa santé avec un *longo-mai* plein de grâce. Les deux hommes illustres allèrent ensuite déjeuner (*tauleja*) en gare de Graveson et Mistral avait la place de l'invité souverain (soubeiran)...

Laissons le mémorialiste poursuivre par la visite de J. H. Fabre, à Sérignan, mais soulignons que, dans sa savoureuse simplicité, il n'a pas même rapporté quelques-unes des paroles du Président de la République et de la réponse de Mistral. Les unes et les autres ont leur importance et nous les consignerons ici.

Voici donc les mots qui furent prononcés par Raymond Poincaré:

“ Cher et illustre Maître

A vous, qui avez élevé, en l'honneur d'une terre française, des monuments impérissables; à vous, qui avez éclairé de votre soleil nos imaginations assombries; à vous, qui avez relevé le prestige d'une langue et d'une littérature dont notre histoire nationale a lieu de s'enorgueillir; à vous, qui avez dressé dans nos souvenirs les figures immortelles de Vincent et de Mireille, de Calendal et d'Estérelle; à vous, qui avez chanté en des stances inoubliables les magnananelles et les gardians; à vous, le noble poète du Rhône et des Iles d'Or; à vous, qui avez, en glorifiant la Provence, tressé à la France elle-même une verdoyante couronne d'olivier; à vous, qu'il y a plus d'un demi-siècle, Lamartine saluait déjà comme un nouvel Homère et dont le premier livre lui apportait, disait-il, dans sa mélancolique retraite, une goutte de rosée, une haleine du matin, un rayon de lumière; à vous, qui avez vécu entouré de l'admiration universelle et qui êtes resté fidèle à votre cher Maillane; à vous, dont les générations futures se passeront, à travers les âges, comme des fleurs qui ne se faneraient pas, les poésies divines; à vous, Auguste Maître, j'apporte aujourd'hui le témoignage de reconnaissance de la République et de la Grande Patrie. ”

De la réponse émue de Mistral, il faut détacher une phrase qu'on peut considérer, a écrit Marius André, comme le testament politique d'un poète parlant pour la dernière fois en apôtre, en chef mystique, des revendications régionales et en profitant pour affirmer au chef de l'État la réalité profonde des provinces, de leur vie et de leurs libertés particulières.

Voici cette phrase:

“... En venant saluer, dans son humble village, le poète provençal qui ne l'a jamais quitté, vous témoignez très haut vos sympathies pour le régionalisme dans lequel la France aura, j'en ai la foi, son rajeunissement. ”

Après cette visite sensationnelle, l'Auguste Maître, comme l'avait appelé le Président de la République, reprit sa vie maillanaise, sa vie paisible et laborieuse, et passa l'hiver sans aucune maladie et sans autrement penser à la mort. Il y avait pensé, pourrait-on dire, une fois pour toutes, en 1907 (1), quand il avait fait édifier son tombeau, quand il avait écrit le pur poème qui ferme les *Olivades* et quand il avait

fait part à sa femme de ses dernières volontés relatives à ses funérailles. Il désirait un cercueil nu, que ses compatriotes porteraient en terre, le moins de discours possible et, s'il y avait quand même des couronnes: — Quelques jours après, avait-il dit, tu te rendras au cimetière et tu les partageras entre les pauvres tombes qui n'en ont pas.

(1) A propos de cette date, 1907, mon ami Loubet me fait remarquer que Mistral était alors persuadé que le chiffre sept allait, une fois encore, jouer dans sa vie. Il avait, en effet, 77 ans. Il passa, cependant, le cap, pour vivre un nouveau septenaire, et mourir à 84 ans, c'est-à-dire âgé de douze fois sept ans.

Il lui arrivait, d'ailleurs, de temps à autre, de plaisanter à propos de son tombeau et de conseiller, par exemple, à certains de ses visiteurs, d'aller le voir, tout en ajoutant: — Mais vous m'excuserez de ne pas y être pour vous recevoir.

Avec le père Cornillon, qui était plus âgé que lui, il lui arriva aussi, un jour, au café, de parler de sa mort et de dire “ Pour m'accompagner au cimetière, je me contenterai d'un troupeau de moutons et de mes trois chiens.

Mais le père Cornillon, qui ne l'entendait pas ainsi, lui fit alors cette réflexion, rapportée par le *Nebout*: — *Sabès pas ço que voudrièu, Frederi? Es de pas mouri avans tu. Es pas, penses bèn, que te vogue de mau, mai i'aura un tant bèl enterramen!* (Tu ne sais pas ce que je voudrais, Frédéric? C'est de ne pas mourir avant toi. Ce n'est pas, tu le penses bien, que je te veuille du mal, mais il y aura un si bel enterrement!

Mistral se mit à rire, en s'écriant:

“ *D'aquèu moustre de Toni! Aquelo empego!* (De ce monstre d'Antoine! Celle-là est drôle!) Au reste, le père Cornillon, qui mourut quasi centenaire, devait réaliser son vœu et assister à la funèbre cérémonie.

Le dimanche 15 mars, sur le seuil de sa porte, Mistral déclara en riant au Marquis d'Ille dont il avait reçu la visite, qu'il ne s'était jamais senti aussi jeune. Le 19 mars, on devait procéder, dans l'église de Maillane, au baptême d'une nouvelle cloche offerte par M. Daillan de Roch, ami et contemporain du poète. Ce dernier lui disait à cette occasion: — Nous sommes bien vieux l'un et l'autre. Tu *en* as quatre-vingt-deux, moi quatre-vingt-quatre. Nous nous mettrons ensemble. Si tu faiblis, tu pourras t'appuyer sur moi.

Mistral avait même composé l'inscription suivante gravée sur le bronze de la cloche qu'il avait appelée Daillane:

*A la campano de Daian de Ro
Ouferto pèr sa famiho à la Glèiso de Maiano*

*Campano, voues de Diéu, à nòstis alegresso
Apounde ti trignoun!*

E pietadousamen sus nòstis amaresso

*Escampo ti plagnoun!
E longo-mai, Daiano,
Campanejo à Maiano
Pèr rejoui lou cor
E nous teni d'acord!*

C'est-à-dire: A la cloche de Daillan de Roch, offerte par sa famille à l'église de Maillane.

O Cloche, voix de Dieu, à nos allégresses — mêle tes sonneries! — Et, pleine de pitié, sur nos amertumes — épanche tes plaintes! — Et longuement, Daillane, — carillonne à Maillane, — pour réjouir le cœur — et nous tenir unis!

Ces vers, qui seront les derniers du poète, et qui sonnent, eux aussi, pour l'union des cœurs, sont datés du 19 mars 1914.

La veille, le mercredi, Mistral s'était rendu à l'église où la cloche était exposée. Il avait la tête nue et il prit froid:

— *Fai pas caud ici!* dit-il en frissonnant.

Rentré chez lui il s'alita et plaisanta: — *Pèr un cop que li vau!* (Pour une fois que j'y vais).

Il faisait allusion à son peu de fréquentation de l'église. La fièvre se déclara, se calma, puis remonta. Le malade ne paraissait pas souffrir. Le mercredi 25 mars, fête de l'Annonciation, il était entouré de sa femme et de Marie-du-Poète et il dit soudain:

— *Pauvres femmes, que de peines je vous donne!*

Puis, appelant sa fidèle servante:

— *Marie, quel jour sommes-nous?*

— *Mercredi, maître.*

— *Alors, ce sera mercredi tout le jour!*

Et ses regards se voilèrent. Le docteur Terras et le curé Celse, mandés d'urgence, se penchèrent sur lui et l'entendirent qui murmurait, comme en extase:

— *Li Santo!*

Ainsi le poète eut le sentiment d'un mercredi éternel, puis, comme Mireille, la vision des Saintes-Maries qui descendaient vers lui, radieuses, dans l'air sans nuages, pour l'emporter avec elles vers ce Paradis au sujet duquel il disait un jour: — *J'ai eu la vie la plus heureuse, mais je ne voudrais pas la revivre, car je crois en l'au-delà.*

Ainsi, encore, à l'heure de sa mort, qui fut paisible et sans souffrance, le poète exprima sa foi et ses paroles suprêmes évoquèrent par leur simplicité rustique celles de son père François Mistral à l'agonie:

— *Frédéric, quel temps fait-il?*

— *Il pleut, mon père. Eh bien, s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles (Fai bèu tèms pèr li semenço).*

Toute la Provence assista à ses obsèques, qui furent fleuries comme il le souhaitait. Nul drap sombre à son cercueil que des hommes du pays vinrent prendre dans le vestibule pour le conduire sur leurs épaules comme en triomphe jusqu'à l'église, puis au cimetière. Des enfants portaient des couronnes, des jeunes filles, vêtues en Arlésiennes, dressaient des bannières dorées et des tambourinaires jouaient. Sur la petite place de l'église, après la messe, sur une estrade improvisée, quelques discours furent prononcés, et, à travers les rues de Maillane, sous le soleil printanier, entre les amandiers roses sur la route, le cortège se déroula. Après une dernière et grave aubade des tambourinaires, et les prières du curé du village, le poète fut descendu dans son tombeau, auprès de sa mère.

Toute la Provence était là. Sous les platanes de l'église, le Capoulié Valère Bernard avait dit la douleur des Félibres et terminé sur ces mots: — *Au noum dóu Felibrige tout entié, Mèstre, veici nosti lagremo e tambèn nostis espèr* (Au nom du Félibrige tout entier, Maître, voici nos larmes et aussi nos espoirs.)

En se rendant, le 31 mars, aux obsèques, le poète Émile Sicard composa un thrène dont l'effet, encore aujourd'hui, quand il est dit par la voix harmonieuse de Roger Gaillard, devant le petit mausolée de Maillane, arrache des larmes à tous les yeux. Voici la dernière strophe, pleine d'une mistralienne espérance:

*Si les dieux sont couchés, le peuple est à genoux,
Les autels ploient sous les couronnes,
Si les dieux sont couchés, les temples sont debout,
Le laurier s'agrippe aux colonnes.*



XXX

CONCLUSIONS: LE MIRACLE MISTRALIEN

Au lendemain de la mort de Mistral, Maurice Barrès, qui lui devait beaucoup, écrivait à la veuve du poète:

“ C'est maintenant l'apothéose qui commence. Maillane devient un lieu sacré, un temple à ciel ouvert, où les générations iront en pèlerinage réciter les poèmes immortels sur la tombe du héros et méditer, comme nous avons tous fait, l'exemple d'une vie si puissante et si pure. Plus que Saint-Trophime et l'Arc de Saint-Rémy, tout autant que le Rhône et la Durance, son œuvre durera. ”

Comment expliquer, autrement que par un miracle, et même une succession de miracles, cette œuvre et cette vie mistraliennes et l'influence universelle qu'elles auront? On n'explique d'ailleurs pas un miracle, on le constate et on y croit. Les mystères de la poésie et ceux de la religion se rapprochent. Un poète et un prophète se ressemblent. Frédéric Mistral fut l'un et l'autre. Il ressuscita une langue, groupa autour de lui des disciples qui propagèrent sa doctrine et sa gloire, donna, enfin, surnaturellement, une conscience et l'orgueil de sa beauté à un pays qui les avait perdus.

Mistral eut la suprême sagesse de vouloir rester, en même temps que poète, paysan. Il eut l'intuition de sa double mission et le destin voulut qu'il exerçât l'une et l'autre dans le pays le mieux fait pour les comprendre, les accepter et les fortifier, en même temps qu'à l'époque du monde occidental la plus propice. Que serait-il advenu si Mistral était né ailleurs qu'en Provence et à un autre moment? Il serait vain de l'imaginer. Mais on peut dire qu'il a été la résultante d'une série de causes favorables et c'est pourquoi on peut parler d'un perpétuel miracle mistralien.

Dès avant son berceau Mistral fut aimé des dieux et *astré* par sainte Estelle. Son nom, d'abord, ne fut-il pas un premier miracle? Quel plus beau nom patronymique, pour un poète provençal, que ce nom sonore et symbolique qui se confond avec le souffle même de la Provence, avec son âme lumineuse et purificatrice? Mistral! Il semble, quand on le prononce, ce nom évocateur, que des abîmes s'ouvrent dans les nuages, que l'azur envahit tout le ciel, que des vagues dansent sur la mer et que des pins, des oliviers et des cyprès ondulent sur la terre et s'emplissent d'une frémissante musique.

La naissance de Mistral fut un second miracle, sa naissance dans un petit village perdu au cœur même de la vieille Provence, au pied des collines bleues des Alpilles, dans un paysage de douceur et de clarté, entre Avignon, Arles et Aix, et non loin du Rhône, de la Camargue et de l'étang de Berre, où l'on pressent la mer.

Troisième et principal miracle: la vie entière de Mistral qui s'écoule jusqu'à son dernier jour à Maillane et qui, par un concours inouï de circonstances: climat, famille, aisance, santé, caractère et génie, peut être consacrée, pendant plus de soixante années, à la production littéraire.

On ne saurait mieux définir, dans son essence, la poésie de Mistral, qu'en usant du terme de poésie pure, s'il n'avait déjà tant servi. Quand on pense à elle on voit un pays azuré, une mer ensoleillée, un fleuve étincelant; on entend chanter des feuilles dans le vent; on aspire un air parfumé de fleurs; on revient à des sentiments éternels, à des songes d'enfance, à des fiertés de jeunesse, à des espérances d'avenir. La poésie de Mistral, comme la musique, exalte les rêves de chacun. Mistral, à notre époque, que l'on pouvait croire déshéritée à ce point de vue, est, depuis Lamartine et Victor Hugo dans notre pays, l'incarnation la plus haute et, en même temps, la plus populaire du poète. Il a été évidemment favorisé par le sort qui l'a fait naître sans autre souci que celui de la poésie. Mais cela aussi achève de faire de lui et pour des siècles un des

archétypes du poète. Sa vie explique son œuvre, comme son œuvre explique sa vie, l'une complétant l'autre. Heureuse Provence dont la langue, la beauté et le type humain survivront ainsi et brilleront au cours des siècles, rejoignant les pays et les génies, honneur de la terre et de l'humanité!

Nous assistons, grâce à Mistral, et chez nous, à la résurrection de la vraie poésie. A quoi bon évoquer la Grèce et les Aèdes, comme on le fait si souvent? Avec la Provence, nous avons un pays aussi original et aussi harmonieux. Avec Mistral, nous avons un génie de plein air, un chanteur qui prend son inspiration dans la nature et qui retrouve spontanément sa fonction première qui est d'exprimer lyriquement son âme devant la foule. Jamais Mistral ne paraîtra dans une assemblée, dans un banquet, dans une simple réunion d'amis sans recourir au chant, sans appeler l'ode ou la chanson à ses côtés. Nous avons marqué que l'exemple le plus symbolique en fut donné par lui, en 1909, sur la place du Forum d'Arles, quand on attendait de lui un discours et qu'il rendit à la poésie sa fonction populaire et sacrée. Grâce à lui, les Félibres, dans la littérature universelle, tiendront un bon rang à la suite des Rhapsodes, des Troubadours et des Trouvères.

Mistral fut donc, non pas, comme Virgile, un poète de Cabinet, ainsi que celui-ci a été appelé par Jules Lemaître, mais, avant tout, répétons-le, un génie de plein air. Dans son discours de réception à l'Académie de Marseille, en 1887, il a dit, de lui et d'Aubanel:

“ Jaloux de retrouver la poésie pure et le génie de notre langue mère, tout le temps, nous étions dans les champs et dans les montagnes. ”

Dans ses *Mémoires*, il confirme encore: — Mes vers, tant que j'en ai fait, je les ai trouvés tous par voies et par chemins.

A Maillane, dans sa jeunesse, il composait *Mireille* dans les champs et il a raconté comment tout le monde, autour de lui, sentait la présence des Muses et la respectait.

Dans un âge avancé il se promenait encore dans la campagne de Maillane avec sa femme et celle-ci a rapporté: — Souvent, nous allions ensemble. Il marchait devant, seul, méditant. Je le suivais à quelques pas. Et quand une pensée, un vers lui venaient, il se tournait vers moi et me disait: — Marque, marque, et je notais.

Poète de la vie, non des livres, ce n'est pas, comme on l'a trop souvent avancé, l'imitation de la littérature antique qui a fait naître en lui l'inspiration, mais c'est la révélation, par la campagne provençale, que l'antiquité elle-même était sous ses yeux, et aussi bien l'antiquité grecque ou romaine, que l'antiquité biblique.

Nous avons indiqué, tout au long de ce livre, que Mistral n'a jamais séparé, dans sa pensée ni dans son cœur, la Provence de la France. Mais il doit à la première, et c'est bien naturel, le double bonheur d'une langue personnelle, qui n'avait pas encore été haussée au rang de langue littéraire, et d'une poésie primitive, éparse dans l'air, sous le soleil et dans l'âme des hommes. Toute sa vie il va travailler pour mener à leur point de perfection cette langue perdue et cette poésie antique et moderne et pour les offrir l'une et l'autre à la France.

Il s'efforcera, dans ce dessein, d'épurer et d'unifier les mots qu'il entendait autour de lui comme de reproduire avec l'exactitude la plus scrupuleuse la physionomie d'une terre et d'une race qu'il connaît bien puisqu'elles sont les siennes. Il fera la même

œuvre qu'il voit faire à ces paysans dont il descend, œuvre de patience et de choix, œuvre de sagesse et de simplicité. On pourra dire qu'il y a rarement eu de génie plus conscient que lui et qui sut mieux se discipliner afin d'apporter à notre littérature des éléments de clarté et de sérénité qui lui manquaient.

Donc, la grandeur et la vraie gloire de Mistral seront d'avoir, dans notre époque prosaïque et chaotique, ramené vers la lumière la poésie, en même temps qu'il ressuscitait, depuis la mort de Victor Hugo, la grande image du poète et qu'il éblouissait des yeux qui, sans lui, ne se seraient jamais ouverts à sa splendeur.

Surtout, ne l'accablons pas, c'est-à-dire ne le rapetissons pas, sous prétexte de le définir, par des comparaisons. Il s'est lui-même placé un jour, avec une sincère modestie, sous la protection d'Homère, dont il n'a voulu être que l'humble écolier. On l'a comparé à Théocrite, parce qu'il a chanté comme lui les pâtres et les pêcheurs; à Hésiode, parce qu'il a décrit les *Travaux et les Jours*; à Virgile, parce qu'il a retrouvé l'enchantement des *Bucoliques* et des *Géorgiques*. Il est temps de rejeter toutes ces assimilations, devenues insupportables comme des lieux communs, pour voir en Mistral un poète moderne, un poète français et de marquer ce que, précisément, il apporte d'original à la littérature française.

Dans la vie comme dans l'œuvre de ce grand poète provençal et français, nous pouvons trouver des leçons où la plus ancienne et la plus saine tradition rejoindra la plus récente et la plus indiscutable nouveauté.

La principale de ces leçons est la certitude que notre époque, malgré ses aspects, ses bouleversements, son machinisme, ses guerres, est encore et toujours habitée par les Muses. Il suffit qu'il naisse un grand homme, avec des yeux neufs et un cœur sensible, pour que soit restituée l'éternelle mission du poète qui consiste à couvrir de beauté la misère du monde.

La présence d'un Mistral parmi nous est une présence fortifiante et consolatrice. Elle permet de ne pas douter de notre temps, ni des temps à venir. De son tombeau de Maillane, Frédéric Mistral nous fait signe. Il est là-bas, couché maintenant auprès de sa fidèle compagne, sous cette coupole d'aspect antique, mais que la croix surmonte, et il nous envoie un double message de poésie et de sagesse.

Par sa claire raison, par sa sérénité, par sa volonté profonde d'ordre et de composition, par sa patience, qui lui fait espacer ses chefs-d'œuvre, Mistral est un classique vivant. Il a uni en lui le moderne et l'antique, se définissant ainsi l'égal des plus grands et tendant toujours comme eux, jusque dans les moindres détails, à la perfection.

Primitif et, cependant, savant, ce fils de paysan ne cesse pas d'obéir à la nature qui lui a dispensé le don sacré de rêverie. En lui se réalise toujours l'union de ce don avec la culture acquise. Il y a harmonie totale, le poète et le penseur ne faisant qu'un. Son influence, portée par la musique intime de ses vers, est profondément bienfaisante. Mistral est un poète olympien, non pas froid et inaccessible, mais rayonnant d'humanité. Ses paroles sont empreintes de la plus attirante simplicité, car un sourire les éclaire, comme une guirlande de roses autour d'une stèle.

On ne saurait accuser ce poète du Midi de ne pas célébrer le travail, l'énergie et l'action, de ne point aller au fond des choses, d'ignorer l'ombre et le mystère et de se

tenir, comme un papillon léger, sur la fleur des sentiments. Les laboureurs, les moissonneurs, les pêcheurs, les bateliers, les artisans, sont ses héros. Et nous avons vu que la fin de *Mireille* est d'une mélancolie absolue, que la mort d'Ourrias, noyé par les Trèves dans les flots nocturnes du Rhône, est impressionnante autant qu'une vision dantesque, et qu'il y a, dans les *Iles d'Or* et dans les *Olivades*, des poèmes qui sont de pures plaintes et que ne renierait pas un poète du Nord.

Aussi bien, eu égard à tout cela, il est aisé de constater qu'il y a eu un miracle mistralien. Qu'on me permette d'affirmer, en ces conclusions, comme je l'ai fait dans la Préface, que nous avons en Mistral un grand poète français qui, avec Lamartine et Hugo, domine le XIXe siècle et, par sa mort, en 1914, éclaire encore l'aube du XXe.

Après avoir révélé la Provence à la France et au monde, après nous avoir rendu le sens des grands poèmes, après avoir fait mentir ceux qui avaient déclaré que les Français n'avaient pas la tête épique, après avoir sauvé une langue et une race, après nous avoir quittés quelques mois avant la première guerre mondiale, Mistral restera pour nous comme le symbole de la grandeur et, aussi, des jours heureux. Sa pensée aura eu le rare privilège de faire de lui un précurseur et un guide. Elle aura exercé une influence extraordinaire de son vivant et, plus encore, depuis sa mort. Elle aura créé comme un dernier miracle, un mouvement auquel je donnerai volontiers le nom de *Mistralisme poétique* et grâce auquel les Mistraliens d'expression provençale ou française sont, à présent, innombrables.

Selon mon goût, classicisme, romantisme et *mistralisme poétique* ne s'opposent pas, mais se complètent.

On trouve dans Mistral l'ordre, la netteté et l'humanité des classiques, de même que tous les prestiges des romantiques. Il a, en outre, apporté à notre littérature fatiguée, alambiquée et éloignée du peuple, l'originalité et la force du chant, le sens de la clarté, de la réalité et de la simplicité. Il nous a préservés de l'esprit d'abstraction et de négation.

A cause de tout cela, le *Mistralisme poétique* ne peut que gagner en illustration et en influence.

Quand l'œuvre de Mistral pourra enfin se retrouver en librairie, et qu'elle sera mieux connue, quand on lui aura fait sa place dans la littérature française et dans les écoles, quand on comprendra que si la Provence a engendré Mistral, elle l'a donné à la France, quand on aura admis le poète de Maillane dans cette Région des Égoux dont parle Victor Hugo et à laquelle il a droit, nous serons étonnés d'avoir ignoré ou dédaigné pendant si longtemps pareil trésor.

En compagnie des classiques grecs, latins et français, on rendra alors au Maillanais l'hommage qui lui est dû. On exaltera ses héros, si humains, ses vieillards, ses jeunes gens, et sa sagesse. On ne lui reprochera plus de s'être particularisé dans sa langue, dans son inspiration et dans sa vie, car on saura qu'en célébrant avec sincérité son coin de terre il a touché tous les Français dans ce qu'ils ont de plus profond et qu'il a retrouvé ainsi l'éternelle poésie.

APPENDICE

I

DOUZE LETTRES INÉDITES DE FRÉDÉRIC MISTRAL

Au cours de cet ouvrage j'ai dit le très grand intérêt que présentera la Correspondance de Frédéric Mistral quand elle sera rendue publique. J'ai reçu, pour ma part, une bonne douzaine de lettres ou cartes-postales du poète et je les reproduis ici, afin qu'elles ne soient pas perdues. Sait-on jamais ce que nous réservent les années qui nous séparent encore de 1964? Voici, sans autres commentaires ces douze précieuses missives venues de Maillane à mes divers domiciles parisiens, de 1898 à 1910.

I

Maillane, 23 mai 1898.

Mon cher poète,

Recevez mes remerciements pour la stèle en marbre que vous m'avez dressée parmi vos *Elévations*.

J'ai lu avec plaisir, avec admiration, vos séries de quatrains harmonieusement classiques, se déroulant dans le ciel de la Provence et de la Grèce comme une théorie de quadriges apolloniens.

Je suis heureux de l'occasion qui me permet de vous serrer la main pour la sympathique étude que vous m'avez consacrée dans le *Geste* de Nîmes et je vous salue dans votre jeune essor.

Bien cordialement.

F. MISTRAL

à Paul Souchon.

II

Maillane, 2 mars 1901.

Cher Confrère,

Vous me demandez mon sentiment au sujet d'Emmanuel Signoret? Le voici en quelques mots: c'était un lumineux lyrique, qui avait la folie de la poésie comme les premiers apôtres eurent la folie de la croix. Et je l'admirais tellement que je lui en

voulais d'avoir, lui fils de paysan, lui enfant d'un village tout imprégné de vie et de tradition provençales, abandonné la langue de sa famille, de sa race, de ses Alpilles et de sa Crau, pour donner à la langue qu'il apprit au collège la fleur d'enthousiasme qu'il tenait de ses origines, qu'il devait *genio loci*.

Recevez, cher poète, mon salut cordial.

F. MISTRAL.

III

Maillane, 29 août 1902.

Mon cher Poète,

Je lis vos *Elégies Parisiennes* au moment où passe, en chantant sous ma fenêtre, une admirable procession de jeunes provençales:

*Sias lou soulas d'aquéu que plouro,
Sias lou remèdi di malaut,
E de la mort quand pièi vèn l'ouro,
Dôu Paradis tenès li clau.*

*Nosto-Damo de Gràci,
Que nous avès sauva,
Vous venèn rendre gràci
Coume aven toujours fa!*

Et voilà que je tombe sur votre visite à *N. D. de Paris* et il me vient cette idée que le vide que vous avez trouvé dans la vieille basilique n'est peut-être que le vide qui est dans l'âme de l'incroyant.

J'ai visité moi aussi Notre-Dame; mais c'était un jour de Pâques et je fus profondément ému en voyant l'innombrable foule d'hommes qui y communiaient de la main du P. Félix. C'était en 1859, lors de l'apparition de *Mirèio*.

L'église de Paris qui m'a produit toujours l'effet le plus lugubre, c'est le Panthéon enlevé à la bergère Geneviève et livré à la vanité de nos pauvres gloires humaines...

Vous voyez que votre poésie m'a intéressé et vous me pardonnerez de vous l'avoir dit tout simplement, pour vous remercier de l'envoi du livre.

Amistadousammen.

F. MISTRAL.

IV

(Sur une carte postale).

Traduction de *Bagatouni* excellente. Le roman de notre Valère n'y perd pas, ce qui prouve qu'il est fortement constitué. Vous avez bien mérité de la Cause de Provence. Merci cordial.

F. MISTRAL. 28 octobre 1902.

V

Maiano, 11 de febríe 1904.

Pouèto amistous

La *Beauté de Paris*, que venès de canta, fai gau de la legi. I'a dins aquèu pouèmo, car n'es un, uno lindeta d'estile, uno calamo d'esperit, uno justesso de coulour, que noun podon sourgi que d'uno amo prouvençalo, valent-à-dire quàsi-grèco. *A la Fontaine de Médicis, A la Provence, A la Vénus d'Arles*, tout acò provo bèn moun dire.

E pièi vosto lausenjo dóu paure Signoret, fai grand ounour à vostre cor. Ero segur un bèu liri! Mai es doumage, pèr éu coume pèr nautre, que, nascu en plen campèstre e dins un mitan mai-que-mai prouvençau, noun ague coula sa pouèsio dins lou mole de nosto lengo. Uno bòri de pastre que pounchejo en raso Crau aura toujours dins l'art e dins la pouèsio mai de realita, de relèu e de vido, qu'un oustau à quatre cous dins uno carriero de vilo.

E gramaci pèr voste galant e bon salut.

F. MISTRAL (1).

(1) Maillane, 11 février 1904.

Poète amical,

La Beauté de Paris, que vous venez de chanter, cela fait joie de la lire. Il y a dans ce poème, car c'en est un, une limpidité de style, une sérénité d'esprit, une justesse de couleur, qui ne peuvent surgir que d'une âme provençale, c'est-à-dire quasi grecque. *A la Fontaine de Médicis, A la Provence, A la Vénus d'Arles*, tout cela prouve bien mon dire.

Et puis votre louange du pauvre Signoret fait grand honneur à votre cœur. C'était sûrement un beau lyrique! Mais il est dommage, pour lui comme pour nous, que né en pleine campagne et dans un milieu surabondamment provençal, il n'ait pas coulé sa poésie dans le moule de notre langue. Une cabane de pâtre qui pointe en rase Crau aura toujours dans l'art et dans la poésie plus de réalité de relief et de vie, qu'une maison à quatre étages dans une rue de ville.

Et grand merci pour votre aimable et bon salut.

F. MISTRAL

VI

Maillane, 5 janvier 1905.

Cher poète et Ami,

L'honneur que vous m'avez fait dans le *Mercure de France* m'a vivement touché — et intéressé. Après cinquante ans de production littéraire, il est fort agréable de voir qu'on est encore à flot dans l'appréciation des jeunes et vous êtes parmi les jeunes un des mieux doués et des mieux placés pour porter un jugement sur mon œuvre ou mes œuvres de poète *provençal*. Car enfin tout mon art, et de langue et de rythme, adéquats à ma terre, à ma nature et à ma race, tout mon art d'expression est perdu pour le grand public.

J'ai donc été charmé de votre témoignage, qui est celui d'un enfant du pays, et je vous en remercie affectueusement.

F. MISTRAL.

VII

Maillane, 7 janvier 1905.

Mon cher Poète

Mon remerciement, au sujet de votre sympathique étude sur *Frédéric Mistral*, a dû vous revenir du *Mercure de France* auquel je l'avais adressé.

Pour le livre que vous préparez, je vous envoie une bibliographie qui pourra faciliter vos recherches sur un tas de choses que je n'ai pas publiées en volume.

De plus, un bon sur l'éditeur Lemerre. Ici, je suis dépourvu de tous mes livres.

Quant à la *Reino Jano*, n'en parlons pas. Je ne tiens pas du tout à la voir mettre au théâtre sous une forme française plus ou moins arrangée. Paul Arène fit ce travail pour le *Pan dóu Pecat* d'Aubanel. Résultat... Nul! Je vous avoue d'ailleurs que je n'ai jamais pensé à faire jouer ma tragédie provençale, quand j'y travaillais. Je n'ai aucune compétence théâtrale. J'ai adopté cette forme parce qu'elle me parut la meilleure pour mettre en scène la Reine Jeanne.

Je laisse à l'avenir le soin ou le risque de faire représenter cette pièce sur un grand théâtre (de Marseille ou de Nice, car il y faut des décors), à l'occasion de telle ou telle manifestation provençale qui pourrait avoir lieu: l'avenir est long!

A vous

F. MISTRAL.

VIII

Maillane, 11 février 1905.

Mon cher ami, Mariéton en effet est tout désigné pour faire le livre que vous rêviez. Il a depuis longtemps thésaurisé les documents et formules relatifs au Félibrige: Il n'a qu'à les coordonner.

Quant au projet de publier un choix de mes poésies, cela s'est examiné l'an passé (avec le jeune Ripert). Mais les éditeurs n'ont pas paru très favorables à cette concurrence. Je sais bien qu'on pourrait passer outre. Seulement j'estime que, pour quelques milliers de lecteurs de plus, il est inutile de se donner ce tracass. Mes *Iles d'Or* sont déjà " un choix ". Ceux qui me désirent connaître peuvent les avoir, comme mes autres volumes. Quant à ceux qu'il faut aller chercher, je n'y tiens pas tant que ça. Les écrivains les plus grands, les plus illustres, après la disparition de leur génération, c'est-à-dire de leur public ambiant, sont bien obligés de faire place à d'autres. Et alors, qu'importe d'avoir eu 10.000 ou 20.000 ou 100.000 lecteurs de plus ou de moins!

Je n'ai pas à me plaindre du côté de la publicité, car je suis traduit dans toutes les langues et mon temps est, de plus en plus, dévoré par les hommages de partout...

Leissen courre l'aigo: nous menara proun à la mar.

Je vous salue et remercie.

F. MITRAL

IX

(Sur une carte postale)

Moun bon Souchoun, me siéu coungousta de legi vosto tragèdi de *Phyllis*. Es de moust de bono souco, de veritablo souco grèco, linde coume un vin d'Ateno e amourous à béure!

F. MISTRAL.

Maiano, 9 de mai 1905 (1).

(1) Mon bon Souchon, je me suis délecté à lire votre tragédie de *Phyllis*. C'est du moût de bonne souche, de véritable souche grecque, limpide comme un vin d'Athènes et amoureux à boire!

F. MISTRAL.

Maillane 9 mai 1905.

X

(Sur une carte postale).

*Sias trop brave! Fai plesi de
trouva dins Paris de Prouvençau
tant flame et tant fidèu au
terradou: bon sang pàu pas menti!...*

F. MISTRAL

Maiano (Prouvenço)

12 de décembre 1906 (1).

XI

(Sur une carte postale)

I'a qu'un bon Prouvençau, em'un
grand e noble cor de pouèto, que poudié
parla de Mirèio e dóu felibre Maianen
coume a fa Pau Souchon dins l'article
pretoucant qu'ai legi dins l'*Opinion*.

Gramaci!

F. MISTRAL.

16 de mars 1909 (2).

(1) Vous êtes trop gentil! Cela fait plaisir de trouver dans Paris des Provençaux si brillants et si fidèles au terroir: bon sang ne peut mentir!

F. MISTRAL

Maillane (Provence) 12 décembre 1906.

(2) Il n'y a qu'un bon Provençal, avec un grand et noble cœur de poète qui pouvait parler de *Mireille* et du félibre maillanais, comme l'a fait Paul Souchou dans l'article émouvant que j'ai lu dans l'*Opinion*.

Grand merci!

F. MISTRAL.

16 mars 1909.

Maillane, 25 février 1910.

Mon cher Confrère,

Mon prochain recueil — qui est tout prêt — paraîtra, je crois, sous le titre *Lis Oulivado*, peut-être cette année, peut-être l'an prochain: rien ne me presse.

Pour le quart d'heure, l'éditeur Champion va mettre en vente ma *Genèsi*, traduction provençale de la Vulgate, avec le latin et le français en regard. Et Lemerre vient de réimprimer, format elzévir, mon poème de *Nerto*.

E tenen-nous gaiard!

F. MISTRAL.



II

SOUVENIRS D'UN ENTRETIEN AVEC MISTRAL

C'était en juillet 1903, au beau milieu d'une chorégie d'Orange, à laquelle le poète ne s'était pas rendu, et que nous avons quittée, mon ami le peintre et écrivain provençal Valère Bernard (qui devait devenir Capoulié du Félibrige) et moi, pour aller rendre visite à Mistral, avant de rentrer à Marseille et à Aix-en-Provence.

Nous avons assisté à *Orphée* et à *Phèdre*, mais, la *Légende du Cœur* ne nous retenant pas, nous étions partis pour Avignon où nous avons pris le chemin de fer jusqu'à Graveson. De là, nous avons gagné Maillane à pied, par cette magnifique route qui traverse des champs de vignes, de blés et de mûriers et qui longe les haies de cyprès du riche terrain maillanais, devant les Alpilles.

La maison de Mistral est située presque au bout du village. La grille en était ouverte et, nous étant nommés à Marie-du-Poète, la servante, venue au-devant de nous, nous fûmes aussitôt introduits dans le vestibule où nous n'eûmes que le temps de donner un regard au buste couronné de Lamartine. Mistral apparaissait sur le seuil de son cabinet de travail et nous accueillait:

— Soyez les bienvenus, amis, nous dit-il. Entrez. Vous devez avoir chaud?

Nous avons devant nous, cordial, simple, et cependant d'une majesté patriarcale imposante, un vieillard de soixante-treize ans qui nous mettait tout de suite à notre aise et nous tendait des sièges.

Il connaissait, d'ailleurs, de longue date, Valère Bernard, qu'il tutoyait et nous avons échangé quelques lettres. Il s'exprimait, de préférence, en provençal. Quand il employait le français, on constatait qu'il n'avait pas l'accent grasseyant des gens de la

ville, mais celui, un peu rude, un peu chantant, des paysans des bords du Rhône. Nous avons ainsi, tout de suite, pris contact avec le poète vénéré, dont le front rayonnait sous les cheveux blancs, et avec l'homme du pays, dont le parler ne différait en rien de celui des gens que nous avons interpellés sur la route et dans le village pour nous diriger vers la maison, ou, comme ils disaient, *l'oustàu dou Poueto*.

A notre demande, Mistral nous dit, tout d'abord, pourquoi il n'était pas allé à Orange: — J'y suis allé trop souvent! Oui, j'ai conscience de gêner, chaque fois, les personnalités politiques et autres qui s'y trouvent. Vous savez que les braves gens de chez nous, dès que j'apparais là-bas, manifestent leur *estrambord* et cela ne plaît pas toujours aux ministres qui sont là. Et puis, la pièce est troublée. Enfin, je me fais vieux et je ne sors plus guère de Maillane que pour me rendre, chaque jeudi, en Arles, pour mon *Museon*.

Et le poète, qui ne tenait pas, nous le sentions, à parler davantage d'Orange, nous dit ce qu'il voudrait faire de ce *Museon Arlaten* auquel il consacrait tous ses soins et qu'il méditait de transférer dans le palais de Laval-Castellane.

— Ce sera mon dernier grand poème. Comme j'ai dénombré, dans le *Trésor du Félibrige*, les mots provençaux, je voudrais faire, à présent, la nomenclature des choses. Ce sera un nouveau Dictionnaire, mais composé avec des objets. Je les recueille, je les sollicite, je les classe, je les étiquette moi-même et il y aura là, un jour, un nouveau *Trésor* où seront conservés les meubles, les costumes, les outils, et les traditions de la Provence, de toute la Provence, celle du Rhône, de la montagne, de la plaine et de la mer.

Nous parlons alors de la Provence et de ses limites, toujours un peu controversées, et Mistral nous dit ces phrases précieuses que j'ai notées dans ma mémoire, avant de les transcrire, le soir même:

— C'est le Rhône qui a fait la Provence, d'accord avec le vent. Rive gauche, rive droite, *Reiaume*, *Empèri*, tout cela c'est la Provence. Elle est délimitée encore, bien entendu, par la langue, mais aussi par le mistral. Il ne faut pas oublier mon homonyme, ou mon parrain, *moun peirin*, comme on l'appelle. Partout où il règne, vous êtes en Provence. Et vous savez bien comment il s'étale, le monstre, sur la terre et sur les flots, au delà de Toulon, jusqu'à Nice, et, de l'autre côté, au delà de Nîmes, jusqu'à Montpellier, tant qu'il ne rencontre pas d'autres vents venus du large, des Pyrénées ou des Cévennes. Du reste, ce nom de Provence est si joli que mon grand ami Gaston Paris a noté qu'on appelait jadis Provençaux tous les gens du Midi, dont les Gascons!

Mistral se mit à rire, avec nous, en s'interrogeant:

— Qu'aurait dit Jasmin, mon brave Frédéric?

Puis il reprit:

— Pour nous en tenir à la géographie, car tout revient à la géographie, même l'histoire et la poésie, c'est, encore une fois, le Rhône et le vent qui commandent en Provence. L'unité provençale vient de l'unité rhodanienne, qui donne aux Suisses la nostalgie du midi et que j'ai voulu illustrer par le *Poème du Rhône*. Si mon poème a une signification, c'est celle-là. En dépit de ce qui peut flotter à sa surface, bateaux à rames, à chevaux, à vapeur ou à pétrole, le fleuve reste le maître du pays et des gens, avec le vent.

— Ainsi, demanda Valère Bernard, vous agrandissez la Provence, Maître?

— Oui, en Languedoc et en Dauphiné, sur les deux rives.

Et le poète ajouta, avec une expression malicieuse au fond de ses yeux gris:

— Des gens de l'autre côté du Rhône, comme, par exemple, Alphonse Daudet, qui était de Nîmes, et Jules Véran, *Veranet*, qui est de Beaucaire, ne seraient pas d'authentiques Provençaux? Daudet, qui ne pouvait passer de jour sans ouvrir le *Trésor du Félibrige* et Véran, dont le nom figure, m'a-t-on dit, sous sa forme latine, *Veranus*, sur une pierre du Pont du Gard?

La conversation tourna et Mistral parla alors à Valère Bernard de son roman provençal de *Bagatouni*, et de la traduction que j'en avais publiée, l'année précédente:

— Tu as fait là, mon cher Valère, une belle œuvre et qui restera pour témoigner que le dialecte marseillais peut se hausser, en prose aussi, à l'expression littéraire. Ce dialecte s'altérera encore, naturellement, et tes types si curieux disparaîtront. Mais on les recherchera dans ton œuvre où brillent tant de mots originaux. Ces mots, dont beaucoup rappellent le grec, l'italien et l'espagnol, toute la Méditerranée, quoi! ne se retrouvent pas, bien sûr, dans la traduction de notre ami. Dans l'ensemble, ton roman n'y perd pas, cependant, et c'est tout dire.

Le maître me renouvela alors les compliments qu'il m'avait adressés, au mois d'octobre précédent, et, en le remerciant, je lui rappelai que le Marseillais Valère Bernard n'était pas seulement romancier, mais également poète, et peintre, et graveur, en somme, un véritable artiste de la Renaissance.

— Je le sais bien! s'écria Mistral, et, frappant sur l'épaule de Valère Bernard qui cachait mal sa confusion, il ajouta:

— Tiens, tu aurais dû vivre en Avignon, au temps des Papes! Tu aurais été bien vu de Clément V, celui que Félix Gras, notre Capoulié Rouge, a si bien chanté.

Et il se prit à fredonner le refrain de la chanson gaillarde consacrée à ce Pape par Félix Gras:

*Disoun qu'èro un lapin
Lou Papo Clemènt Cinq!*

Là-dessus, Mistral, mis en gaîté, nous fit passer dans la salle à manger voisine où il appela sa femme et où Marie-du-Poète nous servit des calissons d'Aix et du vin cuit.

Tout en goûtant, la conversation reprit.

Mme Mistral nous demanda nos impressions d'Orange. Nous parlâmes, brièvement, de la représentation d'*Orphée* qui avait été magnifique, puis de celle de *Phèdre*, où Sarah Bernhardt avait triomphé, et nous manifestâmes notre regret que la *Légende du Cœur* de Jean Aicard n'eût pas été remplacée, devant le mur, par la *Reine Jeanne*.

Le poète nous déclara aussitôt:

— N'ayez aucun regret. Pour jouer ma *Reine Jeanne*, il faudrait trouver des acteurs sachant bien le provençal et il faudrait aussi des décors, donc le grand théâtre d'une grande ville, avec, en outre, de la musique. Je n'ai d'ailleurs jamais songé à faire représenter ma tragédie, pas plus à Orange qu'ailleurs, quand je l'écrivais. Elle peut attendre! Et puis, vous le savez, *s'acò's'pas vuei sara deman!*

C'était la maxime favorite du poète dont nous connaissions la foi dans l'avenir et la

profonde sérénité olympienne.

Il tint encore à nous parler, comme nous nous apprêtions à prendre congé, des poètes aixois, nos amis, Emmanuel Signoret, Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, qu'il aimait et admirait beaucoup, mais auxquels il reprochait de ne pas avoir écrit en provençal:

— Ce sont de beaux lyriques! Quel dommage pour le Félibrige! acheva-t-il.

A ce moment, Marie-du-Poète entra et, avec son franc parler, dit à ses maîtres:

— *Santo Vierge! Soun mai aqui!*

Elle annonçait un groupe de touristes qui venait d'arriver à la grille.

— Allons, c'est la *tourné*, dit Mistral, en riant. Je suis classé entre les Alyscamps et les Arènes. Je vais les recevoir. Il faut que tout se paye. *Adieusias!*

Nous laissâmes le poète qui, de son geste large, accueillait le flot pressé de ses admirateurs, parmi lesquels nous eûmes du mal à nous frayer un chemin.



III

BIBLIOGRAPHIE

I. — ŒUVRES DE FRÉDÉRIC MISTRAL

Mirèio. — Première édition: 1859, Avignon, Roumanille. Autres éditions: Paris, Charpentier, Lemerre, Hachette.

Calendau. — Première édition: 1867, Avignon, Roumanille. Autres éditions: Paris, Lemerre.

Lis isclo d'Or. — Première édition: 1876, Avignon, Roumanille. Autres éditions: Paris, Lemerre.

Lou Tresor dóu Felibrige. — Première édition: 1878, Avignon, Roumanille. Autres éditions: Paris, Delagrave.

Nerto. — Première édition: 1884, Paris, Hachette. Autres éditions: Paris, Lemerre.

La Reino Jano. — 1890, Paris, Lemerre.

Lou pouémo dóu Rose. — 1897, Paris, Lemerre.

Moun Espelido, Mémoni e Raconte. — 1906, Paris, Plon.

Discours e Dicho. — Edition du *Flourège*, 1906, Avignon, Roumanille.

La Genési. — 1910, Paris, Champion.

Lis Oulivado. — 1912, Paris, Lemerre.

Escourregudo Pér l'Itali. — Edition du Cadran, 1920, Paris.

Proses d'Almanach. — Trois volumes, avec trad. de Pierre Devoluy, 1926-27 et 30. Paris, Grasset.

La Gerbe de Mistral à l'Autel de Marie. — 1930, Paris, Bloud et Gay.

II. — PRINCIPAUX OUVRAGES SUR MISTRAL

Jean AJALBERT. — *L'En-avant de Frédéric Mistral*, Paris, 1931.

Antoine ALBALAT. — *Frédéric Mistral*, Paris, 1907.

Marius ANDRÉ. — *La Vie Harmonieuse de Mistral*, Paris, 1928.

Joseph AUROUZE. — *Histoire Critique de la Renaissance Provençale au XIXe siècle*, Avignon, 1907.

Pierre AZÉMA. — *La politique de Mistral*, Montpellier, 1942.

Jean BLAVET. — *L'Heure de Mistral*, Paris, 1930.

Gabriel BOISSY. — *Le Secret de Mistral*, Paris, 1932.

— *Transcendance de Mistral*, Genève, 1943.

Charles-Brun. — *Mistral Précurseur et Prophète*, Paris, 1930.

J. CHARLES-ROUX. — *Le Jubilé de Frédéric Mistral*, Paris, 1912.

— *Des Troubadours à Mistral*, Avignon, 1917.

— *William Bonaparte-Wyse, sa Correspondance avec Mistral*, Paris, 1917.

Marcel COULON. — *Dans l'univers de Mistral*, Paris, 1930.

CRITOBULE. — *Paul Mariéton, d'après sa correspondance*, Paris, 1920.

Alfred DAGAN. — *Frédéric Mistral*, Avignon, 1930.

Léon DAUDET. — *Fantômes et Vivants*, Paris, 1914.

— *Les Œuvres dans les Hommes*, Paris, 1922.

Joseph DELTEIL. — *De J.-J. Rousseau à Mistral*, Paris, 1928.

L. DENIS-VALVÉRANE. — *Lou Maianen*, Paris, 1936.

Jean DESTHIEUX. — *L'Evolution régionaliste*, Paris, 1918.

— *Frédéric Mistral*, Paris, 1922.

Pierre DEVOLUY. — *Mistral*, Paris, 1943.

LE FEU. — *Hommage à Mistral* (Émile Ripert, Joseph d'Arbaud, Bruno Durand, Gabriel Boissy, Folco de Baroncelli, Paul Souchon et Marcel Provence), Aix-en-Provence, 1914.

Jeanne de FLANDREYSY. — *La Vénus d'Arles et le Museon Arlaten*, Paris, 1905.

Marie GASQUET. — *Une enfance provençale*, Paris, 1926.

— *Le Gai Savoir*, Paris, 1941.

Ernest GAUBERT et Jules VÉРАН. — *Anthologie de l'Amour provençal*, Paris, 1909.

Louis GINIÈS. — *Méditations sur l'Évangile Mistralien*, Le Feu, Aix-en-Provence, 1939.

Camille JULLIAN. — *Discours de réception à l'Académie Française*, Paris, 1925.

Ch. P. JULIAN et P. FONTAN. — *Anthologie du Félibrige*, Paris, 1921.

Léo LARGUIER. — *Mistral*, Paris, 1930.

Pierre LASSERRE. — *Frédéric Mistral*, Paris, 1918.

Édouard LEFÈVRE. — *Bibliographie Mistralienne*, Marseille, 1903.

Paul MARIÉTON. — *La Terre Provençale*, Paris, 1903.

Charles MAURRAS. — *L'Étang de Berre*, Paris, 1924.
— *La Sagesse de Mistral*, Paris, 1931.
— *Mistral*, Paris, 1941.
— *Poésie et Vérité*, Lyon, 1944.
Frédéric MISTRAL neveu. — *Un poète bilingue: Adolphe Dumas*, Paris, 1927.
— *Gloses sur Maillane et Mistral*, Paris, 1930.
Aspects de Mistral (avec Pierre Fontan, Bruno Durand, René Jouveau, Pierre Azéma), Marseille, 1931.
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. — *Hommage à Mistral* (Comtesse de Noailles, Charles Maurras, André Chamson, Albert Thibaudet, Henri Bosco, Joseph Delteil, Jean Grenier, Jean Giono, Folco de Baroncelli, Valère Bernard, Albert Pestour, Joseph Loubet), Paris, 1930.
Gaston PARIS. — *Penseurs et Poètes*, Paris, 1896.
Victor POUCEL. — *Mistral*, Aix-en-Provence, 1935.
Armand PRAVIEL. — *Notre Mistral*, Paris, 1930.
— *L'Empire du Soleil*, Paris, 1909.
— *Anthologie du Félibrige* (avec J. R. de Brousse), Paris, 1909.
Adrien REY. — *Un aspect nouveau de Mistral*, Avignon, 1939.
Émile RIPERT. — *La Renaissance Provençale*, Paris, 1918.
— *La Versification de F. Mistral*, Paris, 1918.
— *Eloge de Frédéric Mistral*, Paris, 1920.
— *Le Félibrige*, Paris, 1924.
— *Avec Mistral sur les routes de Provence*, 1931.
— *Notes pour le poème de Mireille*, Paris, 1935.
Jean SOULAIROL. — *Humanité de Mistral*, Paris, 1941.
Albert THIBAUDET. — *Mistral ou la République du soleil*, Paris, 1930.
Jean-Louis VAUDOYER. — *Beautés de la Provence*, Paris, 1926.
Jules VÉRAN. — *De Dante à Mistral*, Paris, 1922.
— *La jeunesse de Frédéric Mistral*, Paris, 1930.
— *Sur un manuscrit de Mireille*, Paris, 1932.
José VINCENT. — *Frédéric Mistral*, Paris, 1922.

© CIEL d'Oc – Desèmbre 2013